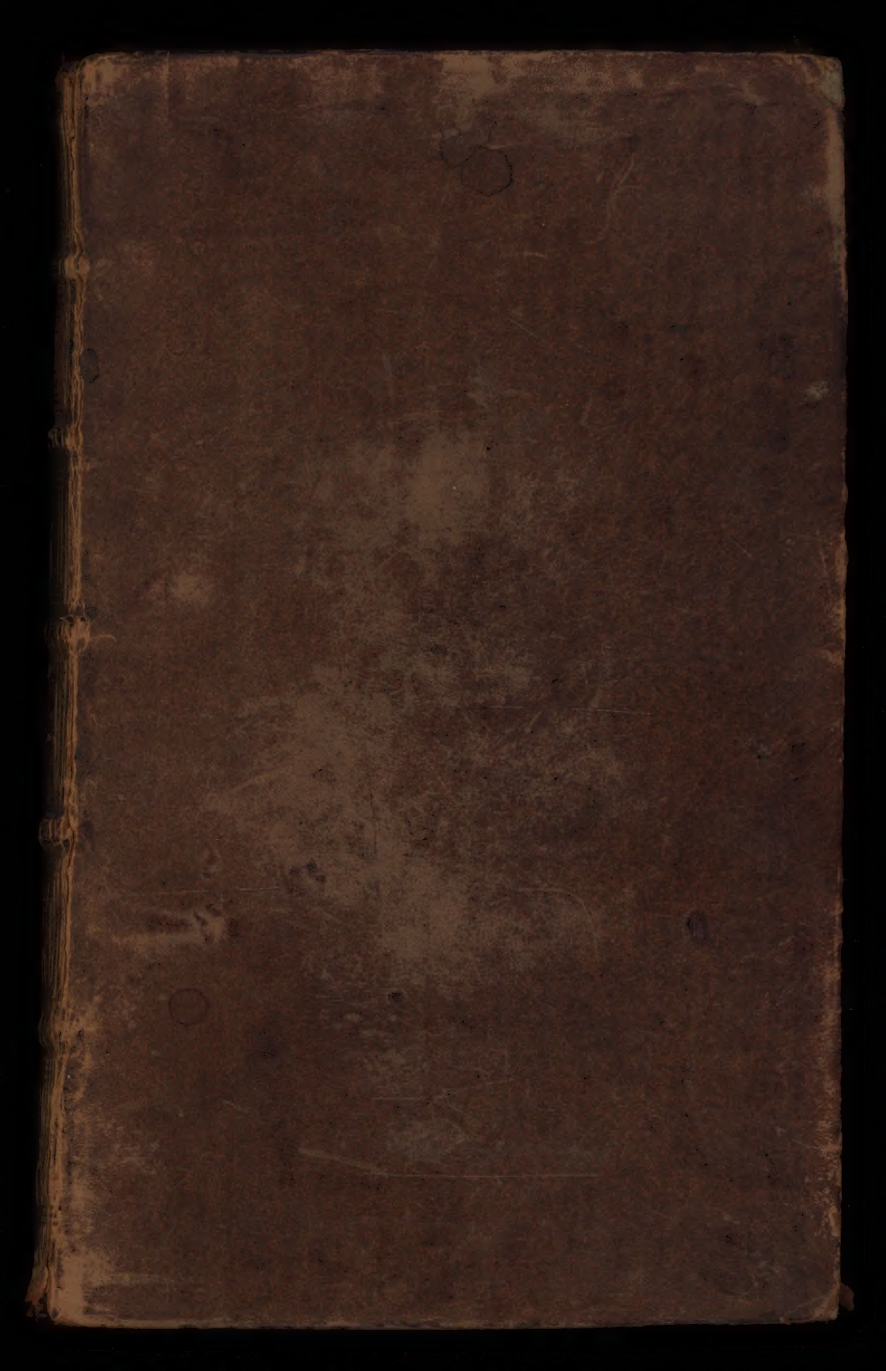



Francis Knollys Esqr.

LETTRES
DE MESSIRE
ROGER DE RABUTIN
COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT GENERAL DES ARMÉES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

AVEC LES RÉPONSES.

Nouvelle Edition, où l'on a inseré les trois Volumes de NOUVELLES LETTRES *publiez en* 1709. *& rangé toutes les Lettres selon l'ordre Chronologique.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez FLORENTIN DELAULNE, ruë S. Jacques, à l'Empereur & au Lion d'Or.

M. DCCXXI.

TABLE
DES
LETTRES
DU
TOME SECOND.

D.

E.

F.

G.

H.

L. A.

L.

M.

N.

P.

R.

S.

T. *Du*

T.

V.

LETTRE D'UN ANONYME.

POESIES ET AUTRES PIECES

Inserées dans les Lettres de ce Volume.

Ré-



LET-



LETTRES DE M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN.

I. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 29. *Decembre* 1670.



JE ne vous écrivis point le dernier ordinaire, Monſieur, parce que je voulois voir notre ami le Duc avant que de vous répondre. Je l'ai fort entretenu & principalement ſur votre chapitre. Je vous aſſure que je l'ai vû d'une façon pour vous, qui m'a étonnée

dans le siécle où nous sommes, où il y a si peu de vertu & de vraye générosité : je croi que vous pouvez compter sur tous les services qu'il vous pourra rendre. Il m'a promis de donner de vos Lettres au Roi quand vous voudrez, chose, quoi que vous en vouliez dire, qui est quasi comme impossible, vû le terrain de la Cour présentement. Nous avons cherché parmi les Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; nous en avons trouvé deux qui parlent du Roi comme il le mérite, du tems même que vous ne pensiez pas que je les lui pusse faire voir.

Notre ami est de même opinion que moi sur vos *Mémoires* ; mais puisque vous n'en voulez pas être, il ne sert de rien de vous le faire savoir, & je ne me veux plus faire contester là-dessus. Cependant j'avouë que je suis une Dame assez opiniâtre où je croi qu'il y va du bien de mes amis. Quand vous voudrez écrire à votre ami, vous n'avez qu'à m'envoyer les Lettres, je les lui rendrai promptement, & j'exciterai son amitié tant que je pourrai, quoique je croye qu'elle n'en a pas besoin. Mais enfin tous les cœurs de la Cour dorment, & il n'est pas mal à propos de les réveiller quelquefois. Ce n'est pas encore un coup, que je dise cela pour celui dont je parle.

Je n'ai encore osé répondre au Comte de Guiche. Ce n'est pas que vous écrivant, Monsieur, on ne pût bien écrire à d'autres ; mais l'amitié que vous m'avez promise il y a longtems, m'a enhardie ; & ce qui est entre le Comte de Guiche & moi, n'est qu'une simple connoissance : car du reste on peut dire sans vous flatter, que vous êtes pour écrire le premier hom-

homme du monde. Au reſte, Monſieur, je trouve la vie que vous menez aſſez douce, & j'en ai beaucoup de joye. Ce qu'il y a à la campagne, c'eſt que les plaiſirs & les peines n'y ſont pas ſi vives ni ſi ſenſibles qu'à la Cour, & il ſemble que le cœur & l'eſprit humain aime à être touché fortement.

II. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 4. Janvier 1671.

QUOIQUE vous ait témoigné notre ami le Duc de St. Aignan en ma faveur, & quoi qu'il puiſſe jamais faire, il ne me ſauroit ſurprendre. Je n'ai pas attendu de lui qu'il me voulût ſervir dans le tems, ou que mes affaires étoient trop aigries, ou que les ſiennes n'étoient pas en aſſez bon état; car il eſt trop ſage pour me nuire par un zele indiſcret: mais j'ai cru qu'il ne perdroit jamais un tems de me rendre un bon office quand il verroit bonne apparence d'y réuſſir. Je ſai qu'il eſt fait comme cela, & que la corruption de la Cour ne le ſauroit changer: auſſi l'aimai-je & l'eſtimai-je mille fois plus que ceux que j'aime & que j'eſtime en ce païs-là.

Puiſque vous trouvez tous deux qu'il y a deux de mes Lettres dont de certains endroits ſeroient bons à montrer au Roi, faites-le.

Je ſuis le plus ſatisfait du monde de la Lettre que vous venez de m'écrire. Rien n'eſt de

meilleur ſens ni mieux écrit, je vous le dis franchement. Je ne penſe pas que nous nous enrouillions l'un avec l'autre.

Quand les gens de la Cour oublient leurs amis abſens & malheureux, ce n'eſt pas que leurs cœurs dorment comme vous dites, ils ne ſont que trop éveillez; mais c'eſt qu'ils veillent pour leurs interêts, & qu'il n'y en a guéres qui ait aſſez de credit pour faire ſes affaires, & celles des autres.

Ce que vous me mandez qu'il y a de difference des plaiſirs & des peines de la Cour & de la campagne, eſt le mieux penſé & le mieux dit du monde. Vous qui loüez les autres de bien écrire, méritez pour le moins autant de loüanges qu'eux. J'oubliois de vous dire que je ſai bien que je n'ai pas une amie au monde qui m'aime plus que vous faites, auſſi n'en ai-je point qûe j'aime tant que vous.

III. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Chaſeu, ce 7. Janvier 1671.

VOus m'aimez bien, Madame, cependant vous m'oubliez ſouvent; accordez cela. J'ai peur que vous n'ayez trop de confiance en l'amitié que j'ai pour vous, & que vous ne me reduiſiez enfi à faire ſemblant d'être en colere. Car pour vous dire le vrai, je ne penſe pas que j'y puſſe être tout du bon contre vous: mais il faut auſſi qu'une bonne fois pour toutes, vous faſ-

fassiez une ferme résolution d'être un peu plus soigneuse à l'avenir, & que vous n'y manquiez pas. Je ne saurois m'accoûtumer à croire l'affaire de MADEMOISELLE. D'abord que je reviens à songer après quelque temps, je prens cela pour mon dernier songe, & à moins que d'avoir vingt Lettres de gens de créance sur ce sujet, j'en douterois toûjours. Outre l'interêt que je prens à la fortune de Monsieur de Lausun, il y a encore en cette affaire une chose qui me fâche, c'est que j'aime à m'étonner, j'aime à voir des évenemens extraordinaires, & après celui-là, rien ne me sauroit plus surprendre. Si ce beau coup failli n'abat point, comme vous dites, Monsieur de Lausun, il faut qu'il ait la tête bonne. Le Roi qui l'aime, & qui l'a empêché de faire cette grande affaire, la lui remplacera assurément en d'autres rencontres. Je vous assure que j'en serai ravi. Adieu, ma chere Madame ; encore une fois songez plus à votre ami que vous n'avez fait, autrement vous seriez une ingrate.

IV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au R. Pere Dom Cosme Evêque de Lombés.

A Chaseu, *ce* 10. *Janvier* 1671.

ENFIN, mon Reverend Pere, le Roi vous a fait justice, & cela lui est aussi glorieux qu'à vous ; car il y avoit long-tems que nous attendions des marques de l'estime qu'il vous devoit. Outre la joye que j'en ai commune

avec tous ceux qui ſont bien aiſes de voir récompenſer le mérite, j'en ai encore une particuliére, & très-grande de voir celui de mon ami récompenſé; car il ne me reſte plus ſur ce ſujet qu'à ſouhaiter que vous jouïſſiez longues années, & que vous croyiez bien toûjours qu'on ne peut être à vous plus que j'y ſuis.

V. LETTRE.

Réponſe du R. Pere Dom Coſme au Comte de Buſſy.

A Paris, ce Janvier 1671.

JE compte, Monſieur, l'honneur que vous m'avez fait de prendre part à la grace que j'ai reçuë des bontez du Roi, comme l'un des meilleurs revenus de l'Evêché de Lombés. Il m'eſt bien glorieux qu'un homme de votre qualité & de votre mérite veuille s'intereſſer en ce qui me touche; j'en ai, Monſieur, toute la reconnoiſſance poſſible; je m'en explique avec Dieu dans toutes les prieres que je lui fais, je lui demande pour vous la ſuite de ces ſentimens Chrétiens que vous me fites paroître, quand j'eus l'honneur de vous entretenir. Je vous ſouhaite tous les jours ce qu'une de vos amies dit être neceſſaire à la felicité d'un homme; Paris en ce monde, & Paradis en l'autre. Je ſuis, Monſieur, avec tout le reſpect imaginable, &c.

VI. LETTRE

Du Comte de Buſſy au Comte de T..

A Chaſeu, ce 10. *Janvier* 1671.

D'Ou vient que je ne reçois point de vos Lettres, mon cher? Seroit-ce la goute qui vous auroit repris? Mandez-le-moi, je vous prie, ou me le faites mander, j'en ſuis tout-à-fait en peine. N'oubliez pas encore de me bien mander ce que vous ſavez de l'affaire de Monſieur de Lauſun & de MADEMOISELLE; je ne ſaurois ſavoir cela de trop d'endroits, & puis chacun ſait une particuliarité que l'autre ne ſait pas. Ah! que ne ſommes nous à marier vous & moi, mon cher, dans l'humeur où ſont les Dames aujourd'hui, nous épouſerions au moins des Princeſſes étrangeres. Mais puiſque cela ne ſe peut plus pour nous, il nous faut retrancher à l'eſperance de voir nos enfans Souverains de quelque endroit. Je ne ſai rien ſur mes affaires, j'attens toûjours la grace du Seigneur ſans la prévoir par aucune connoiſſance particuliére. En l'attendant, écrivez-moi quelquefois, & m'aimez toûjours, car je vous aime de tout mon cœur.

VII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Lauſun au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. *Janvier* 1671.

JE vous ſuis très-obligé, Monſieur, de la part que vous prenez à mes affaires; ſoyez perſua-

dé que je ſuis extrêmement touché de votre ſouvenir, & qu'on ne peut pas auſſi être plus fâché que je le ſuis de la continuation de vos malheurs. Vous me ferez juſtice de n'en point douter, & beaucoup d'honneur de prendre toûjours quelque part à mes bonnes ou à mes mauvaiſes fortunes, & d'être perſuadé qu'on ne peut pas être à vous de meilleur cœur que moi.

VIII. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. *Janvier* 1671.

VOus en uſez, Monſieur, d'une maniére ſi obligeante avec vos amis & vos ſerviteurs, que quelque choſe qu'on tâche à faire pour votre ſervice, on vous en doit toûjours infiniment de reſte.

Ce que vous avez entendu dire au Menteur dans une Comédie de Corneille, quand il ſe plaint d'avoir en même tems une amour, une querelle & un procès, ſe trouve quaſi véritable en moi, au moins pour l'embarras, quoique ce ne ſoient pas les mêmes affaires. Je marie mon fils dans huit jours; je ſuis des trois fêtes de Vincennes, je démenage, & j'ai force viſites à recevoir & à rendre. Si ce n'eſt pour occuper tout un homme, je ne me connois point en occupation, y joignant le ſoin de faire ma cour, & de voir le balet. Mais, Monſieur, ſi toutes ces choſes me donnent un ſouci plus agréable que celui de vous écrire & de penſer au plus hon-

honnête homme du monde en penſant à vous, ne m'eſtimez jamais. C'eſt à un Provincial comme vous que doivent penſer les Courtiſans. mais, mon Dieu que valent pluſieurs de ces Meſſieurs-là; & que ne valez-vous point? Oui, Monſieur, j'ai vû vos Lettres entre les mains de Madame de Scuderi, & je les ai admirées avec elle. Quand verrai-je vos *Mémoires*, & quand vous ferai-je voir les miens? Comme je ne puis aller où vous êtes, venez, je vous prie, où je ſuis: tout de bon voulez-vous que vos amis s'y employent, quand & comme quoi? Découplez-moi, lorſque vous jugerez que je doive courir. Pardon de la comparaiſon; mais pour mes pechez, j'ai paſſé une partie de la journée avec le Grand-Veneur.

IX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Monteſpan.

A Chaſeu, ce 21. *Janvier* 1671.

SI j'avois été en un état plus heureux que je ne ſuis, Madame, je n'aurois pas été ſi long-tems à vous témoigner la part que je prens à toutes les proſpéritez de votre Maiſon; mais enfin je trouve qu'il n'eſt pas juſte que ce ſcrupule me donne plus long tems un air d'indifference pour des évenemens, qui me donnent la plus grande joye du monde. Parmi tous ces avantages vous ſavez, Madame, par l'honneur que j'ai de vous appartenir, l'interêt que je dois prendre au mariage de Madame la Ducheſſe de Nevers. Il eſt très-grand, je vous l'aſſure, mais

il ne l'eſt pas plus que celui que je prendrai toute ma vie à tout ce qui vous arrivera, parce que je ſuis véritablement, &.

X. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur le Tellier.

A Chaſeu, ce 21. Janvier 1671.

LES complimens des éxilez ont tellement l'air d'importunité, que je vous en fais bien moins à cette heure que ſi j'étois à la Cour. Cependant, Monſieur, ſi vous me faites juſtice, vous ne doutez pas que je ne ſois ravi de toutes les graces que votre Maiſon reçoit du Roi, puiſque je ſuis de longue main dans vos interêts, & que je veux être toute ma vie, &c.

XI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur du H. .

A Chaſeu, ce 21 Janvier 1671.

J'AI appris, Monſieur, la Charge que vous avez achetée de Chancelier de MONSIEUR; je vous aſſure que j'en ai beaucoup de joye, & qu'il ne vous arrivera jamais rien à quoi je ne prenne grande part. Ce n'eſt pas que le plaiſir que j'ai en cette rencontre, ne ſoit mêlé de chagrin, de prévoir que je ne vous verrai plus ou fort rarement en Bourgogne; mais il faut aimer ſes amis pour l'amour d'eux-mêmes, & non pas ſeulement pour le plaiſir qu'on a avec eux.

eux. C'eſt ce qui fait qu'en quelques lieux que vous ſoyez content, je le ſerai auſſi; car je ſuis de tout mon cœur à vous.

XII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 21. *Janvier* 1671.

NOTRE ami eſt bien empêché, il vient de marier ſon fils. La nôce s'eſt faite ſans grande cérémonie; mais avec cela un mariage de cette importance-là embarraſſe toûjours. Nous reverrons vos Lettres enſemble dès que la fête ſera paſſée; & puis je ferai ſur cela ce que vous me dites; car tout de bon, Monſieur, j'ai plus d'envie de vous ſervir, que vous n'avez d'être ſervi.

Je ne vous dirai rien de l'affaire de Mademoiſelle de Montpenſier, vous aurez ſû ſans doute tout ce qui s'eſt paſſé. J'ajoûterai ſeulement que ſi vous ſaviez ce que c'eſt qu'une grande paſſion dans le cœur d'une honnête perſonne comme elle, vous vous en étonneriez & vous en auriez pitié. Pour moi qui ne connois point l'amour par mon expérience, je comprens pourtant que Mademoiſelle de Montpenſier eſt fort à plaindre; car elle ne dort pas la nuit, elle s'agite tout le jour, elle pleure; & enfin elle fait la plus miſerable vie du monde.

J'ai bien d'autres choſes à vous apprendre, mais je ne ſuis point aujourdhui en humeur de bien conter, & pour cette fois-ci vous ne me

loüerez pas de bien écrire. On a quelquefois l'eſprit entortillé; & en vérité il y a des heures où l'excès de ma mauvaiſe fortune m'occupe tellement malgré moi, que je n'ai l'eſprit guéres libre. Avec tout mon chagrin, je vais ce ſoir à une fête; car le monde eſt fait de maniére que ce n'eſt pas aſſez de ſouffrir ſes maux, il les faut encore cacher, & il faut ſouvent rire quand on voudroit bien même ne pas parler. Chacun a ſes épines.

Vous êtes bienheureux, Monſieur, d'avoir deux filles qui ſoient vos amies, & qui ſoient dignes de l'être. J'eſpere qu'un jour elles me voudront bien faire l'honneur d'être les miennes auſſi; & en attendant je vous demande de bons offices auprès d'elles pour les y diſpoſer. Vous faites bien de ne les point élever dans cette ignorance groſſiére où nous ſommes toutes nourries. Car enfin on dira tout ce qu'on voudra du grand livre du monde, il faut en avoir lû d'autres pour ſavoir profiter de celui-là, & je me plains tous les jours de ce qu'on ne m'a rien appris; car ne vous y trompez pas, c'eſt ma belle-ſœur qui eſt ſavante. Pour moi je ne ſai que bien vivre avec mes amis, & ſouffrir mes malheurs aſſez doucement ſans en importuner perſonne.

Rien n'eſt plus plaiſant que la fin de votre Lettre, où vous dites que vous avez oublié à me dire que vous m'aimiez. Cela m'a fait ſouvenir d'un homme qui m'écrivoit: j'oubliois à vous dire qu'il y a trois jours que ma femme eſt morte. Bon ſoir, Monſieur, j'ai bien la migraine aujourdhui.

XIII.

XIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Montpenſier.

A Chaſeu, *ce* 21. *Janvier* 1671.

IL y a ſi long-tems que je ſuis ſerviteur particulier de votre Alteſſe Royalle, Mademoiſelle; que je ne ſerois pas excuſable ſi dans la conjonćture préſente je ne lui faiſois mon compliment. Si j'avois l'honneur d'être auprès d'elle, je ſaurois mieux comment il faudroit lui parler de ce qui s'eſt paſſé. Mais je me contenterai de vous dire, Mademoiſelle, que vous n'aurez jamais de chagrin ni de joye où je ne prenne une ſenſible part; car je n'oublierai jamais toutes les bontez que vous m'avez fait l'honneur de me témoigner dans tous les temps.

XIV. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 23. *Janvier* 1671.

ENCORE une fois je louë fort le deſſein que vous avez pris de faire une petite Hiſtoire de notre Maiſon. Je vous ſouhaite la continuation de votre Philoſophie, & à moi celle de votre amitié. Elle ne ſauroit périr, quoi que nous puiſ-

* *Voyez Tom. I. Lett. CCCXL.*

puiſſions faire: elle eſt d'une bonne trempe, & le fonds en tient à nos os. Ma fille vous fait mille complimens & mille adieux, elle s'en va au diantre en Provence: je ſuis inconſolable de cette ſéparation. J'embraſſe mes cheres Niéces.

XV. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 29. *Janvier* 1671.

VOus ne m'avez jamais écrit une ſi agréable Lettre, Monſieur, que celle du 18. de ce mois. Elle part d'un eſprit ſatisfait, & par là me donne une joye que je ne vous ſaurois témoigner.

Votre comparaiſon du Menteur de Corneille m'a fait rire; mais parmi la difference que vous trouvez entre ſes embarras & les vôtres, j'y en trouve encore une meilleure; c'eſt qu'il mentoit, & que vous dites vrai; & cette verité m'a fait le plus grand plaiſir que j'aye reſſenti depuis cinq ans. Oui, Monſieur, la nouvelle du mariage de Monſieur votre fils me transporte de joye, après tout ce que vous pouvez ſavoir qui s'eſt dit depuis un an là-deſſus; & quand je voi que toutes ces grandes affaires avec toutes les occupations qu'elles vous donnent, ne vous empêchent pas de ſonger à moi, & de m'écrire une longue Lettre, je vous aime plus que ma vie. Si tout le monde ſoûtenoit la proſpérité com-

* *Voyez Lett. VIII.*

comme vous, il y a bien des malheureux qui ne le ſeroient plus. Au reſte, Monſieur, je ſuis ravi que vous ayez trouvé mes Lettres à votre gré, & j'ai bien de l'impatience de vous montrer le reſte; mais j'en ai encore plus de voir ce que vous avez écrit, & particulierement les endroits où vous parlez du Roi. Pour moi quand je tombe ſur ce chapitre, j'ai de ſi belles idées, que je ſuis fâché de la pauvreté de notre Langue: Cependant vous ne trouverez peut-être pas que j'aye été trop malheureux à parler de la gloire de notre Maître. Je ſuis aſſuré que ce que vous & moi laiſſerons de lui à la poſtérité, honorera plus ſa mémoire que toutes les Annales des Hiſtoriens, parce que ce ſont des gens mercenaires, dont les véritez mêmes ſont ſuſpectes, qui n'écrivent que ſur des inſtructions remplies de matieres que bien ſouvent ils n'entendent pas, & particuliérement quand elles ſont ſur la guerre; que leur génie eſt petit, & qu'ils n'ont pas ces façons de parler agréables & nobles, ſi familiéres aux honnêtes gens de la Cour. Vous me mandez comme je ſouhaite qu'on ſe prenne à me ſervir, en m'offrant le plus cordialement du monde tout ce qui dépend de vous; vous pouvez mieux ſavoir que moi ce qu'il y a à faire, Monſieur. Si j'étois à la Cour, je vous demanderois conſeil, à plus forte raiſon en étant éloigné depuis tant d'années. De plus vous ſavez vos forces & vos reſſources en détail, que je ne ſai qu'en gros: tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'en me détachant de mes propres interêts, & regardant mes affaires comme je ferois celles d'un autre, il me ſemble que la juſtice du Roi pourroit être ſatisfaite de tout ce qu'il m'a fait depuis dix ans.

Adieu

Adieu, Monſieur, croyez bien je vous ſupplie, que perſonne au monde quel qu'il ſoit, ne vous aime ni ne vous eſtime plus que je fais.

XVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Colbert.

A Chaſeu, ce 26. Janvier 1671.

MONSIEUR, j'ai tant de raiſon de m'intereſſer à tout ce qui vous touche, que je n'y manquerai jamais; ce qui ſe paſſe aujourdhui dans votre famille, me donne une très-grande joye, voyant l'alliance de mon meilleur ami avec la perſonne du monde que j'honore le plus; à qui j'ai auſſi l'honneur d'appartenir, & de qui je ſerai toute ma vie, &c.

XVII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

De Chaſeu, ce 29 Janvier.

NOTRE ami le Duc m'a mandé qu'il alloit marier ſon fils; & le ſoin de m'écrire une grande Lettre dans le temps qu'il avoit mille affaires, m'a donné plus d'eſtime pour lui, & m'a paru plus obligeant pour moi, que quoi que ce ſoit qu'il ait fait depuis long-temps; mais ce qui

* *A la Lett. XII.*

qui m'a encore touché davantage, ce ſont les offres preſſantes qu'il m'a faites de s'employer pour moi dans le tems qu'il eſt plus en état de me ſervir qu'il n'a jamais été. Vous croyez bien, Madame, fait comme vous me connoiſſez, que je l'aime de tout mon cœur, & vous avez bien raiſon. Je comprens bien ce que c'eſt qu'une paſſion dans un cœur neuf comme celui de Mademoiſelle de Montpenſier, de ſon temperament & de ſon âge, & je vous avouë que cela me fait pitié. Il me ſemble que l'amour eſt une maladie comme la petite verole, plus on l'a tard, & plus on eſt malade. Je ne connois votre mauvaiſe fortune, Madame, que parce que vous m'en aſſurez; car elle ne me paroît point dans votre eſprit, mais c'eſt qu'il a de la force autant qu'il a d'agrément. Je ne ſaurois m'empêcher de vous dire que nous mériterions vous & moi d'être plus heureux que nous ne ſommes. Je vous aſſure, Madame, que Meſdemoiſelles de Buſſy vous aiment & vous eſtiment infiniment. Vos Lettres vous ont rendu ce bon office auprès d'elles, ſi bon office y a. Il eſt vrai que de vous avoir dit à la fin d'une Lettre que j'avois oublie de vous dire que je vous aimois; c'eſt faire la même choſe que celui qui mandoit à ſon amie, après lui avoir écrit une longue Lettre qu'il oublioit de lui apprendre la mort de ſa femme qui venoit d'arriver, &c.

XVIII.

XVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30. Janvier 1671.

VOILA, Monſieur, tout ce que l'Abbé de Coulange ſait de notre Maiſon, dont vous avez deſſein de faire une petite hiſtoire. Je voudrois que vous n'euſſiez jamais fait que cela. Nous ſommes très-obligez à M. du Bouchet; il nous démêle fort, & nous fait valoir en des occaſions qui font plaiſir. En vérité, c'eſt peu de n'avoir que moi pour repréſenter ici le corps des Rabutins. Je ſuis tranſplantée, & ce que l'on dit ſoi-même, outre qu'on ne voudroit guéres ſouvent parler ſur ce chapitre, ne fait pas un grand effet. J'aurois eu une grande joye que vous euſſiez voulu faire de notre nom tout ce qui étoit en vos mains. Adieu, mon pauvre Rabutin, je dis celui qui eût bien fait de l'honneur à ſes parens, s'il avoit plu à la deſtinée.

XIX. LETTRE.

De Mademoiſelle de Montpenſier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce dernier Janvier 1671.

* JE n'ai pas douté que vous ne priſſiez part à tout ce qui m'eſt arrivé ſachant combien vous

* *A la Lett. XIII.*

vous êtes de mes amis. Croyez bien auſſi que votre longue diſgrace me touche & que ſi mes ſouhaits étoient accomplis, elle finiroit bientôt.

XX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 1. *Février* 1671.

JE viens de recevoir votre Lettte & le mémoire de notre Maiſon, dont je vous rends mille graces & à Monſieur l'Abbe. Les pieces que vous avez avec les miennes, font toutes les preuves que nous pouvons ſouhaiter; car quoique votre cadet, j'en ai bien plus que vous. Vous verrez un jour ce que j'en ai fait, & vous loüerez encore plus mon deſſein que vous ne faites.

Je n'ai que deux mots à vous dire ſur les petites attaques que vous me donnez ſur ma fortune, ſans entrer avec vous dans le detail de ma juſtification; ou je ſuis coupable & me ſuis attiré mes malheurs, ou ſeulement malheureux. Si c'eſt celui-ci, vous êtes injuſte de me rien reprocher; & ſi je ſuis coupable, il eſt malhonnête à vous dans tous les tems de me le dire, mais particuliérement quand je ſuis accablé de perſécutions. Perſonne que vous ne me parle ainſi, & ſi mes ennemis le diſent en quelque lieu, je ſuis aſſuré qu'ils ne le penſent pas. Je vous prie d'avoir pour moi un peu plus d'égards; car quoi que je ne puiſſe jamais m'empêcher de vous aimer

* *Voyez Lett. XVIII.*

mer, je n'aimerois pas aussi que toute notre vie se passât en reproches & en éclaircissemens. C'est tout ce que nous pourrions faire, s'il y avoit de l'amour sur le jeu.

XXI. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. Février 1671.

JE voudrois bien, Monsieur, que vous pussiez donner ici votre voix à l'Académie à Monsieur de Paris qui y va remplir la place de son Prédecesseur.

Je vous envoye un Madrigal de Monsieur le Laboureur. Voilà aussi un Bout-rimé sur des rimes, & des rimes à remplir, c'est à qui finira de nous deux, Monsieur, vous sur votre matiére & moi sur la mienne.

POUR LE ROI.

L'Amour, la Gloire & la Fortune,
Dont le charmant éclat rend les yeux éblouïs;
Las de se faire entr'eux une guerre importune,
Se sont venus ranger auprès du grand Louïs.
Ce demi-Dieu sous qui tout tremble,
D'un lien si doux les assemble
Qu'ils ne quitteront plus cet aimable séjour;
Qui voudra les trouver ensemble
Les vienne chercher à sa Cour.

XXII. LETTRE.

Réponse du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Paris, ce 6. Février 1671.

Feu monſieur de Paris étoit fort de mes amis. Il avoit de la capacité & de l'eſprit, mais il n'étoit pas ſi digne d'être de l'Academie que ſon Succeſſeur; je lui donnerois volontiers ma voix. Si je ne la donne à celui-ci, je la donnerai à quelque autre. Cela viendra dans ſon tems, il ne faut que vivre, & je me porte mieux que la plûpart des gens qui ont plus de bonne fortune que moi. Voilà mon Bout-rimé ſur vos rimes, Mademoiſelle, prenez-vous-en à elles ſi vous trouvez le premier quatrain un peu gaillard: on eſt trop heureux d'en ſortir à quelque prix que ce ſoit.

BOUT-RIME'.

Du tèms que de Philis j'étois le ſeul *mignard*,
J'avois le plus ſouvent l'humeur d'un vrai *Saturne*;
Et cela me venoit de mon emploi *nocturne*;
Car d'auprès de Philis je me levois fort *tard*.

Malheureux eſt celui qui ſuit ſon éten- *dard*;
Il eſt toûjours reveur, chagrin & *taciturne*,
Il faut dans peu de lui préparer une *urne*,
Sous ſes loix on ne peut jamais être vieil- *lard*.

Elle

Elle vous rend plus ſec que l'uſage du *nitre*,
J'étois de la ſervir (je l'avoue) un *belitre*
Plûtôt qu'en venir là, je courrois en *Alger*.
Elle porte malheur ainſi qu'une *chouette*,
Ma muſe qui n'a pas encor été *muette*,
Aux ſiecles à venir dira ſon cœur *leger*.

XXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Chaſeu, ce 7. Février 1671.

S'IL ne tient qu'à vous faire importuner pour avoir de vos Lettres, Madame, je n'y manquerai pas, je vais donner charge à celui qui vous rendra les miennes, de ne vous laiſſer pas long-tems en repos. J'ai trop de plaiſir à recevoir de vos nouvelles, pour ne pas faire ce que je pourrai pour en avoir.

La fortune de Monſieur de L*** me ſatisfait au dernier point, & dans le déſordre de la mienne, je ne ſaurois avoir un plus grand plaiſir que de ſavoir que la ſienne fait du chemin.

Il y a plus de quatre mois que j'ai prévu la retraite de Madame de la Valiere, parceque je voyois ſa décadence; chacun ſon tour. Monſieur de S. Aignan m'a mandé le mariage de ſon fils, vous croyez bien que j'en ai été ravi.

Je vous rends graces du Livre du Balet, on me l'a déja envoyé; on voit bien que ce n'eſt plus Benſerade qui en fait les vers. Adieu, ma chere Madame. Je vous aſſure que vous n'avez

pas un ami au monde si tendre que je le suis pour vous.

XXIV. LETTRE.

De Monsieur de H . . . au Comte de Bussy.

A Paris, ce 9. Février 1671.

SI j'ai été si long tams sans vous écrire, Monsieur, je mérite plûtôt votre pitié que vos reproches. J'ai été obligé d'avoir tant d'application pour des affaires assez grandes & assez épineuses, que je n'ai pas eu le tems de penser aux agréables, & vous croirez aisément que j'aurois beaucoup mieux aimé vous parler sur les prodigieux effets de l'amour, qu'à Monsieur Osanet sur les prodigieux effets de la chicane. Je ne prétens pas vous en faire une en vous rassurant que je fis réponse à votre derniére Lettre. Mademoiselle de Montpensier a paru très-affligée de la rupture de son mariage ; elle pleure encore quelquefois quand elle y pense; souvent elle rit quand elle n'y pense pas. Son amant soûtient cette grande fortune manquée en homme qui ne méritoit pas qu'elle manquât : il continuë de la voir & personne ne s'y oppose, je ne sai ce qui en arrivera. Il est quelque bruit de guerre entre le Dannemark, & la Hollande, mais je croi que tout se passera comme en Gascogne, beaucoup de procedez, & peu de combats. Il se passe tous les jours quelque histoire nouvelle entre les Dames que je n'ai pas le loisir d'écouter; elles sont encore un peu plus em-

emportées que vous ne les avez laissées, & l'on peut dire comme Trivelin : *Oime m'invecchio, el mondo s'imputanisce.* Je finis par ce beau mot, & je suis plus à vous qu'homme du monde.

XXV. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Aiguemortes, ce 15. *Février* 1671.

JE m'en doutois bien, Monsieur, que mes Lettres étoient perduës, ou par votre adresse qui ne vaut rien, ou par la faute de celui qui l'a mal écrite. Quoi qu'il en soit, je vous rendis compte de moi environ huit jours après mon arrivée, & je vous mandois positivement que je ne vous écrirois plus que je n'eusse de vos nouvelles; depuis cela je n'ai fait que compter les tems de l'Ordinaire:

Bene quæ numeramus, amantes.

& me plaindre de votre silence,

Nec venit ante suam nostra querela diem.

J'ai fait enfin comme Philis à Demophoon.

Denique fidus amor quicquid properantibus obstat,
Finxit, & ad causas ingeniosa fui.

En un mot: *Sæpe fui mendax pro te.*

Cependant je voi bien que j'avois tort, & que vous faisiez la même chose de votre côté. Que faire à cela? Rien du tout, sinon de tâcher de nous consoler, & de nous revaloir tant de tems

perdu. Eſt-il poſſible que Meſdemoiſelles de Buſſy m'ayent plaint? Si elles ſavoient combien je leur en ſuis obligé, elles me garderoient encore quelques larmes, pour quand je ſerai effectivement mort. Je les chanterai en bouts-rimez juſqu'au dernier caprice de ma veine Poëtique; leur gloire peut compter là-deſſus. Pour vous, Monſieur, je ne doute non plus que vous m'aimez, que je doute à préſent ſi je vous écris; la poſſeſſion m'eſt un grand titre là-deſſus; je n'ai plus que faire de mérite pour cela, le tems m'en eſt un, tant d'années font une preſcription à l'indifference. Me fondant ſur tout cela, je fais mon compte de vous aller voir à Chaſeu cet Eté, ſi le Diable ne trouble mes deſſeins, & les voici,

Je ſonge de partir d'ici vers la fin de Mai, pour aller chez l'Evêque du Puy à une lieuë de Lyon, de là je gagnerai Châlons, & puis Chaſeu, où vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira, juſqu'à ce que vous alliez à Buſſy. Là je vous quitterai pour aller roder chez le Commandeur de Bourlemont & chez le Cardinal de Rets. Je mets toûjours l'ancienne condition, que dès qu'on s'embarraſſe de moi, & que je commence à être de trop, je m'enfuis comme ſi le Diable m'emportoit. Que de raiſonnemens vous aurez fait ſur l'aventure de Monſieur de Lauſun! Adieu, Monſieur, l'Ordinaire part, & je ne ſai ſi cette Lettre ira à bon port; en voila aſſez dans cette incertitude.

XXVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Février 1671.

JE savois bien que mon ami le Duc vous avoit écrit, car il m'avoit dit qu'il le feroit. Je l'ai vû deux fois seulement en particulier depuis le mariage de son fils ; il m'est venu chercher sans me trouver ; & nous avons résolu de ne parler de nos affaires qu'après le carnaval. La vôtre est de ce nombre ; car les affaires de nos amis sont les nôtres ; & moi qui n'espere qu'en la douceur de l'amitié, je ne puis esperer rien de plus doux que de vous voir à Paris au coin de mon feu, disant librement nos sentimens sur nous & sur les autres. En vérité, Monsieur, j'ai aussi envie de vous revoir ici, que de voir ma fortune changée : elle m'est favorable en de certaines choses, mais si terrible sur l'article du bien, qu'il faut que vous ayez la honte de savoir que votre amie court risque d'être la plus gueuse Demoiselle du Royaume. Cependant je ne suis pas de celles qui croient que le mal qu'elles souffrent est le plus grand de tous ; car je pense avec la moderation que j'ai qu'il en est de plus piquans.

XXVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. *Février* 1671.

*MON Dieu, Monſieur, que votre Lettre eſt plaiſante, & que je ſuis impertinente de vous attaquer toûjours ! Vous me faites voir ſi clairement que j'ai tort, que je n'ai pas le mot à dire, & je ſuis tellement reſoluë de m'en corriger, que quand vos Lettres deſormais devroient être auſſi froides qu'elles ſont vives, il eſt certain que je ne vous donnerai jamais ſujet d'écrire ſur ce ton. Au milieu de mon repentir, à l'heure que je vous parle il me vient encore des aigreurs au bout de ma plume; ce ſont des tentations du Diable, que je renvoye d'où elles viennent. Le départ de ma fille m'a cauſé des vapeurs noires; je prendrai mieux mon tems quand je vous écrirai une autre fois, & de bonne foi je ne vous fâcherai de ma vie.

J'aime fort que vous vous amuſiez à notre belle & ancienne Chevalerie; l'Abbé vous prie de lui faire part de votre deſſein; il fait une Litanie des Sevigny, il veut travailler à nos Rabutins; écrivez-lui quelque choſe qui puiſſe embellir ſon hiſtoire; je ne trouve rien de ſi proche que d'être d'une même maiſon; il ne faut pas s'étonner ſi l'on s'intereſſe; cela tient dans la moëlle des os, au moins à moi. C'eſt fort bien fait à vous d'avoir tous nos tîtres, je ſuis hors de la famille, & c'eſt vous qui devez tout ſoûte-

B 2 te.

* *Voyez Lett.* XX.

tenir. Adieu, mon cher Comte; écrivons-nous un peu ſans nous gronder, pour voir comment nous nous en trouverons; ſi cela nous ennuye, nous ſerons toûjours ſur nos pieds pour nous faire quelque petite querelle d'Allemand ſur d'autres ſujets, cela s'entend. Ce qui me plaît de tout ceci, c'eſt que nous éprouvons la bonté de nos cœurs qui eſt inépuiſable.

XXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 26. Février 1671.

SI votre Lettre du mois de Janvier me donna du chagrin contre vous, Madame, celle que je viens de recevoir, m'a donné bien de l'eſtime & de l'amitié pour vous. Je n'ai jamais vû un retour ſi honnête que le vôtre, ni qui marquât un cœur ſi bien fait. Je ne doute pas après cela que vous n'ayez à l'avenir plus d'égards pour moi que vous n'en avez eu, & vous ſavez que depuis ma faute contre vous, & mon amniſtie, on ne peut être plus net que je l'ai été. Au reſte ne croyez pas que mes Lettre ſoient moins vives, quand vous ne ſeriez pas aigre; je ne laiſſe pas d'être animé avec ceux dont je ſuis content, & ſi enfin vous me trouvez un peu fade, nous trouverons aſſez de gens qui méritent des coups de patte, ſans nous en donner l'un à l'autre. Je ſuis fort aiſe que vous approuviez mon amuſement : ſi vous l'aviez vû tel qu'il eſt, vous l'approuveriez encore plus

&

& pour vous montrer la confiance que j'ai en vous, je m'en vais vous dire ce que c'eſt, ce que je n'ai dit qu'à une ſeule perſonne. Pendant que j'étois à la Baſtille, je me mis dans la tête d'écrire mes Campagnes; il y a trois ans que je trouvai ce travail aſſez beau pour m'obliger à l'étendre davantage, & faire ce qu'on appelle des *Mémoires*. Le Roi ſait ceci, & comme vous pouvez croire, le verra quand je ſerai à la Cour, & c'eſt pourquoi, ma chere Couſine, je vous demande le ſecret. Peut-être que les actions de guerre qui ſont diverſifiées d'autres évenemens, & tout cela conté avec un tour aſſez ſingulier, divertira ce grand Prince: tant y a qu'en l'amuſant je lui apprendrai, à n'en pouvoir douter, ce que j'ai fait pour ſon ſervice, & c'eſt-là mon principal deſſein. Comme il y a un an que cela eſt achevé, il m'a pris fantaiſie d'écrire la vie de mon Pere, dont j'ai vû la fin & dont j'ai appris le commencement par ſes papiers; j'en ſuis venu à bout, & de celle de mon Grand-pere; de ſorte que je remonte préſentement juſqu'à mon ayeul, c'eſt-à-dire par la droite ligne; car pour les collateraux, je ne les nommerai qu'en paſſant: Ce ſera donc une Hiſtoire généalogique de notre Maiſon, qui ſera auſſi exacte, moins flatteuſe, & plus agréablement écrite, que ſi les gens du métier l'avoient faite. Dites ce que vous jugerez à propos à Monſieur l'Abbé de Coulange, vous le connoiſſez mieux que moi; cependant comme il me paroît un homme ſage, je penſe que vous lui pouvez confier ce ſecret, & pour moi j'en ſerai bien aiſe quand ce ne ſeroit que pour lui témoigner ma reconnoiſſance ſur le deſſein qu'il a de travailler à nos Rabutins. Adieu.

 XXIX.

XXIX. LETTRE.

*Réponse du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, *ce* 28. *Février* 1671.

RIEN n'eſt plus obligeant, Madame, que ce que vous me mandez, que vous avez autant d'envie de me voir à Paris, que de voir votre fortune changée. Quelque opinion que j'aye de votre modération, je ne laiſſe pas de compter cette préference pour beaucoup; & pour vous en témoigner ma reconnoiſſance, je vous aſſurerai que je voudrois revenir deux ans plus tard à la Cour que je ne ferai, & que vos affaires fuſſent en meilleur état qu'elles ne ſont. Au reſte, ne croyez pas que je ſois honteux d'avoir une amie auſſi mal en ſes affaires que vous courez riſque d'être. Je ſavois à peu près ſur ce chapitre ce que je ſai, quand je fis amitié avec vous; & la maniére avec laquelle vous ſoûteniez dès lors votre mauvaiſe fortune, ne fut pas une des moindres raiſons qui me firent ſouhaiter d'être votre ami. Adieu, Madame.

* *A la Lett. XXVI.*

XXX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 6. *Mars* 1671.

VOus êtes bien généreux, Monſieur, de ne point faire de difference entre vos amis mal-

malheureux & ceux qui ne le sont pas. Pour vous dire la vérité, il y a présentement tant d'honnêtes gens qui n'ont pas de bonne fortune, que vous ne me discerneriez pas dans la foule, & d'autant plus que sans vanité je suis une miserable d'assez bon air, & que je crains plus la pauvreté que je ne la souffre. Je voi bonne compagnie, & je puis dire, sans m'en estimer davantage, que je passe ma vie avec ce qu'il y a de meilleur. J'ai beaucoup d'apparence d'amis & d'amies; car en vérité, Monsieur, l'on n'en a guéres : mais il n'importe, j'ai l'ame douce, j'aime tout de l'amitié jusqu'à l'apparence ; & je dirois volontiers sur ce sujet ce qui est dans Astrée sur un autre:

Privé de mon vrai bien, ce faux bien me soulage.

Cependant je vous avouë que cela est bien incommode, de faire toûjours le change des Indiens avec ses amis, de leur donner de bon or, & de ne recevoir que du verre. Je suis toûjours la duppe; car sans vanité j'ai le cœur bien fait, & je pourrois dire de moi en amitié ce qu'une certaine Dame disoit derniérement d'elle en galanterie, qu'elle étoit une des meilleures fortunes de France; car je soûtiens que quoi qu'on soit mal dans ses affaires, quand on a bien envie de faire plaisir, on vient à bout d'en trouver l'occasion.

Notre ami le Duc me vient d'écrire une Lettre si tendre, & si pleine d'offres généreuses, qu'il faut que je lui en fasse honeur en vous le disant. Il est bien rare de trouver à présent de tels amis.

Madame de Mazarin s'en est encore allée cette fois plus follement & plus hardiment que les au-

autres. Quand les cervelles de nous autres femmes se démontent, en vérité cela ne se raccommode jamais. Dieu m'en veuille bien garder; car il ne se faut assurer de rien; & comme vous dites si bien, il est de l'amour comme de la petite verole, qui tuë d'ordinaire quand elle prend tard. Mademoiselle de Vandy m'a promis de m'enfermer, si elle m'en voit jamais malade. Adieu, Monsieur. Madame de Montmorency vient de venir ici : on lui a dit que je n'y étois pas, & cela parce que je vous écrivois. J'en suis bien fâchée, car je l'aime fort, & c'est une très-bonne femme.

XXXI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 13. *Mars* 1671.

J'AI trouvé fort plaisante la description que vous me faites de l'état de vos affaires : mais j'ai trouvé fort beau tout ce que vous me mandez de l'amitié, & je remarque que vous n'êtes pas des ceux qui étalent d'abord leur plus belle marchandise. Toutes vos Lettres sont très-agréables, mais les derniéres me le paroissent encore davantage. Je suis charmé de ce que vous me dites de notre ami : j'aime à lui voir faire de belles actions, & particuliérement quand elles s'adressent à vous. J'attens sa réponse sur les Lettres que je lui ai écrites, & je suis assuré qu'il n'oubliera rien de ce qu'il faut faire pour servir son ami. Vous avez raison, Madame, de vous re-

recommander à Dieu ſur les éxemples que vous voyez des prodigieux effets de l'amour. Autant vous en pend à l'œil : car avec toute la bonne opinion que j'ai de votre pruderie, je ne penſe pas que vous prétendiez en avoir davantage que Mademoiselle en a eu juſqu'ici. Mademoiſelle de Vandy, dites vous, vous a promis de vous enfermer ſi jamais vous vous entêtez : & moi je vous aſſure que vous l'étrangleriez, ſi elle vouloit vous tenir ſa parole en ce cas-là. Adieu, Madame, je ne vous ſaurois aſſez dire combien je ſuis à vous. Mon Dieu! que je vous aime d'aimer fort Madame de Montmorency comme vous faites!

XXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Thiange.

A Chaſeu, *ce* 13. *Mars* 1671.

L'On m'a mandé le voyage du Roi en Flandres à la fin du mois d'Avril. Je prens encore patience quand Sa Majeſté eſt à Paris, à S. Germain, ou à Verſailles : mais quand elle marche avec une armée, il me paroît ſi honteux à moi d'être dans ma maiſon, que je ne puis m'empêcher de témoigner au Roi l'envie que j'ai de la ſuivre. Voyez la Lettre que j'écris pour cela à Sa Majeſté, Madame, & me faites la grace de la lui donner. Eſt-il poſſible que ſa juſtice ne ſoit point ſatisfaite de tous les maux que j'ai ſoufferts depuis ſix ans, & qu'il ne me faſſe point miſericorde en faveur des ſentimens

de tendresse, d'estime & de respect que j'ai toûjours eus & que j'ai encore pour Sa Majesté! Cela m'afflige quelquefois, mais la ferme croyance que j'ai qu'il est bon & juste, me fait tout supporter avec la plus grande résignation du monde. Aidez-moi à lui faire connoître cela, Madame; en me faisant le plus grand plaisir que vous me puissiez faire, je vous assure que vous redonnerez au Roi un des plus zelez serviteurs qu'il ait dans son Royaume.

AU ROI.

SIRE,

Sur ce que j'ai appris que V. M. se préparoit à marcher bien-tôt en Flandres, j'ai crû qu'elle ne trouveroit pas mauvais que je la suppliasse de me permettre de la suivre en ce Voyage. Il ne m'appartient pas, SIRE, *de penetrer plus avant: mais enfin je voi V. M. marcher avec une armée, & à quoi qu'il lui plaise de l'employer, je lui offre avec toute sorte de respect mes très-humbles services. Je ne demande pas,* SIRE, *qu'elle finisse mes peines, si elle ne me juge pas encore digne de cette grace, mais seulement qu'elle les change; qu'au lieu d'un exil où je lui suis tout à fait inutile, elle me donne quelque chose à faire pour son service, où je travaille nuit & jour. Je vous en supplie très-humblement,* SIRE, *& d'avoir quelques égards à mes services passez, à une année de prison, à cinq années d'exil, à la perte de ma fortune, & à la soûmission avec laquelle j'ai reçu tous ces châtimens. Quelque grands qu'ils ayent été,* SIRE, *j'ai toûjours eu une entiére confiance en votre justice. J'ai remarqué tant de gens que vous aviez punis de leurs fautes, & depuis recompensez de leur merite, & de*

leurs bonnes actions, que je n'ai pas desesperé que mon tour ne vint aussi. Mais, SIRE, *ce qui m'a encore plus encouragé à bien esperer, c'est le fonds de tendresse & d'admiration que j'ai pour V. M. & je n'ai pas crû qu'il fût possible que Dieu m'eut fait ainsi le cœur & l'esprit pour vous, sans prendre soin tôt ou tard de vous le faire connoître. Ayez donc la bonté de m'éprouver,* SIRE, *& si vous ne trouvez pas que je dise vrai, V. M. me renverra encore plus loin d'elle que je ne suis; mais elle sera bien aise de m'avoir fait grace si elle connoît que qui que ce soit n'a plus de zele pour sa personne, & plus de respect que moi, & n'est plus veritablement, &c.*

A Bussy, ce 13. Mars 1671.

XXXIII. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Mars 1671.

IL faut que je vous aime bien de vous écrire, Monsieur le Comte, ayant un procès à solliciter qui se juge demain. Il est arrivé un étrange accident dans la Chambre des filles de la Reine. Un chien enragé de Theobon a mordu du Ludre, du Rouvoi & Coetlogon. Elles vont à la mer. Monsieur de Ventadour épouse Mademoiselle de la Motte. Monsieur le Prince a donné un régal magnifique au Roi à Chantilly. Cependant Vatel Maître d'hôtel de Monsieur le Prince enragé de ce que la marée n'étoit pas arrivée un jour maigre s'alla poignarder. En voilà assez pour une Dame qui va solliciter.

XXXIV. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, ce 22. *Mars* 1671.

J'AUROIS pardonné à ma Maîtreſſe de ne me point écrire la veille du jugement d'un procès qu'elle auroit eu à gagner ou à perdre; jugez, Madame, combien je vous compte le peu que vous m'avez écrit.

Ce n'eſt plus le tems que les filles de la Reine enragent, la Reine les choiſit trop bien. Peut-être que l'amour pour ſe vanger a fait enrager le chien de Theobon pour faire toûjours enrager ces belles de ſa façon. L'aventure de Vatel a bien troublé la fête de Chantilly. Il faut que ce Maître d'hôtel fût fou avant l'accident de la marée, car la prémiere folie ne coute pas d'ordinaire la vie. Si Mademoiſelle de la Motte eſt plus belle que Monſieur de Ventadour, il ne laiſſe pas d'ailleurs d'être un bon parti pour elle comme pour toute autre.

XXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Lauſun.

A Chaſeu, ce 11. *Avril* 1671.

*MILLE gens vous feront compliment ſur la grace que le Roi vient de vous faire, Monſieur:

* *Voyez ci-deſſus la Lettre VII. qui ſemble être la Réponſe à celle-ci, quoi que les dates marquent le contraire.*

ſieur: mais je vous aſſure que perſonne ne vous en fera un plus ſincere que le mien, qui eſt que j'en ai la plus grande joye du monde, & que je ſouhaite que Sa Majeſté ne mette jamais de bornes à l'amitié qu'il a pour vous. Je vous ſupplie de le croire, & d'en avoir un peu pour votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

XXXVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. *Avril* 1671.

JE ne ſai par quel malheur nous recevons vos Lettres ſi tard, Monſieur, je vous ſuis bien obligée de trouver que j'écris moins mal qu'à l'ordinaire: cela vient de la bonté que vous avez pour moi: car pour de l'eſprit je n'en ai pas davantage, & je ne travaille pas même à en avoir. C'eſt une marchandiſe de contrebande ici; plus on en a & tant pis c'eſt: en vérité cela nuit plus qu'il ne ſert. Pour l'amitié, Monſieur, dont vous me loüez de ſi bien parler, quand vous voudrez nous en ferons de grands chapitres, mon cœur m'en fera bien parler ſans que mon eſprit s'en mêle. Il eſt vrai que j'y ſai tant de choſes que perſonne ne connoît en ce pays-ci, que je ſuis aſſurée de ſurprendre tout le monde, ſi je m'explique de la maniére dont je ſuis capable d'aimer mes amis; mais je ne trouve que des profanes en mon chemin, à qui je n'en daigne parler. Notre ami le Duc de S. Aignan eſt parti pour ſon Gouvernement & de-

là il ira joindre le Roi à Dunkerque. En partant j'ai encore reçu de nouvelles marques de ſa généroſité & de ſon amitié. Je ſuis auſſi opiniâtre que vous ſur le jugement des *Quitteries*. J'en voi tant ici, que je puis vous aſſurer que perſonne ne les fait ſi honnêtement que le **. Avez-vous oublié qu'elles ſont toûjours ſuivies & accompagnées de mépris & d'outrages, & que les *Quitteurs* & les *Quitteuſes* ne laiſſent point leur amitié à la place de leur amour, ce qui ſeroit toûjours quelque conſolation? J'en ſai des abandonnées qui ne voudroient que cela, & qui ne le ſauroient avoir. Pourquoi donc, Monſieur, ne loüerez-vous pas ceux ou celles qui ne voulant plus avoir d'amour, laiſſent à ſa place honnêtement des bienfaits, de l'aſſiduité, des ſoins, & de l'amitié. Vous êtes injuſte ſur cela, je ne puis m'empêcher de vous le dire. Pour les allarmes que vous me voulez donner ſur les foibleſſes que l'amour fait faire cette année, je n'en ai pas peur; la conſtellation n'eſt que pour les Princeſſes. Et pour ce que vous me mandez, que ſi le mal me prenoit, j'étranglerois Mademoiſelle de Vandy ſi elle vouloit m'enfermer; elle dit que cela eſt vrai, qu'elle ne s'y hazarderoit point auſſi, & qu'elle me laiſſeroit courir les ruës. C'eſt pourquoi je prendrai toutes les précautions imaginables pour me garantir de cette peſte, puiſque je ſerois ſi mal aſſiſtée. Certainement je ſuis fort aiſe de n'être point folle, & je me conſole de n'être plus jeune. Plus je connois notre amie Madame de Montmorency, & plus je l'aime; il n'y a pas une meilleure amie; elle eſt d'un fort bon commerce, & très-agréable, & avec tout ſon enjoûment elle eſt fort ſolide. Je l'ai-

l'aime de tout mon cœur, & je lui ai même beaucoup d'obligation. Vous lui en avez aussi, Monsieur, & vous lui devez bien de l'amitié. Adieu, Monsieur.

XXXVII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseü, ce 1. Mai 1671.

JE demeure d'accord avec vous, Madame, que l'esprit ne sert de guéres à la fortune, & qu'il est même capable de rendre les autres bonnes qualites inutiles; & je ne saurois assez m'en étonner. Car les Courtisans d'ordinaire étant les copistes du Roi, quel mérite ne devroient-ils point avoir, ayant pour patron un si bel original ?

Pour vous, Madame, que la modestie seule oblige de parler ainsi de vous sur le chapitre de l'esprit, je vous redirai encore que je trouve qu'il est fort juste, & que personne ne s'explique plus agréablement que vous. Je ne conviens pas pourtant que lors que vous parlez de l'amitié, il n'y ait que votre cœur qui s'en mêle. Si vous n'aviez pas beaucoup d'esprit vous ne diriez pas cela même si bien que vous le dites.

Je ne me rends point sur les sentimens que j'ai de la plûpart des inconstances. Je vous redis encore que ceux qui quittent, bien loin de faire du mal à ceux qu'ils ont quittez, voudroient demeurer leurs amis; & s'il y a un exemple du contraire, cela est si rare & si fou, qu'il

qu'il ne doit point faire donner des loüanges à ceux qui en usent autrement. Les abandonnées que vous dites que vous savez qui ne voudroient que de l'amitié, ont assurément quitté les premiéres, ou du moins ont donné par leurs coqueteries, ou par leurs infidelitez, occasion de les quitter. Vous ferez fort bien de vous tenir sur vos gardes sur le chapitre de l'amour. Car outre que vous n'aurez aucune assistance de Mademoiselle de Vandy ni d'autres, c'est que votre âge qui est moindre que celui de MADEMOISELLE, ne vous garantira pas des inconveniens dont elle s'est sauvée. Je suis bien-aise que vous aimiez & que vous estimiez fort Madame de Montmorency; vous ne trouverez jamais une amie qui le mérite davantage. Pour moi je l'aime extrêmement; & je trouve que j'eusse été trop heureux, si ma Maîtresse eût eu le cœur fait comme elle.

XXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Chaseu, ce 3. *Mai* 1671.

VOus avez des bontez pour moi, Mademoiselle, dont je ne saurois assez vous rendre graces. Je vous prie seulement de croire que je n'en suis point ingrat. Achevez de m'obliger, en remerciant pour moi Monsieur l'Abbé de Cassagne de son Oraison funebre. Nous l'avons lûe Monsieur d'Autun & moi avec un fort grand plaisir; nous l'avons trouvée pleine d'esprit & de jugement, & la mieux écrite du

du monde. Vous ſavez que ce Prélat ſe connoît à beaucoup de choſes, & particuliérement à ces ſortes d'Ouvrages, dont il s'eſt autrefois aquitté avec d'heureux ſuccès. Pour moi, quelque plaiſir que j'aye eu à lire le Panégyrique qu'à fait M. l'Abbé de Caſſagne, j'en ai encore eu davantage a recevoir cette marque de ſon amitié. Je vous ſupplie, Mademoiſelle, de lui répondre auſſi de la mienne.

J'ai bien du déplaiſir de la diſcrace de Meſſieurs de Segrais & Guillodre parce qu'ils ſont mes amis. Je ne doute point qu'on ne les ait noircis auprès de MADEMOISELLE, & que pour un mot qu'ils auroient pû dire, on ne leur en ait fait dire cent de peu reſpectueux. Je ſai ce que c'eſt que la colomnie des Cours; ſi je voulois j'en ferois d'amples chapitres; & s'il y a quelqu'un qui doive haïr les calomniateurs, c'eſt moi puis qu'ils m'ont coûté ma fortune. Auſſi déchargerois-je contre eux ma bile ſur le papier, ne le pouvant pas faire autrement, & j'en demanderois juſtice à la poſtérité, ſi Philippe de Comines ne l'avoit fait pour moi, lui qui avoit pourtant moins de raiſons que moi de s'en plaindre. Ce Genthilhomme qui au meilleur ſens du monde avoit ajoûté trente ans de Cour, & d'une Cour raffinée comme celle de Louïs XI. dont il avoit été fort aimé & fort employé, parle ſi bien des Princes qui aiment les rapports ſans en rechercher la vérité, que je ne puis m'empêcher de vous faire copier ce qu'il en dit.

Les pauvres gens qui travaillent & labourent pour nourrir eux & leurs enfans, & payent la taille & les ſubſides à leurs Seigneurs devroient vivre en grand déconfort ſi les grands Princes & Seigneurs n'avoient que tous plaiſirs au monde,

&

& eux travail & misere. Mais la chose en va bien autrement; car si je me voulois mettre à écrire les passions que j'ai vû porter aux Grands tant hommes que femmes depuis trente ans seulement, j'en ferois un gros livre; & ceux qui ne les pratiquoient point de si près comme moi, les réputoient bien-heureux; & si j'ai vû autrefois leurs déplaisirs & douleurs être fondez en si peu de raison qu'à grande peine l'eussent voulu croire les gens qui ne les hantoient point; & la plûpart étoient fondez en soupçons & rapports, qui est une maladie cachée qui regne aux maisons des grands Princes, dont avient maint mal tant en leurs personnes qu'à leurs serviteurs & sujets, & leur abrege tant leurs vies, qu'à grande peine s'est vû aucun Roi en France depuis Charlemagne avoir passé soixante ans. Pour cette suspicion, quand le Roi Louis XI. vint & approchât du terme étant malade de cette maladie, se jugea déja mort. Son pere Charles VII. qui tant avoit fait de belles choses en France étant malade, se mit en fantaisie qu'on le vouloit empoisonner, pourquoi il ne vouloit jamais manger. Autres suspicions eut le Roi Charles VI. qui devint fou, & le tout par rapports, ce qui doit être reputé à grande faute aux Princes, quand ils ne les averent pas, ou font averer, si c'étoit choses qui leur touchent; & encore qu'il ne fût de trop grande importance; car par ce moyen il n'y en auroit point si souvent, & faudroit les demander aux personnes l'un devant l'autre, j'entents de l'accusateur & de l'accusé. Par ce moyen ne se feroit aucun rapport, s'il n'étoit veritable; mais il y en a de si bêtes qu'ils promettent & jurent qu'ils n'en diront rien, & par ce moyen ils emportent aucunes fois ces angoisses dont je parle, & si baissent le plus souvent les meil-

meilleurs & les plus loyaux serviteurs qu'ils ayent, & leur font des dommages à l'appetit & rapport de plusieurs méchans, & par ce moyen font de grands tours & de grands griefs à leurs sujets.

XXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 8 Mai 1671.

SI vous ſaviez combien toute la famille a été abbatuë de la peur que vous témoignez de ne pouvoir venir en Bourgogne, vous l'aimeriez encore plus que vous ne faites. Meſdemoiſelles de Buſſy avoient fait une petite proviſion d'eſprit, dont elles prétendoient vous regaler, & croyant que la connoiſſance des Langues étrangeres ne leur nuiroit pas à gagner votre eſtime, elles s'étoient adonnées à l'Italien depuis un mois. Elles ont un Maître céans pour cela, mais je crains bien qu'elles ne ſe relâchent ſur l'allarme que vous nous donnez. Je ne ſai ſi vous n'avez point vû une Lettre de Madame la Palatine, par laquelle elle répond pour ſe divertir, à Madame de la Baume & à l'Abbé Bourdelot qui avoient écrit contre l'Eſpérance. La voici que je vous envoye; & quoi que je ne ſonge pas à vous prévenir par la déclaration de ce que je penſe, je vous dirai que je n'ai de ma vie rien vû de mieux écrit, ni plus délicatement. Il faut dire la vérité, la matiére eſt heureuſe; mais auſſi perſonne ne la pouvoit traiter plus heureuſement qu'a fait Madame la Palatine; il ne

ne s'y peut rien ajoûter. Cependant comme c'est ma passion dominante que l'Espérance, & que j'y suis sujet plus qu'à pas une autre, je ne puis m'empêcher de faire des réflexions sur cette matiére, & d'en dire encore un mot, plus pour justifier mes inclinations, que pour dire quelque chose de bon sur ce sujet, que Madame la Palatine n'ait pas dit. Je ne saurois assez m'étonner qu'il y ait des gens qui veuillent parler contre l'Espérance; il faut assurément qu'ils confondent les visions & les chimeres avec elle, & qu'ayant eu de méchans succés de leurs ridicules desirs, ils s'en prennent à l'Espérance raisonnable, qui est la source de tous les biens. Cependant on les devroit châtier, non pas comme faisant le mal, mais comme le conseillant; car ils sont cause des funestes effets du desespoir. Si le malheureux V** n'eût été persuadé que l'espérance étoit inutile, & même que le désespoir étoit un remede, il n'auroit pas en se poignardant, fait horreur aux hommes, offensé Dieu & la clemence du Prince son maître, qui est une de ses principales vertus; au contraire il auroit par ses soins à l'avenir regagné sa grace, de laquelle il a desesperé si sottement. Combien de gens voit-on aujourdhui comblez d'honneurs & de biens, qui avoient été justement châtiez par le Roi de quelques fautes qu'ils avoient faites? Ils ne seroient pas si glorieusement sortis d'affaire, s'ils s'étoient abandonnez au desespoir, ou si même ils n'avoient pas esperé de rentrer en grace par une meilleure conduite. Il est donc vrai que l'espérance est le seul bien de ceux qui n'en ont plus. Mais si l'on peut ajoûter quelque chose à cela, il est certain qu'elle est aussi le partage des gens heureux qui ne

ne ſe maintiendroient pas dans leur bonne fortune, s'ils n'avoient l'eſperance de s'y pouvoir maintenir. Je ne penſe pas que vous ſoyez d'autre avis que le mien; car ſi depuis le tems que vous êtes malheureux, c'eſt-à-dire, que vous êtes au monde, l'eſpérance ne vous avoit ſoûtenu, vous auriez dans votre deſeſpoir imité Judas, ou ſervi d'exemple à V**. La queſtion n'eût été qu'au choix de la mort. Je finirai ces réflexions en vous diſant que je croi que l'Abbé Bourdelot & moi ſommes aujourdhui fort remplis des paſſions à quoi nous ſommes enclins; lui du deſeſpoir d'avoir attaqué l'eſpérance avec ſi peu de ſuccès, & moi de l'eſpérance que tout le monde trouvera que Madame la Palatine l'a défenduë avec tout l'eſprit imaginable.

LETTRE DE MADAME LA PALATINE *ſur des Lettres écrites contre l'Eſpérance, & ſur ce que l'Abbé Bourdelot avoit dit que l'Eſpérance étoit maigre, & que le Deſeſpoir étoit gras.*

A quoi penſez-vous, ennemis déclarez du plus grand bien de la vie, & des plus doux plaiſirs du cœur? Quel demon vous inſpire d'employer des eſprits auſſi délicats que les vôtres, pour ſoûtenir un ſi méchant parti? Haïſſez-vous aſſez l'eſpérance pour renoncer même à celle de la loüange & de l'eſtime du public? De quelle ſecte pouvez-vous être, ou de quelle religion êtes-vous de parler ſi hardiment contre l'opinion des Sages, & contre la Loi de Dieu? Que vous a-t-elle fait cette Eſpérance aimable, pour la bannir ainſi de la Societé humaine, & du commerce des honnêtes gens? Qu'a-t elle

de

de commun avec les paſſions déréglées & les deſirs ridicules des viſionaires ? Pourquoi ne ſéparez-vous pas les prétentions légitimes d'avec les chimériques ſouhaits? Ne ſauroit-on eſperer avec un eſprit tranquille ce qu'on deſire avec raiſon ? Quelle humeur maligne vous fait prendre un parti ſi proche de celui du Deſeſpoir? Ce monſtre abominable, ce partage des lâches & des damnez pourroit-il ſéduire aſſez vos eſprits, pour vous rendre protecteurs d'une ſi terrible opinion? Ne voyez vous pas qu'en voulant combattre les vices, vous querellez les vertus dont l'Eſpérance ſans doute eſt la plus noble & la plus utile ? Que peut-on faire ſans eſpoir ? Y a-t-il quelque action dans la vie qui s'en puiſſe paſſer ? & vous-même en la condamnant, n'avez-vous pas eu quelque eſpérance de nous perſuader de n'en avoir plus, & d'attirer nos loüanges par la beauté de vos Lettres, & la nouveauté de vos raiſonnemens ? Que ſi vous n'avez pas réuſſi, la faute en eſt à la cauſe que vous ſoûtenez, & non pas à votre eſpoir. L'Eſperance en elle-même n'a rien que d'aimable & de bon. Elle éleve le cœur des honnêtes gens; elle fortifie les foibles, & ne peut nuire qu'aux impertinens & aux ridicules, qui ne s'en ſervent jamais, qu'en ſe trompant eux-mêmes dans la vanité de leurs deſſeins. L'Eſpérance eſt enfin le dernier bien des miſérables. Que vous a-t-elle donc fait pour la traiter ſi mal? Ou plûtôt que vous a fait le genre humain, pour le priver d'un bien que les tyrans & la mauvaiſe fortune n'ont jamais pû ôter aux plus malheureux? L'Eſpérance a toûjours préparé les chemins de la gloire; & tous les Héros, dont on en trouve encore quelques-uns aujourdhu

dhui, n'ont peut-être jamais vû leurs victoires aller plus loin que leur eſpoir. Il eſt permis de méſurer ſon eſpérance à ſon courage; il eſt beau de la ſoûtenir malgré les difficultez; mais il n'eſt pas moins glorieux d'en ſouffrir la ruine entiére avec le même cœur qui avoit oſé la concevoir. Laiſſez-nous donc eſperer, puiſqu'auſſi bien ne ſauriez-vous nous en empêcher. Inſtruiſez-nous, ſi vous voulez, à régler nos ſouhaits. Apprenez nous à choiſir nos deſirs; mais permettez-nous de nous conſoler de nos mauvais ſuccès, par la ſatisfaction d'avoir eu des eſpérances bien fondées; & ſongez que ſouvent la perte d'un bien long tems attendu, n'eſt la douleur que d'un jour; au lieu que la joye de l'avoir eſperé a fait le bonheur de pluſieurs années, & la douceur de mille agréables momens. Ne parlez donc plus contre cette Eſpérance ſi aimable & ſi chere. Qu'elle ſoit ſéche ou non, le mérite en eſt égal; & quoi que vous en puiſſiez dire, une Eſpérance maigre vaudra toûjours mieux qu'un gras Deſeſpoir. Cette injure qu'on lui donna hier au milieu des plus illuſtres maigreurs de France, n'a rien fait contre ſa réputation; & le Deſeſpoir tout gros & tout gras qu'on nous le repréſente, n'a fait nulle impreſſion ſur mon cœur. Je ne ſai ſi Judas étoit maigre ou réplet. L'Ecriture qui parle de ſon deſeſpoir, ne dit rien de ſon embonpoint. Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'il ſe pendit faute d'un peu d'eſpérance. Cet éxemple n'eſt pas beau. Ainſi malgré tous vos raiſonnemens, j'eſpererai toute ma vie, & ne me pendrai jamais.

XL. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Chaſeu, ce 12. *Mai* 1670.

ENFIN je ne vous ai pas perduë, Madame, comme je commençois de le craindre. Vous m'avoüerez que le long-tems qu'il y avoit que vous ne m'aviez écrit, étoit capable de donner des allarmes à une amitié auſſi grande que la mienne. Mais qui vous a empêché de m'écrire, Madame? Car de dire, comme vous faites, que vous n'aviez rien de nouveau à me mander, ce n'eſt pas une bonne raiſon : notre commerce ne s'eſt point établi ſur des nouvelles; la matiére nous auroit manqué à toute heure, & nous avons d'autres reſſources. Cependant quand vous auriez eu un peu de négligence pour votre ami, vous revenez ſi agréablement à lui, que vous êtes toûjours la bien venuë. Que ne me feriez-vous pas oublier, Madame, avec les loüanges que vous me donnez, & le fonds de tendreſſe que j'ai pour vous? Il n'en falloit pas tant pour effacer ce que vous m'avez fait, le moindre billet de votre part m'eût appaiſé. Le premier mois paſſé ſans recevoir de vos Lettres, je vous crûs malade, & puis après Madame votre mere morte; une autre fois je crûs que votre réponſe avoit été perduë, & ce ne fut plus que ne ſachant que me dire, que je vous ſoupçonnai de m'avoir oublié. Je vous en demande pardon, Madame; mais ſongez qu'on n'aime

pas bien les gens, ſi en de certaines rencontres on ne craint de les avoir perdus. Au reſte, Madame, vous avez beau me loüer, je ne m'en connoitrai pas moins. Si vous me faites tourner la tête, ce ne ſera pas par votre encens. Je verrai bien toûjours que l'inégaliié qu'il y a ſur le merite entre nous, eſt toute en votre faveur. Il y a plus d'hommes faits comme moi, que de femmes faites comme vous. Croyez donc bien, s'il vous plaît, qu'avec mon inclination, la connoiſſance que j'ai de ce que vous valez, m'engage fortement à vous aimer toute ma vie.

Je ſuis à Chaſeu depuis cinq mois. J'en ſerois déja parti, ſi on ne m'avoit dit qu'on vous attendoit à la Roche, & c'eſt encore une des raiſons que je me diſois, pour vous excuſer de ce que vous ne m'écriviez point. Je me divertis toûjours à mille petits accommodemens à Chaſeu, auſſi bien qu'à Buſſy; car il faut que je faſſe toûjours quelque choſe. Mes affaires de la Cour ſont au même état que vous les avez laiſſées. En fait d'éxil, le radouciſſement ne paroît qu'au rappel. Vous ſavez que je me ſuis mis en poſſeſſion d'écrire au Roi, toutes les fois qu'il fait un voyage de guerre, & vous ſavez auſſi qu'il a la bonté de lire mes Lettres. Je lui viens d'écrire ſur ce dernier voyage.

Vous avez raiſon, Madame, de préferer l'ouvrage d'un beau lit à la connoiſſance d'une Langue étrangere, puiſque vous n'y preniez pas plus de plaiſir. Je ne vous ſaurois aſſez dire, Madame, combien toute ma famille vous honore. Il eſt vrai qu'outre les raiſons particulieres que chacun en a, je leur ſuis un bel exemple pour l'eſtime qu'on doit avoir pour vous.

XLI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 17. *Mai* 1670.

IL m'ennuyoit fort, Monſieur, de ne point recevoir de vos Lettres; c'eſt un bien à quoi vous m'avez accoûtumée, & dont j'aurois préſentement bien de la peine à me paſſer. Je vous ſuis très-obligée de ſavoir gré à notre ami le Duc de S. Aignan de l'amitié qu'il me témoigne. Je vous répons qu'il en a pour vous auſſi, mais il a une maniére qui fait de la peine, c'eſt que les choſes qu'il ne peut faire, au lieu de dire pourquoi, il ne répond point. Au reſte, Monſieur, vous vous moquez bien de moi, de me flatter ſur mon eſprit. Je fais fort mal mes affaires, je ſuis la duppe de preſque tous ceux qui me veulent tromper; jugez après cela s'il eſt raiſonnable à vous de m'aller écrire que j'ai de l'eſprit. Non, Monſieur, je vous le dis ſans fauſſe humilité. Je n'ai qu'un bon cœur, & beaucoup de connoiſſance du monde à mes dépens. Si je pouvois entendre ce que le Comte de Guiche m'en écrit, je croi que je ſaurois qu'il eſt mal ſatisfait de toute la Cour; mais comme il n'écrit pas ſi nettement que vous, & que pour tout dire, il eſt fort obſcur dans ſes Lettres, je n'oſerois aſſurer ce qu'il veut dire. Cet entortillement d'eſprit paroiſſoit-il en ſa converſation? car je ne le connois qu'en Lettres. A propos de lui Mademoiſelle de M ** m'a écrit

ce

ce matin une grande Lettre d'amitié, il y a trois ans que je n'en avois reçu. Mes amis qui m'ont laiſſée, reviennent à moi quand ils veulent, ils ſont toûjours les bien venus. Elle ſe fait dévote; elle eſt toûjours fort amie du Maréchal de Grammont. Je ne comprens pas ce qui fait un ſi grand attachement entre ces deux perſonnes. Enfin il eſt conſtant qu'elle a eu de la Cour trente-cinq mille écus, à compter les vingt cinq mille que M *** lui donna un peu avant que de mourir. Après tout c'eſt avoir du ſavoir faire. Pour moi je ne l'ai jamais trouvée méchante, elle n'eſt qu'un peu legere. Madame de Montmorency aſſurément a le cœur très-bon, & même très-grand & très-noble, elle eſt de fort bon commerce avec ſes amis, & enfin c'eſt une très-agréable amie; cependant ſa fortune eſt très déplorable, & ſur cela je hais fort Madame de Nemours; car enfin pourquoi n'adoucir pas la fortune de Madame de Montmorency ſi elle ne la change; elle eſt environnée de la plus déteſtable compagnie du Royaume, & elle fait plus pour tous ces gens là que pour une prémiere amie de ce mérité & de cette perſéverance. Il y a dans ce procedé-là à mon gré, un déreglement de cervelle inſupportable. Sa pauvre amie s'en louë éternellement, & ne veut pas qu'on la blâme de ſon peu d'amitié pour elle, mais au fonds elle a de l'eſprit & de la ſenſibilité, & je jurerois que cela lui fait une playe au cœur très-douloureuſe. Si vous ſaviez avec quelles bourgeoiſes Madame de Nemours paſſe ſa vie, vous ſeriez épouvanté; car enfin elle a de l'eſprit, de la délicateſſe, & de la pénétration. Madame de Monglas n'eſt pas ſi heureuſe auſſi qu'elle le mérite, quoi que vous en vouliez dire. Dernierément je fus à l'Opera

avec elle, elle me fit pitié, je lui trouvai une ſanté toute détruite, & même contre ſon tempérament une humeur fort ſombre; vous croyez la haïr, & vous l'aimez. Seigneur Dieu! ſi j'étois aſſez folle pour m'entêter de quelqu'un, je ne demanderois ſinon qu'il m'aimât autant dans ſa tendreſſe, que vous aimez Madame de Monglas dans votre colere. On ne parle point tant de ce qu'on n'aime pas. Adieu, Monſieur, perſonne aſſurément n'eſt plus votre ſervante que moi.

XLII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. *Mai* 1671.

JE vous écris dans la Cellule de notre petite Sœur de Sainte Marie. J'aime cette Niéce, je lui trouve de l'eſprit, & une pieté qui me charme, & qui me donne de l'envie: car après tout, mon pauvre Couſin, rien n'eſt ſi bon ni ſi ſolide que la penſée de ſon ſalut. Voici une créature qui en eſt uniquement occupée. Cela fait que je l'honore contre l'inclination naturelle que j'aurois de ne la pas trop reſpecter. Je la quitte pour vous dire que je louë fort l'occupation que vous vous donnez préſentement. Elle eſt digne de votre eſprit, & je m'en réjouïs par avance pour l'interêt de nos Neveux, qui trouveront un grand goût à ces *Mémoires*. Je pars demain pour aller en Bretagne. J'y ferai juſqu'à la Touſſaints. La pauvre Grignan eſt ſous ſon So-

Soleil de Provence. Si les honneurs qu'on lui fait pouvoient la rafraîchir un peu, elle seroit bien heureuse : mais je doute que rien la puisse consoler entiérement de nous avoir quittez. Ecrivez, Monsieur le Comte, écrivez-moi dans ma Province, & croyez que vous n'êtes gueres moins bien auprès de moi, qu'auprès de notre petite Sœur, à la reserve qu'elle vous respecte comme son pere, & que je vous honore comme mon Cousin.

XLIII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, *ce* 20. *Mai* 1671.

SI vous avez de la peine à vous passer de mes Lettres, Madame, je vous assure, que je n'en ai pas moins à me passer des vôtres, & cela étant ainsi, donnons-nous-en au cœur joye le plus souvent que nous pourrons. Je voi bien que vous connoissez notre ami S. Aignan & peut-être mieux qu'il ne se connoît lui même, car s'il savoit le méchant effet que le peu de confiance qu'il a en ses bons amis, peut faire en leurs esprits, & en leurs affaires, je suis assuré qu'il leur parleroit plus franchement qu'il ne fait. Quand il ne m'attire aucuns bons offices de Monsieur Colbert, il faut que je croye qu'il est un foible ami, ou qu'il n'a point de credit auprès de lui. Si je n'avois eu de grandes preuves de son amitié, je croirois plûtôt le premier que l'autre, car toutes les apparences sont qu'il doit être

 très-

* *A la Lett. XLI.*

très bien avec Monſieur Colbert. Mais outre l'eſtime que j'ai pour mon ami qui m'empêche de le ſoupçonner d'aucune foibleſſe, je ſai encore de bonne part que Monſieur Colbert a dit qu'il n'avoit fait ce mariage, que parce que le Roi lui avoit commandé. Voyez, Madame, ſi je ne ſavois l'état de ces choſes que par notre ami, combien je prendrois de fauſſes meſures; & demeurez d'accord qu'avec les meilleures intentions du monde que je ſai qu'il a pour moi, il hazarde de me faire morfondre dans de vaines eſpérances. Je ſai bien qu'il faut s'accommoder aux maniéres de ſes amis, auſſi ne l'aimai je pas moins que s'il en avoit de plus agréables ſur che chapitre.

Pour n'être pas bien dans vos affaires, & pour qu'il ſoit aiſé de vous tromper, il ne s'enſuit pas que vous n'ayez point d'eſprit, vous en manqueriez ſi la même perſonne vous avoit trompée deux fois, mais c'eſt ce que je ne penſe pas qui ſe puiſſe; & pour la prémiere tous les honnêtes gens y peuvent être attrapez. Ce que vous me mandez du Comte de Guiche eſt le plus véritable, & le plus agréablement dit du monde: c'eſt proprement un entortillement d'eſprit que ſes expreſſions, & ſur tout dans ſes Lettres. Comme il n'eſt pas bien perſuadé qu'il faille écrire comme il faut parler, il n'eſt preſque pas poſſible d'entendre ce qu'il écrit. S'il laiſſe à la poſtérité des Mémoires en notre Langue, je ne doute pas que pour les entendre, on ne ſoit réduit un jour à les traduire en François; il n'eſt pas tout-à-fait ſi obſcur dans ſes converſations. L'amitié du Maréchal de Grammont pour Mademoiſelle de M*** qui dure encore, me paroît être fondée ſur la crainte qu'elle ne diſe ou

qu'elle

qu'elle ne montre quelque chose contre le Comte de Guiche qui n'a pas été vû. Elle me fait faire des complimens de temps en temps. Je la croi, comme vous dites, une bonne fille; mais ce que vous appellez legereté, des indifferens l'appelleroient folie. Je vous conterai un jour les folies qu'elle avoit sur mon sujet. Je pense de Madame de Montmorency tout le bien que vous en pensez, & j'ai pour Madame de Nemours tout le mépris qu'on peut avoir, quand je voi celle ci gorgée de biens, laisser sa prémiere amie dans la pauvreté. Cela ne peut venir assurément, comme vous me le mandez, que d'un déreglement d'esprit, que le reste de sa conduite nous confirme assez. Pour Madame de Monglas pour laquelle vous me voulez donner de la pitié afin de me faire taire, je vous dirai, Madame, que vous ne réussirez pas, & même que j'aime mieux que vous croyiez que c'est l'amour qui m'en fait parler, que de ne me pas réjouïr à ses dépens autant que je le pourrai faire. Ainsi qu'elle soit laide, qu'elle soit belle, qu'elle soit saine ou malade, mélancolique ou gaie, elle sera toûjours le sujet de mes vers.

XLIV. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 24. Mai 1671.

LORSQUE j'ai voulu faire réponse à votre Lettre, ma chere Cousine, j'ai été tout prêt à

* *A la Lett. XLII.*

à m'aller enfermer dans la chambre du Pere Gardien des Capucins d'Autun : car je ne ſuis pas un homme à me laiſſer donner mon reſte ſur les bons exemples, non plus que ſur autre choſe. Mais pour revenir à notre petite Sœur de Sainte Marie, je vous avouërai qu'elle a de l'eſprit, & que je la croi une bonne Religieuſe; & ſur les penſées que vous avez avec elle de votre ſalut, je remarque que les bons & les mauvais exemples font ſouvent le bien & le mal de la conduite. Avec les Religieuſes on ſonge à ſe ſauver, & on ſe damne ſouvent avec les gens du monde. Je ſuis fait tout comme cela, & cent mille gens me reſſemblent.

Ce que vous me dites ſur mes *Memoires*, m'encourage fort à les continuer. Je vous écrirai en Bretagne : mais quelque ſoin que nous prenions de nous entretenir, à peine pourrons-nous en cinq mois, moi vous écrire une fois, & vous me faire réponſe. Cependant faiſons toûjours tout ce qui dépendra de nous ſur cela. Si Madame de Grignan eſt aſſurée de retourner cet hiver à Paris, je vous aſſure que les honneurs qu'elle recevra en Provence la conſoleront fort de n'être pas auprès de vous. Mais ſi elle ne doit point revenir, elle aura mille chagrins pires que les exceſſives chaleurs. Puiſque vous voulez que je vous envoye tout ce que j'écris au Roi, voilà ma derniere Lettre *. Je ne veux de vous, ma chere Couſine, ni des reſpects ni des honneurs, je veux ſeulement de l'amitié & de l'eſtime, & vous ne me les devez pas refuſer, car j'en ai infiniment pour vous.

* *Elle eſt ci-deſſus pag. 34.*

XLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 25. Mai 1671.

J'AI reçu le Panégyrique du Roi dont je vous rends mille graces, Mademoiſelle; il faudroit que je fuſſe bien ingrat ſi je n'étois très-ſatisfait de vous: je ne vous dirai pas comme le Comte de Charoſt diſoit au Cardinal de Richelieu, quand celui ci faiſoit ſemblant de lui reprocher qu'il n'aimoit que ſa fortune, qu'il eût voulu que ſon Eminence eût été la plus miſérable perſonne du Royaume, pour connoître qu'il n'eût pas laiſſé de l'aimer autant qu'il faiſoit dans la proſpérité. Mon zele n'eſt pas ſi indiſcret, Mademoiſelle, bien loin de parler ainſi, je ſouhaite que vous ne ſoyez jamais en état d'avoir beſoin de mes ſoins, au moins en pareille rencontre que celle où vous m'en rendez. J'ai une très-grande obligation à Monſieur Regnier de m'avoir envoyé le Panégyrique du Roi, & ſa traduction; je vous prie de l'en bien remercier pour moi, en attendant que je le puiſſe faire moi-même. Je ne ſai quand ceſſera mon exil; il n'y a que Dieu ſeul qui le ſache. Je le ſouhaite ſans impatience, & je l'eſpere ſans me flatter, parce que j'ai une grande conſtance en la juſtice du Roi. La propreté de faire broder les nappes de fleurs eſt nouvelle, au moins en France, & il faut que Madame de Hauterive ait appris cela en Hollande où elle a été ſi long temps.

XLVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. Mai 1671.

JE vous écris dès que je le puis, Monsieur, car j'ai eu douze jours de fiévre continuë avec des douleurs de tête à perdre la Raison ; dès que j'eus reçu votre Lettre pour Monsieur le Duc de St. Aignan, je la lui envoyai. Je n'ai point eu de ses nouvelles il y a long-temps. Je sai comment il le faut réveiller quand il dort, c'est un très bon homme, & qui fait tout le bien qu'il peut avec plaisir. Il y a quinze jours que je suis seule, c'est ce qui fait que je ne sai rien. Je suis si sotte quand je suis malade, que je suis assez aise de ne voir personne. Que dites-vous de Mademoiselle d'Armantiere & de sa terrible affliction à la mort de l'Abbé de F * ? Pour moi je lui en sai bon gré, soit ami, soit amant. Car enfin quand on a bien voulu se coiffer d'un de ceux-ci, qu'il est fidele, & qu'on le perd, on fait une grande perte. Ne trouvez vous pas que c'est une affaire bien grave pour Madame de R * * que d'être veuve les trois premiers mois ? Après cela elle s'accommodera de cette qualité ; car il n'y a pas au monde une condition plus libre : & tout de bon la facilité qu'on auroit à mal faire, fait qu'on n'en a point tant d'envie. Adieu, Monsieur le Comte, la tête me tourne, & si je ne vous estimois fort, & qu'il ne m'ennuyât de n'avoir point de vos Lettres, qui me

me sont devenuës un bien nécessaire, je ne pourrois assurément pas écrire. Helas, Monsieur, encore un Rondeau ! Faites le plûtôt contre moi, que de n'en point faire; car après la déclaration que vous m'avez faite que vous ne travailleriez point que sur un certain chapitre, je n'oserois vous rien demander à moins que de me livrer moi-même pour vous servir de matiére.

XLVII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 1. Juin 1671.

VOTRE Raison ne me paroît nullement affoiblie de tous vos maux de tête, Madame, je croi qu'elle est à l'épreuve de bien d'autres migraines: cependant je suis fort aise que vous soyez en meilleure santé. Le défaut de notre ami St. Aignan n'est pas de ne point servir ses amis quand il le peut, mais il est de ne leur point avoüer, que quelquefois il ne le peut pas. Je m'étonne que vous ayez été quinze jours sans savoir des nouvelles de vos bonnes amies; elles pouvoient bien croire qu'il vous étoit arrivé quelque chose qui méritoit leurs soins, puis qu'elles étoient tout ce temps-là sans entendre parler de vous. Mademoiselle d'Armantiere a raison de s'affliger de la mort de l'Abbé de F * & même de ne s'en pas contraindre, car elle prétendoit l'épouser. Je ne sai si on lui en a fait compliment, je l'ai demandé à Madame de

Montmorency. Je ne penſe pas, comme vous dites, que Madame de R** ſoûtienne dignement les trois premiers mois la qualité de veuve, & même je ſuis fort trompé ſi elle n'éclate de rire au nez de ceux qui entreprendront de la conſoler. Je conviens avec vous que le veuvage eſt une condition agréable, & bien plus aux femmes qu'aux hommes, parce qu'elles deviennent libres ; & ſans offenſer la mémoire du pauvre défunt, je voi bien, entre nous deux, que vous ne voudriez pas être à recommencer.

XLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Chaſeu, ce 5. Juin 1671.

NE remarquez-vous pas, Madame, que vous me faites ſouvent des excuſes ſur l'irrégularité de votre commerce, & qu'il faut que j'employe ſouvent l'eſtime & l'amitié que j'ai pour vous, à vous excuſer? Prenez y garde, Madame, je penſe ſur l'amitié, ce que j'ai dit de l'amour:

L'infidelité rompt l'amour.
Et les petites fautes l'uſent.

Il en peut arriver de même entre les amis. N'auriez vous point commerce avec des gens qui ne m'aimeroient pas? Cela pourroit inſenſiblement vous refroidir pour moi. Examinez vous là-deſſus & ne vous laiſſez pas corrompre aux méchantes compagnies. Je crois bien valoir tous

tous ceux qui vous pourroient gâter ſur mon ſujet, ils n'ont aſſurément rien de préférable à moi que la préſence. A la vérité c'eſt beaucoup avec la plûpart des Dames, mais je ne veux pas encore croire que vous ſoyez du nombre.

XLIX. LETTRE.

De la Comteſſe de la Roche au Comte de Buſſy.

A . . . , ce 6. Juin 1671.

* VOus ne me perdrez jamais, Monſieur ; & ſi toutes vos amies vous aiment auſſi conſtamment que moi, vous les garderez toute votre vie. Une perſonne comme vous n'a rien à craindre; & ce ne peut être que la mauvaiſe opinion que vous avez des autres, qui vous donne lieu d'apprehender; car ceux qui vous quitteroient, y perdroient beaucoup plus que vous. Cependant je vous ſuis très obligée d'avoir cherché à m'excuſer, & encore plus, d'avoir craint pour moi. J'en tire une conſéquence qui me plaît fort, & je vous rends mille graces de cette ſenſibilité; elle eſt ſelon mon cœur au dernier point; & il n'y a rien que je haïſſe davantage que les amis tiedes & tranquilles. Jugez donc combien j'aime ceux qui leur ſont oppoſez; que cela ſoit bon ou mauvais, comme je le trouve en moi, & que je crains facilement, j'aime à voir les mêmes choſes dans les autres. Cependant, Monſieur, j'avouë de bonne foi que quand vous n'auriez pas une qualité qui m'eſt

* *Voyez Lett. XL.*

m'eſt ſi agréable, je devrois vous le pardonner. Je vous le dirai toûjours; vous ne devez pas être ſi inquiet qu'un autre, ou bien vous ne vous voyez pas des yeux dont les autres vous voyent; & la crainte de ne pas conſerver vos amis, eſt en vous une œuvre de ſurérogation. *J'avouë que l'excuſe dont je me ſervois n'étoit pas des meilleures; mais que voulez-vous? J'avois été pareſſeuſe, j'avois tort, & je ne ſavois que dire; je dis cela à tout hazard; je n'y retournerai plus. Au reſte, je trouve la Lettre que vous avez écrite au Roi la plus belle du monde. Je ſuis aſſurée que ſi vos ennemis empêchent qu'il ne vous aime, ils ne ſauroient empêcher qu'il ne vous eſtime. Je croirois aſſez votre retour ſi nous avions la guerre. Dieu veuille vous donner le bonheur que vous méritez. Ce ne ſera jamais ſi-tôt que je le deſire. Je vous demande, & à toute votre belle famille, la continuation de vos bonnes graces. Je vous ſuis plus aquiſe que vous ne ſauriez l'imaginer.

L. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9. Juin 1671.

JE vais ſuivre vos conſeils, Monſieur, & me donner au cœur joye * de vous écrire ſouvent, pourvû que vous me répondiez de même; ce ſera l'échange de l'Indien, je vous donnerai du fer, & vous me rendrez de l'or. Mais ce qu'il y aura de bon pour moi en ce commerce, c'eſt que

* *Voyez Lett. XLIII.*

que j'en ferai plus riche, & que vous n'en ferez pas plus pauvre. Au reste, Monsieur, si ce que l'on me dit hier est vrai, voici la guerre. Je vis hier Monsieur de *** à qui on a mandé qu'on disoit que le Roi étoit d'accord avec l'Angleterre pour établir le Prince d'Orange Souverain des Provinces Unies. Je ne croi pas cela; mais si le cas arrivoit, Messieurs les Héros vous auriez votre compte: c'est-à-dire, que nous aurions la guerre. Le petit *** qui est en Lorraine, écrivit hier à son pere, que l'on les avoit commandez pour aller ils ne savent où; qu'on leur avoit fait prendre du pain pour trois jours, & que leur premiére journé (qui étoit celle d'où il écrivoit) on leur avoit fait faire seize lieuës. D'autres gens écrivent que Nuremberg est assiégé par l'Evêque de Munster, & que nos troupes le vont joindre. Si tout cela est vrai, ne seroit-ce pas un moyen de vous revoir ici bien-tôt? un peu de tems nous éclaircira de toutes choses. Ce que vous dites des Lettres du Comte de Guiche est vrai; qu'il faudroit les traduire en François pour les rendre intelligibles. Il écrit bien mieux à la *** qu'à moi. Je croi que c'est qu'il ne songe pas tant à lui bien écrire.

LI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de l'Amoresan.

A Chaseu, ce 20. Juin 1671.

J'AI usé toute ma patience à attendre votre réponse, Madame, & j'ai donné tout le tems que

que j'ai pû à vos maux de vous reprendre & de vous quitter. Mais à la fin la peur m'a pris que votre amitié ne fût pour moi plus languissante que votre santé. Ne me mettez plus si long-tems à l'épreuve de craindre l'un ou l'autre de ces maux, car je vous aime assez pour vous souhaiter la fiévre, plûtôt que de l'indifférence pour moi.

LII. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 22. Juin 1671.

JE vous envoye, Monsieur, la relation d'une retraite que l'Abbé le Camus a fait à la Trape, qui est une Abbaye en commande, que l'Abbé de Rancé a reformée & qu'il a mise dans une régularité dont il n'a point eu de modele.

Je ne sai si vous avez vû la harangue que fit Monsieur Pelisson comme Directeur de l'Académie à Monsieur de Paris, du Harlai, quand il y fut reçû. Cette harangue a été traduite en Italien & envoyé à la Crusca. Je croi qu'elle fera bien de l'honneur à notre Nation.

J'ai fait une promenade ces jours passez avec une de mes amies & Monsieur Clément, qui n'est pas des moins zelez pour ce qui vous regarde. Il a fait depuis peu une devise pour une jeune & belle Dame de ma connoissance. Le corps est un Diamant, & le mot: *Arte nitet, naturâ induruit.*

Qu'en

Qu'en dites-vous, Monſieur, & que vous ſemble du mariage de Mademoiſelle de ** qui donne de l'amour à quarante cinq-ans, ſans bien, ſans beauté, & ſans eſprit. Sans mentir l'amour eſt bien aveugle, n'ai-je pas raiſon de le mépriſer? Ce qui m'aide encore à me ſauver de ſes pattes, c'eſt l'exemple de tous ceux & celles à qui il fait faire tant de ſottiſes. A ſa place j'ai rempli mon cœur d'amitié, & je ne m'en trouve guere mieux, car quand je perds quelqu'un que j'aime, je ſouffre preſque autant que les Demoiſelles qui perdent leurs amans. Monſieur Huet eſt nommé pour être Sous-précepteur de Monſieur le Dauphin. C'eſt lui qui fait de ſi beaux vers Latins, & c'eſt à lui que j'écrivois l'année paſſée de ſainte Reine:

J'emporte un tein vermeil & frais,
Un eſprit gai; pour un cœur tendre
Vous auriez tort de le prétendre.

LIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 25. Juin 1671.

VOILA donc qui eſt fait, Madame, nous allons nous écrire ſouvent; ne ſoyez pas en peine ſi je vous répondrai exactement, j'ai plus de loiſir que vous. Je ne répons point aux loüanges que vous me donnez ſur mon or & ſur votre fer; mais voulez-vous ſavoir ce qui me

* *A la Lett. L.*

me fait écrire des Lettres qui vous plaiſent ? C'eſt que je ſai que vous en connoiſſez le prix, & je vous avouë que cela m'anime. Vous me mandez que l'on croit la guerre. Pour moi je ne ſuis pas ſur ce chapitre comme on eſt d'ordinaire ſur ceux des choſes qu'on ſouhaite ; je ne la croi pas. Je penſe que nous nous défendrions ſi on nous attaquoit ; mais nous nous trouvons trop bien de l'état préſent des affaires, pour le changer par notre choix. Sur ma parole nous ne commencerons pas la noiſe. Les amis du Comte de Guiche ont raiſon de l'amuſer par des preſens ; il faut en l'état où nous ſommes lui & moi, qu'on nous divertiſſe & qu'on nous occupe, en ſorte que nous n'ayons par le loiſir de faire réflexion ſur nos affaires de la Cour. Il faut que nous ne ſongions qu'à vivre ; car quand toute la terre ſeroit contre, le tems eſt pour les malheureux. Je ne doute pas, comme vous dites, que l'obſcurité des Lettres du Comte de Guiche ne vienne de l'effort qu'il fait pour bien écrire. Quand on a du génie, on n'a qu'à le laiſſer faire, & ſe donner bien de garde de le forcer. Mais ſi les énigmes du Comte de Guiche vous donnent de la peine d'un côté, ils vous donnent de l'honneur de l'autre ; vous l'entendriez mieux s'il ne vous eſtimoit pas tant, & s'il n'avoit bien envie de vous plaire. Il ſe rend intelligible à la M * * * parce qu'il la mépriſe. Si votre commerce dure avec lui, il levera le maſque quelque jour, & ſe dévoilera devant vous. La dévotion de la M*** mêlée avec toutes ſes autres maniéres, font un bon tripotage ; mais je ne ſavois pas qu'elle fût amie de Madame de M***. Il me ſemble que cela n'étoit pas quand elle étoit à la Cour, &

qu'el-

qu'elle n'étoit alors amie que de Madame de la V * * *. Votre A* * * a des yeux comme un autre homme; mais j'ai trouvé plaiſant qu'auſſi-tôt après m'avoir parlé de lui, vous m'ayez parlé d'une Dame de mes amies. Je ſuis aſſuré que vous l'avez fait ſans ſonger à la relation; mais il arrive tous les jours que de certaines gens font ſouvenir d'autres, ce qui ne manque pas de faire le même effet, que ſi on y entendoit fineſſe. Je ſuis de votre ſentiment ſur le ſujet de Monſieur de Hauterive. C'eſt un galant homme, & que j'eſtime fort. Madame de Hauterive eut plus d'amour que d'ambition quand elle épouſa ſon mari; mais je ne ſai ſi cela dure toûjours: j'en douterois quand elle eſt à Paris; car elle s'y trouve ſouvent dans des occaſions de ſouhaiter d'être encore Ducheſſe. Quelque honnête homme & quelque agréable que ſoit un mari, on s'y accoûtume enfin, & la tentation des honneurs qu'on a quittez, reprend volontiers. Quoi qu'il en ſoit, Madame de Hauterive a raiſon de paroître contente, car il n'y a que cela qui la puiſſe ſauver dans le monde d'avoir fait une ſottiſe. Je l'aime fort, & ils ont tous deux raiſon de m'aimer. Je ſerois pourtant bien attrapé, ſi vous & Madame de Montmorency ne m'aimiez pas davantage, car dans mon cœur vous marchez devant eux. Pour Madame de Monglas je la mépriſe fort, & ce n'eſt ni haine ni dépit qui m'acharne contre elle, c'eſt pour me divertir ſeulement. Ses malheurs ne réveillent point ma généroſité, car les miens n'en ont point trouvé en elle. Du reſte ce que j'en dis, ne va qu'à vous & à Madame de Montmorency.

LIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 25. Juin 1671.

J'AI attendu une réponſe de vous le plus long-tems que j'ai pû, Madame, & j'ai donné à vos maux tout le loiſir imaginable pour vous prendre & pour vous quitter. Enfin voyant que je ne recevois aucunes nouvelles de vous, la peur m'a pris qu'il ne vous fût arrivé quelque choſe d'extraordinaire & de fort fâcheux, & c'eſt ce qui m'oblige aujourd'hui de m'en éclaircir. Prenez la peine de me le mander, ſi vous êtes en état de le pouvoir faire vous-même, & croyez que rien au monde ne me peut faire manquer à l'amitié que je vous ai promiſe.

LV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26. *Juin* 1671.

JE vais faire copier votre Lettre ſur l'Eſperance pour la répandre parmi mes amis connoiſſeurs. Il y a une certaine facilité & un tour naturel & d'honnête homme dans cette Lettre, ſans leſquels les meilleures choſes ne ſont point belles. Je connois aſſurément la beau-

beauté de vos Lettres & les graces de vos vers, & je ne me défends pas d'un peu de bon goût. Un bel eſprit de la ville qui eſt un homme de cinquante ans me donna hier les vers que je vous envoye ; je les ai trouvé dignes de votre approbation. Mandez-moi ſi je me ſuis trompée. La Demoiſelle eſt une fille de 18. ans dans mon quartier dont je ne connois pourtant que la beauté. Vous n'aurez aujourd'hui de moi que cela, Monſieur, encore eſt-ce à condition que vous m'envoyerez auſſi quelque choſe de vous. Mais ne ſauriez-vous changer de ſujet? Ne vous ennuyez vous point de faire toûjours le même theme en cent façons. Egayez-vous ſur d'autres matieres, la pitié que me donne votre Infidele vous fait perdre à mon égard une partie du mérite de vos vers, & c'eſt un grand dommage.

STANCES.

PHilis, mes beaux jours ſont paſſez,
Et mon fils n'eſt qu'à ſon aurore,
Pour vous il eſt trop jeune encore,
Et je ne le ſuis pas aſſez.

Une maligne deſtinée
Sauve nos cœurs de votre loi.
Vous nâquites trop tard pour moi,
Pour lui vous êtes trop tôt née.

Ni moi ni ce jeune écolier
Ne ſavons comment nous y prendre,
Il commence à peine d'apprendre
Et je commence d'oublier.

Que votre deſtin & le nôtre,
Seroient charmants & merveilleux;

Si

Si ce qui manque à l'un des deux,
Se pouvoit retrancher de l'autre !

Si de mon âge joint au ſien
On faiſoit un égal partage.
Et qu'on ajoutat à ſon âge
Ce que l'on ôteroit du mien ;

Par là vous pourrïez voir éclore
Pour vous deux galants à la fois.
Je deviendrois ce que j'étois,
Et lui ce qu'il n'eſt pas encore.

Mais pourquoi former ce deſir ?
Si notre àge approchoit du vôtre,
Nous ſerions rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choiſir.

Que mon fils donc ſeul y prétende
Que pour atteindre vos appas
L'amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t-elle en attendant ?
Votre cœur avant qu'il s'engage,
Voudroit-il ſe mettre en ôrage,
Entre les mains d'un Confident ?

Mais Dieux, quelle aſſurance prendre
Sur un jeune cœur en dépôt !
Tel qui l'auroit, mourroit plûtôt
Que de ſe réſoudre à le rendre.

Ce cœur, s'il vouloit prendre avis
Sur un ſi délicat myſtere,
Pourroit eſſayer ſur le pere
Comment il aimera le fils.

LVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 27. Juin 1671.

* LA réforme de la Trappe eſt trop exceſſive pour durer de même force, Mademoiſelle, je croi que l'Abbé de Rancé a eu en vûë qu'au bout de pluſieurs années de relâchement, elle ſe trouveroit dans une régularité praticable, mais juſques là il fera autant de Martyrs que les Tyrans.

J'aimerois bien autant des Madrigaux de Peliſſon que des harangues. Il a dans l'eſprit une délicateſſe & des tours que j'admire toûjours dans tout ce qu'il fait. La deviſe de Monſieur Clement eſt belle & juſte pour le diamant. Mais pour une Dame qui brille par art, ce n'eſt pas une choſe obligeante. Le Mariage de Mademoiſelle * * n'eſt beau que pour l'amour. Il n'appartient qu'à lui de faire admirer ſon pouvoir par les folies qu'il fait faire.

Les Demoiſelles devroient faire un recueil de tout ce que vous écrivez contre l'amour. Ce ſont d'agréables leçons qui s'inſinuent plus aiſément dans l'eſprit des jeunes gens, en vers, que tout ce que leurs meres leur diſent gravement ſur ce chapitre.

* *Voyez Lett. LII.*

LVII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27. Juin 1671.

J'AI un Livre à vous envoyer de la part du Pere Rapin, que vous ne connoissez point. C'est une des premiéres têtes d'entre eux, & qui a beaucoup de credit. Vous jugez bien que les amis qu'il a, à connoître le monde comme vous le connoissez, lui donnent mille autres amis de qualité. Je lui ai montré une fois une Lettre de vous ; une marque qu'il a du bon goût, c'est qu'il en a été charmé. Enfin il meurt d'envie d'être en commerce avec vous & en amitié. Ainsi, Monsieur, je suis d'avis que vous receviez gracieusement son present, & que vous lui fassiez l'honneur de lui écrire. Je lui ai promis de vous mander quel homme il est, & je lui tiendrai parole à la fin de cette Lettre. Mais, Monsieur, vous ne méritez pas que je vous écrive si amiablement, & quand j'ai commencé ma Lettre, j'avois oublié que j'étois en colere contre vous. Comment, Monsieur, me dire * que je suis bien-aise d'être veuve, moi qui trois ans durant ai pensé mourir de douleur d'avoir perdu un fort bon homme, qui étoit de mes amis comme s'il n'eût pas été mon mari ; qui ne m'a jamais contrariée un moment, qui m'a toûjours loüée, toûjours estimée, toûjours bien traitée, & qui me déchargeoit tout au moins de la moitié du mal que j'ai à cette heu-

re

* *Voyez Lett. XLVII.*

re à ſouffrir ma mauvaiſe fortune toute ſeule. Sachez, s'il vous plaît, Monſieur, que quand je parle des ſentimens ordinaires des femmes, je ne m'y comprens point. Si j'oſe le dire, je me trouve toûjours fort au-deſſus d'elles, & je vis d'une maniére où la liberté ne me ſert de rien; la ſocieté d'un honnête homme m'étoit plus douce. Faites-moi donc toutes les réparations que vous me devez. Le dernier Rondeau que vous m'avez envoyé, eſt, n'en déplaiſe à Clement Marot, plus agréable qu'aucun qu'il ait fait. Enfin on ne vous ſauroit ſavoir mauvais gré de tout ce que vous dites en vers; & on a beſoin de toutes ſes forces pour vous gronder quelquefois de ce que vous dites en proſe. Il y a mille ans que je n'ai vû Madame de M**; je la rencontrai l'autre jour, il me sembloit qu'elle me grondoit; mais ce ſont de petits nuages qui ſe diſſipent. Je pardonne à mes amis tout ce qui vient de leur humeur; & pourvû que le cœur aille bien, le reſte va comme il peut.

Mais reparlons du Pere Rapin qui eſt l'ami que je vous veux donner, Monſieur. Il a une phyſionomie qui découvre une partie de ſa bonté & de ſa douceur. Dans ſes maniéres & dans ſon procedé il n'y a rien d'affecté, comme ont la plûpart de ceux qui portent un habit de Religieux. Il ſe contente de garder les bienſéances, & d'avoir la ſageſſe qui convient à un homme de ſon âge & de ſa profeſſion. Il eſt non ſeulement moralement bon, il a une grande pieté; ſa dévotion lui fait faire mille bonnes choſes pour lui; mais à l'égard du prochain, elle ne le rend point un perſécuteur de ceux qui ont des défauts: car il eſt tellement perſuadé que le retour du mal au bien doit venir de la grace de

Dieu, qu'il aime mieux prier pour les pecheurs, que de s'amuſer à leur faire des remontrances, quand il voit qu'elles ne ſerviroient qu'à leur aigrir l'eſprit. L'on ne voit donc de ſa dévotion qu'autant qu'il en faut voir pour en être fort édifié, & pour connoître qu'un extrêmement honnête homme, peut être extrêmement dévot. Il a une qualité dans l'eſprit, qui, à mon gré eſt la marque de l'avoir véritablement grand, c'eſt qu'il le hauſſe & qu'il le baiſſe tant qu'il lui plaît. Il eſt, à ce que diſent tous les Savans, un des plus ſavans hommes de ſon ſiécle. Cependant on peut dire de lui qu'il n'eſt pas un Docteur tout crû; mais ſa ſcience eſt ſi bien digerée, qu'il ne paroît dans ſa converſation ordinaire que du bon ſens & de la raiſon. On a, ce me ſemble, beaucoup d'obligation à un homme qui ſait dire mille belles choſes, d'en vouloir bien dire de communes, pour s'accòmmoder à la portée de ceux à qui il parle. Perſonne ne ſait plus préciſément que lui parler à chacun de ce qu'il ſait le mieux, & de ce qu'il lui plaît davantage. Cela eſt admirable à un Jeſuite de ſavoir ſi bien une choſe, qui, à mon avis, eſt la plus grande ſcience du monde. Il eſt aimé & recherché de ce qu'il y a de grand dans le Royaume. Cependant on ne lui voit nul entêtement pour les perſonnes de grande qualité & de grand eſprit, ni aucun mépris pour les perſonnes de mérite au-deſſous de cela. Il a la plus grande droiture & la plus grande équité qu'on puiſſe avoir. Ni grandeur, ni faveur, ni rang, ni eſprit, rien ne le peut ſéduire, ni l'éblouïr. C'eſt le meilleur homme qui vive; bien-faiſant, officieux à tout le monde; mais pour ſes amis particuliers, ſans aucun ménagement;

ment ; ne voyant point de conſequences, & n'ayant point d'égards qui l'empêchent d'employer tout ſon credit pour eux. Savez-vous bien, Monſieur, qu'outre l'eſtime qu'il a pour vous, il a ſouhaité d'être de vos amis, pour dans la ſuite du temps avoir lieu de vous ſervir ; & qu'au travers de tout ce que vos ennemis content, il a pénétré que vous aviez de la bonté. Cependant c'eſt ſur le prétexte de votre eſprit, qu'il vous envoye ſon Livre, & qu'il vous ſupplie de le corriger, parce qu'il le fait réimprimer avec d'autres. Et ce qu'il y a de vrai & d'extraordinaire, c'eſt que je vous répons que vos corrections, s'il en mérite, l'obligeront plus que vos louanges (choſe peu ordinaire à un Auteur.) Il a fait depuis peu un autre Livre *de la comparaiſon d'Ariſtote & de Platon.* Il vous l'envoyera ſi-tôt qu'il aura ſû votre ſentiment de celui-ci. Cependant ſi vous ne recevez bien l'ami que je veux vous donner, & le Livre qu'il vous envoye, je ſerai fort mécontente. Je vous plains, Monſieur, d'avoir tant à lire ; mais ſongez auſſi que j'ai beaucoup écrit, & je vous aſſure que ſi je n'étois fort votre ſervante, vous ne m'y attraperiez plus.

LVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 2. Juillet 1671.

*VOUS ſeriez toute propre à me gâter, Madame, car perſonne ne ſait mieux donner

* *Voyez. Lett. LV.*

de la vrai-femblance aux loüanges que vous le faites, & ne leur ôte avec plus d'efprit une certaine fadeur qui en eft prefque toûjours inféparable. Si j'ai bien foûtenu le parti de l'efperance, c'eft que j'en ai le cœur rempli, & que d'ordinaire on parle bien de ce que l'on fent. C'eft la feule paffion qui me refte aujourd'hui, & je trouve qu'elle eft une Maîtreffe qui réjouït toûjours, & qui ne quitte jamais fon amant, pas même dans l'adverfité.

Les vers de votre ami font jolis & galants. Un homme qui parle ainfi à cinquante ans me toucheroit davantage, fi j'étois Dame, qu'un jeune homme ordinairement fot & préfomptueux. Peut-être que mon âge me fait parler ainfi, & que fi j'étois une fille de dixhuit ans j'aimerois mieux le fils que le pere.

Vous me feriez bien rompre d'autres fermens, Madame, que celui de ne faire des vers que contre mon Infidelle. Je vous envoye une Balade dont vous ne tirerez, s'il vous plaît, aucune conféquence que je fois amoureux, car vous vous tromperiez. J'ai fi long-temps parlé cette langue, que je ne la puis oublier; mais je ne parle plus là-deffus que par mémoire.

BALADE.

L'Amour pour ma liberté,
Me promet un doux martyre,
Ma Raifon de fon côté,
Me fait peur de fon empire,
Me dit que je m'en retire;
Mais mon Cœur fans s'alarmer,
Me dit : aime, ofe, defire,
Il n'eft rien tel que d'aimer.

Hé

Hé bien à ta volonté,
Mon cœur, je m'en vais souscrire,
Mais enfin la Beauté,
A qui tu veux que j'aspire,
Te rébute, te déchire,
Pourras-tu tout endurer,
Et pourras-tu me redire,
Il n'est rien tel que d'aimer?

Oui, je te le redirai,
Dit mon Cœur, tant que j'expire.
On est assez fortuné
D'aimer toûjours Silvanire,
Sans espoir de la réduire.
Laisse moi donc l'enflamer.
Si tu veux que je respire,
Il n'est rien tel que d'aimer.

ENVOI.

Beauté pour qui je soupire,
Quoi qu'il en puisse arriver,
N'aimer, rien, c'est, sans trop dire,
De toutes les états le pire.
Il n'est rien tel que d'aimer.

LIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5. Juillet 1671.

IL y a huit jours, Monsieur, que je vous envoyai un Livre du Pere Rapin; mandez moi, s'il vous plaît, si vous l'avez reçû, & ne man-

quez pas de lui écrire pour l'en remercier : vous l'enchanterez, car c'eſt un homme qui a du goût pour les bonnes choſes. * Vous paſſez bien vîte, ſur le chapitre de votre or, & de mon fer. Convenez-en de bonne foi, & dites comme feuë Madame de Choiſi : J'ai de l'eſprit. Cela vous ſiéra auſſi bien qu'à elle. Nous attendons la Cour Samedi prochain ; il me ſemble qu'il faut attendre ce temps-là pour ſonger à vos affaires. Il y a long-temps que le Comte de Guiche ne m'a écrit. Je ne croi pas que nous ayons jamais aſſez de commerce pour que je le puiſſe entendre. Pour la pauvre Madame de * * * je la plains fort ſur les emportemens de l'amant qu'elle a quitté. Une femme n'a-t-elle pas fait aſſez de graces à un homme de l'aimer, pour devoir l'empêcher de perdre par ſes diſcours, une perſonne qui s'eſt preſque perdue par tendreſſe pour lui ? Il ne faut jamais oublier un grand bienfait ; & une belle ame doit être plus ſenſible aux bienfaits qu'aux outrages. Il me ſemble que les grandes graces qu'on reçoit, ſont des chaînes qu'on ne doit jamais rompre. Vous me demanderez peut-être de quoi je me mêle de parler de ce que je ne connois pas ? Mais après tout, Monſieur, on parle quelquefois la langue d'un pays où l'on n'a jamais été. Adieu, Monſieur, je meurs d'envie de vous revoir. Etes-vous bien changé d'humeur, & de viſage depuis que vous n'êtes plus ici ? Pour moi vous ne me reconnoîtrez pas. J'étois graſſe, & je ſuis preſque maigre ; j'étois fort rouge, il ne s'en faut guéres que je ne ſois pâle. Il ne m'eſt rien reſté de tout ce que vous m'avez vû, que la mauvaiſe

* *Voyez Lett. LIII.*

vaiſe fortune & le chagrin qui n'eſt que pour moi, car je le cache aſſez bien à mes amis pour qu'il y en ait quelqu'uns qui doutent ſi j'en ai, & j'ai une grande confiance, & une grande amitié pour ceux à qui je me laiſſe voir triſte. Adieu encore une fois, Monſieur, je ne ſuis point agréable comme il vous plait de me le dire très-flatteuſement; mais je ſuis très fidelle & très-zelée pour mes amis. Vous pouvez compter que je ſuis & ſerai toûjours cela pour vous, & faites croire aux autres pour m'en récompenſer, que je ſuis très-charmante & très-agréable ſi vous pouvez, car vous autres gens d'eſprit, vous impoſez aſſez aiſément quand vous voulez.

LX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame Boſſuet.

A Dijon, ce 10. Juillet 1671.

JE viens de chez vous, Madame, pour vous dire adieu. Vous croyez bien que j'ai été fort fâché de ne vous pas trouver; car vous vous connoiſſez & vous ſavez que j'ai du diſcernement. Je me préparois à paſſer une agréable après-dinée, mais je ne ſuis pas heureux. J'avois réſolu de vous demander votre amitié; je penſe que cela vous eut un peu ſurpriſe, & que vous n'êtes pas trop accoûtumée à de pareilles demandes: mais moi qui n'aime pas autrement la preſſe, & ne ſai même ſi je vous verrai jamais, j'euſſe borné là mes prétentions. Ce que j'euſſe fait dans une converſation, Madame,

vous voulez bien que je le fasse par une Lettre en vous assurant que je reconnoîtrai cette grace, si vous me la faites, par la plus grande amitié & la plus fidelle du monde. Au reste, Madame, vous m'aviez promis la *Berenice* de Racine, & cependant vous ne vous en êtes pas souvenuë. Cela m'auroit rebuté, car je suis un peu glorieux, si je n'avois trop perdu à me tenir sur mon quant à-moi; mais avec un mérite comme le vôtre, le bon sens veut qu'on mette toute sa gloire sous les pieds.

LXI. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 12. Juillet 1671.

* JE vous demande quartier, Monsieur, il n'y a que vous au monde qui puissiez faire trouver de l'esprit en des mots qui signifient si peu. Quand vous en aurez choisi d'autres meilleurs, je tâcherai à vous suivre; & cependant je vous envoye une traduction qu'à fait un de mes amis pour faire sa Cour à la Reine de Porugal. Vous rirez, je m'assure, des imaginations qu'ont les gens de ce pays-là; mais je pense que vous serez content du stile du Jesuite traducteur qui écrit bien en notre langue, & en plusieurs autres. C'est une grande perte pour la notre que vous n'acheviez pas l'Histoire du Roi, ce seroit un chef-d'œuvre qui éterniseroit sa gloire & la votre. Voici ce qu'on a fait sur sa Statuë qui doit être à l'une des portes du

* *Voyez Lett. XXII.*

du Louvre posée sur un Monde représenté en boule.

Ce théatre est trop peu pour un si grand Heros.
Et ce n'est pas sur lui que sa gloire se fonde.
Le Monde n'est pas son repos
Mais il est le repos du Monde.

J'aurois bien voulu vous envoyer le compliment de Monsieur de Condom à sa reception à l'Académie. Il y parle du Roi le plus noblement du monde, mais je ne l'ai pû avoir encore. J'apprens que vous êtes sur le point de lier un commerce d'amitié avec le Pere Rapin. Il en est digne, & s'il étoit connu de vous, je vous assure qu'il vous plairoit fort. Son dernier Ouvrage est une comparaison d'Aristote & de Platon : vous la trouverez fort agréable.

LXII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 17. Juillet 1671.

VOus m'avez fait un si grand plaisir de m'avoir attiré l'estime & l'amitié du Pere Rapin, que je vous en saurai bon gré toute ma vie. Je n'ai pas encore reçu ce Livre que vous m'avez envoyé de sa part, mais un de mes amis me l'ayant donné depuis peu, j'ai commencé à le lire. Il me plaît extrêmement ; j'y trouve une chose que je n'ai point encore vûe, le savoir d'un habile homme, & dans les expressions

* *A la Lett. LVII.*

le tour aiſé & naturel d'un très-honnête homme de la Cour. Je jurerois ſur cet échantillon qu'il eſt pour ſa maniére tel que vous me le repréſentez. Quand j'aurai reçu ſon Livre, & achevé de le lire, je lui en dirai mon ſentiment avec la franchiſe d'un ami, qui n'a ni la baſſeſſe de la flatterie, ni la rudeſſe de la critique. Cependant voilà un petit compliment que je vous prie de lui rendre de ma part, mais accompagnez-le de toutes les aſſurances dont vous pourrez vous aviſer : Que j'aime bien les gens qui m'aiment, quoi qu'ils n'ayent pas toûjours le mérite qui me paroît en lui. Mais pour revenir à vous, Madame, il faut que je vous avouë que vous vous êtes ſurpaſſé vous-même dans le portrait que vous avez fait du Pere Rapin. Si je l'avois pratiqué dix ans durant tous les jours, je ne comprendrois pas mieux que je fais par les choſes que vous m'en dites, comment il eſt fait. Je ne m'étonne pas tant de ce que vous le connoiſſez ſi bien (car vous avez de l'eſprit & du diſcernement) que de ce que vous me le faites ſi bien connoître. Encore une fois, il me ſemble que je le voi, & que je voi dans ſon cœur, & vous jugez bien que je le vais aimer beaucoup par l'eſtime que vous m'en donnez. Vous avez beau me vouloir perſuader que vous voudriez n'être pas veuve, vous ne m'y réduirez jamais. Voici comment je croi que la choſe s'eſt paſſée. Monſieur de Scuderi vivant avec vous, comme vous me le mandez, vous l'aimiez comme un ami qui vous aidoit à ſupporter votre mauvaiſe fortune, ainſi vous futes fort touchée de ſa mort, mais cela ne dura pas trois ans. Je vous paſſe ſix mois de véritable douleur, le reſte ne fut que grimace. L'eſprit humain n'eſt

n'eſt pas capable d'une ſi longue affliction, & particuliérement dans le pays où vou êtes, où mille agréables ſujets font oublier en peu de tems les plus ſenſibles déplaiſirs. Vous avez beau dire, quand vous ſongez quelquefois au pauvre défunt, ſi vous penſez qu'il étoit votre ami, vous penſez auſſi-tôt qu'il étoit votre maître; & quoique vous ne vouliez peut être pas maintenant vous remarier, vous ſongez qu'il y étoit un obſtacle, & vous ſavez qu'il n'y a rien au monde de ſi doux que la liberté. De ſorte que j'en demeure toûjours là, à croire que quoique vous ayez aimé Monſieur de Scuderi, quoique vous l'ayez regretté, vous ne voudriez pas qu'il reſſuſcitât pour vous. Quand je penſe cela de vous, Madame, je ne vous en eſtime pas moins. Il n'y a que l'amour qui puiſſe faire d'autres effets, & je ſuis aſſuré que vous n'en aviez point pour notre ami.

LXIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de la Roche.

A Chaſeu, ce 18. *Juillet* 1671.

MON Dieu, Madame, que je ſuis content de votre Lettre ! Elle me paroît venir de la meilleure amie du monde. D'ailleurs vous m'y témoignez une eſtime qui me plaît extrêmement; mais de peur de la perdre, je ne prendrai pas le parti de la modeſtie, & de faire les honneurs de mon mérite; au contraire j'ai envie de vous dire que vous ne connoiſſez pas en-

* *A la Lett.* XLIX.

encore tout ce que je vaux, & il eſt certain, Madame, qui ſi la tendreſſe eſt une qualité conſidérable dans les bons amis, vous ne ſauriez jamais aſſez m'eſtimer. Toute votre Lettre me plaît fort; mais il y a entre autres un endroit de ſincerité qui me ravit quand vous dites: *J'avouë que l'excuſe dont je me ſervis, n'étoit pas des meilleures; mais que voulez-vous? J'avois été pareſſeuſe; j'avois tort, & je ne ſavois que dire; je dis cela à tout hazard, je n'y retournerai plus.* On ne parle pas ainſi, Madame, qu'on n'ait le cœur bien fait; & il y a mille fois plus d'eſprit à cela, qu'à dire une méchante raiſon qu'on doit bien croire qui ne ſera pas reçuë par des gens qui ne ſont pas bêtes. Ce qui fait dire ces méchantes raiſons, c'eſt une ſotte gloire qui perſuade qu'il eſt bien honteux d'avoüer qu'on a failli.

LXIV. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſi au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 20. Juillet 1671.

JE ne penſois pas, Monſieur, que ce fût à moi à vous attaquer. L'entrepriſe eſt un peu délicate, & je m'engage dans une affaire dont j'aurai peine à me bien tirer. J'avois eſperé juſqu'ici que vous me porteriez les premiers coups, & qu'en ne faiſant que parer & me batre en retraite, j'apprendrois votre maniére de batailler: mais l'impatience d'avoir de vos nouvelles me fait aller au devant du péril, & je ſuis

ſuis réſolu à tout, pourvû que par mes petits ſoins, je lie un commerce auſſi agréable que le votre.

Au reſte, Monſieur, je voudrois bien vous demander à quoi vous ſongez? Vous pouvez écrire à Madame Boſſuet & vous ne le faites pas; elle vous feroit réponſe, vous verriez de ſon écriture, & vous negligez cela? Ainſi va le monde, les uns mépriſent ce que les autres adorent; mais peut-être n'êtes-vous pas ſi mépriſant que je penſe; cela ſeroit plaiſant ſi je n'étois qu'un facteur de cérémonie, & qu'on ne ſe ſervît de moi que pour les bagatelles. Je vous demande pardon, Monſieur, tout eſt ſuſpect d'un homme fait comme vous.

LXV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 22. Juillet 1671.

VOus avez dû recevoir ma Lettre, Madame, par laquelle je vous mandois que je n'avois pas encore reçu le Livre du R. P. Rapin, & cependant je vous envoyois une Lettre pour lui. Le meſſager qui m'apporte ſon Livre n'eſt pas encore arrivé. Si je trouve que ce ſoit le même que l'on m'ait déja donné il y a trois ſemaines, & que je viens d'achever de lire, je lui manderai amplement ce que j'en penſe, puis qu'il le veut bien, & par avance je vous dirai que je n'ai rien vû de ma vie de mieux

* A la Lett. LIX.

penſé ni de mieux écrit. Je trouve vos Lettres tous les jours de plus belles en plus belles: je vous prie ſeulement de m'écrire deſormais par article, cela fait une plus grande netteté. Vous voulez ſavoir, Madame, comment je ſuis à préſent. Je m'en vais vous le dire. Pour l'humeur je ſuis auſſi gai que je l'ai jamais été, mais les aſſaſſinats par où j'ai paſſé, m'ont donné plus d'égards que je n'avois & plus de prudence. Pour le corps, je ne ſuis point groſſi, j'ai le viſage plus plein & la couleur plus vive, l'amour & la fortune me le jauniſſoient autrefois. Vous voyez maintenant comment je ſuis payé de mes peines; enfin j'ai une ſanté capable de me conſoler de plus grands malheurs que les miens, & de faire trembler mes ennemis, car il n'y a point de fortune ſi bien établie qu'elle. Vous me faites une plaiſante deſcription de vous. Songez à vivre, Madame, & à vivre avec le moins de chagrin que vous pourrez. Voilà ce que je fais. Parce que, comme je vous ai déja mandé, le tems eſt pour nous autres malheureux; il ne nous peut arriver pis, & tout changement ne nous ſauroit être que favorable. Vous avez beau me perſuader de mentir pour vous aquérir des amis; ſi je n'avois à dire des véritez pour vous, je n'en parlerois pas. Je dînai hier avec Monſieur d'Autun à qui je vous définis. Il me dit qu'il en avoit déja ouï parler & dire beaucoup de bien. Je lui dis que hors lui il n'y avoit guéres d'honnête homme dans le Clergé qui ne fût de vos amis. Je croi qu'il rechercheroit d'en être s'il n'en étoit déja trop chargé, mais à peine peut-il fournir à ceux qu'il a, & il faut dire la vérité, perſonne ne mérite mieux d'en avoir.

LXVI.

LXVI. LETTRE.
Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 24. *Juillet* 1671.

IL eſt vrai, Monſieur, que Madame de Scuderi m'ayant fait voir de vos Lettres, je fus ſi fort touché de votre maniére d'écrire, & je conçus tant d'eſtime pour vous, que je la priai de vous envoyer un Livre que j'avois fait ſur l'éloquence, pour mériter quelque part en vos bonnes graces & avoir commerce avec vous. Je vous avouë néanmoins que je ne ſuis pas aſſez vain pour rechercher ce commerce purement parce qu'il m'eſt glorieux & qu'il eſt éclatant, mais parce que j'ai crû qu'il me pouvoit être utile. J'ai aſſez de connoiſſance de l'Antiquité pour voir, Monſieur, que votre maniére d'écrire eſt la vraye, & que vous êtes le ſeul qui ayez trouvé l'art d'écrire ſimplement ſans paroître bas, & d'être naturel ſans être plat. Ce talent eſt ſi rare, que c'eſt ce qui m'a donné tant d'eſtime pour vous, & tant de paſſion d'être de vos amis. S'il eſt vrai, comme vous dites, que vous avez le cœur encore mieux fait que l'eſprit, vous n'aurez pas de peine à m'accorder la grace que je vous demande, de prendre la peine de lire le Livre que je vous envoye, & d'y mettre vos remarques pour ajoûter ou diminuer ce que vous trouverez à propos. Je dois faire imprimer un recueil de trois comparaiſons des ſix premiers Savans de l'Antiquité, de Platon & d'Ariſto-

riſtote, de Demoſthene & de Ciceron, d'Homere & de Virgile, pour faire dans un même volume une Philoſophie, une Rhétorique, & une Poëtique Hiſtorique; & dans l'idée du Livre que je vous ai envoié qui me paroît le plus foible des trois, un rayon de votre eſprit que vous laiſſerez écouler ſur ce Livre, le racommodera & le corrigera. C'eſt la grace que je vous demande, & vous ne ſerez pas fâché d'obliger une perſonne qui a déja tant de diſpoſition à vous honorer, qui vous eſtime ſi fort & qui peut apprendre aux autres de quelle maniera on doit vous eſtimer. Excuſez, Monſieur, ſi je vous écris ſans façon. Je prens volontiers ce parti, pour ne me pas méprendre aux façons qu'il faut faire aux perſonnes de votre qualité. Je ſuis avec un reſpect ſans égal, &c.

LXVII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

De Chaſeu, ce 27 Juillet 1671.

JE ſuis bien-aiſe que vous vous ſoyez renduë à vos rimes, Mademoiſelle, cela vous corrigera d'en chercher de ſi extraordinaires. En voila de ma façon qui ne ſont pas difficiles à mettre en œuvre. Je vous rends mille graces de la traduction que vous m'avez envoyée, je voi bien qu'elle eſt belle. Je ne ſai pas ſi par la beauté du ſtile & par les tours agréables, je pourrois ſervir à la gloire du Roi, en faiſant ſon hiſtoire: mais

* *A la Lettre LXI.*

mais ce que je sai, c'est qu'un homme de ma profession & de ma naissance seroit un Historien digne de lui. Il me connoît assez; il sait bien si je lui suis nécessaire, & ce n'est pas par oubli qu'il ne me fait pas revenir. Les quatre vers qu'on a faits pour lui, ne sont pas mauvais, cependant il y a une faute dans le premier. *Ce Théatre est trop peu pour un si grand Héros.* Il faut dire: *Ce Théatre est trop petit.* J'ai le compliment de Monsieur de Condom à l'Académie. Il est beau, cela ne me suprend pas, il ne fait rien qui ne soit de cette nature. J'ai ouï dire tant de bien du Pere Rapin, & je l'estime d'ailleurs si fort sur ses Ouvrages, que j'ai fort envie d'être son ami. J'ai vû sa *Comparaison de Ciceron & de Demosthene*, j'aurai bien-tôt celle *d'Aristote & de Platon.* Adieu, Mademoiselle, croyez bien toûjours que je suis à vous de tout mon cœur &c.

LXVIII. LETTRE.

De Madame Bossuet au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 28. *Juillet* 1671.

NON Monsieur, je n'ai plus de mal à la tête; votre Lettre vient d'achever ce que votre derniére visite avoit déja bien commencé: il me semble que c'est assez dire que vous avez tout l'honneur de ma guérison, & que ce seroit même en dire un peu trop, si vous ne vous étiez déclaré pour l'amitié. Je suis très-fachée de ne pouvoir vous envoyer aujourdhui la *Be-*

renice

renice de Racine; je l'attens de Paris: je ſuis aſſurée qu'elle vous plaira ; mais il faut pour cela que vous ſoyez en goût de tendreſſe, je dis de la plus fine, car jamais femme n'a pouſſé ſi loin l'amour & la délicateſſe qu'à fait celle-là. Mon Dieu, la jolie Maîtreſſe! & que c'eſt grand dommage qu'un ſeul perſonnage ne puiſſe pas faire une bonne piece, la Tragedie de Racine ſeroit parfaite.

LXIX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſi.

A Chaſeu, ce 28. Juillet 1671.

NOus nous ſommes donné un coup fourré vous & moi. Je croi que les Lettres que nous nous ſommes écrites ſont dattées du même jour. Ainſi quand vous ne vous preſſeriez pas de me faire réponſe, je n'aurois pas ſujet de m'en plaindre: mais pour Madame Boſſuet je ne ſai à quoi elle ſonge, aſſurément elle à tort. Je vous prie de lui dire cela de ma part; car de la votre il ne vous appartient pas de la blâmer, ni de lui tenir de rudes propos. Adieu, aimez-moi toûjours, & m'écrivez, & dites à votre amie qu'elle faſſe l'un ou l'autre, je lui donne le choix des armes, &c.

* *A la Lett. LXIV.*

LXX.

LXX. LETTRE.

De l'Abbé de Choisi au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 23. Juillet 1671.

QU'ELLE m'aime ou qu'elle m'écrive (disoit un jour un Chevalier parlant d'une beauté adorable) mais n'en déplaise à ce Chevalier, l'alternative est injurieuse, & il ne mérite pas qu'on l'aime, puis qu'en demandant beaucoup, il se contente de si peu. Adieu Monsieur, j'étois en train de vous écrire une grande Lettre, mais on me vient querir, & je vous quitte avec joye, &c.

LXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Choisi.

A Chaseu, ce 1. *Août* 1671.

JE suis bien-aise que votre amie & vous, ayez trouvé plaisant le conte que je lui ai envoyé; vous croyez bien que je ne suis pas fâché de le faire. Je vous avouë que s'il n'y devoit avoir qu'une femme au monde qui fût ridicule, j'aimerois mieux que ce fût Madame de la B** qu'une autre. Je la hais quand je songe à elle; mais à moins qu'on ne m'en parle, je n'y songe jamais. Je ne comprens pas que vous croyiez que

que j'aye lû la Lettre de Madame Boſſuet avant la votre; car ſans toucher à l'eſprit ſur lequel je ne décide point, la Lettre d'une belle Dame amie, eſt un meilleur morceau que celle d'un ami, & l'on le doit garder pour la bonne bouche: c'eſt auſſi ce que j'ai fait, & en pareille rencontre vous vous y devez toûjours attendre. Si vous aviez réglé vos demandez ſur la droite Raiſon, comme j'ai réglé les miennes, je ne doute pas que vous ne fuſſiez content; mais vous êtes aſſurément un pétit témeraire, qui portez vos deſirs au deſſus des forces-humaines. Entre nous autres Latins:

Non eſt mortale quod optas.

Le Chevalier qui a demandé qu'une belle Dame l'aimât, ou qu'elle lui écrivît, ne tient pas cela égal; mais quand il voit que cette beauté eſt fort difficile à ſe réſoudre de lui écrire, il croit qu'elle ne le feroit pas plus de ſe réſoudre à l'aimer; & dans cette penſée il lui donne le choix, ſachant pourtant bien en ſon cœur ce qui lui plairoit davantage. Mais vous vous plaignez qu'on ne vous écrit point, vous qu'on vient querir tous les jours pour vous promener. Vous avez le ſolide, & je n'ai que la bagatelle; car il n'y a pas de comparaiſon entre une promenade & une Lettre comme celle qu'on m'écrit.

LXXII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Buſſy à Madame Boſſuet.

A Chaſeu, ce 1. Août 1671.

QUE j'ai de plaiſirs à la fois, Madame! Vous vous portez bien, & vous m'écrivez que c'eſt moi ſeul qui ſuis la cauſe que vous n'êtes plus malade. Après vous avoir remiſe en ſanté, il ne me reſte plus qu'à vous réjouïr; c'eſt-là l'affaire. Je vous aſſure que ſi j'avois un ſecret pour cela, je ne vous le cacherois pas, & que vous êtes la Dame du monde que j'aimerois le plus à faire rire & à réjouïr, même ſans cela. Je ſuis très-content de votre Lettre, & je trouve les gens de fort bon goût qui diſent que vous écrivez le mieux du monde. Ne vous offenſez pas de ce que je parois vouloir dire que vous avez écrit à beaucoup de gens: c'eſt une maniére de parler; & je ne ſai que d'une ſeule perſonne, que vous écrivez ſi bien. Je ſuis plus croyable qu'elle en cette rencontre, car juſqu'ici je croi voir plus clair qu'elle ſur votre ſujet. Je devrois avoir honte de vous le dire, Madame, & je trouve qu'il n'y a pas de quoi me vanter; mais je ſuis ſincere, & quand les choſes ſeront autrement, je vous le dirai avec la même ſincerité. Je ſerai bien-aiſe de voir la *Berenice* de Racine, & s'il ne faut, comme vous dites, qu'être en goût de tendreſſe pour l'eſtimer, je ne deſeſpere pas d'en faire le cas qu'el-

* *A la Lett. LXVIII.*

qu'elle mérite. Je suis né tendre, & je n'irai pas fort loin, pour revenir là dessus à mon naturel.

LXXIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisi au Comte de Bussy.

A Villeneuve, ce 3. Août 1671.

ENFIN, Monsieur, je vous écris de la Villeneuve. J'ai fait aujourdhui dix grandes lieuës, & malgré tous vos raisonnemens, je suis parti, & me voici gaillard. Le *gaillard* est de trop, j'en conviens; aussi-bien ne me croyez-vous pas, ou si vous me croyez, vous ne m'en estimez pas davantage. J'ai donné votre adresse à votre amie. Quand on a tâté de vous, on ne s'en peut passer.

* *Pour moi je vais finir mes peines;*
Je suis le maître de mon sort;
Et par un glorieux effort,
Je viens de briser mes chaînes.
Amour, qui commandoit chez moi,
Me cede enfin la victoire,
Et la Raison & la Gloire
Sont les seules Beautez dont je prendrai la loi.

Cela est beau à dire, la morale est de saison:

Mais quand d'un bel objet l'éclat victorieux,
Nous a fait ressentir le pouvoir de ses yeux,

il est bien difficile de s'en défendre, & l'on n'en peut venir à bout qu'en s'éloignant comme je vais

* Ces vers furent envoyez dans cette Lettre, écrits de suite comme de la prose.

vais faire. Adieu, Monſieur, en voici trop pour une hotellerie, je n'y ſerois ma foi pas, ſi vous aviez été à Buſſy, &c.

LXXIV. LETTRE.

De Madame Boſſuet au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 5. Août 1671.

TENEZ, Monſieur, voilà la *Berenice* de Racine que je vous ai promiſe. Je vous défie, tout revolté que vous puiſſiez être contre l'amour, de la lire ſans émotion, & quelque entêté que vous ſoyez de la Gloire, de ne vouloir pas un mal enragé à Titus, de la préferer à une ſi aimable Maîtreſſe. Les Dames après cela, n'ont qu'à être de bonne foi pour les Meſſieurs, & qu'à les bien aſſurer de leur cœur ; vous voyez ce qu'il en coûte: encore ſont elles la plûpart aſſez ſottes, pour n'avoir pas de regret à leurs peines. Mais ne ſeroit-on pas trop heureuſe de pouvoir ſe contenter des tiedes plaiſirs de la bonne amitié? Dites-moi ce que vous en penſez, Monſieur, ce peut-être le ſujet d'une Lettre. Notre ami l'Abbé de Choiſi eſt enfin à Paris. Vous ne ſavez peut-être plus par où m'écrire, en perdant un correſpondant auſſi ſoigneux qu'il étoit ; & comme je ne prétens pas que notre commerce en demeure-là, je lui ai demandé votre adreſſe, & voici la mienne. Je ne vous dis pas que vous me ferez un très-grand plaiſir de vous en ſervir ſouvent, vous me croyez d'aſſez bon goût, pour que vous n'en doutiez pas. Je vous

prie ſeulement que la pauvreté de mes Lettres ne vous rebute point.

LXXV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 10. *Aout* 1671.

J'AI été bien long-tems ſans vous écrire, Monſieur. J'ai été à la campagne, où je n'ai ſongé qu'à endormir mon eſprit; ainſi je n'avois garde de penſer à vous; car je ne connois, & je ſai que rien ne me l'éveille tant. Il me ſemble que je n'écris pas aſſez bien pour écrire par article, neanmoins je m'en vais eſſayer de ſuivre votre conſeil. Vous me faites injuſtice de ne me paſſer que ſix mois de véritable douleur de la mort de feu Monſieur de Scuderi. J'en ai encore, je vous le jure; & comme je ne fais rien de cette liberté que vous dites qui conſole d'avoir perdu un mari, & que je n'en veux rien faire, vous voyez bien que j'ai perdu une grande douceur en ſon amitié. Je ne ſai plus que faire de mon cœur, je n'ai point trouvé de véritable ami depuis ſa mort; cependant je vous avouë que c'eſt la ſeule roſe ſans épines qu'il y ait en ce monde que l'amitié. Je croi que vous ne connoiſſez point cela, vous autres; car j'ai ouï dire que ceux qui ont eu de l'attachement pour le frere, n'en ont jamais eu pour la ſœur.

Je ſuis fort aiſe que vous ſoyez en ſanté, en joye, & même en beauté; car à la deſcription que

que vous me faites de vous, je juge que la chose est ainsi. Pour moi il y a long temps que je me suis donné le même avis que vous me donnez de vivre avec le moins de chagrin qu'il me sera possible : & dans la vérité pour être malheureuse quand au bien & à la fortune, j'ai réglé mon rien d'une maniére qui fait que ma pauvreté ne paroît à personne, & je me passe assez doucement de tout ce que je n'ai pas. Il n'y a que la disette d'amis qui m'est insupportable; car j'avois toutes les qualitez propres à être une amie du premier ordre; cependant tout cela ne me sert de rien, & je ne sai qui aimer. Il y a quantité d'une certaine sorte d'amis agréables qui amusent, mais ils n'ont que l'écorce: pour peu qu'on approfondisse, on n'y trouveroit pas son compte; ainsi il faut s'accoûtumer à ne vivre qu'en societé, car pour en amitié cela est presque impossible; & je vous assure qu'à force de ne trouver que des riens qui vaillent en son chemin, on devient rien qui vaille soi même; car le moyen de faire toûjours bien à qui nous fait toûjours mal. J'estime fort Monsieur l'Evêque d'Autun; je ne l'ai vû que deux fois chez Mademoiselle de V * * il y a quatre ans; il sait fort bien servir ses amis, il est fort agréable en conversation. Voilà à mon avis deux grandes parties; car l'une montre la bonté du cœur, & l'autre la beauté de l'esprit. Je n'ai jamais lû les Mémoires de Bassompierre; mais avant que de m'y embarquer, comme vous me le conseillez, je vous prie de me dire bien exactement le jugement que vous en faites, car je m'en fierai bien à vous. Adieu, Monsieur, je vous défie de trouver personne qui soit plus votre servante que

 moi,

moi, ni qui connoiſſe mieux ce que vous valez.

LXXVI. LETTRE.

De Madame Boſſuet au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 10. *Août* 1671.

CE n'eſt pas une affaire pour vous que d'entreprendre de réjouïr; vous n'avez qu'à parler, vous n'avez qu'à écrire, vous êtes ſûr de l'effét. Vous ne vous en tenez pas ſeulement à donner de la joye; non, Monſieur, jamais perſonne comme vous, n'a eu le don de ſe faire admirer en faiſant rire Eſt-il vrai que vous êtes content de ma Lettre? Mais je ne veux point vous preſſer là-deſſus vous ſeriez peut-être ſincere; je m'en tiens donc à votre premier mot. Au reſte, je voudrois bien vous demander, pourquoi vous ne croyez pas que la perſonne qui avoit dit que j'écrivois ſi bien, ne voye pas auſſi clair que vous ſur mon ſujet? Il me ſemble que ce que vous penſez là-deſſus eſt bien méchant. Il ne vous pardonneroit pas s'il le ſavoit; il craint ſur tout la pénétration. Je ne ſai ſi je ne vous ai point trop préparé à la tendreſſe, en vous parlant de Berenice. Il eſt peu de choſes qu'on puiſſe beaucoup vanter ſans en diminuer le prix. Avec l'eſprit que vous avez, & la tendreſſe naturelle dont vous vous parez, vous irez aſſurément plus loin que Racine. Je conviens que ce que j'ai dit ſur Madame de *** eſt plus plaiſant que juſte.
Mais

Mais qui peut, Monſieur, dire comme vous juſtement ce qu'il faut ? Je vous croi ſur votre parole, ne m'envoyez point l'original de la relation. Je vous demande pardon d'avoir ſoupçonné que vous y aviez ajoûté ce que j'y trouve de meilleur. C'eſt un outrage que je n'aurois pas fait à Monſieur de *** ſi le conte m'étoit venu de ſa part. J'avois déja vû les Stances que vous m'avez envoyées, je ne laiſſe pas de vous être très obligée du ſoin que vous prenez de me divertir; on ne perd rien avec moi. On ſe trompe quelquefois de ne vouloir pas croire les gens, & vous le voyez bien, puiſque l'Abbé de Choiſi eſt parti contre votre opinion, je lui ferai tenir toutes vos Lettres. Je ſerois très-fâchée que vous vous ſerviſſiez d'une autre voye que de la mienne. J'y perdrois les plus jolies choſes du monde.

LXXVII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſi.

A Buſſy, ce 13. *Août* 1671.

JE ne croi pas que vous ſoyez ſi bien guéri que vous le dites, Monſieur. Mais peut être vous flattez-vous, peut-être auſſi me voulez-vous tromper, & je ne vous en ſai pas plus mauvais gré ; car je ſai que tous les amis ne ſont pas toûjours les confidens; quelquefois on n'en veut point ; quelquefois on en veut d'autres que nous. Pour moi, je ſuis fort aiſe de n'être pas chargé de pareille confidence pour une

* *A la Lett. LXXIII.*

telle Maîtresse que celle dont il est question Quoique je ne sente jusqu'ici rien que de l'amitié pour elle, je ne répons pas de l'avenir, & je ne veux point avoir les mains liées. Au reste, si vous me cachez la vérité, on ne le peut pas faire plus agréablement que vous le faites. Mais pourquoi m'écrivez vous des vers comme de la prose? Non seulement vous vous exposez à perdre l'honneur de faire de jolis vers; mais vous courez encore hazard de vous charger de la honte d'avoir fait de méchante prose, comme vous savez qu'est toûjours la prose rimée. Une des choses qui a failli à me faire croire que vous étiez guéri, c'est de voir le papier de votre Lettre. J'ai crû qu'un amant comme vous, auroit d'autre papier que celui là, & que vous n'auriez pas songé, pour me mieux tromper, à m'écrire sur du papier dont on fait les cornets à mettre des épices. Mais après tout, je voudrois bien que vous eussiez trouvé votre compte en ce pays-ci, c'est-à-dire, le compte de votre cœur. Cela vous y auroit ramené plus souvent que vous n'y viendrez pour vos seules affaires domestiques; car on ne touche pas de cent lieuës sa Maîtresse, comme on touche son revenu. Adieu.

LXXVIII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame Bossuet.

A Bussy, ce 13. *Août* 1671.

JE ne fais que de recevoir votre Lettre, Madame, avec *Berenice*; je viens de la lire. Vous

* *A la Lett. LXXIV.*

Vous m'aviez préparé à tant de tendresse, que je n'en ai pas tant trouvé. Du temps que je me mêlois d'en avoir, il me souvient que j'eusse donné là-dessus le reste à Berenice. Cependant il me paroît que Titus ne l'aime pas tant qu'il dit, puisqu'il ne fait aucuns efforts à l'égard du Senat & du Peuple Romain. Il se laisse aller d'abord aux remontrances du Paulin, qui le voyant ébranlé, lui amene le Peuple & le Senat pour l'engager, au lieu que s'il eût parlé ferme à Paulin, il auroit trouvé tout le monde soûmis à ses volontez. Voilà comment j'en aurois usé, Madame, & ainsi j'aurois accordé la gloire avec l'amour. Pour Berenice, si j'avois été à sa place, j'aurois fait ce qu'elle fit, c'est à-dire, que je serois parti de Rome la rage dans le cœur contre Titus, mais sans qu'Antiochus en valût mieux. Les gens qui n'ont point passé par là, croyent qu'il n'est rien en pareille rencontre de si naturel & de si aisé, que de chercher à se remplir le cœur de quelque autre passion. Pour moi, j'ai éprouvé que la chose n'est pas possible, & qu'on est tellement rebuté de l'infidelité, de l'inconstance & de l'ingratitude, que l'on préfere les tiedes plaisirs de la bonne amitié à tout le reste. Je ne voudrois pas assurer que celà durât toûjours; mais enfin il y a un temps où cela dure. Je suis à présent en cet état: si j'en sors jamais, Madame, je vous promets de vous le dire aussi sincerement que ceci. Ne doutez pas que je ne me serve fort souvent de votre adresse, j'ai un fort grand plaisir de recevoir de vos nouvelles. J'ai beaucoup d'amis qui n'écrivent pas si bien que vous, mais je n'en ai point qui écrive mieux. Ce n'est pas sur le témoignage de qui vous savez, que j'estime

me vos Lettres ; sans vanité je m'y connois aussi bien que lui.

LXXIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14. *Août* 1671.

JE parlai hier de vous, Monsieur, avec l'Abbé de Choisi. Vous ne m'en avez rien écrit. Comment avez-vous pû faire un ami aussi agréable sans en parler ? N'est-il pas vrai qu'il a l'esprit très-délicat & très-agréable, & que c'est un garçon fort poli ?

Enfin nous aurons une MADAME, c'est la fille de l'Electeur Palatin, jeune, & de beaucoup d'esprit. MONSIEUR ira à Metz l'épouser.

L'envie de vous écrire m'a fait commencer avec un mal de tête si fort augmenté, qu'il me force à vous dire bon soir.

LXXX. LETTRE.

De l'Abbé de Choisi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. *Août* 1671.

VOus voyez, Monsieur, que je suis parti, & malgré vos propheties, j'ai quitté Dijon, ce n'a pas été sans peine. Là je vous étois bon à quelque chose, ici je ne puis rien être au plus qu'un

qu'un mauvais Gazetier. Si je n'avois une grande confiance en votre fermeté je craindrois fort votre oubli.

Monsieur de Soubise est Sous-Lieutenant des Gens d'armes, la Salle a porté sa demission au Roi. On croit qu'il aura la charge de Montloüet pour son fils aîné & de l'argent. Saint-Luc ne montera point, il est trop jeune. J'irai demain coucher à Fontainebleau, je vous manderai de nouvelles de la Cour s'il y en a.

LXXXI. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, ce 16. *Août* 1671.

QUELQUE plaisir que me donnent vos Lettres, Madame, je suis bien aise d'avoir été quelque temps sans en recevoir, puisque vous avez été à la campagne, & que cela vous aura assurément donné un grand fonds de santé, qui, à mon avis, est le premier bien du monde. Je ne sai où vous allez prendre qu'il faille bien écrire pour écrire par articles, au contraire cela embellit les méchantes Lettres. Vous avez oublié de m'envoyer la réponse du Pere Rapin. Il est donc incommodé, puisqu'il est à Bourbon; j'en suis un peu allarmé, car mon amitié suit de bien près mon estime. Envoyez moi sa Lettre, & je vous envoyerai mes remarques. Je vous prie que personne ne les voye que vous & lui, je dis personne sans exception. C'est assez qu'il sache

* *A la Lett. LXXV.*

que j'ai trouvé quelque petite chose à retoucher dans son Livre, sans qu'il apprenne que d'autres qui l'aiment moins que nous ne l'aimons, le sachent aussi. Vous ne savez que faire de votre cœur, dites vous; notre ami le Duc de St. Aignan & moi n'en avons-nous pas une bonne partie, & vos autres amis n'ont-ils pas le reste; car vous savez que le cœur se partage en amitié? Au reste, Madame, n'apprehendez pas que nous autres galants n'aimions pas fort nos amis. Il est certain que dans le temps de nos passions nous sommes des ingrats pour tous autres que pour nos Maîtresses, & que ce qui paroît amitié en nous, n'en est que l'image; mais quand nous avons repris notre cœur, ou que par exemple, quelque infidelle nous l'a rendu malgré nous; heureuse est l'amie qui tombe sous notre main en cette rencontre, car nous lui donnons une bonne partie de ce cœur, qui joint à la tendresse mille agrémens que les autres n'ont pas. Je vous aime mieux de ce que vous aimez la vie, & je vous estime davantage de ce que votre mauvaise fortune ne vous en dégoûte point. Mais je n'approuve pas le grand chagrin que vous témoignez contre la rareté des véritables amis: il y en a peu, mais il y en a, & vous en avez quand ce ne seroit que Monsieur de Saint-Aignan & moi. Il n'est pas que vous n'en ayez encore d'autres que je ne connois point, & cela étant, Madame, n'êtes-vous pas une ingrate de dire que vous ne savez qui aimer? Pour moi, je n'en suis pas trop embarrassé. Je retire mon amitié aussi-tôt que je connois qu'on n'y répond pas. Je marche de même pas, que mes amis, & comme dit le Maréchal de Grammont, j'ai toûjours la balance à la main pour peser ce qu'on

qu'on me donne d'amitié, afin d'en rendre autant. Monſieur d'Autun eſt à Paris. Je conviens de toutes les bonnes choſes que vous en dites. Il eſt de mes bons amis, & je viens de lui écrire ſur la mort de Monſieur de Guiſe. Je n'ai point vû de Mémoires plus agréables ni mieux écrits que ceux du Maréchal de Baſſompierre. Je ne ſai ſi l'idée que j'ai de lui ne me prévient pas en leur faveur. C'étoit un homme de grande qualité, beau, bien fait, quoique d'une taille un peu épaiſſe. Il avoit bien de l'eſprit & d'un caractére fort galant. Il avoit du courage, de l'ambition, & l'ame d'un grand Roi. Encore qu'il ſe louë fort ſouvent, il ne ment pas. Mais j'euſſe voulu qu'il nous eût apporté les ordres du Roi, les Lettres particuliéres de Sa Majeſté, celles des Miniſtres & des Généraux d'armée, & même celles de ſes Maîtreſſes avec ſes réponſes. Car comme l'Hiſtoire n'eſt que le portrait des gens dont on parle, rien ne fait mieux connoître leur caractere que leurs Lettres. Outre que le Maréchal eût mieux établi les choſes qu'il nous a dites. Et il ne faut pas que pour l'excuſer, on diſe qu'ayant écrit de mémoire ſa vie, il ne pouvoit ſe ſouvenir de tous ces ordres, & de toutes les Lettres dont je viens de parler; car il eſt certain qu'on les garde d'ordinaire pour ſa famille. Mais pour ce qu'il dit qu'il a écrit ſa vie de mémoire, cela ne peut pas être. Le moyen de s'imaginer que l'on puiſſe écrire par le ſeul reſſouvenir, les choſes qu'on a faites & dites jour par jour trente ans auparavant. Ainſi le Maréchal en voulant faire eſtimer ſa mémoire, fait mépriſer ſon jugement. Il nous a dit encore des bagatelles inutiles, à moins que de nous en dire un plus grand détail, que

de dire, qu'un tel jour il eût une bonne fortune ; qu'un autre, il s'embarqua avec une Dame blonde ; qu'un autre, il donna à dîner ; sans nous dire ni les Dames, ni les Messieurs, ni les avantures, ni ce qui se passa d'agréable à ces repas qui sont des choses dont le Lecteur peut avoir de la curiosité. Cela marque un esprit un peu trop rempli de vanité, & de l'amour de ses actions. Mais avec tout cela les beautez de ses Mémoires sont très-grandes, & les défauts sont très-petits. S'il s'étoit donné la peine de les relire avec un de ses amis, il auroit ôté les bagatelles, ou il les auroit renduës curieuses par les particularitez qu'il en auroit dites, comme celle de sa Lingere. Quoique cette bonne fortune ne lui fasse pas grand honneur, l'avanture en est si extraordinaire, qu'on est bien-aise de la savoir. Enfin c'est un malheur au Cardinal de Richelieu & une tache à sa vie, que d'avoir persecuté un aussi galant homme que le Maréchal de Bassompiere, & l'on ne peut aimer celui-ci comme il est impossible de s'en défendre, sans haïr l'autre. Je connus ce Maréchal durant ma premiére prison à la Bastille où il étoit encore, & il prit beaucoup d'amitié pour moi. Adieu, Madame, je ne vous aimerois pas comme je fais, si je ne savois pas que vous m'aimez de même. Mais quand vous ne me témoigneriez pas toute l'estime pour moi que vous me faites paroître, je ne laisserois pas de vous estimer infiniment.

LXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 18. *Mai* 1671.

* JE ne ſai comment j'ai pû oublier de vous apprendre, Madame, l'amitié que j'avois faite avec M. l'Abbé de Choiſy. Il faut que je l'aye trouvé ſi fort à mon goût, que j'aye crû qu'il étoit mon ami de tout tems, & que mes amis ne l'ignoroient pas; ſa Mere étoit de mes amies autrefois. Je trouve le Mariage de MONSIEUR fort bien penſé. Cette alliance nous peut être utile en Allemagne.

Je me plains auſſi de votre migraine, Madame, car outre la peine qu'elle me fait en vous faiſant ſouffrir, elle m'ôte le plaiſir d'avoir de grandes Lettres de vous, & les plus longues me paroiſſent toûjours trop courtes.

* *Voyez Lett. LXXIX.*

LXXXIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 18. *Aout* 1671.

LEs honnêtetez que Madame de Scuderi me fit de votre part, mon R. Pere, me toucherent

* *A la Lett. LXVI.*

rent fort; mais votre Lettre vient d'achever de me gagner. Quoique je voye bien en gros que vous me flattez, vous le faites si délicatement que vous me persuadez quasi que vous dites vrai; & quelque injuste que soit l'estime qu'on a de nous, vous savez, mon R. Pere, que nous ne laissons pas d'en savoir le meilleur gré du monde. Vous voulez être de mes amis, dites-vous, & moi j'en meurs d'envie. Vous me mandez que c'est parce que vous croyez que je vous serai utile, je le souhaiterois extrêmement, & j'essayerai même de vous être agréable. Vous me demandez mon sentiment sur votre Livre *de la comparaison de Ciceron & de Demosthene*, je vous déclare qu'il m'a charmé. Je n'ai jamais rien vû de si net, rien de si bien prouvé, des façons de parler si naturelles, ni une justesse si finement cachée; tout ce qui m'en déplaît, c'est qu'il soit imprimé; je voudrois que les seules personnes capables d'en connoître les beautez l'eussent en manuscrit; car enfin quand je songe que mille sottes gens peuvent le lire sans savoir ce qu'il vaut, cela me donne du chagrin. Vous me mandez que je ne serai pas fâché d'obliger en vous une personne qui a déja tant d'estime pour moi, & qui peut apprendre aux autres de quelle maniere on me doit estimer; je vous assure, mon R. Pere, que pour vous & pour qui que ce soit de qui vous m'attirez l'estime & l'amitié, je serai le plus sensible & le plus reconnoissant homme du monde. Dites-vous bien cela, je vous prie, & dites le bien aux autres.

LXXXIV.

LXXXIV. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 28. *Août* 1671.

JE viens de rétablir ma ſanté à la campagne, Monſieur, & de comprendre qu'on ne s'y ennuye pas tant que le penſent les gens de la Cour. Je vous plains moins que je ne faiſois, ſur tout depuis que je ſai par notre ami Hauterive la beauté, de votre maiſon de Buſſy. Je voudrois ſeulement que vous puſſiez venir par fois vous laſſer de Paris; vous n'y trouveriez plus que de mediocres plaiſirs, de l'aveu de ceux qui aiment le mieux ce ſejour. Il me ſemble que du tems que vous y étiez les converſations étoient moins languiſſantes. Aujourdhui tout va de travers, les maris ſe révoltent & ne veulent plus rien ſouffrir de leurs femmes. Les pauvres Dames ne peuvent plus faire de cocus impunement. Vous y trouveriez encore beaucoup d'autres changemens ; mais vous conviendrez qu'il n'y en a aucun dans mon cœur pour vous; pour ma perſonne ce ſera aſſez que vous me reconnoiſſez après m'avoir bien regardée.

LXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Buſſy, ce 24. Août 1671.

CE que vous me mandez, Madame, ſur votre ſéjour à la campagne me confirme dans l'opinion où je ſuis qu'on ne fait jamais rien parfaitement que par l'experience. Je ne croyois pas quand j'étois à la Cour & à la Guerre pouvoir vivre trois mois à la campagne, & ſur ma foi, Madame, je ne voudrois pas aujourdhui être obligé de demeurer trois mois à Paris. Je ſuis bien aiſe que notre ami Hauterive ait trouvé ma Maiſon de Buſſy à ſon gré. Il y a des choſes fort amuſantes qu'on ne trouve point ailleurs: par exemple, j'ai une Gallerie où ſont les Portraits de tous les ROIS de la derniere race depuis Hugues Capet juſqu'au ROI, & ſous chacun d'eux un écriteau qui apprend tout ce qu'il faut ſavoir de leurs actions. D'un autre côté ſont les grands hommes d'Etat & de Lettres. Pour égayer tout cela, on trouve en un autre endroit les Maîtreſſes & les bonnes Amies des ROIS depuis la belle Agnès Maîtreſſe de Charles VII. Une grande antichambre précede cette galerie, où ſont les Hommes Illuſtres à la Guerre depuis le Comte de Dunois, avec des ſouſcriptions qui en parlant de leurs actions, apprennent ce qui eſt paſſé dans chaque Siécle où ils ont vêcu. Une grande chambre eſt enſuite, où eſt ſeulement ma

ma famille, & cet appartement eſt terminé par un grand Salon où ſont les plus belles femmes de la Cour qui m'ont donné leurs Portraits. Tout cela compoſe quatre pieces fort ornées, & qui font un abregé d'hiſtoire ancienne & moderne, qui eſt tout ce que je voudrois que mes enfans ſuſſent ſur cette matiere.

J'eſpere que vous en viendrez juger l'année qui vient avec Monſieur & Madame d'Hauterive qui m'ont promis de vous y amener, Madame. Vous ne ſauriez mieux faire, l'air y eſt tout propre à rétablir votre ſanté.

Du tems que j'étois à Paris, les maris n'enfermoient point leurs femmes. Cependant je croi qu'ils n'étoient pas plus patiens, mais les amans étoient plus diſcrets. Il faut pourtant dire la verité, il ne me coutoit guere de peine à l'être; le mari à qui j'avois à faire, plus fin que les autres, ſavoit que les difficultez irritent les deſirs; & me voulant dégouter par la facilité, il ne mettoit aucun obſtacle à nos plaiſirs. S'il n'a pas réuſſi, au moins à-t-il témoigné un généreux mépris des malheurs de ce monde. Vous plaignez fort plaiſamment les Dames qui ne peuvent plus faire de cocus impunément.

LXXXVI. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Aout 1671.

NE vous étonnez pas, Monſieur, ſi je vous écris des vers en proſe; je n'ai jamais

* *Voyez Lett. LXXVII.*

mais dormi ſur la montagne aux deux côteaux. Si quelquefois je deviens Poëte, ce n'eſt que par accident, je m'en cache, & je n'ai garde de mettre des vers à la ligne : ce qui vient de moi ne mérite pas tant d'honneur. Quant au papier d'épice que vous me reprochez, mon magazin étoit fini, & la Villaneuve n'en avoit point d'autre. Rien n'eſt plus joli que la Lettre que vous m'avez écrite par Madame Boſſuet, je ne m'en étonne pas, elle étoit faite à l'intention de la Dame. Et de quoi n'eſt-on pas capable quand on veut plaire à ce qu'on aime, à ce qu'on veut plaire, ſi vous voulez. On a fait deux inſcriptions pour le Louvre ; les voici :

Attonitis inhians oculis quam ſuſpicis hoſpes,
Magnus quidem, Domino non tamen æqua Domus.

Par Urbi Domus eſt, Urbs Orbi, at neutra triumphis.
Et belli & pacis, par Lodoïce tuis.

Votre avis, & puis vous ſaurez le mien. La Cour ſera Lundi à Saint-Germain. On parle fort de guerre. Les Eſpagnols ont abbattu à Lille & à Ypres deux poteaux où étoient les armes du Roi ; c'eſt une eſpece d'hoſtilité. L'eſclache & Floridor ſont morts. Ils étoient illuſtres dans leur métier.

LXXXVII.

LXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Gadagne au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. Août 1671.

J'AI une extrême joye d'apprendre de vos nouvelles, Monſieur. Je fais tous mes efforts pour vous attirer ici, j'ai parlé pluſieurs fois à qui vous ſavez pour cela, mais je croi qu'il me donne de la Gabatine ſur votre ſujet, comme il m'en donne ſur le mien. Vous ſavez avec quelle ſincérité parlent ces Meſſieurs-là. Je penſe que vous ne doutez pas de la mienne, lorſque je vous aſſure qu'il n'y a perſonne au monde qui entre plus veritablement que moi dans vos intérêts, & qui faſſe plus hautement profeſſion d'être votre ami & vôtre &c.

LXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Houſſet.

A Buſſy, ce 26. *Août* 1671.

LE jour que nous vous quittâmes, Madame, nous fîmes douze grandes lieuës pour arriver ici, & croyant que rien ne pouvoit nous faire oublier la douceur de votre ſocieté, la fortune entreprit de vous effacer de notre mémoire & de nous faire ſouffrir encore plus de maux que votre abſence. Il n'y a point de mauvaiſe avanture qui ne nous arrivât, dont la moindre fut

fut de ne trouver rien à dîner où nous nous arrêtames. Nos carosses rompirent, nos glaces furent cassées, nous faillîmes à nous noyer dans un étang que nos Cochers prirent la nuit pour une riviere; & enfin il fallut que les Dames montassent à cheval & laisser nos carosses rompus, & tout cela ne finit qu'à minuit, que nous nous couchâmes en arrivant.

Aujourdhui, Madame, nous ne sentons plus que la perte des plaisirs que nous avons quitté, nous les regrettons tout de nouveau, & nous vous assurons, Madame, que nous en parlerons souvent & que nous vous aimerons toûjours.

LXXXIX. LETTRE.

De Madame Bossuet au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 26. Août 1671.

JE vous ai écrit deux fois par Autun, Monsieur, & si vous avez reçu mes Lettres, j'ai sujet de croire par le peu de soin que vous prenez d'y répondre, qu'elles ne vous font pas tout le plaisir que vous dites, ou que vous me traitez en amie qu'on néglige, & qu'on ne veut pas conserver; mais je ne veux point vous condamner sans vous entendre. J'ai fait tenir vos deux Lettres à notre ami. Je consens de tout mon cœur à être érigée en votre correspondante; ne me faites donc point d'excuse là-dessus. Je compte pour trop le plaisir que j'ai de voir les Lettres qui me passent par les mains pour y trouver de la peine; & après l'aveu que vous fait notre ami, je puis sans être offensée recevoir

voir tout ce que vous lui direz où j'ai quelque interêt; car à quoi bon faire ſemblant de ne pas entendre que c'eſt de moi dont il eſt queſtion? Ce ſeroit une méchante fineſſe. Votre cœur n'eſt pas auſſi indifferent que je le croyois, puiſqu'il vous ſouvient encore que vous auriez pû donner le reſte à Berenice en fait de tendreſſe, & il faut l'avoir pouſſée bien loin, pour trouver qu'on en auroit plus qu'elle : je vous en louë & révere; il ne faut pas aimer à demi quand on s'en mêle. Tout ce que vous dites, Monſieur, ſur l'état où ſe trouve un pauvre cœur abandonné, eſt ſi bien dit & ſi juſte, qu'il n'y a perſonne qui ne ſente que cela doit être ainſi, pour peu qu'on ait l'ame honnête ; & je trouve ſi vilain de chercher à ſe remplir le cœur d'une autre paſſion, que je ne puis ſouffrir les gens qui en ſont capables. Toutes les Dames parlent ainſi en pareil cas; mais elles ne ſont pas toutes ſi ſinceres que moi. Je croi, tout Philoſophe que vous ſoyez, que vous avez quelquefois des heures que vous donnez à la bagatelle & aux petites nouvelles du monde. Il eſt même quelquefois aſſez bon de ſe détourner l'eſprit de ſes fortes & grandes applications. Je vous envoye pour cela deux Lettres que je viens de recevoir, qui vous réjouïront peut-être. Je trouve celle de ce jeune Marquis aſſez galante. Dites moi ce que vous penſeriez de la négociation d'un tel Ambaſſadeur, & ſi les affaires du Maître ſeroient en ſeureté. Je ne voudrois pas que ce que je vous écris, ni ce que je vous envoye fût ſû. Je vous croi de mes amis autant & plus même que bien des gens qui me l'ont perſuadé par de grands ſoins & par une longue connoiſſance, & je vous aſſure qu'il y a peu de cho-

choses dont je ne vous fisse confidence volontiers. Il faut du secret & du mystere en amitié, aussi-bien qu'en amour. L'autre Lettre que je vous envoye est d'un homme qui a la folie d'écrire. Monsieur le Duc*** lui a fait faire des remarques très-sérieuses sur le plus méchant Livre du monde; il s'est échauffé là-dessus comme sur une chose qui en vaudroit la peine. Pour peu que vous eussiez de tems de reste, vous devriez lui faire une réponse comme de moi sur la Lettre qu'il m'écrit, & je la lui envoyerois avec la mienne: il vous donneroit du plaisir par ses folies. Ne craignez pas que je vous mêle dans tout cela; cette imagination ne m'est venuë que pour chercher quelques heures de divertissement, & je ne vous le propose qu'en tant que vous en trouviez. Adieu, Monsieur.

LETTRE DE L'ABBE B*** A MADAME BOSSUET.

MADAME, je prens la liberté de vous adresser une Lettre pour Monsieur de Boivan où j'ai fait quelques petites remarques sur le beau Livre que depuis peu il a donné au public. Je suis bien aise que ma Lettre passe par vos mains avant que d'aller jusqu'à lui; afin, Madame, que vous voyiez si les corrections que j'ai faites sont judicieuses; car enfin je croi que sans votre approbation on n'est jamais assuré d'avoir réussi, mais que quand un Ouvrage est assez heureux pour vous plaire, un Auteur peut être en repos de sa reputation, & jouïr de sa gloire avec une pleine & entiére tranquillité. Permettez-moi, Madame, de loüer ici votre bon goût. Si je m'en croyois, je loüerois même

me quelque chose de plus ; vous avez en votre personne plus d'un endroit qui mérite des loüanges ; & quelles loüanges ne vous donnent point tous ceux qui reviennent de Bourgogne depuis les plus petits jusqu'aux plus grands ? Vous avez le secret de charmer tout le monde, & je ne sai même si votre réputation seule n'est point capable de lui attirer des adorateurs.

Mille gens dessous votre empire,
Me veulent à les suivre engager chaque jour,
L'Abbé d'Ailli pourroit vous dire,
Que j'ai tort de faire l'amour ;
Il est vrai, j'ai méchante mine,
Je souffre mille vilains maux,
Mais par mon Art de Medecine,
Je corrige tous ces défauts.

Et sans vanité, Madame, je pourrois vous dire qu'il y a des endroits en ma personne assez aimables pour faire passer par dessus mes incommoditez. Je saurai au moins chanter votre gloire, & je disputerai à Horace, Petrarque, & Malherbe la gloire d'immortaliser ce que j'aime.

La Nature souvent partage ses trésors.
Mais quand elle nous les partage,
L'esprit est estimé toujours plus que le corps,
Vous seule possedez l'un & l'autre avantage.

J'attens votre réponse, & vous supplie de m'envoyer aussi celle de Monsieur de Boivan. Je suis, &c.

XC.

XC. LETTRE.

Du Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29. *Juillet* 1671.

VOus ne me perſuaderez pas ſur le chapitre de l'amitié, Monſieur, & vous qui ſavez tant de choſes mieux que moi, aſſurément ne ſavez pas tout ce que je ſai ſur ce chapitre. Ce n'eſt pas que je ne croye qu'un ou deux amies (car il en faut bien; cela peut remplacer une maîtreſſe dans le cœur d'un amant) ne ſoit plus agréablement aimée par lui que par un autre. Il eſt accoûtumé à certaines ſoins & à certaines maniéres polies & galantes qui font en amitié des merveilles en apparence, mais enfin ce n'eſt rien du tout. Il peut bien être vrai ce que j'ai lû quelque part, que le meilleur ami devient aiſément le plus tendre amant, mais il n'eſt pas vrai que vous autres Meſſieurs les amans ſoyez propres à l'amitié ſolide, ou bien à l'agréable. Pour moi qui ne connois que l'amitié, je m'en ſuis fait une ſi grande idée, & je croi qu'elle engage à tant de choſes, que je vous avouë de bonne foi (n'en déplaiſe à notre ami le Duc & à vous) je ne penſe pas avoir d'amis de cette derniére façon. Je voudrois au reſte pouvoir faire comme vous, tenir toûjours la balance du Marêchal de Grammont à la main; mais je ſuis autrement faite. Quand je me ſuis laiſſée perſuader aux beaux propos de mes faux amis, & que mon cœur qui eſt meilleur que le leur s'eſt ac-

accoûtumé à les aimer, je ne cesse pas, & je ne suis pas comme cela prête d'aimer & de haïr qui je veux; mon cœur se mêle de toutes mes affaires, & j'ai des aversions & des inclinations dont je ne suis pas toûjours la maîtresse.

Enfin cette fois ci personne ne doute plus de la guerre, tout le monde prend de l'emploi. Je ne sai si vous ne devriez point songer plus fortement à votre retour dans cette conjoncture. Quoi que je sois la moindre de vos amies, comme je me trouve de la meilleure volonté, je m'offre à tout pour votre service.

XCI. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame Bossuet.

A Bussy, ce 30. Août 1671.

JE ne comprens pas pourquoi vous me reprochez que je ne répons pas à vos Lettres, je n'en ai reçu que trois de vous, & voici la cinquiéme que vous recevez de moi de votre propre aveu. Je vous envoyerai donc les Lettres que j'écrirai à l'Abbé, puisque cela vous pourra divertir, & pour cette même raison il ne sera pas fâché de les avoir plus tard. Je vous sai le meilleur gré du monde, de n'avoir point ces affectations ridicules, de faire semblant que vous n'entendez pas qu'on parle de vous en de certaines rencontres. La plûpart des femmes croyent sottement que si elles témoignoient entendre qu'on leur dit des douceurs, elles seroient obligées

* *A la Lettre LXXXIX.*

gens à se fâcher, ou que l'on croiroit qu'elles en seroient bien-aises. Quand je me souviens d'avoir eu plus de tendresse que Berenice, ce n'est pas une conséquence que j'en aye encore, ce n'est qu'un effet de ma mémoire qui ne regarde point mon cœur. Je vous le repete encore, Madame, j'ai été plus tendre que vous ne vous sauriez imaginer, & je le serois encore, si je n'avois trouvé une friponne. Il faut dire la vérité, cela rebutte fort, & fait grand' peur pour une seconde passion; car enfin, personne au monde ne peut avoir de plus belles apparences de fidelité qu'en avoit dans le commencement mon infidelle, & même elle a duré fort long-tems. Après cela à qui se fiera-t-on? Quelle idée vous êtes-vous fait de moi, Madame, de me mander qu'il faut que je me détourne quelquefois l'esprit de ces fortes applications par des bagatelles? Vous ne savez donc pas que je ne fais que m'amuser; que je ne songe aux grandes choses que rarement, & que pour n'en être pas incapable, si j'étois obligé de m'y appliquer? Vous m'avez fait un fort grand plaisir, Madame, de m'avoir envoyé ces deux Lettres; elles m'ont bien diverti: mais la marque que vous m'avez donnée par là de votre confiance, m'a sensiblement obligé. Je vous assure que je ne vous tromperai pas, que je vous en témoignerai ma reconnoissance, non seulement par un grand secret, mais aussi par d'aussi grandes confiances en vous, si j'en ai jamais à faire à quelqu'un. La Lettre du Marquis est fort galante; qui la repasseroit un peu, on la feroit fort jolie. Je me fie bien à vous de la réponse. Vous avez raison de croire que les intérêts d'un Maître ne seroient pas trop bien entre les mains d'un

d'un tel Ambaſſadeur, & pour moi je croirois ce Maître ou imprudent ou peu intereſſé. Adieu, Madame, je vous laiſſe la liberté de ne me pas vanter la beauté de votre Lettre; mais je ne vous pardonne pas de me mander qu'elle eſt longue & méchante.

REPONSE POUR MADAME BOSSUET A L'ABBE' B***.

VOus me dites tant de douceurs, Monſieur, que quand vos remarques ſur le Livre de Monſieur de Boivan ne me paroîtroient pas auſſi juſtes qu'elles me paroiſſent, il faudroit que je fuſſe bien ingrate ſi je ne vous rendois encens pour encens; mais vous n'avez que faire de me loüer en cette rencontre, pour m'obliger de vous accorder mon approbation. Comme votre eſtime donne le prix aux choſes, votre critique auſſi les fait mépriſer, & dès-là je plains le pauvre Monſieur de Boivan, d'avoir tant pris de peine à faire un méchant Livre.

Mille gens deſſous mon empire,
Vous veulent à les ſuivre engager chaque jour.

Je vous dirai que ces gens-là n'aiment guéres s'ils ſe cherchent des rivaux; cet appetit me paroît deſordonné. Mais, non Monſieur, ne le croyez pas, auſſi bien auriez vous peine à y réuſſir; votre grand talent eſt de guérir, & je ne penſe pas que vous puſſiez jamais faire des malades. Pour moi j'eſtime fort la ſanté, je me porte bien, Dieu merci, & je ſerai bien-aiſe de n'avoir jamais à vous demander que votre eſtime & votre amitié que j'eſtime infiniment.

XCII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſi.

A Buſſy, ce 2. Août 1671.

VOus fîtes une faute, Monſieur, avec votre permiſſion, quand vous m'écrivîtes des vers en proſe, & vous en faites une autre, quand vous voulez excuſer cette action. Pouvez-vous penſer qu'on croye que vous ſachiez faire des vers auſſi jolis que ceux que vous m'envoyâtes, & que vous ne ſachiez pas comment on les écrit? Vous n'y ſongez pas, Monſieur. Il ne faut point que vous vous imaginiez que ce ſoit une honte à un homme de qualité de faire quelquefois des vers qu'il montre à ſa Maîtreſſe ou à ſes amis particuliers? Si vous étiez perſuadé que cela fût honteux, il faudroit plûtôt n'en jamais faire, qu'après en avoir fait de bons, les écrire mal, pour deſabuſer le monde. Puiſque vous êtes mon ami, je vous veux corriger des méchantes fineſſes, & je ſuis aſſuré que vous le trouverez bon. Pour le papier à cornets d'épices, votre raiſon eſt fort bonne. Il n'y a rien qui empêche tant d'écrire avec du papier fin, que de n'en avoir point. Vous êtes trop flatteur, d'eſtimer tant la Lettre que je vous écrivis par Madame Boſſuet. Je vous prie d'être auſſi ſincere pour moi, que je le ſuis pour vous, & de me dire franchement les choſes qui ne vous paroîtront pas bien dans mes Lettres. Vous m'obligerez plus que je ne vous ſaurois dire.

* *A la Lett. LXXXVI.*

dire. Je ferois très-aise de plaire à notre amie, parce que je l'aime, & que je l'estime fort. J'en dirois davantage sur ce chapitre, si cette Lettre ne devoit encore passer par ses mains; mais vous ne manqueriez jamais de dire que j'aurois si bien parlé d'elle, parce qu'elle devoit voir cette Lettre. Les deux inscriptions que vous m'avez envoyées pour le Louvre, sont belles & dignes du Roi; la derniére est pourtant rude à prononcer, & je ne sai si on dit les triomphes de la paix. Il y a long-temps qu'on parle de guerre sans qu'on la voye; peut-être à la fin dira-t-on vrai. Je vous assure, sans faire le fanfaron, qu'il m'ennuye de n'y point aller. Ces deux poteaux abbattus où étoient les armes de France, ne sont qu'une represaille. Les Espagnols ayant arrêté derniérement sur la frontiére des charettes de munitions de guerre, que nous envoyions dans nos Places avancées, lesquelles charettes n'avoient rien voulu payer à un de leurs bureaux, Broille les envoya reprendre de haute lutte avec des troupes. Il étoit temps que Floridor quittât le théatre. Pour Lesclache je ne sai s'il n'étoit pas temps aussi qu'il n'enseignât plus.

LXV. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, *ce* 3. *Septembre* 1671.

POUR finir en deux mots notre dispute sur l'amitié, Madame, je vous dirai qu'il n'y a presque point de regle générale au monde; qu'il y a des amis qui n'ont jamais été amans ailleurs,

* *A la Let.* [illegible]

qui ne ſavent point aimer; qu'il eſt des amis qui ont eû de l'amour, qui aiment plus agréablement & plus tendrement qu'on ne ſauroit dire, & qu'on trouve auſſi le contraire de tout cela. Il y a encore de ces amans devenus amis en d'autres lieux, qui ne ſont pas tendres pour de certaines perſonnes, qui le ſont pour d'autres. Par exemple: Je vous aimerai fort, & j'aurai une autre amie, que je n'aimerai pas à beaucoup près tant que vous. Voyez-vous, Madame, vous pouvez vous plaindre d'un tel & d'un tel ſur le chapitre de l'amitié, mais vous auriez grand tort de vous en prendre au genre humain. Pour ce que vous me dites que vous ne vous ſauriez guérir de vos faux amis, je ne trouve pas cela naturel, Madame, c'eſt un des prodigieux effets de l'amour; mais il n'appartient pas à l'amitié de faire des incurables. Je demeure d'accord avec vous que vous pouvez avoir des averſions & des inclinations dont vous n'êtes pas la maîtreſſe, j'en ai bien auſſi, & tout le monde en a; mais quelque fortes qu'elles puiſſent être, elles ne durent à qui que ce ſoit qu'autant qu'on y répond, & ſur tout des inclinations, & il eſt certain que plus vous avez aimé les gens, & plus vous les haïſſez, quand vous apprenez qu'ils ne vous aiment point.

Depuis que je ſuis ſorti de la Baſtille, il n'y a pas eu un grand bruit de guerre, que je n'aye offert mes ſervices au Roi, & vous croyez bien que je n'y manquerai pas encore en cette rencontre. Il faut un ami pour donner ma Lettre, & je n'en manque pas; mais je n'ai que faire de conſulter perſonne, pour ſavoir ſi je dois faire ce compliment-là; car il eſt toûjours honnête à faire, & perſonne ne ſait non plus que moi s'il

fera

sera effet. Pour vous, Madame, si vous aviez autant de credit que je suis assuré que vous avez de bonne volonté pour moi, je n'aurois pas sujet de me plaindre de la fortune. Il faut dire le vrai, je vous aime bien aussi. Madame de Monglas, dites-vous, parle si bien & si tendrement de mois, que vous ne voudriez pas pour l'interêt de ma conscience que je l'eusse entendu. Je vous assure, Madame, que vous n'auriez rien à craindre là-dessus : ce qu'elle dit de doux pour moi, pourroit bien m'empêcher de lui dire des injures, mais il ne me sauroit jamais obliger à lui dire des douceurs.

XCIV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Septembre 1671.

JE ne puis vous exprimer, Monsieur, combien je suis touché de l'amitié que vous avez bien voulu me faire par les remarques que vous venez de m'envoyer. Je ne vous dis point le profit que je prétens en faire, car vous le verrez vous-même dans ma seconde édition. Il y a un air judicieux dans toutes ces remarques, & un discernement qui se sent si fort de votre caractére, qu'on pourroit vous y reconnoître. J'espere, Monsieur, par l'accueil favorable que vous venez de me faire, que nous aurons un peu de commerce ensemble. J'y trouverai fort mon compte, parce que je ferai profit de vos lumiéres & de ce goût exquis que vous avez pour les Lettres, & qui vous

vous eſt naturel. Ne vous laſſez donc pas de moi, Monſieur, s'il vous plaît; & puiſque vous avez commencé à me faire ſentir vos bontez, ayez un peu de perſéverance pour me les continuer. Je pars dans deux jours avec Monſieur le Premier Préſident pour paſſer deux mois avec lui en ſa maiſon de campagne. J'y pourrai, Monſieur, recevoir de vos Lettres, que Madame de Scuderi envoyera chez lui en ſa maiſon de Paris. Je vais faire imprimer à mon retour un Recueil de trois Comparaiſons; celle de Virgile & d'Homere, de Demoſthene & de Ciceron que vous avez vûë, & celle de Platon & d'Ariſtote. Je ſai, Monſieur, par ceux qui ont l'honneur de vous connoître, que vous avez plus de commerce dans l'Antiquité que le commun des gens de qualité, & que vous avez fort étudié; c'eſt ce qui m'encourage le plus, Monſieur, à lier commerce avec vous. Ayez la bonté de le ſouffrir, & j'aurai le ſoin de vous deſennuyer dans votre ſolitude; *Si te haberem otioſum, clamores facerēmus.* C'eſt un mot de Ciceron à un de ſes amis qu'il eſtimoit. Je veux dire par là, Monſieur, que ſi je pouvois vous engager à jetter les yeux ſur ce que j'écris, pour y mettre de cet air naturel qui vous eſt ſi propre, & qui n'eſt que de vous, je pourrois peut-être mériter des applaudiſſemens; je me retrancherois volontiers à mériter votre ſuffrage, & à avoir votre approbation. Je ſuis avec un reſpect ſans égal à vous.

XCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Thiange.

A Buſſy, ce 9. Septmebre 1671.

JE fais ce que je puis pour ne vous point importuner, Madame, cela m'arriveroit fort ſouvent ſi je vous écrivois toutes les fois qu'il m'ennuye d'être ici, mais avec les autres conſidérations que me peuvent donner votre amitié, je ſerai encore bien-aiſe de mériter qu'elle continuë par ma diſcretion. Voici une rencontre, Madame, où il me ſemble que je ſuis diſpenſé de vous laiſſer en repos. Tout le monde me mande la guerre, j'offre là-deſſus mes très-humbles ſervices au Roi, & je vous prie de lui préſenter ma Lettre, j'eſpere qu'il m'accordera la grace que je lui demande. On enrolle tous les jours des gens qui ne ſont pas meilleurs à faire tuer que moi.

AU ROI.

SIRE,

Mes amis me mandent que V. M. fait des Troupes nouvelles, & qu'il court un bruit de Guerre. Je vous ſupplie très-humblement d'agréer que je vous offre ma vie en cette rencontre. Il faut vous dire la verité, SIRE, *ce que je vous offre ne m'eſt pas fort conſidérable, quoique je n'aye rien de plus cher à vous offrir. Le malheur de déplaire à V. M. où je ſuis depuis ſix ans paſſez, me*

me rend la vie ſi ennuyeuſe, qu'outre l'honneur que j'aurois en la perdant pour votre ſervice, j'en regarde encore la perte comme la fin de tous mes ennuis. Si V. M. les vouloit finir d'une autre maniére, en me pardonnant, SIRE, *je lui en ſerois plus obligé, & je ne l'en ſervirois pas moins. Au contraire, je joindrois au zele que j'ai toûjours eu pour V. M. la reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait; & dans ces ſentimens-là il n'y a rien que je ne fuſſe capable de faire. Pardonnez-moi donc,* SIRE, *au nom de Dieu je vous en ſupplie. V. M. ſait mieux que moi qu'il y a autant de gloire à pardonner qu'à punir; & depuis qu'elle regne, elle a exercé cette vertu ſi ſouvent, que je ſerois bien malheureux ſi je n'en reſſentois pas les effets. Je ne vous parlerai point de mes ſervices paſſez,* SIRE, *car je ſerai ravi de ne devoir cette grace qu'à vos ſeules bontez que j'implore, en vous aſſurant que perſonne n'eſt de meilleur cœur que moi, &c.*

A Buſſy, ce 9. Septembre 1671.

XCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame Boſſuet.

Ce 10. *Septembre* 1671.

JE couche à Dijon où vous êtes, Madame. Je vous aime & je vous eſtime infiniment, & je paſſe ſans vous voir. Comment cela ſe peut-il faire? Je m'en vais vous le dire: c'eſt que j'arrivai hier au ſoir à onze heure avec ma famille, &

& que je repars ce matin pour aller à la Borde, d'où je ſerai de retour ici Dimanche, & ce ſera pour lors que je m'irai plaindre à vous du malheur qui m'arrive aujourdhui, & vous aſſurer que je ſuis mille fois plus empreſſé de vous que le premier jour que je vous trouvois pourtant fort aimable.

XCVII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. *Septembre* 1671.

JE ne gagnerois rien à diſputer plus long tems ſur l'amitié contre vous; car avec la meilleure cauſe du monde vous ſavez tant de choſes pour la détruire, que j'aurois toûjours tort. Cependant c'eſt tel & tel dont on ſe peut loüer ſur l'amitié, mais c'eſt le genre humain dont en général on ſe peut plaindre. Il faut que je vous diſe encore ces deux mots-là: Hé, Seigneur-Dieu, n'avez-vous point encore éprouvé que la plûpart du monde quitte les malheureux? J'ai donné votre Lettre & vos remarques au Pere Rapin, ſans que je les puſſe voir; car j'étois malade, & il partit le lendemain pour Baſville où il eſt avec Monſieur le Premier Préſident, dont, comme je vous ai mandé, il eſt l'ami intime. J'eſpere bien d'en avoir le plaiſir à ſon retour. Madame de Monglas eſt partie pour la campagne. Ses maladies la détruiſent fort. Les Dames ſont bien folles de s'accoûtumer à la galanterie, car quand elles n'ont plus le viſage pro-

pre à cela & que l'humeur y eſt encore , c'eſt un grand ridicule. On eſt belle ſi peu de tems, qu'on fait bien par prudence, quand ce ne ſeroit pas par modeſtie , de ſe mettre ſur un pied où l'on puiſſe vivre agréablement dans le monde ſans que cela y entre. Cependant ſi on en croit l'Abbé de Cériſy :

Chacun doit deux tributs : ſa franchiſe & ſa vie,
Mais le tems de payer eſt dans la main du ſort,
Et l'amour a ſon heure auſſi-bien que la mort.

Encore ſi chaque Dame ne payoit qu'un tribut; mais nous n'en voyons guéres qui en demeurent-là. En vérité notre ſexe eſt bien foible, & les femmes qui ont un peu de beauté & beaucoup de modeſtie, méritent, ce me ſemble, de grandes loüanges , quand elles ſont à la Cour. Car pour dans les Provinces , la vertu ne leur coûte guéres. Je ne vous demande pas ſi vous y avez trouvé des écueils, car vous êtes toûjours trop en colere contre Madame de Monglas, pour que je ne voye bien que rien ne vous a encore touché le cœur.

J'attens votre Lettre au Roi avec impatience. Vous n'êtes pas malheureux de trouver à point nommé ce qu'il y a d'honnêtes gens pour vous rendre ce ſervice. Pour moi qui voi la Cour de près, j'en voi tant trembler dès qu'il faut approcher le Roi, & lui donner une Lettre d'un ami malheureux, que je trouve que vous ne l'êtes pas tout-à-fait d'avoir des amis plus fermes. Si Monſieur le Duc de St. Aignan étoit ici, il le feroit aſſurément, mais il eſt à la campagne pour juſques après la S. Martin. Vous avez raiſon de me deſirer en faveur , je vous ſervirois aſſurément.

XCVIII.

XCVIII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisi au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 19. *Septembre* 1671.

LE Comte de Guiche a eu permission de venir voir son Pere qui a été à l'extremité. Sa guérison va faire Brayer qui l'a traité premier Médecin.

Madame de Chévreuse a, dit-on, la petite verole. Son mari s'est enfermé avec elle.

Patry mourut hier à quatre-vingt-treize ans. Le vent a renversé les enchantemens de Trianon. Le cadet de Monsieur d'Avaux va Ambassadeur à Venise. Monsieur de Berny, fils de Monsieur de Lionne est Maître de la Garderobe pour quatre cens cinquante mille livres qu'il achete cette Charge. Bonnelle achete la charge de premier Ecuyer trois cens cinquante mille livres. Ma Gazette est courte, mais ce n'est pas ma faute.

XCIX. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, *ce* 25. *Septembre* 1671.

JE n'ai jamais trouvé plus d'esprit & de bon sens que j'en ai trouvé dans votre Lettre,

* *A la Lett.. XCVII.*

Madame, & premiérement je ſuis perſuadé de tout ce que vous me dites ſur l'amitié; mais quoi qu'il ſoit rare de rencontrer un bon ami, je ne m'en afflige pas davantage. Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois prendre à cœur toutes les foibleſſes humaines; & vous voyez comment il en a pris à Monſieur de L * *. Il ſeroit plein de vie, s'il avoit eu moins de ſenſibilité. Pour revenir au Pere Rapin, je ſuis bien content de lui. Mon Dieu, qu'il me paroît un honnête homme! Si vous ſaviez avec quelle docilité il a reçu les remarques que j'ai faites ſur ſon Livre, vous l'eſtimeriez encore plus, s'il ſe peut, que vous ne faites. Il vous montrera ces remarques, & j'en ſerai bien-aiſe; car j'eſtime fort votre approbation. Ce que vous me dites ſur le ridicule des Dames qui ont encore l'humeur galante, quoi qu'elles n'ayent plus de beauté, eſt fort plaiſamment dit, & du meilleur ſens du monde. Cependant c'eſt ſur le chapitre de Madame de Monglas que vous avez fait ces belles réflexions. Vous croyez donc, Madame, auſſi bien que moi, que Madame de Monglas eſt une infidelle? Je ſuis aſſuré que ce n'eſt pas d'aujourdhui que vous le ſavez, mais vous ne me le confeſſiez pas, & je ſuis bien-aiſe de vous voir ſincere là-deſſus comme ſur toute autre choſe. Au reſte, ne ſauriez-vous vous ôter de l'eſprit que je ſuis en colere contre elle; & ne voyez-vous pas, dans tout ce que j'en dis, un air de plaiſanterie, qui ſent la derniére indifference? Je ne trouve pas auſſi extraordinaire que vous faites, de rencontrer des gens qui donnent mes Lettres au Roi, & aſſurément il n'eſt pas ſi rare d'en trouver que vous penſez: mais c'eſt que perſonne ne ſe vante de ſervir ſon ami auprès de Sa Majeſté de

peur

peur que cela ne lui nuiſe: & voilà pourquoi on croit que perſonne ne parle.

C. LETTRE.

*Reponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 25. Septembre 1671.

IL faut avoir l'eſprit auſſi bien fait que vous l'avez, mon R. Pere, pour recevoir une eſpece de critique auſſi honnêtement que vous faites. Je vous ai déja dit que je conſentois à faire ces remarques, à condition que vous en feriez auſſi quelque jour ſur des amuſemens, à quoi je m'occupe depuis cinq ans. Vous voyez bien, mon R. Pere, que je m'attens à un commerce avec vous, & à une amitié qui ne finira jamais; & vous connoiſſez bien ſans que je vous le diſe, que j'en ai la plus grande joye du monde. Que je vous trouve heureux d'avoir deux mois à paſſer à Baſville avec Monſieur le Premier Préſident! Il eſt admirable à Paris; mais il eſt aimable à ſa maiſon de campagne, & vous ſavez qu'on a plus de plaiſir à aimer qu'à admirer. Je vous aſſure que ſi j'étois en tiers avec vous deux, je ne ferois guéres de pas pour mon retour à la Cour pendant ces deux mois. Je penſe qu'on vous a dit vrai, quand on vous a dit que je ſavois plus que la plûpart des gens de qualité. Il y a parmi eux tant d'ignorance des belles Lettres, & dans la Cour particuliérement, qu'on peut les ſurpaſſer ſur cette matiere,

* *A la Lett. XCIV.*

& ne ſavoir pas grand' choſe. Je vous dirai pourtant de bonne foi que j'ai aſſez de connoiſſance des honnêtes gens de l'Antiquité ; que je n'ai point de mémoire, mais que j'eſpere que vous me renouvellerez les idées de tout ce que j'ai ſû. J'ai peu lû Ciceron, dont j'ai regret : j'ai bien vû dans votre Livre que c'étoit un honnête homme & je ne doute pas qu'il n'ait aidé à polir les talens naturels que vous avez pour l'Eloquence : *Habuiſti illum otioſum* ; c'eſt pourquoi *clamores facis.* Je vous aſſure, mon R. Pere, que je me ſuis recrié ſur beaucoup d'endroits de votre Lettre, & qu'il n'y a que mon amitié qui égale l'eſtime que j'ai pour vous. Il y a huit ou dix jours qu'on me lût quelque choſe du chapitre où le P. Bouhours traite des avantages qu'a notre Langue ſur les étrangéres ; j'en fus très-content. S'il eſt par tout de même force à ce que j'ai vû, il mérite toute l'approbation qu'il a euë. Quand je l'aurai lû, je vous manderai plus exactement ce que j'en penſe.

CI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de G.

A Buſſy, *ce* 20. *Septembre* 1671.

JE ne ſai où a été votre Lettre, Mr. Depuis près de trois mois qu'elle eſt écrite, je ne fais que de la recevoir. Je vous aſſure qu'elle m'a donné une très-grande joïe, & que j'en aurai toûjours en recevant des marques de l'amitié que vous m'avez promiſe : vous jugez bien qu'on ne peut être auſſi aiſe que je l'ai été ſans vous aimer

mer extrêmement. Monſieur de*** vous pourra dire avec quel plaiſir nous avons parlé de vous. Mon Dieu, que ne ſommez-nous en état vous & moi, d'avoir ſouvent des converſations enſemble! Cela nous aideroit fort à ſoûtenir notre mauvaiſe fortune, & nous trouverions aſſurément de quoi nous conſoler dans l'examen des actions des Héros qu'on nous a préferez. Pour moi, j'ai plus beſoin de ſecours que vous: car on prétendra me faire une grande grace de me remettre en l'état où vous êtes. Tout mon ſoin préſentement eſt de vivre, & je ne doute pas que je ne vive plus que tous mes ennemis; car je n'en ai guéres qui ne ſoient plus vieux que moi; & ceux qui ſont plus jeunes, craignent s'ils ont un peu de ſens, de tomber en diſgrace, & moi j'eſpere en ſortir; la crainte leur échauffe le ſang, & l'eſpérance me le refraichit. Deux choſes ſoûtiennent fort mon eſperance; un peu d'amour propre, & beaucoup de confiance en la juſtice du Roi. Quoi qu'il en arrivé, j'ai de la patience & de la fermeté. J'entrerois dans de plus grande détails, ſi nous étions tête à tête. Je vous dirai donc ſeulement que vous n'avez pas un ami plus fidelé que moi, ni qui vous eſtime plus que je fais.

LXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſy.

De Buſſy, ce 26 Septembre 1671.

* J'AI regretté le Marechal de Grammont avec douleur le croyant mort; j'y perdois un bon

ami.

* *Voyez Lett. XCVIII.*

ami. Mais quoique le chagrin me faſſe plus de mal qu'à un autre, je lui pardonne de bon cœur de me l'avoir donné, & je ſuis ravi de ſa réſurrection. Il n'y a que Brayer qui en ait plus de joye que moi. Monſieur de Chévreuſe donne un bel exemple d'amour conjugal, bien des maris le ſuivront *per l'honor.* Il n'y a que les vents qui ne ſachent pas reſpecter le Roi. C'eſt grand dommage qu'ils ayent renverſé Trianon. Monſieur Dirval va bien jeune en Ambaſſade.

Il eſt vrai qu'aux ames bien nées.
Le bon ſens n'attend pas le nombre des années.

Mais il me ſemble qu'il faut de la barbe à un Ambaſſadeur. Adieu, Monſieur, quand vous aurez plus de choſes à m'écrire, vos Lettres & les miennes ſeront plus longues.

CIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame Boſſuet.

A Buſſy, ce 2. Octobre 1671.

OU êtes vous, Madame ? avez-vous quitté Dijon ? Seriez-vous malade ? Je ſuis en peine de vous, & j'envoye ce Laquais pour ſavoir la raiſon de votre ſilence. Je ſuis, comme vous voyez, Madame, un ami fort empreſſé, c'eſt que vous n'êtes pas une amie ordinaire, & qu'on ne peut long-temps avoir de l'amitié pour vous, ſans trouver que Patry avoit raiſon de dire,

Qu'il eſt mal aiſé
Que l'ami d'une jeune Dame
Ne ſoit un Amant déguiſé.

CIV.

CIV. LETTRE.

De Madame Boſſuet au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 3. Octobre 1671.

IL ne me falloit pas moins que la fiévre continuë, Monſieur, pour être ſi long-tems ſans vous dire mot. La délicateſſe de votre amitié ſe contentera, s'il lui plaît, de cette bonne raiſon. Pour moi mon cœur en eſt content, & mon corps eſt encore ſi foible, que vous n'aurez de moi que ces quatre lignes aujourdhui. Si Patry avoit fait pour moi les vers que vous m'avez envoyé, je lui aurois répondu:

Soyez Amant, ſi vous voulez,
Je ne défends à perſonne.
Brûlez, parlez, perſévérez;
Mais ſachez que mon cœur ſe donne
Moins aiſément qu'une Couronne.

CV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

ce 5. Octobre 1671.

J'AI reçu la Lettre * que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monſieur, & je l'ai fait voir à Monſieur le Premier Préſident qui ſe ſent obligé de ce que vous dites de lui. Il m'a dit combien il vous eſtime, & que vous étiez même

* *Lett. C.*

me ſon allié. Je lui ai fait voir votre Lettre au Roi qu'il a trouvée très-belle. En effet, Monſieur, il y a un certain air de qualité dans tout ce que vous écrivez, qui n'eſt que de vous: cet air eſt de dire les choſes d'une maniére aiſée; mais noble & élevée. J'attens avec impatience vos *Mémoires*, & je vous en rendrai un compte éxact. Je les ferai même voir au P. Bouhours qui eſt mon ami, ſi vous me le permettez, puis qu'il a mériré votre approbation, & que ſon Livre eſt à votre gré. Vous avez ſû l'affliction où nous avons été ici de la mort de Madame la Procureuſe Générale. Il eſt vrai que j'ai vû peu de douleurs ſemblables à celle que j'ai vûë ici; car les perſonnes avec qui je ſuis, ont le cœur fait autrement que les autres. Nous retournons dans cinq ou ſix jours à Paris. Je vais faire imprimer quelque choſe de nouveau, que je vous envoyerai pour entretenir commerce avec vous, puiſque vous voulez bien le ſouffrir. Perſonne ne ſait mieux que moi l'eſtime qu'on doit faire de vous, & perſonne n'eſt plus touché de votre mérite. J'ai de l'impatience de ſavoir quel effet aura eû votre Lettre au Roi; mon cœur s'intereſſe déja dans votre fortune, & je trouve à redire qu'un homme d'un auſſi grand mérite que vous, ſoit malheureux. Ce doit être une conſolation pour vous, de ce que ce n'eſt pas la mode aujourdhui à la Cour, d'avoir de l'eſprit & de la vertu; & on eſt moins à plaindre que les autres, quand on en eſt éloigné, lors qu'on ſait faire d'auſſi belles choſes que vous en faites. Je ſuis, Monſieur, avec un profond reſpect & une eſtime pour votre mérite ſans égale entiérement à vous.

CVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Maréchalle de Humieres.

A Buſſy, *ce* 12. *Octobre* 1671.

JE viens d'apprendre que vous aviez eu la petite vérole pour la ſeconde fois, Madame. La premiere vous avoit ſi fort embellie, que je ne doute pas du progrès de la ſeconde. Si vous êtes aſſez heureuſe pour l'avoir une troiſiéme, vous effacerez les plus jeunes beautez. Sérieuſement vous n'avez jamais eu tant d'éclat qu'après cette premiere maladie. Quoique ce ſoit la moindre de vos proſpéritez, Madame, je ne laiſſe pas de vous en faire mon compliment; car enfin ce mal tuë plus ſouvent qu'il n'embellit, & vous & moi lui ſommes fort obligez d'avoir reſpecté votre vie & votre beauté.

CVII. LETTRE.

Le Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, *ce* 18. *Octobre* 1671.

J'AI toûjours crû la guerre pour l'année prochaine quoi qu'on m'ait mandé, & quelque raiſon que je ſache que les Miniſtres ont de ne la pas ſouhaiter, il eſt certain qu'elle plaît aux malheureux, parce qu'elle peut les accommoder.

der, & qu'on croit ce qu'on désire. Hé bien, Madame, voilà le Comte de Guiche revenu, que l'on croyoit chassé pour toute sa vie. Je vous avouë qu'un éxilé est fou de croire qu'il retournera bien tôt à la Cour ; mais les autres ne le sont pas moins de croire que son retour est fort éloigné. L'heure est comme celle de la mort, la plus incertaine du monde. Ce n'est point ce que le Comte de Guiche a laissé à la Cour & qu'il n'y retrouve pas, qui le rend si déconcerté que vous dites ; il y a long tems que les larmes de cette perte sont essuyées, s'il en a jamais versé. Vous ne savez donc pas, que pour voir à qui il tenoit de lui ou de sa femme, de ce qu'ils n'avoient point d'enfans, il en a fait un à une fille de qualité de son pays. Il est vrai aussi que ce pourroit être par politique, afin de faire croire qu'il n'avoit plus rien dans le cœur que cela. Tant-y-a qu'il retourne, dit-on avec plus de réputation qu'il n'est parti. Il faut voir si cela durera. Au reste il se moque de dire que la Cour est plus difficile qu'elle n'étoit avant son départ ; ce n'est pas elle, c'est lui qui est changé ; elle étoit à peu près comme elle est, mais il ne la connoissoit pas : Sept ou huit ans de plus qu'il n'avoit, l'ont rendu plus sage, & le font marcher en tâtonnant ; & il fera bien, si, tant que la Cour sera comme elle est, il tâtonne toûjours. Ajoûtez à cela que tout lui rioit en ce tems-là. On le cherchoit, & il faut adjourdhui qu'il cherche les autres. Il est vrai que son retour me réjouït, mais c'est pour lui qui est mon ami, plus que pour moi ; car quoi qu'on puisse tirer des conséquences du plus au moins je n'ai point de pere mourant. Ce n'est pas que je n'aye bonne espérance ; car enfin le

Roi eſt juſte, & il y a préſentement peu de gens qui ne s'étonnent de la durée de mes malheurs. La Cour ne perd rien en moi, & je ne perds pas trop en elle, ſi elle étoit faite autrement qu'elle eſt, nous y perdrions tous deux.

J'ai grand impatience du retour de notre ami le Duc de S. Aignan. Il verra ce qu'il y aura à faire pour moi. Quand Madame de Monglas vous mande qu'on devroit bien me faire revenir à cette heure que les éxilez ſont en bonheur, elle veut vous faire parler là-deſſus, & ſavoir ſi l'on n'en dit rien. C'eſt la choſe du monde qu'elle craint le plus, & j'en ſuis fort perſuadé.

CVIII. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Mortier S. Jean, le 2 Novembre 1671.

LE tems qu'il fait eſt ſi propre à déborder les vingt-neuf riviéres que vous avez à paſſer, Monſieur, pour aller de Buſſy à Chaſeu, que bien que vous n'ayez que ſeize lieües à faire, je ſuis en peine de ſavoir comment vous aurez paſſé ce trajet. J'ai peur que la neige ne vous ait aſſiégé dans le Morvan en quelque gîte pareil à celui de Mailly la ville. Enfin la part que je prends à tout ce qui vous touche, me figure tous les accidents qui peuvent arriver à un auſſi grand équipage que le vôtre, & me fait craindre qu'ils ne vous ſoient arrivez. Ayez la bonte, Monſieur, de me tirer de peine en m'apprenant

nant vos avantures, car il n'eſt pas poſſible qu'il ne vous en ſoit arrivé.

CIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5. Novembre 1671.

J'AI été ſi long-tems ſans avoir l'honneur de vous écrire, parce que j'ai été fort incommodée de vapeurs. Quand la Raiſon ſe joint à la ratte, Monſieur, les vapeurs ne finiſſent pas ſi-tôt. Cependant quoi que je ne ſois pas tout-à-fait guérie, je me porte beaucoup mieux. Je vous envoye la réponſe du Pere Rapin. Je lui ai envoyé la copie de votre Lettre, comme vous me le mandiez. Je l'admire en vérité ; elle eſt admirablement bien écrite.

Le Comte de Guiche eſt en l'état que vous pouvez croire, voyant ſa Charge entre les mains de la Feuillade pour cinq cens mille livres. C'eût été aſſurément le dernier homme du Royaume qu'il auroit choiſi pour ſon ſucceſſeur. Le Roi en a donné ſix vingt mille écus à la Feuillade & un brevet de retenuë pour le reſte, afin qu'il pût trouver de l'argent. Quand les étoiles s'y mettent, elles couronnent les gens en dépit d'eux, ou tout au moins ſans qu'ils s'en mêlent. Ce n'eſt aſſurément pas le Comte de Guiche qui eſt changé, c'eſt la Cour qui eſt changée pour lui. Tout le monde le fuit, comme vous ſavez qu'autrefois tout le monde le cherchoit. Il avoit une Charge & une maîtreſſe, & il n'en a plus;

plus ; auſſi eſt-il ſi enragé qu'il ſe ſouhaite maintenant en éxil, comme il ſe ſouhaitoit il y a trois mois à Paris. L'Abbé de Choiſi va encore faire un voyage en votre pays à ce qu'il m'a dit ; pour moi j'ai peur qu'il n'aille voir Philis plûtôt que ſes fermiers. Mandez-moi, je vous prie, ſi vous ne lui en avez point découvert quelqu'une ; car il eſt tout propre à ne s'embaraſſer pas d'en avoir une à Paris, & une à Dijon. Quand il ſera guéri de l'amour, j'ai retenu la place de ſa premiére amie ; car je le trouve agréable & délicat & fort propre à l'amitié, s'il ne s'amuſoit point à l'amour. Pour Madame de Monglas, je vous aſſure, Monſieur, que vous ne m'en avez jamais rien écrit qui ſente l'indifference, ni par vos plaiſanteries, ni par vos vers, ni par vos plaintes ; elle eſt toûjours en poſſeſſion d'un poſte conſidérable chez vous, qui eſt votre mémoire. Vous faites ce que vous pouvez pour vous tromper, & les autres auſſi ſur ſon ſujet ; mais éxaminez-vous bien, vous n'êtes point pour elle comme pour les autres perſonnes que vous n'aimez pas. Mais enfin ſi elle vous a aimé, cela ſe doit il oublier ? Et un honnête homme ne doit il pas être plus ſenſible aux bienfaits qu'aux injures ? Si vous autres fripons ſongiez un peu combien il faut qu'une femme vous aime, pour faire une choſe autant contre elle-même qu'eſt celle de s'abandonner à vous, vous lui pardonneriez toutes les voyes qu'elle peut prendre pour ſe tirer de vos mains.

CX. LETTRE.

De Madame Boſſuet au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 6. Novembre 1671.

J'AI toûjours entendu dire qu'un malheur n'arrivoit jamais ſeul, & j'ai juſtifié ce proverbe; car à peine ai je été quitte de huit accès de fiévre tierce, que j'ai eu à eſſuyer la douleur d'avoir pendant trois ſemaines un frere que j'aime tendrement, & un enfant malades à l'extrêmité d'une maudite petite verole; & pour comble de maux, je reçus ſeulement hier la Lettre que vous m'avez écrite le ſeize du mois paſſé. Elle m'eût été d'un grand ſecours, Monſieur, dans le plus fort de mon affliction. J'eſtime trop les marques de votre amitié, pour qu'elles ne me donnent pas une égale joye en tout tems.

Il y a très-long-tems auſſi bien que vous, que je n'ai eu de nouvelles de notre ami l'Abbé : à dire le vrai, je lui devois bien des réponſes. Je lui écrivis hier, & je lui reproche comme un crime la négligence qu'il a pour vous. Cela eſt bien honteux à lui; il le ſeroit fort à moi, de ne vous avoir pas envoyé la réponſe du Marquis de V*** plûtot, après me l'avoir demandée, ſi je n'avois pas des excuſes trop légitimes; c'eſt un petit plaiſir que je vous ai retardé, & que je ſuis ſûre qui vous en fera plus à preſent qu'il ne vous en auroit fait, en me ſachant malade & affligée.

Je

Je ne ſai ce qu'eſt devenuë la Lettre de l'Abbé B* * *; vous n'y perdez pas grand' choſe. La réponſe que vous lui faiſiez pour moi, l'a tellement étourdi, à ce que me mande le Seigneur, qu'il ne ſait où il en eſt. Il étoit aſſez témeraire pour prétendre qu'une déclaration d'amour de ſa façon devoit être mieux reçûë. Enfin, il a donné la comédie huit jours durant, en récitant tout ce qu'il s'étoit imaginé que je lui devois répondre. Voyez, Monſieur, ſi je ne vous dois pas être bien obligée de m'avoir ſi fort aidée à faire ma Cour. J'ai eu beau dire que c'eſt une réponſe qu'une de mes amies a faite pour moi, on n'en veut rien croire, & on m'en donne tout l'honneur. A ce compte-là, je voudrois bien que vous fiſſiez toutes mes Lettres, j'aurois en peu de temps aquis la gloire de bien écrire.

Vous ne vous vantez pas que vous ayez vû une Pélerine à Sainte-Reine; je le ſai cependant. Dites la vérité, Monſieur, vous auriez crû manquer à l'ordre de Chevalerie, ſi vous n'aviez pas été rendre hommage à ſa beauté.

LETTRE DU MARQUIS DE V*** A MADAME BOSSUET

JE ſuis bien heureux que mon entremiſe ne vous ſoit pas deſagréable, & que le négociateur ait quelque part à l'honneur de la négociation. Mais, Madame, préparez-vous à voir durer mon emploi. La réponſe que vous m'avez faite me donne le goût du commerce: & quelque ennuyeux que ſoit le métier d'Ambaſſadeur, je conſens à être continué, pourvû que vous y conſentiez auſſi. Je ſai que je parle pour

un Prince accompagné de ſuccès heureux; & qu'au ſeul bruit de ſon nom mille choſes qui paroiſſent impoſſibles, ſe ſont trouvées faiſables & faciles; mais quelque fortune qui le ſuive, je craindrois que mon malheur ne fût un contrepoids à ſa bonne deſtinée, ſi quelques endroits de votre Lettre ne me raſſuroient un peu. Et quoi que vous ayez prétendu par là me rendre ſuſpect, ils ne laiſſent pas de me donner une confiance, qui me feroit aller juſqu'à la témerité de B * * *; & je comprens que ſi j'arrivois ce ſoir à Dijon, vous me verriez privé demain de cette bien-heureuſe ſanté dont vous vous vantez tant dans la Lettre que vous lui écrivez. Croyez-moi, Madame, c'eſt une erreur que de vouloir toûjours ſe porter bien.

Le trouble eſt fort ſouvent préferable au repos;
Iris, la vie oiſive en miſeres abonde.
Et je connois de certains maux
Dont on fait tous les jours les plus grands biens du monde.

CXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame Boſſuet.

A Buſſy, ce 9. Novembre 1671.

J'ETOIS extrêmement en peine de vous, Madame, quand j'ai reçu votre Lettre du ſix de ce mois, avec celle que le Marquis de V * * * vous a écrite. Enfin vous voilà hors d'intrigue, & moi d'inquiétude; vous & toute votre fa-

famille êtes en bonne ſanté, j'en ai la plus grande joye du monde, je vous ſupplie de le croire, & que je m'intereſſe fort à tout ce qui vous touche; je ne ſaurois m'empêcher de vous dire encore cela, quoi que je ne ſois pas un grand faiſeur de complimens.

Je vous rends graces de ne m'avoir envoyé la Lettre du Marquis de V * * * que quand vous vous portez bien, & que vous avez l'eſprit content, & je vous ſuis très obligé d'avoir eu aſſez de confiance en mon amitié, pour croire que cette Lettre me réjouït plus maintenant qu'elle n'eût fait, ſi je l'euſſe reçuë pendant que vous étiez malade & affligée.

Si on a trouvé la réponſe que vous m'avez fait faire à l'Abbé B * * * bien écrite, vous ne déſabuſerez jamais le monde qu'elle ne vienne de vous. On vous connoît trop, Madame, pour prendre le change là-deſſus; & vous même quand vous faites la modeſte, en ne voulant pas vous parer de la gloire d'autrui, vous ſavez bien que vous en avez de reſte, & votre modeſtie ne vous coûte guéres. Cependant je ne laiſſerai pas de vous ſervir de Secretaire quand il vous plaira; je ferai les Lettres où vous voudrez vous réjouïr, & vous vous réſerverez celles qui paſſent la raillerie. Je croyois que vous euſſiez fait déja réponſe au Marquis de V * * *, mais puiſque cela eſt encore à faire, voyez ſi vous vous accommoderez de celle que je vous envoye. Si vous voulez être plus douce, répondez-lui vous-même; je ne ſuis pas propre à vous faire parler tendrement aux autres.

Je ne me vante pas, dites-vous, d'avoir vû la belle Pélerine que nous avons euë à Sainte Reine

ne ; je ne vous en ai fait de ſecret, Madame, que parce que je ne vous ai pas écrit depuis qu'elle y a été. Je l'ai vûë, il eſt vrai, & je ne pouvois pas honnêtement m'en défendre, après les complimens qu'elle me fit faire en arrivant, quoique je ne l'euſſe jamais vûë : peut-être n'euſſe-je pas laiſſé de la voir ſans cela ; car comme vous dites l'ordre de Chevalerie demandoit cette viſite. Je ne l'ai pas trouvée ſi belle qu'on me l'avoit faite : du reſte quatre ans de Cour ne l'ont pas encore renduë la plus éveillée Demoiſelle de ce pays là ; cependant vous ſavez quel bruit elle y a fait.

Il eſt bien difficile que les gens de l'âge de Monſieur le Duc, de ſon rang & de ſon mérite, aiment long-temps en mêmes endroits. On leur fait tant d'avances, & ils ont tant de facilité à être infideles, qu'il leur eſt preſque impoſſible d'y réſiſter ; mais ces réflexions ne conſolent guéres les pauvres abandonnées, il n'y a que le tems capable de les guérir.

REPONSE POUR MADAME BOSSUET AU MARQUIS DE V***

SI l'on pouvoit faire ſes affaires ſoi-même, je ſerois d'avis qu'on ſe paſsât d'un Ambaſſadeur, mais s'il en faut un, je vous aimerois autant qu'un autre. Je ne ſai pas à quoi vous penſez de me mander que vous ſongerez beaucoup plus à vos interêts qu'à ceux de votre Maître. M'eſtimez vous aſſez peu pour croire que vous me plairez en faiſant une méchante action pour l'amour de moi ? Car vous ne pouvez pas douter que je ne tire la conſéquence, que qui eſt infidele à ſon Maître, le peut bien être à au-

d'autres. Au reſte, Monſieur, vous avez beau décrier la ſanté, c'eſt un bien que j'eſſayerai toute ma vie de me conſerver; je ne vous répons pas que j'en vienne toûjours à bout; car l'air eſt quelquefois ſi corrompu, & il eſt ſi difficile de n'avoir jamais de commerce qu'avec des gens ſains, qu'on ne peut s'aſſurer de rien ſur ce chapitre; toûjours y ferai-je de mon mieux, & ne ſerai je malade qu'à mon corps défendant.

CXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 13. Novembre 1671.

* J'AI apprehendé pour vous, Madame, de plus grands maux que des vapeurs dans l'inquiétude où j'ai été; j'euſſe bien voulu en être quitte pour cela. Ce n'eſt pas que je n'aye ouï dire à mille gens, que c'eſt un mal fort incommode, mais on n'en meurt pas; & cette aſſurance doit bien aider ceux qui l'ont, à n'être guéres malades.

Quand la Raiſon, dites-vous, ſe joint à la ratte, les vapeurs ne finiſſent pas ſi tôt; on ne ſauroit dire cela plus agréablement ni plus juſte. La Lettre du P. Rapin eſt du cinq Octobre, je ne ſai où elle a pû demeurer ſi long-temps. Il eſt toûjours le plus honnête ami du monde; je ne ſerai pas fâché qu'il faſſe voir à ſes bons amis la Lettre que j'ai écrite au Roi, mais je n'aimerois pas qu'elle courût le monde. Je ſuis bien-aiſe qu'elle ſoit à votre gré, car j'eſtime fort votre goût. Je croi

 com-

* *Voyez Lett. CIX.*

comme vous, que si le Comte de Guiche se fût choisi un successeur, il n'eût pas pris la Feuillade, & que celui-ci n'eût pas même songé de son chef à l'être; il a fallu que le Roi s'en mêlât. Mais disons la vérité, Madame, quoique peut-être nous aimions mieux le Comte de Guiche que l'autre, le Roi a raison d'aimer mieux la Feuillade, que le Comte de Guiche. Ce n'est pas que la Feuillade ne soit fort heureux; véritablement il a cherché assez la fortune, mais les fautes qu'il a faites en la cherchant, ne l'ont pas empêché de la trouver. Il a persuadé au Roi qu'il l'aimoit, & le Comte de Guiche a fait croire à Sa Majesté le contraire. Voilà les véritables raisons de l'état des affaires de chacun d'eux. Cependant le Comte de Guiche est un homme de qualité qui a encore de grands établissemens, de l'esprit & du courage, & que je n'estime pas moins pour être Mafui de la plûpart du monde; au contraire, Madame, je croi qu'il est de ces gens à qui il ne manquoit que d'être malheureux, pour être les plus honnêtes gens de leur siécle. Vous verrez que l'adversité lui donnera les derniers traits. Pour peu qu'un galant homme vive, il arrive des conjonctures, où il faut que l'on compte avec lui; & cependant il passe le mauvais temps sans foiblesse & sans brutalité. Je vous ai dit plusieurs fois, Madame, que je songeois plus à rire & à vous faire rire de Madame de Monglas, qu'à vous persuader que je ne l'aimois plus; puisque je n'ai pû réussir, mon opiniâtreté a ses bornes. Si après avoir dit toutes mes raisons pour faire croire une chose, on ne la croit pas, je n'en parle plus, quoique je n'en pense pas moins. Pour répondre à ce que vous me mandez que je ne dois pas oublier que Madame de Monglas m'a aimé,
&

& qu'un honnête homme doit être plus ſenſible aux bienfaits qu'aux injures, je vous dirai, Madame, qu'il y a des honnêtes gens de tous les tempéramens; les bilieux ſe vengent, & les autres pardonnent; ceux ci font bien, & les autres ne font pas mal. Pour la vengeance, elle n'en vaut pas la peine, il faudroit que j'en fuſſe encore amoureux; mais quand je n'aurai rien autre choſe à faire, & qu'il me viendra quelque plaiſanterie ſur ſon ſujet, je ne la ſupprimerai pas.

CXIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A . . . ce 13. *Novembre* 1671.

JE ſuis fort obligé, mon R. Pere, à Monſieur le Premier Préſident de l'eſtime qu'il a témoigné avoir pour moi. Cela aide bien à me ſoûtenir dans ma mauvaiſe fortune, que de telles gens ne m'en eſtiment pas moins. Je lui écris ſur la perte qu'il a faite, que je n'ai appriſe que par vous. Mais, mon R. Pere, j'ai peur que vous ne me gâtiez avec vos loüanges. Je croi que vous apprehendez que tout le mal qu'on m'a fait depuis quatre ou cinq ans, ne m'ait donné des penſées de déſeſpoir, & que vous voulez m'en conſoler par vos éloges. Il eſt certain que votre approbation aide fort à la fermeté que Dieu m'a donnée, auſſi ferai-je toute ma vie tout ce que je pourrai pour la conſerver. Je vous prierai de me dire quelque jour votre ſentiment & celui de Monſieur le Premier Préſident ſur

* *A la Lett. CV.*

mes *Mémoires* ; mais je vous les mettrai moi-même entre les mains ; car je ne les exposerai pas au hazard de se perdre par les voyes que je vous les envoyerois d'ici. Je n'ai pas encore eu réponse de la personne qui a dû donner ma Lettre au Roi, je vous la manderai aussi-tôt que je l'aurai euë. Cependant Dieu m'a mis le cœur au meilleur état du monde pour celui de ma fortune. Je fais des pas pour la rétablir ; car je dois cela à ma famille, à mes services passez, & à ma réputation, mais je le fais sans impatience ; & prenant au pis tous les succès, je tâche à rétablir le desordre où j'avois mis mes affaires domestiques pour le service du Roi. Je fais des réflexions sur la folie des hommes, de se tant tourmenter pour des établissemens qui durent si peu. Je m'occupe à embellir mes maisons ; j'entretiens un commerce agréable avec mes bons amis ; & enfin les jours se passent, sinon avec d'aussi grands plaisirs qu'on en a à la Cour, au moins avec mille fois moins de peine. Voilà, mon R. Pere, la vie que je fais, & par où je prétens survivre à ma mauvaise fortune : si je suis trompé, j'aurai la consolation en mourant de finir une vie qui a toûjours été malheureuse.

CXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Limoges.

A Chaseu, ce 15. Novembre 1671.

*LES avantures de notre voyage, Monsieur, sont innombrables. Je n'entreprendrai pas de

* Voyez Lett. CVIII.

de vous en faire le récit ; Je vous dirai ſeulement, qu'à un cheval près qui a crévé, tout le reſte ſe porte bien. Nous n'avons été que quatre jours en chemin ; quand nous croyions en être cinq, nous ne connoiſſions pas nos forces. Nous avons fort parlé de vous dans notre voyage ; il ne nous arrivoit pas un accident que nous ne vous ſouhaitaſſions pour le partager. Si vous voulez encore de plus ſûres marques de notre tendreſſe vous n'avez qu'à les venir chercher ici, où nous vous attendons avec impatience.

CXV. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Decembre* 1671.

N'AIEZ pas peur de ma Lettre pour Meſdemoiſelles vos filles, Monſieur, il y a un mois que je ſors depuis ma petite verole, je n'en ai point été marquée. Elle ne fait mal à perſonne cette année, que de faire mourir d'ennui les pauvres convaleſcens, que perſonne ne veut ſeulement apercevoir On écriroit ſi quelqu'un vouloit recevoir les Lettres, mais il n'y a que des gens de quatre vingt dix ans, avec qui on oſât avoir commerce, & le remede ſeroit pire que le mal. J'ai donc paſſé ma quarantaine dans une retraite dont je ſuis toute abrutie. J'étois réduite à joüer le ſoir au hére avec mes femmes & mes laquais. Après tous ces maux je me trouve trop heureuſe de n'être ni morte ni affreuſe. Je ne vous manderai point de nouvelles, car

à moins qu'elles ne m'eussent été dites par mon génie, je n'en puis savoir aucune, mais j'ai rarement des conversations avec lui.

CXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Chaseu, *ce* 15. *Decembre* 1671.

VOUS venez d'avoir la petite verole, Madame? J'ai été ravi d'apprendre par vous, que vous vous en portez bien, & par nos amies qu'elle n'a pas touché à votre beau teint: c'eût été grand dommage. Vous allez être aussi aise de revoir le monde, que si l'on vous sortoit d'un Couvent à dix-huit ans, & vous gouterez bien mieux les plaisirs & la liberté, après le jeûne que vous en venez de faire. Pour votre beauté, Madame, vous l'auriez pû perdre, sans que je vous en eusse moins aimée, l'amitié n'y regarde pas de si près. Je puis même vous assurer que si j'avois été votre amant, je vous aurois laissé la liberté de devenir laide impunément. Iris n'a pas fait de même, je l'aimai devenuë laide, & elle cessa de m'aimer quand je devins malheureux. Je me passerai fort bien des nouvelles du monde, Madame, quand vous m'écrirez d'aussi jolies Lettres que la derniere que j'ai reçuë de vous.

CXVII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. *Novembre* 1671.

ENFIN, Monſieur, j'arrive d'un voyage de Normandie; & comme j'y allois pour ſauver le reſte de mon bien j'étois partie avec précipitation, & ſans avoir le tems de rien dire à perſonne. Je n'en ai pas beaucoup; mais enfin quoi qu'on aît, on ne laiſſe pas d'être allarmé quand on court hazard de le perdre. Et, comme dit Madame de Cornuel, un gueux à qui on prend ſon écuelle de bois, eſt auſſi affligé qu'un Roi à qui on prend ſa Couronne. Comme je n'y devois pas tarder, on ne m'y a envoyé nulles Lettres, & j'ai trouvé les deux vôtres à mon retour. Vous ne ſauriez croire combien elles m'ont touchée. Se moque qui voudra de moi, je croi que vous avez de la tendreſſe pour vos amis; & c'eſt bien une autre affaire, j'en ai pour vous auſſi. Les Dames ſages & réglées ont permiſſion de vous dire cela, même bien des années avant qu'on vous appelle le bon homme Buſſy. J'ai trouvé Monſieur de Lauſun perdu à mon retour. On dit qu'il ſouffre ſa priſon fort impatiemment, & qu'il s'eſt fait une playe horrible au ventre. Cela fait voir que ce ſont deux ſortes de courages differens, que celui qu'il faut pour ſouffrir la priſon, & celui qu'il faut pour aller à la brêche. On vient de donner ſon Gouvernement de Berri à Monſieur

de M *** qui dit au Roi lorſque Sa Majeſté le lui donna; qu'il ne croyoit pas qu'il fut permis à un homme d'honneur d'accepter le bien d'un homme vivant. Le Roi le loüa, & l'aſſura que Monſieur de Lauſun n'avoit ce Gouvernement que par commiſſion. Je ne vous parlerai plus de Madame de Monglas ; car vous êtes ſi accoûtumé à gronder en parlant d'elle, qu'en m'écrivant vous me grondez moi-même qui n'en puis mais.

CXVIII. LETTRE.

De Madame Boſſuet au Comte de Buſſy.

A Dijon, *ce* 19. *Decembre* 1671.

A MON retour ici d'un voyage que j'ai fait, j'ai trouvé votre Lettre du mois paſſé, qui m'a fait tout le plaiſir que tout ce qui vient de vous a accoûtumé de me faire. Je ne ſai pas, Monſieur, ſi ce que je vous dis n'eſt point un peu trop doux; mais il eſt dit, & avec mes amis il ne m'eſt pas poſſible de meſurer mes paroles.

Je ne vous écris que pour vous dire que je ſuis arrivée, je vous ferai réponſe quand je ſerai un peu remiſe de la fatigue que je viens d'avoir; mais je ne puis remettre plus tard à vous dire que je n'ai jamais rien lû qui ſoit ſi à mon gré que la Lettre que vous avez écrite pour moi. Je vous ſuis très-obligée de vouloir bien être mon Secretaire; ce que vous me dites là-deſſus eſt pourtant bien malicieux, & ſi vous me fâchez, je vous ferai faire les réponſes que vous croyez qui

qui passent la raillerie; & en dépit que vous en ayez, je vous forcerai à me faire parler tendrement.

CXIX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame Bousset.

A Chaseu, ce 22. Decembre 1672.

J'ETOIS en peine de vous, Madame, lorsque j'ai reçu votre Lettre; je craignois quelque rechute d'un frere ou d'un enfant, & j'aurois soupçonné toutes choses, avant que de soupçonner un voyage en cette saison. Mais quel est ce voyage, Madame? Ne suis-je pas assez de vos amis pour que vous me le disiez? Vous feriez mieux de vous en attirer une obligation, aussi-bien croi je le savoir. Cependant si vous ne me le voulez pas dire, je ne vous en parlerai plus; si vous ne me donnez pas lieu de montrer ma discretion à bien garder vos secrets, je vous la ferai voir au moins à ne vous pas trop presser à me les dire. Vous azez raison de n'examiner pas vos paroles avec vos amis, & vous me faites le plus grand plaisir du monde, de me mander que tout ce qui vient de moi, vous en fait. Pour moi j'ai reçu quelquefois des Lettres de maîtresses que j'aimois fort, qui ne me plaisoient pas tant que les vôtres, & qui ne me touchoient pas davantage. Je suis bien-aise que la Lettre que j'ai écrite pour vous au Marquis de V*** soit à votre gré; elle étoit au mien aussi, mais je n'en voulois rien témoigner en vous l'en-

voyant, ſachant bien que ce qu'il y avoit de délicat, n'échaperoit pas à votre jugement. Sur ce que je vous ai mandé que j'étois prêt de faire toutes vos Lettres badines ; & que je vous laiſſerois le ſoin de celles qui paſſeroient la raillerie, vous me menacez de me forcer à faire même celles-ci. Je ſens bien, Madame, que je ferois tout ce que vous voudriez, mais ce ne ſeroit pas ſans qu'il ſe fît un grand combat dans mon cœur entre la complaiſance que j'ai pour vous, & une certaine amitié tendre qui n'eſt jamais ſans jalouſie. D'ailleurs je ne vous réponds pas que j'y réuſſiſſe auſſi bien qu'aux autres; les Lettres paſſionnées de commande ne valent jamais rien.

CXX. LETTRE.

Du Comte du Buſſy à Monſieur de Pompone.

A Chaſeu, ce 24 Decembre 1671.

JE vous aſſure, Monſieur, que je prens la plus grande part du monde aux graces que vous avez reçûes du Roi, & que je n'aurois pas été ſi long tems à vous en faire mon compliment; ſi je n'avois appris que vous n'étiez pas revenu de votre Ambaſſade ſi-tôt après. Vous voulez bien que je vous diſe, Monſieur, que le choix que Sa Majeſté vient de faire de vous, eſt une de ces actions qui lui attirent les loüanges publiques ; & quoi que mille gens vous l'ayent dit, votre bonne fortune vous auroit pû faire douter de leur ſincerité, ſi vous ne ſentiez bien

bien qu'ils ont eu raiſon de le dire. Pour moi je le dis comme je le penſe, parce que perſonne ne vous eſtime plus que je fais, & n'eſt plus aſſûrément, &c.

CXXI. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 26. Juin 1672.

J'AI reçu votre Lettre avec grande joye, car elle m'a tiré de la peine où j'étois de ne point recevoir de vos nouvelles depuis long-tems. Elle m'a fait encore un autre plaiſir; c'eſt que je vous ai trouvée plus gaie qu'à l'ordinaire, & j'ai jugé que vous aviez laiſſé vos affaires en bon état. Les gens qui ſe moquent de vous quand vous vous attendez à ma tendreſſe, ſont de ſottes gens. S'ils me connoiſſent fort, ils parlent contre ce qu'ils ſavent; & s'ils ne me connoiſſent guéres, ils ſont fort injuſtes de decider ſur les ſentimens de mon cœur. La nature m'avoit fait tendre pour tout le monde; mais le monde m'a endurci pour lui, hors pour mes amis, pour leſquels j'ai ramaſſé toute ma tendreſſe. Vous me faites donc juſtice de m'aimer, & j'ai pû toute ma vie être appellé le bon homme Buſſy pour mes amis. Il eſt vrai que je me ſuis fait un petit air malin, pour me faire craindre des gens dont je mépriſois l'amitié; mais cela eſt aquis, comme je vous ai déja dit, & la tendreſſe eſt naturelle. Je comprens fort bien le déſeſpoir de Monſieut de Lauſun. J'étois aſſez comme cela, les

* *A la Lett. CXVII.*

les premiers mois que j'étois à la Bastille, mais non pas jusqu'à me tuer ; car il faut qu'un galant homme prenne son parti, & cherche de la gloire à souffrir constamment sa disgrace. J'estime fort la réponse que M*** a faite au Roi sur le Gouvernement de Berri qu'il lui donne. Elle est d'un fort honnête homme, & le Roi ne l'est pas moins d'avoir pris cette réponse comme il a fait. Comment vous gronderois-je en vous répondant sur Madame de Monglas que je ne la gronde pas elle-même? Il faut être en colere pour gronder, & je ne veux que plaisanter sur la belle.

CXXII. LETTR.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Chaseu, ce 27. Decembre 1672.

ENFIN, Madame, vous venez d'avoir la petite verole; mandez-moi comment elle vous a laissé le teint. Un amant seroit plus inquiet que je ne suis là-dessus; pour les amis ils ne songent qu'à la vie en pareille rencontre. Quelque outrage pourtant que vous ait fait ce vilain mal, vous ne m'auriez pas perdu si j'avois été votre amant; vous savez les preuves que j'ai données sur cela de ma constance. Et voici la maxime que j'en fis:

Lors que deux vrais amans se sont trouvez aimables,
Rien de leur passion ne les peut affranchir;
Devenir laids, Iris, devenir miserables,
Tout cela ne fait que blanchir.

Iris

Iris n'a pas fait comme moi; je l'aimai devenuë laide, & elle cessa de m'aimer quand je devins malheureux. C'est pour me réjouïr avec vous, de vous savoir délivrée d'un mal si dangereux que je vous écris, & j'ai bien de l'impatience d'apprendre de vous, si je me pourrai réjouïr de ce qu'il ne vous aura point laissé de fâcheux restes.

CXXIII. LETTRE.

Du Duc de Montausier au Comte de Bussy.

A S. Germian, ce 2. Janvier 1672.

JE suis persuadé, Monsieur, qu'il vous est plus agréable de me donner des marques de votre amitié dans des choses avantageuses que dans des occasions de douleur. Mais comme on est bien plus touché de ses malheurs que de sa bonne fortune, je vous suis encore plus obligé de vous être plus interessé à l'extrême affliction où je suis de la mort de Madame de Montausier, que si vous m'aviez fait la même grace en une occasion de joye. Croyez bien, Monsieur, que j'en aurai toute ma vie une extrême reconnoissance, & que je prendrai toûjours un très-sensible intérêt à tout ce qui vous peut arriver, car vous n'avez pas un de vos serviteurs qui vous honore plus que je fais, & qui vous soit plus assuré que moi.

CXXIV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. Janvier 1672.

DEPUIS la derniére Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, Monſieur, j'ai eu une pleuréſie dont j'ai crû mourir ; je ne me ſerois pas trouvée trop malheureuſe de le faire, car je paſſe la vie aſſez deſagréablement. Au reſte, Monſieur, je vous dirai, moi qui viens des portes du trépas, qu'en cet état là les penſées de l'Eternité ſont terribles, & la vie & le monde paroiſſent bien peu de choſe. Cependant me voilà guérie; il faut encore ſonger à vivre, & vous ſouhaiter cette année ici plus heureuſe que l'autre. Le Roi ne fait point le voyage de Champagne, & l'on croit fort la paix malgré notre grand armement. Tout le monde craint Sa Majeſté: quand il eſt queſtion de dégainer, on lui donne tout ce qu'il demande. Adieu Monſieur, faites-moi toûjours l'honneur de m'aimer. Perſonne, ſi j'oſe m'en vanter, ne le mérite comme moi, & n'eſt plus zelée pour vos interêts aſſurément.

CXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 6. Janvier 1672.

MON fils donna votre Livre, mon Reverend Pere, à un Gentilhomme de mes amis pour

pour me le faire tenir, ſans lui dire qui le lui avoit donné. L'Epitre à Monſieur l'Avocat Général de Lamoignon, & le ſujet du Livre, me firent ſoupconner que vous l'avies fait. Je crûs qu'il n'appertenoit qu'à vous à faire des réflexions ſur l'Eloquence; & la Lettre à Monſieur de Lamoignon me fit ſonger à l'amitié que vous aviez pour Monſieur ſon Pere. Mais je n'eus pas lû la premiére partie que je vous y reconnus tout-à-fait, & je vous admirai juſqu'à la fin du Livre. Il eſt vrai, mon Reverend Pere, que vous y êtes par tout admirable. Vous n'êtes pas comme ces gens dont vous parlez, qui ne font rien de toutes les bonnes choſes qu'ils enſeignent. Dans le même tems que vous donnez des préceptes de l'éloquénce, vous les éxecutez. Où la matiére eſt belle d'elle-même, vous vous contentez d'une expreſſion aiſée: où le ſujet n'eſt pas ſi heureux, vous l'embelliſſez par un tour fin & délicat; & par tout vous avez cette juſteſſe de ſens, que vous dites ſi bien que le peuple ſent, mais que les habiles gens ſont ſeuls capables de remarquer. Je ne ſai, mon Reverend Pere, s'il n'y a pas un peu de vanité à moi, de vous dire qu'on ne peut trouver tout ce que vous écrivez auſſi beau que je le trouve, ſans être en quelque façon capable de faire ce que vous enſeignez. Mais je ſuis ſincere avec mes bons amis. Comme je vous dis du bien de moi, je vous en dirois du mal, s'il s'en préſentoit l'occaſion. Par exemple, je vous avouë que j'ai trouvé juſqu'ici la Théologie ſéche, ſévére & obſcure entre les mains de tout le monde; mais aujourdhui elle me paroît douce, agréable & intelligible entre les vôtres. Pour mes *Mémoires*, mon Reverend Pere, je vous ai

ai déja mandé que je vous les voulois donner à lire moi même, parce que c'étoit des choſes que je ne pouvois pas mettre au hazard d'être perduës par la voye des Meſſagers, outre qu'ils étoient fort amples ; mais je ne deſeſpere pas de vous les porter bien-tôt car le Roi eſt bon & juſte. Voilà cependant une Lettre que je viens de lui écrire, dont je vous prie de me mander votre ſentiment, & de me croire à vous plus que perſonne du monde.

CXXVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 9. Janvier 1672.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que la pleuréſie ne vous ait pas fait plus de mal que la petite verole à notre amie, & même que j'aye ſû votre guériſon avant votre maladie, cela m'a ſauvé bien des inquiétudes. Je n'aime pas que vous me diſiez que vous n'auriez pas été trop malheureuſe de mourir ; car comme un des plus grands plaiſirs que j'ai dans le monde ; c'eſt d'avoir des amis ; il me dégoûtent de la vie quand je voi qu'ils ne s'en ſoucient pas. & je ne veux pas en être dégouté. De la maniére dont vous parlez, Madame, je voi bien que vous craindriez autant la petite vérole par la ſolitude qu'elle cauſe, que par les autres inconvéniens. Pour moi quand je ſuis malade, je ſuis fort aiſe d'être ſeul & qu'on me laiſſe en repos,

* *A la Lett. CXXIV.*

repos, & il n'y a que des Médecins dont je crains d'être abandonné. Ces pensées de l'Eternité que vous avez trouvées si terribles quand vous avez été prête à mourir, je les ai souvent en la meilleure santé du monde. Savez-vous ce qu'elles me font, Madame? marcher plus droit, & réformer mes mœurs; mais je n'en suis pas plus chagrin, & j'observe tant que je puis le précepte de Salomon, *Bien faire & se réjouir.* Si ma fortune change, je ne serai guéres plus gai que je suis, & si elle s'opiniâtre à me persécuter, je n'en serai pas plus triste.

Je ne doute pas de la paix, & j'en serai fort aise, puisque c'est le Roi qui la donnera. Je l'aime quoi qu'il m'ait fait, parce que je l'estime infiniment, & que je croi qu'il n'en veut qu'aux vices qu'il croit que j'ai. Mais j'espere que Dieu qui a soin de moi, me fera connoître tôt ou tard à Sa Majesté tel que je suis, & que cela étant il m'aimera. Vous avez raison de dire que je le croi, & j'ai fait mettre sous un Portrait que j'ai de lui: LOUIS XIV. ROI DE FRANCE, LES DELICES ET LA TERREUR DU GENRE HUMAIN.

Cette inscription n'est-elle pas juste, Madame?

CXXVII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 9. Janvier 1672.

JE vous assure que je n'ai pas plus d'argent que j'en avois, & s'il vous a paru plus de gaye-

gayeté dans ma Lettre * qu'à l'ordinaire, elle ne venoit pas de mon abondance, elle venoit assurément de ce que j'avois reçu deux Lettres de vous, Monsieur, toutes pleines d'amitiez, à quoi je suis fort sensible; car enfin je croi de votre tendresse & de votre personne tout ce que vous m'en dites, & il est vrai que votre physionomie ne vous dément point; assurément vous êtes né avec de la bonté. J'entens fort bien ce que vous me dites de la malice que vous avez aquise pour vous parer de celle du monde, & il ne s'en faut rien qu'il ne me fasse maligne aussi, moi qui suis née la meilleure femme qui vive. L'Abbé de Choisi a justement fait comme vous dites, il m'a dit pour me satisfaire ce qu'il connoissoit que je voyois bien. Il y a deux mois que je ne l'ai vû; mais l'amitié n'a rien à dire quand l'amour parle, & je pardonne tout aux amans, & aux gens des Petites-Maisons. Madame de*** ne se console point de la mort de * * *. Je trouve cela honnête, quand on a aimé les gens pendant leur vie, de les regretter après leur mort; les amis du tombeau ne scandalisent point.

* *Lett. CXXI.*

CXXVIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 14. *Janvier* 1672.

POUR répondre à votre Lettre du 9. de ce mois, Madame, je vous dirai que je suis fort fâché de m'être trompé au sujet de votre joye,

joye, parce que si c'eût été l'argent qui en eût été cause, vous en seriez plus à votre aise, & vous ne m'en aimeriez pas moins.

Vous me mandez qu'il ne s'en faut rien que le monde ne vous fasse maligne, aussi-bien que moi; je voi bien que vous voulez dire qu'il s'en faut peu, mais je le prens au pied de la lettre, & je croi que vous le seriez en un besoin. Je vous en estime davantage, car comme je ne veux cette malignité que pour la défensive, je tiens que c'est bassesse de cœur que de ne l'avoir pas.

Vous dites plaisamment que vous pardonnez tout aux amans, & aux gens des Petites-Maisons. Je demeure d'accord avec vous que c'est quasi la même chose: cependant il est certain qu'une passion aide bien à supporter & même à rendre insensibles les chagrins inséparables de la vie.

Vous dites fort bien, Madame, sur la douleur de Madame de *** que les amis du tombeau ne scandalisent point; & moi j'ajoûte: Les amis de la Bastille bien loin de scandaliser, ils honorent; cependant on ne voit guéres de morts ni de prisonniers aimez, comme vous savez.

CXXIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Janvier 1672.

JE soupai hier en débauche avec Madame d'Usez & Mademoiselle Deportes. La Duchesse a une fille de treize ans qui est la plus belle

belle chose du monde & qui a plus d'esprit qu'une fille n'en a d'ordinaire à vingt ans. Monsieur d'Autun a fait l'Oraison funébre de Madame la Princesse de Conti qui est morte d'apoplexie; elle menoit la vie d'un Ange. Il y a un million de morts. La Comtesse de Fiesque s'est mise dans un Couvent à celle de Madame de Guerchy sa Fille qui est morte prête d'accoucher, pour avoir vû le feu à sa cheminée. La Comtesse est bien embarassée d'une affliction. Monsieur le Chancelier Séguier est mort fort chrétiennement avec toute sa Raison. Monsieur de Tulle mon bon ami l'a assisté à la mort & m'a conté tout cela. Il le chargea de ses derniers complimens au Roi. Mais ce qui vous paroîtra extraordinaire; c'est qu'il est mort avec trente mil livres de rente moins qu'il n'avoit quand il fut fait Chancelier il y a trente neuf ans.

Madame de Montmorency sort de ma Chambre. La taille lui est devenuë comme à fansan Fosseuse, son teint plus éclatant que jamais. Enfin la Comtesse de Fiesque & elle sont dans les plus beaux jours de leur vie, & moi dans les plus tristes de la mienne, mais toûjours très-zelée pour votre service.

CXXX. LETTRE

Du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

De Chaseu, ce 18 Janvier 1672.

VOICI le Comte de Limoges mon parent & mon ami que je vous présente, Mada-

dame. Quand il ne feroit pas fils de Monfieur de Chandenier votre ami, je croi que vous le plaindriez fi vous le connoiffiez autant que je le connois. Il a trop peu vêcu, pour que je vous faffe fon éloge, & fi je l'avois fait à l'âge qu'il a, il faudroit y faire de grandes additions, quand il aura foixante ans.

Mais enfin, Madame, il a un beau naturel; il fait des réflexions; & il paroît avoir la plus grande envie du monde d'être un Chevalier accompli. Adieu, Madame, le Gentilhomme qui vous a rendu ma derniére Lettre, me vient de mander que vous étiez au lit avec un rhume; j'en fuis en peine; mandez-moi promptement comme vous vous portez, & croyez bien que perfonne ne vous aime plus que je fais.

CXXXI. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buffy.

A Paris, ce 21. Janvier 1672.

ON n'eft jamais à plaindre, Monfieur, d'attendre long-temps vos Lettres, car on eft toûjours bien récompenfé de fon attente. Quoique je fois peu fenfible aux loüanges contre lefquelles je me fuis endurci, je ne laiffe pas d'être touché des vôtres, & me favoir un peu de gré d'avoir mérité votre approbation. Il me paroît qu'elle eft fincere, par ce que vous en avez écrit à Mademoifelle du Pré. Elle & moi nous nous fîmes hier un grand plaifir de parler à l'envi l'un & l'autre de votre mérite. Je fuis bien-

aiſe que vous la connoiſſiez. Votre commerce avec elle & avec un bon homme comme moi, peut vous rétablir dans le public ſur la bonté. Elle m'a aſſuré que vous étiez vous-même un très bon homme; j'en ai eu de la joye; car comme j'ai un peu d'expérience dans le monde que je connois très-bien, je ne ſuis plus ſenſible à rien qu'à la bonté, & je compte l'eſprit pour peu de choſe, quand ce n'eſt que de l'eſprit. Adieu, Monſieur, aimez-moi un peu, je le mérite par mon ingénuité. Je me fais un grand plaiſir de l'eſpérance que vous me donnez de me faire voir vos *Mémoires*. Je ſuis avec un reſpect ſans égal à vous.

CXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, *ce* 22. *Janvier* 1672.

TANT que vous ferez des débauches comme celle que vous me mandez, Madame, votre ſalut & votre ſanté n'en pâtiront point. Il y a un certain âge où l'on croit impoſſible de ſe réjouïr ſans incommoder l'un ou l'autre. La petite d'Uſez ſera bien heureuſe d'apprendre de bonne heure comment il faut faire pour être contente en ce monde ci & en l'autre.

Il n'appartient qu'à des vies comme a été celle de Madame la Princeſſe de Conty de mourir de mort ſubite. C'eſt la plus heureuſe ou la plus funeſte de toutes les morts. Mais le danger de l'al-

* *Voyez Lett. CXXIX*,

l'alternative la doit faire craindre; cependant je ne puis m'empêcher de la desirer, & je demande à Dieu tous les jours de m'en rendre digne pour le Ciel.

Monsieur d'Autun avoit une ample matiere pour faire une belle Oraison funebre, & son grand talent est pour ces sortes de discours. Celle de Monsieur de Candalle étoit plus difficile. C'est la plus délicate & la plus parfaite chose que j'aye vû en ces sortes de sujets : il avoit à parler de l'homme du Royaume le plus galant, & sans blesser la vérité ni la sainteté du lieu, il a fait de lui l'éloge d'un prédestiné.

Je plains bien la pauvre Comtesse d'avoir perdu sa fille & d'être obligée d'être triste. Je croi que sa joye lui est bien aussi chere que ses enfans. La Comtesse de Guiche perd beaucoup à la mort du Chancelier, il l'aimoit fort, j'en suis très fâché pour tous deux. Le Chancelier a été de mes amis dans tous les temps, il a assez vêcu pour apprendre à bien mourir.

C'est un conseil à donner cette année aux Demoiselles, de chercher à prendre la petite vérole; non seulement elle ne tuë point, mais elle embellit, la Maréchalle d'Humieres le vient d'éprouver, aussi bien que Madame de Montmorency.

CXXXIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Bussy, ce 24. Janvier 1672.

JE trouve fort plaisant, mon Cousin, que ce soit précisément dans la chambre de notre petite

tite Sœur de Sainte Marie, que l'envie me prenne de vous écrire. Il sembleroit quasi que notre amitié fût fondée sur la sainteté de notre grand' mere. Le moyen d'en juger autrement, en voyant que tant d'autres lieux où je vous ai vû, me font moins souvenir de vous que celui-ci où je ne vous ai vû de ma vie. Vous avez ici une fille qui contribuë à ce miracle. Elle n'est non plus sotte que si elle vous voyoit tous les jours, & elle est aussi sage que si elle ne partoit pas de Sainte Marie. C'est une créature dont le fonds est d'un Christianisme fort austere, chamarré de certains agrémens de Rabutin qui lui donnent un charme extraordinaire. Je doute que tous vos autres enfans vaillent mieux que celle ci. Mais en voilà assez pour lui donner de la vanité. J'ai été huit mois en Bretagne, pendant lesquels je ne me suis jamais trouvé assez d'esprit pour vous écrire. J'ai eu dessein de ressusciter notre commerce à mon retour, & je commence ici. Bon jour, bonne œuvre. Je ne vous dirai point de nouvelles, & je ne vous parlerai point du prochain. Vous savez tout ce qui se passe, au moins je le veux croire : car je ne croi pas qu'il soit trop sûr d'écrire de certaines choses. Il y a des Comedies nouvelles dont j'ai la vanité de croire que vous jugerez comme moi. Adieu, mon Cousin, vous ne sauriez croire combien je merite l'honneur de votre amitié.

CXXXIV. LETTRE.

*Reponse du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Chaseu ce 25. Janvier 1672.

JE commencerai ma réponse, mon reverend Pere, par l'endroit où vous me mandez que mon commerce avec Mademoiselle du Pré & avec un bon homme comme vous, peut me rétablir dans le monde sur la bonté, c'est à-dire, me faire passer pour meilleur que je n'y ai passé. Il faut que vous sachiez d'où m'est venuë cette réputation de méchant, que mille gens de la Cour qui ne l'ont pas, meritent mille fois mieux que moi. Premiérement je suis né bon & doux, & personne n'a ces deux qualitez avec ses amis en un plus haut dégré que je les ai; mais j'ai un air froid avec les gens que je ne connois pas, qui passe pour de la gloire; & cela à vous parler franchement, soûtenu d'un peu d'esprit & de courage m'a fait craindre. Ceux qui m'ont craint, m'ont haï, & ces ennemis n'osant m'attaquer d'une autre maniére, m'ont débité dans le monde pour un méchant homme qui n'épargnoit personne. Pour moi qui étois satisfait de ce que j'étois, & de la connoissance qu'en avoient mes amis, je ne me mettois guéres en peine de désabuser le public; au contraire tenant pour maxime, qu'à la Cour on traverse plus aisément les gens qu'on méprise que les autres, je laissois dire le monde, & je me contentois d'aimer fort le Roi, & de

* A la Lett. CXXXI.

le servir de mon mieux. Qelque jour je vous ferai convenir, sans vanité, que le mérite nuit plus à la Cour qu'il ne sert, & que hors les enfans de la fortune qu'elle éleve de quelque maniére qu'ils soient faits, la principale qualité qui avance tout le monde, c'est la bassesse. Mademoiselle du Pré ne me flatte pas trop de dire que je suis bon; mais je ne laisse pas de lui en être fort obligé: ce n'est pas cette loüange qui me la fait aimer; j'avois ces sentimens-là pour elle, avant que je susse la bonne opinion qu'elle avoit de moi. Vous me priez de vous aimer, mon R. Pere, je le fais du meilleur de mon cœur, mais il ne vous déplaira pas que ce soit à votre mérite plûtôt qu'à vos priéres que je donne mon amitié. Je vous assure que je n'aime personne plus que vous.

CXXXV. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A ce 28. Janvier 1670.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, ce qui fait que vous m'écrivez du Couvent où vous ne m'avez jamais vû, plûtôt que de mille autres lieux où vous m'avez vû mille fois? C'est que ma fille vous y fait ressouvenir de moi, & qu'étant bien tôt lasse des matieres qu'on traite en ces lieux-là, vous usez une partie du temps de votre visite à faire une Lettre à son pere. Ainsi, Madame, tout ce que j'en puis juger, c'est que vous aimez mieux parler au monde qu'à moi; mais

* *A la Lett. CXXXIII.*

mais que vous aimez mieux me parler qu'à Dieu. Vous en conviendrez si vous êtes sincere. Quand j'ai lû l'endroit où vous me mandez *que ma fille n'est non plus sotte que si elle me voyoit tous les jours, & qu'elle est aussi sage que si elle ne partoit pas de Sainte Marie*, je croyois qu'il y eût: *aussi sage que si elle ne m'avoit jamais vû.* Car effectivement une Demoiselle peut devenir agréable à me pratiquer : mais il est difficile qu'elle devienne par là bonne Religieuse. Ma fille en est une, à ce que j'ai appris par d'autres que par vous ; & le témoignage que vous me donnez des agrémens de son esprit, est ce qu'on appelle, l'Approbation des Docteurs. Ses sœurs ont aussi leur merite ; & si ma disgrace leur a fait perdre des avantages du côté de la fortune, elle leur en a donné du côté de la bonne nourriture, & de l'esprit. Vous me deviez écrire de Bretagne : nous y avons perdu tous deux. Vous vous moquez de me mander que vous ne vous êtes pas trouvée assez d'esprit pour cela. Songez-vous à faire de belles Lettres pour moi ? Il me paroît qu'elles ne le peuvent être dès qu'on y songe. Il est vrai que je sai ce qui se passe : mais je ne le saurois point, si tous mes amis avoient sur cela autant de prudence que vous.

CXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de T . . .

A Chaseu, ce 22. Février 1672.

JE suis bien fâché de votre incommodité, mais j'espere qu'elle vous aura quitté à pré-

ſent. Pour moi je me porte le mieux du monde. Dieu n'afflige pas les ſiens de tous points : aux uns il donne la goutte à Paris ; aux autres l'exil & la ſanté. Enfin nous avons la guerre, j'en ſuis bien aiſe ; car outre la gloire qui en reviendra au Roi, peut-être cela donnera-t-il occaſion à ſes bons ſerviteurs, de lui témoigner leur zele pour ſon ſervice. J'eſpere que nous nous verrons cet automne, ſi Dieu n'en diſpoſe pas autrement. Pour le bruit qui court que je ſuis dévot, je vous dirai que je ſuis bien loin de l'être, mais il n'y a pas de Chartreux au monde plus retiré que moi. Adieu, mon cher, je ſuis plus à vous qu'à qui que ce ſoit. Je vous conjure de n'en pas douter.

CXXXVII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27. *Février* 1672.

PLus je reçois de vos Lettres, Monſieur, & plus je trouve de bonté, de véritable vertu & d'honnêteté dans votre procedé & dans votre commerce ; & quand on a un peu de vertu, on ne doit être ſenſible qu'à cela. Ainſi, Monſieur, vous pouvez juger par là combien je reſſens l'honneur que vous me faites, & l'état que je fais d'avoir quelque liaiſon avec vous. C'eſt à moi à me rendre digne de cet honneur par mon ingenuité ; car de la maniére que je vous comprens, on doit fort vous plaire par là. Je ne vous ferai pas de grands diſcours pour

cette fois. Je vous envoyerai mon Livre de dévotion que je vous ai promis, au commencement du Carême. Je ſuis avec bien du reſpect à vous.

CXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 1. Mars 1672.

JE vais vous dire, Madame, qui ſont les amis généreux que ma diſgrace n'a pas rebuté de donner quelquefois mes Lettres au Roi ; mais je vous demande le ſecret, & pour tout le monde ſans en excepter un ſeul. C'eſt Madame de Thiange & Meſſieurs de S. Aignan & de Noailles, tour à tour. Ils ne diſent rien de moi en donnant mes Lettres, car le Roi me connoît aſſez ; & s'il ne m'a pas encore fait retourner, ce n'eſt pas qu'il ne me croye avoir quelque mérite pour la guerre; mais c'eſt qu'il a croyance en des gens qui ne m'aiment point, & qu'il croit pouvoir battre les Hollandois ſans moi; ce que j'avouë franchement ſans m'en eſtimer moins, car il les battroit bien ſans Monſieur le Prince & ſans Monſieur de Turenne. Pour la gayeté de M**** elle ne ſignifie rien bien ſouvent. Vous autres Dames, vous ne prenez pas longtems les matiéres à cœur, & je ſuis de l'avis de Saraſin :

Peu de femmes vont à l'école
De la veuve du Roi Mauſole.

Pour revenir à moi, je vous dirai, Madame, qu'il faut ſe donner patience, juſqu'à ce qu'il arrive quelque changement dans les perſonnes ou dans les affaires, & cependant s'adreſſer directement au Roi, & lui faire des offres de ſervice aux occaſions, qui peuvent être bien reçues lorſqu'on y penſera le moins. Monſieur de Turenne ne m'aime point; la Feuillade & le Maréchal de Crequi m'ont toûjours envié juſqu'à ma diſgrace. Je ne les tiens pas aſſez généreux pour me ſervir de leur mouvement, & je ne ſuis pas aſſez foible pour les en prier. Notre ami eſt long-tems hors de la Cour; je penſe qu'il y reçoit ſi peu de ſatisfaction, qu'il ne peut gagner ſur lui d'y demeurer. Si ſes affaires n'étoient pas encore faites, il pourroit être blâmable de ne ſe pas contraindre, de ne pas tâcher de réchauffer le Maître; mais il a du bien & des honneurs dont il jouït avec douceur dans la Province, au lieu des couleuvres qu'il avaleroit à la Cour. Il y avoit deux mois que vous n'aviez vû l'Abbé de Choiſi quand il retourna l'autre jour chez vous. Pour moi il y en a ſix qu'il ne m'a écrit. Mais, comme vous dites fort bien, l'amitié n'a pas le mot à dire quand l'amour parle; cela m'obligera de ne me pas plaindre. Je ne ſuis pas trop ſurpris de l'eſprit de Mademoiſelle d'Uzez, & je tiens que cela n'en fait pas plus d'honneur à ſa Maiſon. Madame ſa mere a toûjours hanté bonne compagnie.

CXXXIX. LETTRE.

De Monſieur de Marigny au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 4. *Mars* 1672.

NE reviendrez-vous point à Paris, Monſieur? Je voudrois que vous y vinſſiez faire un auſſi long ſéjour que l'a été votre abſence. Vous y trouveriez bien des embelliſſemens, qui le rendent encore plus agréable qu'il n'étoit. On ne laiſſe pas d'y mourir comme l'on faiſoit auparavant, les morts ſubites y ſont fréquentes. On a danſé des balets, on a fait toutes ſortes de réjouïſſances à l'arrivée de Madame & l'on fait en même tems des préparatifs de guerre. Il n'y a que le Roi qui puiſſe ſoutenir avec tant de grandeur, les dépenſes de la guerre & celles de la paix.

CXL. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame Boſſuet.

A Chaſeu, *ce* 4. *Mars* 1672.

JUSQU'A huit jours près d'ici, j'ai été en peine de votre ſanté, Madame, ſur ce que je ne recevois plus de vos Lettres. Mais m'étant informé de vous à des gens qui venoient de Dijon; & ayant ſû que vous vous portiez le mieux du monde, j'ai changé mon inquiétude

en de la colere, non seulement de ce que de propos déliberé vous ne m'écrivez plus, mais encore de ce que j'ai été allarmé pour une ingrate. Tout ce petit préambule a l'air d'un reproche amoureux, & je ne pense pas qu'à cause de cela, il en doive plûtôt déplaire; au contraire l'amitié est plus parfaite, plus elle approche de l'amour. Mais enfin, Madame, sans entrer dans la discussion de mes sentimens, confessez que vous avez tort, & que quand je ne serois que votre ami, je vaux plus de soins que vous n'en avez de moi. En voici assez pour un homme incertain de sa destinée. Si je vous ai tout à-fait perduë, je ne dirai plus mot. Si vous n'êtes qu'égarée, & qu'il me paroisse que vous vouliez marcher plus droit à l'avenir, j'en serai ravi, & je redoublerai de soins pour vous, & d'envie de vous plaire.

CXLI. LETTRE.

Du Duc de Noailles au Comte de Bussy.

A Paris, ce 4. Mars 1672.

J'AI attendu quelques jours pour trouver un tems à vous rendre le service que vous desirez de moi; car vous pouvez compter que mon amitié pour vous est toûjours la même. Ce fut le premier jour que le Roi travailla au Sceau, que je pris ce tems-là pour lui parler du zele que vous conserviez toûjours pour son service, & de la passion que vous aviez d'y employer votre vie. Il me parut que le Roi ne reçut

reçut pas mal ce que je lui dis, mais qu'il trouvoit qu'il n'étoit pas encore tems. J'aurois souhaité que ma sollicitation eût été plus puissante pour vous servir plus utilement. Il faut esperer que la confiance que vous avez en Dieu, & en la bonté du Roi, ne sera pas vaine, & que vous serez quelque jour plus heureux. Je prendrai toûjours beaucoup de part à tout ce qui vous arrivera, étant fort sincerement & cordialement votre ami, &c.

CXLII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Chaseu, ce 6. Mars 1672.

JE prens les louanges que vous me donnez, mon R. Pere, pour des leçons, & j'essaierai d'être comme vous dites que je suis. J'estime fort la fable Latine de votre ami ; elle est bien dans le sujet, & bien écrite. Celle de la Fontaine est d'un caractére plus badin, mais très-jolie, comme la plûpart de ce qu'il fait. Vous m'avez fait grand plaisir de me les envoyer, mon reverend Pere, & vous m'en ferez un bien plus grand de m'envoyer votre Livre de dévotion ; car rien ne me plaît tant que ce que vous faites.

* A la Lett. CXXXVII.

CXLIII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Monsieur de Marigni.

A Chaseu, ce 18. *Mars* 1672.

JE vous suis fort obligé, Monsieur, des souhaits que vous faites pour mon retour ; j'y songe pour l'intérêt de ma famille, sans cela je dirois de la fortune comme le renard des meures, aussi bien n'en voulois-je point. Vous jugez bien qu'avec de tels sentimens les mauvais succès ne troublent pas ma tranquillité.

Je sai ce que vous me mandez des embellissemens de Paris, mais je n'ai aucun merité à me passer de les voir, car je ne suis pas curieux; & ce qui m'en console encore, c'est qu'on y meurt tout comme avant qu'il ne fût pas si beau; si l'on n'y mouroit pas, on auroit bien de la peine à m'empêcher d'y être.

Je vous avouë que si j'ai du chagrin, c'est de n'être pas de quelque chose sous le plus beau regne qui ait jamais été en France. Les disgraces honoroient autrefois les disgraciez; elles les convainquent aujourd'hui de les mériter. Déplaire au Roi, & avoir tort, c'est la même chose; & quand ce ne seroit que pour l'intérêt de ma réputation, je travaillerai avec plus de chaleur que je n'ai fait à mon retour. Mais sur tout pour voir de près les actions d'un Prince qu'on admire par tout le monde, & en particulier, pour avoir le plaisir de vous embrasser.

CXLIV.

* *A la Lett. CXXXIX.*

CXLIV. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Mars 1672.

LE Roi a donné la charge de Maître des Requêtes qu'avoit Monsieur de Fieubet à Monsieur Pelisson, & a fait Monsieur de Fieubet Conseiller d'Etat ordinaire. Jamais Prince, à mon avis, n'a mieux mérité que le Roi, l'éloge que vous en faites en deux mots au bas de son portrait, & il n'a jamais tant été la terreur du genre humain & les délices de ses peuples qu'il l'est aujourd'hui. Il me semble que vous devriez bien faire les siens.

Je suis ravie que le Pere Rapin soit devenu de vos amis, il mérite bien d'en être. Il est éloquent, d'une conversation agréable, zelé pour ce qu'il aime, tout plein de probité, & d'une vertu sans reproche. J'ai été voir Monsieur votre fils au College, il est très-joli & tout plein d'esprit; les Jesuites s'en loüent fort. Il m'a dit que Mesdemoiselles ses sœurs joüoient des Comédies; c'est un très agréable amusement, & qui donne de la grace en formant l'esprit, car il faut en avoir pour bien dire des vers comme pour les faire bons. Le Roi veut bien être Protecteur de l'Academie.

CXLV.

CXLV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Louvois.

A Chaseu, *ce* 19. *Mars* 1672.

DEPUIS le jour que j'ai été assez malheureux pour déplaire au Roi, il ne s'est pas passé un moment que je n'aye songé à rentrer en sa grace; mais je vous assure, Monsieur, que ma plus forte envie a été de vous en avoir l'obligation. Le compliment que vous me faites l'honneur de me faire, Monsieur, me fait prendre la liberté de m'adresser à vous, pour vous supplier très-humblement de vous employer pour moi auprès de S. M. Quand vous lui direz que de tout ce grand nombre de gens qui vont le servir, il n'y en a pas un seul qui meure, s'il le faut, de meilleur cœur que moi pour son service, vous lui direz la vérité; mais vous vous la direz à vous mêmes, quand vous serez persuadé qu'il n'y a personne au monde qui ait plus de reconnoissance que moi de l'obligation que je vous aurai, ni qui soit plus assurément, &c.

CXLVI. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 19. *Mars* 1672.

C'EST un régal pour moi que vos Lettres Monsieur, & je sens par le plaisir que j'y prens,

prens, que vous m'euſſiez donné de l'eſprit, ſi j'euſſe eu plûtôt commerce avec vous. Je vous envoye mon Livre de devotion. Vous y devez prendre intérêt, parce que je le dédie à une de vos parentes, qui eſt une de mes amies, quoi qu'elle n'ait que vingt trois ans ; car je la connois il y a plus de douze ans, & elle a toûjours eu un peu de confiance en moi. Vous ne ſerez pas mécontent de la maniére dont je la traite. Vous trouverez dans ce Livre de nouvelles découvertes dans le cœur humain que j'ai tâché un peu de connoître dans les réflexions que je fais ſur les actions des hommes. Et quoique j'aye un peu approfondi cet abyſme qu'on a peine à pénétrer, & qu'il y paroiſſe peut-être du rafinement dans les réfléxions que j'en ai faites, vous ne laiſſerez pas, Monſieur, de trouver une morale bien pure & bien chrétienne dans tout cet Ouvrage, & j'eſpere même qu'ayant l'eſprit & le cœur fait comme vous l'avez, il ne vous déplaira pas. J'ai à vous conſulter la premiére fois que j'aurai l'honneur de vous écrire ſur quelque choſe à quoi je travaille ; & je prétens, ſi vous m'en donnez la permiſſion, avoir encore un commerce plus étroit avec vous, pour vous obliger à m'aimer. Vous trouverez de la maniére dont j'ai le cœur fait, que je n'en ſuis pas indigne; mais j'attens votre ſentiment ſur ce Livre de dévotion. Cependant je ſuis à vous.

CXLVII. LETTRE.

Du la Comteſſe de la Roche au Comte de Buſſy.

A Saché, ce 20. *Mars* 1672.

HE ! quoi, Monſieur, vous n'écririez pas en mille ans à vos amies ſi elles ne vous écrivoient ? Avez-vous oublié, vous qui êtes né ſi galant que c'eſt toûjours aux Cavaliers à faire les trois quarts du chemin avec les Dames ? Ma bonté vous gâte; quoi, ſi j'étois malade, dans les affaires par deſſus la tête, éloignée d'ici & cent autres choſes qui peuvent m'empêcher de vous écrire, je ne recevrois jamais de vos Lettres ? Cela eſt inſuportable. Il m'eſt arrivé une partie de tout cela pendant que je n'ai pas ouï parler de vous; je ne m'accommode point de ſi tiedes amis, & je gronde très-ſerieuſement.

CXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 22. *Mars* 1672.

* LE Roi ne ſauroit faire du bien à perſonne qui le mérite mieux que Monſieur Peliſſon. Je me trouve bien indigne de faire les delices d'un Roi comme le nôtre, Mademoiſelle, mais

* *Voyez Lett. CXLIV.*

mais je vous avouë que je ne me croyois pas digne de ses rigueurs, & il faut que j'aye aussi bonne opinion de lui que je l'ai pour me persuader que j'aye mérité tout ce que je souffre.

Je n'ai point d'ami que j'estime davantage que le Pere Rapin. Il y en a peu qui ayent comme lui tant de sortes de mérites. Mes filles s'amusent à la répétition de leurs Comédies qui en font les trois quarts du plaisir. Je conviens avec vous que rien ne polit davantage le corps & l'esprit que ces sortes d'occupations. Nous serons bien glorieux d'avoir le Roi pour Protecteur de l'Académie. Je trouve qu'il nous honorera encore plus par son mérite que par sa naissance. Je vous envoye le Rondeau que je vous ai promis.

RONDEAU

DU COMTE DE BUSSY,

Contre une Infidele.

AUtant en emporte le vent
De vos serments d'aimer fidellement,
J'en ferai pourtant un mystere,
Mais je ne me veux jamais taire,
De votre dernier changement.
Je vous avois promis souvent
De vous aimer éperdument,
Et vous m'aviez juré d'en faire
Autant.

Vous

Vous pensiez bien en ce moment
Pouvoir tenir votre serment,
Mais fortune m'étant contraire,
Le moyen, Iris, de vous plaire
Et d'avoir pour vous d'agrément
Autant?

CXLIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Bethune Charost.

A Chaseu, ce 26. Mars 1672.

JE viens d'apprendre avec bien de la joye, Monsieur, la maniére honnête dont le Roi en avoit usé pour vous, lorsque vous vous êtes défait de votre Charge du Capitaine des Gardes du Corps: Elles sont belles ces Charges-là je l'avouë; mais on ne souhaite de les avoir que pour mettre une Duché dans sa Maison. Et un Duc qui est Lieutenant Général pour le Roi en Picardie, Gouverneur de Calais, & qui a d'ailleurs des biens considérables, est un grand Seigneur en France. Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez avoir tant de bonne fortune, que je ne vous en souhaite encore davantage, parce que vous m'avez témoigné de l'amitié dans tous les tems, & que vous êtes l'homme du Royaume que j'aime & que j'estime autant.

XL.

CL. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Chaſeu, ce 26. Mars 1672.

* VOS reproches ſont obligeans, Madame, & plus ils ſont vifs, & plus je vous en remercie. Cependant vous allez un peu vîte à me condamner de tiédeur pour vous ; vous me connoiſſez aſſez pour ſavoir que je ne puis jamais être tiéde ſur quoi que ce ſoit. Je ne ſuis que trop chaud, à plus forte raiſon pour une bonne amie comme vous l'êtes, Madame, je ſuis incapable de froideur; par exemple, vous m'avez fait une injuſtice, j'ai fait un voyage, j'ai été malade, & c'eſt tout cela que vous deviez penſer, & m'écrire. Je conviens que c'eſt aux hommes à faire dix pas, quand les femmes en font quatre, & que nous ſommes trop heureux de les faire marcher tant ſoit peu. Mais elles nous laſſent enfin, quelque aimables qu'elles ſoient, ſi elles ne font auſſi du chemin, L'amitié a le ſien comme l'amour; & quand vous m'avez réduit à ſuivre cette route, vous m'avez promis d'y marcher d'un pas égal.

* *Voyez Lett. CXLVII.*

CLI.

CLI. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29. Mars 1672.

LE Roi a donné la nomination de France pour le Chapeau de Cardinal à Monſieur de Furſtemberg.

On croit que l'affaire de Madame de Courcelle ira bien pour elle, & que ce ſera le mari qui ſera raſé & mis dans un Convent. Madame Cornuel l'a averti d'y prendre garde, & l'a aſſuré que le Parlement de Paris ne croyoit non plus aux cocus qu'aux ſorciers.

Je ſuis fort aiſe que dans le grand nombre de Lettres que vous recevez, vous trouviez les miennes à dire. Vous en aurez toutes les ſemaines pourvû que vous me répondiez, car je n'ai point accoutumé de parler aux rochers.

Les Anglois font merveille pour nous; ils ont bien battu les Hollandois ſur la Mer. Ceux-ci ont mandé à tous les Princes à qui ils devoient de l'argent, qu'ils leur feroient banqueroute, s'ils ne les aſſiſtoient; & à ceux à qui ils en prêtent, qu'ils ne leur en prêteroient plus.

CLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigni.

De Chaſeu, ce 29 Mars 1672.

ENFIN voici la guerre, Madame. Si ce n'eſt que pour une campagne, cela ne vaut pas la peine de me faire ſortir de chez moi. Si elle dure davantage, peut-être me verra-t-on encore ſur les rangs. J'ai écrit au Roi pour lui offrir mes ſervices, comme j'ai déja fait cinq fois depuis que je ſuis en Bourgogne. Je vous envoye ma derniere Lettre * à Sa Majeſté. Vous ne m'avez rien dit de la précedente †.

* *Elle eſt ci-deſſus pag.* 127. † *Pag.* 34.

CLIII. LETTRE

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. Avril 1671.

JE me trouve ſi mal d'avoir été parmi tout ce deuil de Luxembourg, que je ne vous aurois point écrit, Monſieur, ſans qu'il y a long tems que je ne l'ai fait; car j'étois à la campagne avec Mademoiſelle de Portes fort en ſolitude. Mais revenons au deuil: MADAME Doüariere eſt morte en une heure de tems. Elle ſe promena ſamedi tout le jour, & la nuit elle mourut de déli-

délicateſſe & de foibleſſe. Car ce ne fut pas tout-a fait d'apoplexie. Madame de Guiſe en hérite dix-huit cens mille livres. MADEMOISELLE eſt obligée de prendre le Luxembourg tout entier, & de donner ſept cens cinquante mille livres à Madame la Grande Ducheſſe ſa ſœur. Je n'ai vû Monſieur le Duc de Saint-Aignan que deux fois depuis ſon retour; car je n'ai pas été à Paris, & puis il eſt toûjours à Verſailles, ou enfermé dans ſa maiſon. Je n'y vais jamais que, comme en Italie par audience. La Comteſſe de Fieſque eſt une amie qui n'aime rien fortement que le plaiſir, & qui n'a pas aſſez de fonds pour entretenir un commerce de longue haleine. Pour moi je n'oublirai jamais les ſentimens que vous m'avez témoignez. Depuis que j'ai été une fois bien convaincuë de l'amitié de mes amis, il leur ſeroit difficile de me perdre. Je me fais des loix aſſez auſtéres envers les gens à qui j'ai de l'obligation, auſquels j'obéis toûjours. Si vous n'étiez pas généreux, vous pourriez préſentement me gourmander, me maltraiter, que je le ſouffrirois ſans vous échapper. La reconnoiſſance eſt une chaîne à mon gré, qu'une perſonne qui a le cœur bienfait, ne doit jamais rompre. Comptez donc, s'il vous plaît, Monſieur, que vous n'avez pas obligé une ingrate; car je ne diſtingue point la bonne volonté de l'effet. Toute la galanterie de l'habillement n'eſt que pour les Cardinaux; ils ſont à la Cour avec des habits de belles étoffes noires tout couverts de broderies, ou de dentelles; avec des habits courts; de bas de ſoye couleur de feu; des garnitures de même, des jarretieres de tiſſu d'or; & les vendredis ils ont toutes les mêmes choſes en beau gris de lin.

CLIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 9. Avril 1672.

JE vous plains bien, vous autres gens du monde, de voir mourir à vos yeux les grandes Princesses; vous en avez pendant trois ou quatre jours de fâcheuses idées. Pour nous autres exilez, c'est tout le contraire: si vous saviez la consolation que nous avons d'apprendre que les personnes qui sont les plus heureuses de la terre, meurent non seulement comme nous, mais même avant nous, je vous assure que vous ne vous soucieriez guéres d'être chassée & en disgrace. Ce sont-là des plaisirs de misérables, me direz vous; j'en suis d'accord, mais ce sont des plaisirs. Vous avez raison de parler de la Comtesse de Fiesque comme vous en parlez; elle a de bonnes choses; mais l'essentiel lui manque; on la peut mettre au rang de ces agréables connoissances; mais on est bien attrapé, quand on en a fait son amie.

Les Cardinaux ont raison de se parer; ils sont jeunes, ils ont de l'argent, & ils n'ont plus de fortune à faire.

CLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de L . .

A Chaſeu, ce 9. Avril 1672.

JE ſuis fort aiſe, Monſieur, de n'avoir pas perdu Madame Boſſuet; c'eſt une des plus jolies femmes que j'aye jamais vûës; & cela par quelque endroit qu'on la regarde. Elle ne doute pas de ſon mérite; mais elle ne le connoît pas au point qu'il eſt. Si elle en étoit autant perſuadée que moi, elle ſeroit un peu plus précieuſe, & cela feroit taire ſes ennemis, ou les rendroit ridicules, s'ils parloient d'elle ſans fondement. J'attens ſa Lettre avec impatience; ſes raiſons ſeront bien méchantes ſi je ne les trouve bonnes, car je ſuis fort diſpoſé à la juſtifier; mais il ne faut pas qu'elle abuſe une autre fois de l'aveuglement de mon amitié. On me dit avant hier que le Marquis de V*** étoit à Dijon depuis quelque temps, qu'il étoit amoureux d'elle, & bien traité. Si l'on m'eût parlé ainſi avant que j'euſſe reçu la Lettre, par laquelle vous me mandez mille honnêtetez de ſa part, ſur les plaintes que vous lui aviez faites de la mienne, de ce qu'elle m'avoit tout-à-fait oublié; je vous avouë que bien loin de la défendre, j'aurois été fort aiſe de voir condamner la conduite d'une perſonne, dont j'aurois eu ſujet de me plaindre; mais votre Lettre m'avoit tellement rechauffé pour elle, que je fis merveille en ſa faveur, & enfin convenir les plus acharnez, qu'on

qu'on lui faiſoit fort grand tort. Et il eſt vrai qu'on eſt bien enragé de vouloir que dès qu'on l'aime, on en ſoit aimé. Il n'y a rien de ſi faux. Elle n'aime point les perſonnes de la plûpart de ſes amans ; mais entre nous deux, elle aime les paſſions de tous tant qu'ils ſont, & les laiſſant dire, ils ſe flattent, & croyent aiſément qu'ils ſont ou qu'ils vont être aimez. Et voilà, comme je vous ai dit, ce qui donne priſe ſur elle à ſes ennemis. Pour revenir maintenant au Marquis, il faut que ſa paſſion ſoit grande, pour lui faire oublier ſon devoir; il devroit être à ſa Charge. Ce qu'il fait eſt bon à faire, quand on n'a point de meilleure occupation, mais parmi les Chevaliers ſans reproche l'honneur a le pas devant l'amour. Si le * * * continuë à faire le coquet, ſa femme crevera de jalouſie ; car elle n'oſera la faire connoître au public, de peur qu'on ne recommence à ſe moquer d'elle, comme on fit quand elle l'épouſa. Adieu.

CLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, ce 10. *Avril* 1672.

*LES Anglois ne peuvent pas mieux prouver leur amitié pour nous, dont on vouloit douter, qu'en battant bien les Hollandois comme ils viennent de faire. Je ne crois pas que les Princes à qui ils ont prêté de l'argent s'em-

 bar-

* *Voyez Lett. CLI.*

barquent à les ſecourir de peur de le perdre, car ils pourroient être battus auſſi, & ce ſeroit alors qu'on auroit raiſon de dire que les battus payent l'amende.

Les Parlemens ont raiſon de ne croire ni aux cocus ni aux ſorciers, les uns & les autres ſont gens à viſion; encore eſt-il moins douteux que l'on voye des Diables que des cornes aux maris, les preuves en ſeroient difficiles, & l'on ne doit rien punir que ce qui eſt prouvé.

J'avois de la régularité à écrire dans les emplois de la guerre, & dans les divertiſſemens de la Cour; vous croyez bien, Madame, que je n'en manquerai pas dans un exil, où je fais mon plus grand plaiſir, & mon premier devoir du commerce de mes amis.

CLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſeile d'Armantiere.

A Chaſeu, *ce* 10. *Avril* 1672.

IL me ſemble, Mademoiſelle, que notre commerce ſe ralentit un peu trop; pourvû que cela ne faſſe pas plus d'effet ſur votre amitié que ſur la mienne je ſerai trop heureux, car pour moi je vous réponds d'une auſſi vive tendreſſe que ſi je vous écrivois tous les ordinaires. Cependant il ne me paroît pas honnête que nous ſoyons ſi long-temps ſans nous rien dire; peut-être êtes-vous malade, & je ſuis aſſurément exilé; ces deux états nous demandent plus d'empreſſement l'un pour l'autre.

J'é-

J'écris à mon *Cœur* ſur ce qui eſt arrivé à ſon mari. Elle l'aime aſſez pour être bien aiſe de cette petite diſgrace qui le mettra cette campagne à couvert des périls de la guerre. Au reſte je ne croyois pas avoir le *Cœur* ſi dur, il y a un an que je lui demande ſon portrait, il me le promet, & n'en fait rien. C'eſt belle malice, car il ſe porte bien, & il eſt plus vif que jamais.

CLVIII. LETTRE.

De Madame de Boſſuet au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 12. *Avril* 1672.

JE ſuis en colere, je dis en groſſe colere. Vous allez croire que c'eſt de mes Lettres perduës; il eſt vrai que c'eſt un peu de cela; mais le plus fort de mon chagrin va directement contre vous. Quoi, Monſieur, vous n'avez pas crû toutes choſes plûtôt que de croire que je vous ai oublié? Non je ne puis vous pardonner cette injuſtice. Vous prenez bien vîte votre réſolution, quand il s'agit d'avoir méchante opinion de vos amies; car pour de vous, ce n'eſt pas cela; vous ſavez bien ce qu'on perdroit en vous négligeant, & je le ſai trop bien moi-même, pour perdre quelque choſe par un endroit qui ſeroit ſi honteux pour moi. C'eſt aſſez vous dire, Monſieur, que je me ſouviens de vous avec plaiſir, & que votre amitié aura encore pour moi dans vingt ans d'ici toute la grace de la nouveauté. Je me radoucis fort. N'eſt-il pas vrai,

qu'à voir le commencement de ma Lettre, vous ne vous attendiez pas à une ſi bonne fin d'amitié? Je ne ſai comment cela s'eſt fait. Je m'attens en recompenſe à une grande Lettre bien remplie d'amitiez, & de repentirs de m'avoir accuſée ſi injuſtement, Quand je dis une grande Lettre, c'eſt qu'on ne peut jamais avoir aſſez des bonnes choſes; je me contenterai bien à moins; trois lignes d'un homme comme vous, valent mieux qu'un manuſcrit *in folio* d'une Dame de Province telle que je ſuis.

CLIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 14. *Avril* 1672.

J'AI été ces jours paſſez retirée avec Mademoiſelle de Portes. Ne vous ſemble-t-il pas que je me faufille avec des gens dévots autant que je puis? C'eſt en vérité que je les trouve plus heureux & à la vie & à la mort, & que je voudrois bien attrapper l'état où je les voi. C'eſt un vrai métier de malheureuſe que celui de dévote; non ſeulement il conſole des chagrins, mais il en fait des plaiſirs. Je n'ai pourtant pas la force de le prendre. D'ailleurs les feintiſes ne ſont pas de mon goût, & la vérité ſe découvre enfin, & l'on devient comme Madame de G**, choſe horrible ſelon moi. Notre ami le Duc de St. Aignan vint hier me voir, il me parla de vous avec beaucoup d'amitié; mais cependant nous ne pûmes avoir nuls propos par-

particuliers, car la Maréchale d'Humieres & Madame de Hauterive étoient chez moi qui ne s'en alloient point ; ainſi nous ne parlâmes de vous qu'à la dérobée. Connoiſſez-vous Madame de C * * ? pour moi je la connois beaucoup. C'eſt à mon gré un médiocre génie : le fard l'a gâtée : elle a des dents qui puent aux yeux avant que d'empoiſonner le nez ; elle eſt devenuë fort groſſe, & ſur le tout une humeur coquette : un ramas de toute ſorte de gens à ſon parloir : trois ou quatre amans, dont Monſieur de N * * eſt le plus apparent tout fou qu'il eſt ; trois ou quatre étrangers, quelques chanteurs ; voilà par qui la Dame eſt encenſée. Les Dames ſont bien folles d'être coquettes ; encore celles qui ont une paſſion, j'en ai pitié ; car je croi que cela n'eſt pas volontaire, & qu'une perſonne qui a un peu de raiſon, de quelque ſexe qu'elle ſoit, n'aime jamais que malgré elle. On a fait un petit Roman, qui s'appelle *les Exilez*, qui eſt très-joli. Il y a un endroit qui dit, qu'une grande haine qui ſuccede à un grand amour, marque encore de l'amour caché ; cela m'a fait ſouvenir de vous. C'eſt un amant qui dit à ſa Maîtreſſe, qu'il la prie de ne haïr pas tant un homme qu'elle avoit aimé avant lui, & il lui en dit cette raiſon-là. Voyez ce petit Roman, rien n'eſt plus joli ; il eſt de Mademoiſelle Desjardins. Adieu, je commence fort à m'accoûtumer à votre amitié, & qui plus eſt, je commence à y croire ; car je ſuis une vraye femme à n'en pas promettre, à moins qu'on n'en eût.

CLX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame Boſſuet.

A Chaſeu, ce 15. Avril 1672.

BON bon, Madame, grondez fort; avec toute votre groſſe colere, vous voudriez bien faire quitte à quitte avec moi; & moi je n'y conſentirois jamais, ſi je cherchois noiſe avec vous; mais je ne demande qu'amour & ſimpleſſe, & que vous teniez un peu plus la main à l'avenir que vos Lettres ne ſe perdent pas. Vous entendez bien que c'eſt vous demander de m'écrire. Pour parler maintenant de notre brouillerie, Madame, je vous dirai que je n'ai pas pris ſi vîte que vous penſez, mauvaiſe opinion de votre conſtance; il n'y a rien que je ne me ſois dit en votre faveur auparavant; car vous ſaurez par parentheſe, que je vous aime & que je vous eſtime autant que ſi j'étois votre amant. Mais voyant trois mois & plus ſe paſſer ſans recevoir de réponſe à trois de mes Lettres, & apprenant que vous vous portiez bien, mon cœur n'eut plus rien à dire pour vous à ma Raiſon, & ce fut avec douleur que je ne trouvai plus rien pour vous défendre. Mais à propos de votre bonne ſanté, Madame, le Comte de L*** m'a mandé que vous la devez à Monſieur de S. Felix; j'en entens dire mille biens, & je voudrois bien qu'il vint ici.

Les exilez s'augmentent, & font un corps de réſerve qui ſera d'une grande reſſource en cas

* *A la Lett. CLVIII.*

cas de besoin. Adieu, Madame ; il m'arrivera bien des affaires, ou je vous irai voir cet été : cependant écrivez-moi quelquefois, & ne prétendez plus ne le pas faire sur l'assurance du pouvoir de vos charmes, & qu'avec eux vous pouvez offenser les gens impunément. Cela n'est pas d'un cœur aussi-bien fait que je croi le vôtre ; & puisque je fais mon devoir d'ami honnête & tendre, faites le vôtre aussi ; car vous ne serez pas toûjours belle, & vous serez fort aise alors d'avoir en moi une personne qui ne laisse pas de vous aimer.

CLXI. LETTRE.

De la Comtesse de la Plessis au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. *Avril* 1672.

JE suis fort paresseuse quand il n'est question que de faire des complimens, à des amis, ou de les assurer que je les aime toûjours. Je croi qu'ils ne doivent pas douter du dernier, & pour l'autre il me semble qu'il n'importe guere à celui qui l'écrit & à celui qui le reçoit. Voilà mes raisons bonnes ou mauvaises, je vous les mande comme je les pense. Il n'en est pas de même quand il est question du service de quelqu'un que j'aime autant que vous & à qui je suis aussi proche. Mandez-moi à quoi je puis vous être utile, Monsieur, & vous verrez avec quelle vivacité je m'employerai pour vous marquer ma tendresse.

CLXII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 19. Avril 1672.

IL est vrai que je vous trouve en bonne & sainte compagnie, Madame, & que je commence à apprehender que vous ne me trouviez un peu profane pour avoir commerce avec vous. Je vous déclare pourtant que quelque progrès que vous fassiez du côté de la réforme, je ne changerai pas ma maniére de vie : & quoique je vous avouë que la dévotion soit le métier des misérables, je me contente de recevoir mes disgraces avec une résignation interieure sans en faire parade ; & puis, comme vous dites, il se faut défier de pouvoir soûtenir un personnage à quoi l'on n'est pas propre. Vous me mandez que je devrois presser pour avoir la liberté de servir. N'avez-vous pas vû la derniére Lettre que j'ai écrite au Roi, & que lui a donnée Monsieur de Noailles, & ne savez vous pas la réponse qu'il m'a fait faire ? Il me refuse, mais ce refus est accompagné de quelques marques de bonté, de sorte qu'il faut que j'aye patience aussi-bien que Messieurs de R*** & de R***. Mon tour viendra peut-être si la guerre dure, & si c'est un feu de paille, je serai fort aise de n'avoir point fait de dépense extraordinaire pour une affaire de trois jours. Pour des voyages je n'en ferai point qu'à la suite du Roi. Si j'avois à sor-

* *A la Lett. CLIX.*

ſortir de France, ce ne ſeroit point pour aller en Angleterre, comme Monſieur de V * *. Je ne me croirois jamais aſſuré de mon établiſſement chez une Nation auſſi legere que les Anglois. Je connois Mad. ſa femme; je l'ai trouvée jolie avant ſa petite verole; mais elle m'a paru toûjours ſi ſotte, que j'ai mépriſé les gens qui s'y ſont fort attachez: quelque complaiſance que j'aye euë dix ans durant pour Madame de Monglas, elle ne m'a pû aſſocier dans l'amitié qu'elle avoit pour elle. Je demande pardon à Meſſieurs ſes amans, ſi je n'entre point dans leurs ſentimens; mais je ſerois hérétique plûtôt que de croire qu'ils ont raiſon. Je ſuis d'accord avec Mademoiſelle Desjardins qu'une grande haine pour une perſonne que nous avons fort aimée, & qui nous vient de quitter, eſt une marque preſque infaillible qu'on l'aime encore; & je vous avouë que j'ai paſſé par là. J'ai aimé Madame de Monglas deux ans croyant la haïr, mais enfin cette grande paſſion s'étant uſée par le tems, par une longue abſence, & par les réfléxions je me trouve rempli tantôt d'une grande indifference, tantôt de mépris, & quelquefois de haine pour elle. Je m'en vais mander qu'on m'envoye le Roman des Exilez, puiſque vous le trouvez joli. Ne faites vous que commencer à vous accoûtumer à mon amitié, Madame? Pour moi il me ſemble que je ſuis né avec la vôtre; cela s'entend pour la ſeureté & pour la confiance; car pour la grace, elle a pour moi toute celle de la nouveauté.

CLXIII. LETTRE.

*Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24. Avril 1672.

SAVEZ-VOUS bien que je reçus hier seulement votre Lettre du 29. Mars par cet honnête Marchand qui fait credit, & qui ne presse pas trop? Plût à Dieu qu'il s'en trouvât ici presentement d'aussi bonne composition! Ils sont devenus chagrins depuis quelque tems. Chacun sait si je ne dis pas vrai. On est au desespoir, on n'a pas un sou, on ne trouve rien à emprunter, les Fermiers ne payent point, on n'ose faire de la fausse monnoye, on ne voudroit pas se donner au diable; & cependant tout le monde s'en va à l'Armée avec un équipage. De vous dire comment cela se fait, il n'est pas aisé. Le miracle des cinq pains n'est pas plus incomprehensible. Je vous trouve fort heureux dans votre malheur, de ne point aller à la Guerre. Je serois fâchée que depuis long tems vous n'eussiez obtenu d'autre grace que celle d'y aller. C'est assez que le Roi sache vos bonnes intentions. Quand il aura besoin de vous, il saura bien où vous prendre; & comme il n'oublie rien, il n'aura peut-être pas oublié ce que vous valez. En attendant, jouïssez du plaisir d'être présentement le seul homme de votre volée qui puisse se vanter d'avoir du pain.

Je ne sai si je ne vous ai pas parlé de quelques-unes de vos Lettres au Roi, mais je les aime

* *A la Lett. CLII.*

aime toûjours. J'ai vû au College de Clermont un jeune Gentilhomme qui paroît fort digne d'être votre fils. Je lui ai fait une petite visite, je l'enverrai querir l'un de ces jours pour dîner avec moi. Je soupai l'autre jour avec Manicamp & avec sa sœur de Maréchalle d'Etrées. Elle me dit qu'elle iroit voir notre Rabutin au College. Nous parlâmes fort de vous elle & moi. Pour Manicamp & moi nous ne finissons point en quelque endroit que nous soyons, mais d'un souvenir agréable, vous regretant, ne trouvant rien qui vous vaille, chacun de nous redisant quelque morceaux de votre esprit; enfin vous devez être fort content de nous. Je ne sai si vous savez que les Maréchaux d'Humieres & de Bellefonds sont exiles pour ne vouloir pas obéïr à Monsieur de Turenne quand les Armées seront jointes.

CLXIV. LETTRE.

De la Comtesse de la Roche au Comte de Bussy.

A Saché, ce 25. Avril 1672.

JE me louë de vous aujourd'hui, Monsieur, de n'avoir pas attendu tranquillement ma réponse. Je suis femme à ne la point faire pour éprouver le cœur de mes amis. Pour cette fois il n'y a point de malice en mon fait, je n'ai pas eu un moment libre pour écrire à personne.

Nous voici dans un temps où les nouvelles vont être curieuses. J'envie bien le bonheur de ceux qui sont avec vous. Toutes les nou-

velles ſont pareilles, mais il s'en faudra bien que les raiſonnemens le ſoient, & les nouvelles toutes cruës ne me font pas grand plaiſir.

J'eſpere aller à Roche cet Eté, mon beau-frere eſt à l'armée. Meſſieurs de l'Artillerie n'ont qu'à ſe bien tenir; il fera bien chaud pour eux d'attaquer les places de Hollande. Langés vient de mourir, il étoit de mes voiſins & de mes amis & aſſez mon parent pour que j'en hérite.

CXLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchalle d'Humieres.

A Chaſeu, ce 26. Avril 1672.

J'AI été extrêmement ſurpris, Madame, d'apprendre ce qui vient d'arriver à mon Couſin. On me venoit de mander qu'il alloit ſervir cette campagne ſous Monſieur le Prince, & l'on m'écrit qu'il a ordre de ſe retirer chez lui: je vous aſſure que j'en ai tout le chagrin qu'un proche parent & un bon ami en peut avoir; mais je ne puis croire que cette affaire dure. Le Roi qui l'a ſi bien traité juſqu'ici, ne ſera pas long-tems en mauvaiſe humeur contre lui, le ſujet même m'en paroiſſant leger. J'en ſerai ravi, car perſonne ne vous aime ni ne vous eſtime plus que je fais.

CLXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal d'Humieres.

A Chaſeu, ce 26. Avril 1672.

J'AI appris avec bien du déplaiſir ce qui vous eſt arrivé, Monſieur, parce que je m'intereſſe fort à tout ce qui vous touche. Je ne doute pas que votre plus grande douleur en cette rencontre, ne ſoit d'avoir déplu à un auſſi bon Maître qu'eſt le nôtre, & que ce ne ſoit pour cela que vous aurez plus de beſoin de votre fermeté. Car pour les traverſes de la fortune, je m'en fie bien à votre courage. Outre que cette même fortune vous a fait juſqu'ici aſſez de plaiſir, pour que vous lui pardonniez quelque peine. J'eſpere que celle-ci ne durera pas. Je le ſouhaite fort, car je ſuis aſſurément à vous de tout mon cœur.

CLXVII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29. Avril 1672.

N'AIEZ pas peur, Monſieur, que je devienne trop ſainte; je crains bien plus de ne la devenir jamais aſſez. Savez-vous bien que mes amies les ſaintes, ſont de meilleure compagnie

pagnie que tout ce qu'il y a dans le monde. Vous trouveriez presque toutes les femmes d'aujourdhui tres-sottes, elles ne savent pas dire deux mots ; & quand les Messieurs sont las de conter fleurette, il faut qu'ils plantent là les belles ; & attendu que la societé est un plaisir, ils le cherchent avec nous ; car encore une fois toutes les femmes de la Cour sont des oisons, j'entens les nouvelles venuës. Mais pour revenir à moi, Monsieur, quand je quitterois le monde, je ne quitterois pas mes amis : & comme vous êtes un des plus considérables, & le plus agréable, que j'aie, je vous conserverai avec soin. Je savois bien que vous aviez écrit au Roi ; mais je ne sai pas ce qu'il a répondu à Monsieur le Duc de Noailles : vous me ferez plaisir de me l'apprendre. L'on ne parle que de l'affaire des Marêchaux. Vous m'écrivez si flatteusement & si obligeamment sur votre amitié, que ne voulant pas vous en dire moins, je n'ose presque pas répondre à cet article-là. Cependant dans l'amitié il n'est point question de sexe ; & je serois fort fâchée de recevoir plus de marques de la vôtre, que vous n'en recevriez de la mienne. Voilà un des privileges de nous autres Dames pas belles, & il faut avoüer que c'est peut-être le seul. Nous disons en tendresse tout ce qui nous plait, sans que cela scandalise.

CLXVIII.

CLXVIII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 1. Mai 1672.

VOus me remettez en goût de vos Lettres, Madame. Je n'ai pas encore bien démêlé si c'est parce que vous ne m'offensez plus, ou parce que vous me flattez, ou parce qu'il y à toûjours un petit air naturel & brillant qui me réjouït. En attendant cette décision je croi provoir dire qu'il y entre un peu de tout cela. Voici encore une Lettre au Roi. La grace qu'il me fait de les lire, & les loüanges que vous leur donnez, m'enhardissent à lui écrire souvent.

SIRE,

J'ai failli ; & quoi qu'il soit fort naturel de chercher à s'excuser, l'extrême respect que j'ai pour la justice de V. M. fait que je n'essaye pas de paroître moins coupable devant elle ; mais SIRE, *ce qui aide fort à ma sincerité en cette rencontre, c'est le zele extraordinaire que j'ai eu toute ma vie pour la personne de V. M. Je me tiens si fort de ces sentimens, & je trouve qu'ils me font tant de merite, que je n'ai pas de peine d'avouer franchement les fautes que j'ai faites. Je dirai bien plus à V. M.* SIRE. *La créance que j'ai euë qu'un homme de qualité qui avoit de longs services à la Guerre, & qui aimoit de tout son cœur V. M. ne pouvoit manquer de réussir avec de*

* *A la Lett. CLXIII.*

de si bons principes, m'a fait relâcher sur la reste de ma conduite, & negliger de faire des amis. J'ai crû que V. M. étant pour moi, je n'aurois pas à craindre ceux qui seroient contre; & j'aurois eu raison de le croire, si j'avois été aussi heureux à vous faire connoître mes bons endroits, que mes ennemis l'ont été à vous faire voir mes mauvais. Mais enfin, SIRE, *le passé ne se pouvant plus changer, après six ans de châtimens, je demande pardon à V. M. avec toute la soûmission & tout le repentir imaginable. Accordez-moi cette grace,* SIRE; *& si vous ne me jugez pas encore digne de m'aller jetter à vos pieds pour vous en remercier, permettez moi d'aller mourir en quelque endroits au service de V. M. Aussi bien ne supportai-je qu'avec un regret très-sensible de voir tous ses fideles Sujets s'empresser de lui témoigner leur zele, pendant que moi qui ne cede en cela à pas un d'eux, demeure dans ma maison sans lui pouvoir faire connoître combien je suis, &c.*

A Chaseu, ce 8 Decembre 1671.

Je vous sai bon gré des amitiez que vous faites à notre petit Rabutin. Je souhaite qu'il soit heureux, mais je souhaite qu'il soit honnête homme, préferablement à toutes choses : car je fais bien plus de cas du merite que de la fortune.

Vous avez raison, vous & Manicamp de m'aimer, je vous aime & je vous estime fort tous deux. Tout ce que je voi de gens vous répondroient bien pour moi de ma tendresse pour vous. J'en parle avec Jeannin, avec votre Tante de Toulonjon, avec sa belle-fille qui a de l'esprit, & que j'aime d'autant plus qu'elle vous admire, aussi bien que mes filles. Enfin je suis si em-

ſi empreſſé d'en parler, que j'en parlerois volontiers *aux Rochers*; je vous prie de remarquer ma turlupinade.

Je paſſai dernierement une après dinée avec la Marquiſe de . . . Nous paſsâmes legerement ſur le chapitre de toute la Cour, mais nous nous arrêtâmes ſur le vôtre, que nous rebatimes à pluſieurs repriſes. Vous ſavez quel torrent d'éloquence c'eſt que le ſien. Je vous aſſure que de ce qu'elle dit de vous, en y ajoûtant quelques paſſages de l'Ecriture Sainte & des Peres, on en feroit bien un jour votre Oraiſon funebre. Pour moi qui ne lui cedois en rien quant à l'intention, je prenois mon tems entre deux periodes, pour y fourrer un trait de ma façon. Car il faut dire la verité, elle avoit tellement pris le deſſus ſur moi, que j'étois comme Scaramouche quand Trevelin ne le vouloit pas laiſſer parler. Concluſion, Madame, nous fimes bien tous deux nôtre devoir de vous loüer, & cependant nous ne pûmes jamais aller juſqu'à la flaterie.

Je me ſuis amuſé à traduire des Epîtres d'Ovide. Je vous envoye celle de Pâris à Helene, & la réponſe. Qu'en dites-vous?

EPITRE DE PARIS A HELENE.
TRADUCTION D'OVIDE.

SALUT au chef-d'œuvre d'amour,
Helene, cette ſeule belle;
Paris lui donne le bon jour,
Qu'il ne peut recevoir que d'elle.

Vous

Vous dirai-je la passion
Dont pour vous mon ame est éprise?
Ou si mes seuls soupirs sans autre expression,
Servant bien mon intention,
Vous l'ont assez apprise?
Ah! je n'en doute pas, & cela vous suffise.
J'ai peur même que les jaloux
Ne la connoissent comme vous.
Car enfin on ne cache guere
Un feu qui se trahit par sa propre lumiere.
Si toutefois vous voulez qu'un recit
Vous confirme par cette Epître
Ce que mes soupirs vous ont dit,
Mon sort est dans vos mains, vous en êtes l'arbitre.
L'amour par vos beaux yeux s'est rendu mon vainqueur:
Voilà le secret de mon cœur.
Pardonnez-moi, Madame, un aveu trop sincere,
En songeant que l'excès de l'amour l'a produit:
Et ne lisez pas ce qui suit
Avec un visage severe;
Mais avec cette gayeté
Qui s'accorde si bien avec votre beauté.
Vous agrérez que par avance
Je goûte en secret du plaisir
Que vous ayez reçu ma Lettre, & que je pense
Que cela tire à consequence.
C'est à dire en deux mots que j'ai quelque esperance,
Que pleine de reconnoissance,
Vous contenterez mon desir;
Et j'y voi beaucoup d'apparence.
Car afin que vous le sachiez,
Je marche par ordre celeste;
Et vous verrez quand vous saurez le reste,
Que mes desseins sont fort bien appuyez.
Sachez donc que Venus cette grande Déesse,
M'a fait solennelle promesse,
Que comme Amant ou comme Epoux,
Je serois fort aimé de vous.

Elle

Elle a favorise ma flote;
Elle m'a servi de pilote,
Et sû pour mon repos les tempêtes calmer.
La raison en est assez claire:
Comme elle est fille de la Mer,
Elle a du pouvoir sur sa mere.
Ne vous imaginez donc pas
Que le hazard ou la tempête
Soient cause que j'admire aujourdhui vos appas.
On m'en avoit tant fait de fête,
Que je fis dessein de partir,
Ou pour les voir, ou pour mourir.
Combien de soupirs & de larmes
Versois-je pour des yeux que je n'avois point vûs !
Je brûlois d'amour pour vos charmes,
Sur la parole de Venus.
Peut-être que la modestie
Vous obligera de douter
Que vous ayez été choisie
Par la fille de Jupiter,
Comme étant la plus accomplie
Qu'elle sût au monde trouver.
Mais n'en doutez pas, je vous prie.
Croyez-moi, rien n'est si certain:
Ainsi l'a voulu le Destin.
Et de peur que par ignorance
Vous ne choquassiez ses decrets,
Apprénez de moi des secrets
Dont personne n'a connoissance,
Et qu'à d'autres qu'à vous je n'apprendrai jamais.
Un peu devant que ma mere
Hecube, accouchat de moi,
Un songe extraordinaire
Lui donnant beaucoup d'effroi,
Lui mit du desordre en l'ame,
Elle songea qu'une flame
Etoit le malheureux fruit
De sa grossesse. Elle fuit
De cette maudite place

Où le Deſtin la menace,
Et va conter ſur le champ
Ce ſonge au bon Roi Priam.
Il conſulte ſes Augures,
Que leurs fauſſes conjectures
Font parler obſcurément
De Troye, & d'embraſement,
Par l'enfant qui devoit naître;
Et quoi qu'il pourroit bien être
Qu'ils entendiſſent parler
Du feu qui me fait brûler,
Le Roi cependant m'envoye
Auſſi-tôt que je ſuis né,
Hors des murailles de Troye,
Pour être aux champs élevé,
Ainſi qu'un enfant trouvé.
Mais malgré l'air du village,
Et l'habit que je portois,
Et mon air & mon viſage
Découvroient bien qui j'étois.
Sur la cime d'une montagne,
Celebre par le nom d'Ida,
Eſt une plaine qu'accompagne
Un grand bois; & dans ce lieu-là
Peuplé de ſapin & de hêtre,
Je croi qu'autre que moi jamais ne ſe trouva,
Et que nul bétail n'y va paître.
Delà regardant Troye, & la mer l'alentour,
J'étois appuyé contre un arbre,
Juſtement au plus beau du jour,
Quand la terre tremblant, je devins comme un marbre.
Je ſai que vous croirez avec difficulté
Ce que je m'en vais vous écrire,
Bien que ce ſoit la pure verité.
Mais puiſque de le voir j'eus bien la liberté,
Je puis bien l'avoir de le dire.
Sachez donc que Mercure apparut à mes yeux,
Accompagné de trois Déeſſes,

Ju-

Junon avec ſon air grave & majeſtueux;
Pallas, le ſien audacieux;
Et Venus avec ſes careſſes.
Raſſure-toi, (me dit le Meſſager des Dieux.)
Je ne t'apporte point de fâcheuſes nouvelles;
Et me montrant les trois Beautez:
Berger, ajoûta-t-il, termine la querelle
De ces trois Divinitez,
En jugeant quelle eſt la plus belle.
Cet ordre vient de Jupiter.
Obéis donc ſans réſiſter:
Et ſans attendre une ſeule parole.
Le Meſſager des Dieux s'envole.
Il ne fut pas parti, que m'étant raſſuré,
J'obſervai ces beautez & les conſiderai
D'un air pas plus embarraſſé,
Que j'aurois fait ſur la fougere
Quelque Nymphe, ou quelque Bergere.
Toutes trois méritoient le prix
Qui n'étoit deſtiné qu'à l'une.
Cependant aſſiſté de ma bonne fortune,
L'une des trois m'avoit d'abord ſurpris.
C'étoit l'adorable Cypris.
Chacune a tant d'ardeur pour un tel avantage,
Et comme un ſi grand bien regarde cet honneur,
Que pour avoir ma faveur
Elle met tout en uſage.
Junon me promet des Etats;
Minerve m'offre du merite.
En cette rencontre j'heſite.
Je veux, & puis je ne veux pas.
Venus voyant mon embarras:
N'écoute pas ces bagatelles,
Me dit-elle avec des yeux
Capables de gagner le plus juſte des Dieux.
Moi je te donnerai le miracle des belles,
Pâris, le cœur d'Helene eſt le don précieux
Qui ſuivra bien-tôt le ſervice
Que j'attens de ta juſtice.

Elle

Elle n'eut pas plûtôt ce discours achevé,
Que cette agréable esperance
Me lui faisant trouver encor plus de beauté,
Je lui donnai la préference;
Et la belle m'ayant quitté
Avec un air plein de reconnoissance,
Suivit les autres deux, de qui la brusque absence
Me fit voir au travers d'un air d'indifference
Qu'elles avoient fort affecté,
Un air chagrin & dépité.
Cependant le Destin, peut-être
Las de me faire tant de mal,
Me fait à la fin reconnoître
Enfant royal.
Pour dire la métamorphose
De tristesse en plaisirs que causa mon retour
A la Ville comme à la Cour,
Il faudroit être plus d'un jour
A ne faire autre chose.
J'avois tout le monde charmé :
Et comme à present je vous aime,
En ce tems-là j'étois aimé
Des Princesses, des Nymphes mêmes.
L'une de celles-ci, dont Enone est le nom,
M'aime d'une passion
De qui l'ardeur est extrême.
Mais depuis l'heureux moment
Que j'eus fait le jugement
Sur qui mon espoir se fonde.
Vous seule me captivez;
Et j'ai, quoi qu'Enone en gronde,
Le cœur & les yeux fermez
Pour tout le reste du monde.
Je vous voyois le jour, je vous voyois la nuit.
Devant mes yeux, dans mon esprit,
Votre image regnoit avecque tyrannie.
Qu'allez-vous faire, helas! avec l'original,
Puisque seulement la copie,
Helene, me fait tant de mal?

En-

Enfin je ne pus pas differer davantage.
Il me falut chercher les moyens de vous voir,
Et mes parens alors firent tout leur pouvoir
Pour s'oppoſer à mon voyage.
Où cours-tu, pauvre malheureux,
Me cria Caſſandre la Blonde?
Tu ne ſais pas combien de feux
Tu vas querir au travers de cette onde.
Perſonne en ce diſcours ne trouvoit aucun ſens.
Moi ſeul je comprenois tout ce qu'il vouloit dire.
Mais loin de rallentir mes deſirs violens,
Il augmentoit mon amoureux martyre.
Je pars donc, & bien-tôt j'aborde en votre port.
Votre mari ſans me connoître,
Me reçoit, me careſſe fort,
Et m'offrant ſa maiſon dit que j'en ſuis le maître.
Vous qui voyez ſi clair, ne voyez-vous pas bien
Que tout cela ne ſe fait pas pour rien?
En paſſant par la Ville, il m'exhorte, il me preſſe
D'en remarquer les raretez:
Comme ſi c'étoient ces beautez
Qui m'euſſent fait venir en Grece.
Cependant de l'honneur de ſon pays jaloux,
Me voyant taciturne, il demande à tous coups
Mon ſentiment; il faut enfin que je réponde.
Je lui dis, ſongeant à vous,
Que rien n'eſt ſi beau dans le monde.
Enfin nous arrivons à votre appartement;
Et bien que de vous voir fût toute mon affaire,
Quand je me vis en ce dernier moment
Comme ſi j'avois eu quelque preſſentiment
Du mal que vous me deviez faire,
Il me prit un grand tremblement.
Pour ne point faire de ſottiſe.
Je rappellai tous mes eſprits,
Et j'entrai. Mais bon Dieu! quelle fut ma ſurpriſe,
Belle Helene, quand je vous vis!
Je changeai de couleur, je ne ſus que vous dire;
Et je ſuis aſſuré que ſi le Dieu d'amour

Vous fit ressentir mon martyre,
Ce ne fut pas l'ouvrage de ce jour.
Jugez si je pouvois me défendre des armes
Dont vos yeux à mon cœur donnerent tant de coups.
Venus étoit à peu près comme vous,
Lorsque pour me gagner elle prit tous ses charmes,
Si pour lui disputer le prix de la beauté
Vous eussiez eu cette querelle,
(J'en demande pardon à sa Divinité,)
Vous l'eussiez emporté sur elle.
Avec grande admiration
De vos attraits par tout il est memoire:
Mais votre réputation
Est au dessous de votre gloire.
Quand je vous voi, je ne m'étonne pas
Que le grand & fameux Thesée
Vous ait autrefois enlevée
Après avoir vû vos appas.
Mais je ne saurois pas comprendre
Comment il put se résoudre à vous rendre.
Lorsque l'on a pû vous ravir,
Il faut vous garder, ou mourir.
J'eusse eu trop pour cela d'amour & de courage;
Ou si forcé de perdre un si grand avantage,
Il m'eût fallu vous rendre : au moins auparavant
J'aurois eu votre pucelage,
Ou quelque chose d'approchant.
Aimez-moi donc, belle Princesse.
Je vous promets une extrême tendresse,
Et que jusqu'à la mort je ferai mon devoir.
Ce que j'ai fait pour vous est si considérable,
Que bien qu'à votre cœur rien ne soit comparable,
Je m'attens un jour de l'avoir.
Mais ne trompez pas mon espoir.
Lorsque votre reconnoissance
Vous aura dans l'hymen fait recevoir ma foi,
Vous n'en rougirez point: car enfin la naissance

N'a

N'a rien mis entre vous & moi.
Je dois à Jupiter mon Trisayeul, la vie,
Sans compter mes autres Ayeux.
Le Roi mon pere tient le Sceptre de l'Asie,
Le plus charmant pays qui soit dessous les cieux.
Vous y verrez des campagnes fertiles;
Vous y verrez de grandes Villes,
Pleines de Palais tout dorez;
Et des Temples, où l'art & la magnificence
Passent toute créance.
Et vous verrez par tout des lieux si frequentez,
Que la terre est trop petite
Pour le peuple qui l'habite.
Combien de fois direz-vous,
(Me trouvant fort véritable:)
Que la Grece est miserable
Au prix d'un pays si doux!
Ne croyez pas que je pense
Mépriser votre pays:
J'aurai toûjours des respects infinis
Pour les lieux de votre naissance.
Mais ceux où vous demeurez,
N'auroient pas trop de beautez
Pour mériter votre présence,
S'ils étoient des lieux enchantez.
Suivez-moi donc, belle Helene, mon ange,
Dans un pays digne de vous.
En quittant pour moi votre époux,
Vous ne perdrez rien au change.
Je suis sans vanité beaucoup mieux fait que lui.
J'ai pour le moins autant de courage & de gloire,
Quoique sa femme aujourdhui,
Je veux fort bien vous en croire.
Il faut dire la vérité:
Je ne vous ferai pas, ô celeste Beauté,
D'un Parricide Belle-fille.
Je n'ai pas, comme lui, de tache en ma famille.
Mais quoi! cela n'empêche pas
Qu'il n'ait de vos divins appas

Les plus grands plaisirs de la vie,
Quand il en a la moindre envie.
Pour moi, j'en meurs de jalousie,
Et sur tout pendant le repas:
Car c'est là qu'il m'attend pour vous faire caresse.
C'est ainsi qu'à mes yeux redoublant sa tendresse,
Il me fait galamment les honneurs de la Grece.
C'est-là qu'à ses transports il veut s'abandonner:
C'est-à-dire, c'est-là qu'il veut m'empoisonner.
L'autre jour ne pouvant supporter cette vuë,
Les larmes me vinrent aux yeux;
Et je remarquai bien qu'au lieu d'en être émuë
Vous en riïez, cruelle, & n'en faisiez pas mieux.
Cet odieux objet, & même malhonnête,
Me fait souvent tourner la tête,
De peur en le voyant d'en être au desespoir:
Mais en cet état-là, peu de temps je séjourne;
Et l'amour aussi-tôt fait que je me retourne
Afin de vous revoir.
Entre souffrir ces maux, & ne point voir Helene,
Je n'ai pas de peine à choisir;
Et j'aime encor mieux le plaisir
Que je ne hais la peine.
Jugez par-là de mon desir.
J'ai tâché d'éteindre ma flamme
Deux ou trois fois dans le vin:
Mais en cela je travaillois en vain,
Et je sentois après plus de chaleur dans l'ame.
Combien de fois sous des noms empruntez
Ai-je conté d'amour de galantes histoires!
C'étoit de moi, (si vous ne le savez)
Que je faisois ces beaux mémoires.
Pour parler plus hardiment,
Quand le respect m'obligeoit de me taire,
J'ai fait quelquefois semblant
D'avoir plus bu qu'à l'ordinaire.
Votre mouchoir ouvert dernierement
Me fit voir votre gorge nuë.
Dieux! que devins-je à cette vûë!

Je perdis connoiſſance en cet heureux moment,
Je faillis à tomber à terre:
Mais je ne pus ſauver mon verre.
Ne remarquez-vous pas ſouvent
Que l'ame toute embraſée,
Je baiſe votre fille où vous l'avez baiſée?
Ne prenez-vous pas garde à mes triſtes chanſons,
Enfin à toutes mes façons?
Depuis qu'entre vos mains j'ai remis ma franchiſe,
Depuis que de vos yeux mon cœur reſſent les coups,
Je ne fais rien qui ne vous diſe
Que je ſuis amoureux de vous.
L'autre jour preſſé de ma peine,
J'abordai Philis & Climene,
Pour les prier de vous parler de moi:
Mais commençant à conter mon martyre,
Ces deux filles, ſans me rien dire,
Me quitterent avec effroi;
Et leur fuite me mit tant de frayeur dans l'ame
Que vous ne leur euſſiez fait voir
De l'averſion pour ma flame,
Que j'en fus preſque au deſeſpoir.
Que n'êtes-vous le prix d'un combat, belle Helene!
Je ne ſerois pas trop en peine
De vous tenir bien-tôt entre mes bras;
Et pour le moins vous ne douteriez pas
Que je n'euſſe pour vous tenté le ſort des armes.
Mais maintenant, il ne me reſte, helas!
Que des prieres & des larmes,
Dont vous ne faites pas grand cas.
Cependant vous avez beau faire.
Ou vous aurez moins de rigueur,
Ou, ſi je ne puis pas vous plaire,
Je ſuis tout réſolu de mourir de douleur,
Ma bleſſure n'eſt pas legere,
Elle va juſqu'au fond du cœur.
Je ne ſuis pas ſi mépriſable
Que vous deviez, Princeſſe incomparable,

En me refuſant pour époux,
Vous attirer du Deſtin le couroux,
A qui vous ſavez bien que je ſuis redevable
Des ſentimens que j'ai pour vous.
J'ai bien encor des choſes à vous dire.
Mais je ſerois trop long à les écrire :
Pour en faire un ample recit,
Rien ne ſeroit meilleur que votre lit.
Vous êtes, à mon ſens, trop habile & trop ſage
Pour craindre de manquer à la fidelité,
Dont les ſottes en mariage
Se font une néceſſité.
Quand on a comme vous une extrême beauté,
Il faut être un peu du village
Pour ſe piquer de chaſteté;
Et ſur tout quand l'Epoux merite cocuage.
Venus ſe plaît aux larcins amoureux,
Et Jupiter en fait ſur la terre & ſur l'onde;
Et vous ne feriez pas ſans eux
La plus belle femme du monde.
Si la force du ſang a du pouvoir ſur vous,
Jupiter & Leda vous ayant donné l'être,
En vain vous efforceriez-vous
D'être chaſte : jamais vous ne le pouvez être,
Au moins avec un ſot Epoux.
Le vôtre à m'aimer vous convie
Par tout ce qu'il fait tous les jours.
De peur de troubler nos amours,
Il vous quitte ſans jalouſie,
Comme s'il n'avoit pu pendant toute ſa vie
Choiſir un temps plus propre à ſe mettre en chemin.
O l'habile homme ! ô qu'il eſt fin !
Il me ſouvient qu'en ma préſence
Etant ſur le point de partir,
Il vous dit : Ayez ſoin du Prince en mon abſence.
Vous pouvez comme moi vous en reſſouvenir.
Cependant je me plains de votre négligence :
Je pourrois bien l'en avertir.
Si vous croyez, belle Princeſſe,

Qu'il

Qu'il connoiſſe à quel point eſt votre gentilleſſe,
Et ce que valent vos appas,
Vous vous trompez, il ne les connoît pas.
S'il ſavoït bien le prix, helas!
De tant de lis & tant de roſes,
Il n'expoſeroit pas ſon honneur au danger,
En laiſſant de ſi belles choſes
A la garde d'un Etranger.
De tout cela tirez la conſéquence,
Qu'il faut que vous ayez pour moi quelque bonté.
Si ce n'eſt par reconnoiſſance,
Que ce ſoit par commodité.
Ne ſoyons pas ſi mal habiles
Que d'épargner votre mari.
Si nous perdons en diſcours inutiles
Le temps qu'il nous donne aujourdhui
Nous ſerons bien plus ſots que lui.
Nous couchons tous deux ſeuls, la nuit eſt longue & froide.
A ce mal voici le remede:
C'eſt de ne faire plus qu'un lit.
Je ſuis aſſuré que la nuit
Qui nous paroît longue comme une année,
Nous paroîtra de trop courte durée.
Je jurerai dans ce temps-là,
Par tous les Dieux qu'il vous plaira,
De vous aimer toûjours plus que ma propre vie.
Vous qui ſerez de mes tranſports ravie,
Me promettrez â votre tour,
Que même votre dernier jour
Ne ſera pas celui de votre amour:
Et dans cette ardeur ſans ſeconde
Vous me ſuivrez par tout le monde.
Si me ſuivre de votre gré
Vous fait quelque eſpece de peine,
Je vous enleverai, belle & charmante Helene,
Et par-là j'imiterai
Vos deux freres, & Theſée.

La chose n'eſt pas malaiſée.
Ma flotte eſt prête, & fort bien équipée.
Nous ferons peu par les chemins.
On ſera trop heureux de vous baiſer les mains
Dans les lieux de votre paſſage;
Et le peuple charmé de vos yeux raviſſans
Vous témoignera ſon hommage
Par des autels où fumera l'encens.
Quand vous ſerez à Troye, ô Dieux ! combien de gens
Viendront vous faire leur regale !
Depuis les moindres artiſans,
Juſques à la Maiſon royale,
Chacun vous fera ſes préſens.
Au reſte n'ayez point d'allarmes
Que pour vous on prenne les armes.
On a fait mille enlevemens
Qui n'ont fait aucuns mouvemens
Ni ſur l'onde ni ſur la terre.
Mais je veux que pour vous on commence là guerre.
Et bien, Madame, j'ai du cœur,
Et tout ce qui fait un Vainqueur.
On trouve au pays où nous ſommes,
Et plus de chevaux, & plus d'hommes,
Et plus d'argent qu'en celui-ci.
Je ne crois pas que vous penſiez auſſi
Que votre Epoux me ſurpaſſe en courage.
Lorſque j'étois enfant, je ſauvois tous les jours
Les troupeaux de notre Village
Et des voleurs & des ours.
Parmi mes compagnons j'étois toûjours le maître,
Soit à courir, ſoit à danſer.
Et pour le javelot je ſuis à le lancer,
Auſſi juſte qu'on le peut être.
Confeſſez que votre Mari
N'en fait pas tant, belle Princeſſe.
Et quand il me pourroit égaler en adreſſe,
Il n'auroit pas Hector pour frere & pour appui,

Qui

Qui vaut lui ſeul toute la Grece.
Ah! vous ne ſavez pas le prix
De Pâris.

REPONSE
D'HELENE A PARIS.

APRES que j'ai bien eu la foibleſſe de lire
Les ſentimens de votre cœur,
Il ne me paroît pas que j'euſſe grand honneur
A ne vous point écrire.
Hé quoi, vous avez attenté
A l'honneur d'une Princeſſe,
Contre les droits de l'hoſpitalité?
C'eſt avoir l'ame bien traîtreſſe.
Etoit-ce à votre avis, pour cette trahiſon
Que mon Mari pour vous rempli de zele,
Vous recevoit dans ſa maiſon?
Vraiment la récompenſe eſt belle!
Aſſurément vous me croirez
Sur cette réponſe un peu bête:
Mais pourvû que je ſois honnête,
Croyez moi ce que vous voudrez.
Si je n'ai pas un viſage ſevere,
Ma réputation du moins eſt fort entiére,
Et ſans me parjurer, je puis faire ſerment
De n'avoir point encor favoriſé d'amant.
Et c'eſt ce qui fait ma ſurpriſe,
Ne ſachant ſur quel fondement
Vous avez formé l'entrepriſe
D'en vouloir à ma franchiſe.
Seroit-ce mon enlevement
Qui vous a donné cette envie?
Et qu'une fois ayant été ravie,
Vous croyez dans l'eſpoir dont vous flatez vos feux
Que je pourrois bien l'être deux?
Vous euſſiez eu raiſon d'avoir cette créance,

Si j'euſſe été d'intelligence
Avec le traître Raviſſeur.
Mais il n'eut pas grand fruit de m'avoir enlevée ;
Et hors qu'il me fit grand' peur,
Je m'en revins comme j'étois allée.
Il faut dire la verité,
Il me baiſa deux fois quoi que je puſſe faire.
Et vous encor plus téméraire,
Ne vous en fuſſiez pas, dites-vous, contenté.
Sa modeſtie amoindrit ſon offenſe,
Et je ſai qu'il s'en repentit.
Hé quoi donc, il ne me rendit
Qu'afin que je ſouffriſſe une autre violence,
Et que par là mon nom de trop grande importance,
Fît éternellement du bruit ?
Ce n'eſt pas qu'au fonds je m'irrite,
Car qui pourroit ſe fâcher d'être aimé ?
Pourvû que vous ſoyez charmé
Autant que vous le dite.
Je vous en fais un libre aveu,
J'en doute un peu.
Non pas que je me défie
De la force de ma beauté.
J'ai là-deſſus un peu de vanité :
Mais c'eſt que la credulité
Fort ſouvent nous préjudicie.
Pour Leda qu'il vous plaît, Pâris, de m'alleguer,
Ce n'eſt pas un exemple à me perſuader.
La grandeur de celui qui la rendit coupable,
Rendit en même tems ſa faute pardonnable.
Mais où ſera le Jupiter
De qui je pourrai me vanter !
Vous m'exagerez fort la grandeur de vos Peres :
Les miens, ſans vanité, ne leur en doivent gueres.
Quoi que votre Empire ſoit grand,
Le nôtre aſſurément n'a pas moins de nobleſſe.
Si les Troyens ont plus d'argent,
Les Grecs ont plus de politeſſe.
Vous m'offrez des plaiſirs ſi doux,
Qu'ils

Qu'ils pourroient pour les Dieux avoir même des charmes:
Mais si je vous rendois les armes,
Ce ne seroit que pour l'amour de vous.
Ce n'est pas que je méprise
Ce qui vient de votre part:
Mais j'ai cent fois plus d'égard
Aux dangers de votre entreprise,
A la peine qu'enfin pour moi vous avez prise
Et sur terre & sur mer, depuis votre départ.
Bien qu'en baissant les yeux je paroisse incapable
De remarquer ce qui se fait,
Je voi pourtant en effet
Ce que vous faites à table.
Tantôt vous me regardez
Avec des yeux brillans de l'ardeur de votre ame,
Dont les miens embarrassez
N'osent soûtenir la flame;
Et tantôt vous soupirez.
J'ai souvent de vos yeux observé le langage;
Et craignant que mon Mari.
Ne remarquât alors votre visage,
J'en ai mille fois rougi.
De votre effronterie extrême
J'étois en admiration,
Lors qu'ensuite du mot, J'aime,
Sur la table, à mes yeux, vous écriviez mon nom,
Mais helas! j'entens moi-même,
Et sai déja ce jargon.
Ce sont-là les douceurs qui me rendroient sensible,
S'il étoit jamais possible
Que j'eusse le cœur attendri
Pour autre que pour mon Mari.
Je vous avouë encor, sans en faire la fine,
Que je vous trouve beau, bien fait, de bonne mine,
Et qu'une fille auroit raison de vous aimer;
Mais pour moi qui suis femme, & femme sans reproche,

Je porte un cœur de roche,
Et rien que mon Mari ne me sauroit charmer.
Ma beauté, dites-vous, meriteroit un temple,
Et vous me paroissez plus beau que mon Epoux.
Puisque malgré cela je me passe de vous,
Imitez mon exemple.
C'est la plus grande des vertus
De se priver des plaisirs défendus.
Combien de jeunes gens, beaux & de grand lignage,
Font tous les jours les mêmes vœux !
Croyez-vous seul avoir des yeux!
Non, non, vous ne voyez pas mieux :
Mais vous osez bien davantage.
Vous n'êtes pas plus entêté :
Mais vous êtes plus effronté :
Si vous fussiez venu pendant que j'étois fille,
Quand j'aurois dû déplaire à toute ma famille,
Vous préferant à mon Mari,
Vous l'eussiez emporté sur lui.
Mais vous venez trop tard, la place est déja prise ;
Et pour votre malheur, un autre a ma franchise.
D'ailleurs je ne suis pas avecque mon Epoux,
Au point de le vouloir abandonner pour vous.
Cessez donc d'ébranler un cœur déja trop tendre.
A moi que vous aimez, épargnez des ennuis.
Sans me vouloir du mal, vous ne sauriez prétendre
M'obliger à vous suivre, en l'état où je suis.
Mais Venus, dites-vous, vous a promis Helene,
Quand vous futes son juge, & son admirateur.
Premierement j'ai de la peine
A croire que le Ciel vous ait fait cet honneur.
Et puis, quand je tiendrois la chose pour certaine,
Toûjours êtes-vous un flateur
De dire que pour récompense
On vous promit ma jouïssance.
Je fais trop peu de fondement
Sur ma grace & ma gentillesse
Pour croire indubitablement

Que

Que je ſois le plus grand preſent
Que puiſſe faire une Déeſſe.
Il me ſuffit que les mortels
Veulent à mes appas ériger des autels
Et même qu'ils me trouvent bonne.
Sans prétendre encor que les Dieux
Diſent du bien de ma perſonne,
Et que je ſois belle à leurs yeux.
Cependant j'applaudis à toute cette gloire;
Car pourquoi reſiſter à croire
Ce qui fait mon contentement?
Mais ne ſoyez point en colere
Si j'ai pu douter un moment:
On ne croit pas pour l'ordinaire
Les miracles facilement.
J'ai donc un plaiſir extrême
D'avoir ſû plaire à Venus,
Et de ſavoir le refus
Que vous fites des vertus,
Et même du diadême,
Si tôt que l'on vous parla
De la fille de Leda.
Je vous tiens donc lieu de richeſſes,
D'Empire, de gloire, & d'Etat.
J'aurois le cœur d'une tigreſſe
Si cela ne me touchoit pas.
Non, je ne ſuis pas inſenſible;
Mais croyant qu'il m'eſt impoſſible
De me donner à vous, ſans me faire blâmer,
Je réfuſe de vous aimer.
D'ailleurs, quand je le voudrois faire,
Je n'entens point tout ce myſtere.
Je ſuis ſur les larcins d'amour
Comme l'enfant qui vient de naître,
Novice autant qu'on le peut être;
Et même juſques à ce jour
Que j'écris en galanterie,
C'eſt la ſeule fois de ma vie.
Bien-heureuſes ſont à mon gré,

Celles qui l'ont accoûtumé;
Pour moi qui n'ai nulle habitude aux crimes,
Je me figure des abymes
Dans les desseins illegitimes;
Et quand tous ces desseins n'auroient rien de fatal,
J'ai peur; & la peur est un mal.
Depuis quatre ou cinq jours je suis embarrassée.
Je croi que tout le monde a sur nous deux les yeux.
Ce n'est pas sans raison que j'ai cette pensée;
Climene m'a parlé de quelques bruits fâcheux.
Feignez, Pâris, tâchez de vous contraindre,
Si de cesser vous ne trouvez plus doux.
Mais pourquoi cesseriez-vous?
Vous pouvez feindre.
Aimez, mais d'un amour prudent.
Quoi que mon Mari soit absent,
Il faut sauver les apparences,
Et conserver les bienseances.
Si vous aimiez tambour battant,
Il en sauroit bien tôt l'histoire,
Et, comme vous pouvez bien croire,
Il n'en seroit pas fort content.
Vous me mandez que sans affaire
Il est parti d'ici, seulement pour nous plaire;
Et pour nous donner le loisir
De contenter notre desir.
Ces raisons-là seroient plaisantes.
Mais il en avoit de pressantes;
Et moi qui les savois fort bien,
Le voyant hésiter à faire ce voyage,
Allez, lui dis-je, allez, ne craignez rien;
Vous en aurez de l'avantage.
Lui ravi de ce bon présage,
En me baisant, me dit pour tout langage:
Ayez soin du Prince Troyen.
J'eus de la peine à m'empêcher de rire,
Sachant vos desseins, & les pas
Que vous faisiez pour me séduire;

Et

Et tout ce que je lui pus dire,
Fut que je n'y manquerois pas.
Je sai son arrivée en Crete.
Mais ne croyez pas cependant
Qu'il faille rompre la gourmette.
Le pouvoir des Rois est bien grand.
Le bruit de ma beauté ne sert qu'à me contraindre.
Car plus vous lui donnez d'encens,
Vous autres Messieurs les galans,
Plus mon Epoux a droit de craindre.
Cependant si ma beauté
Le fait apprehender pour ma fidelité,
Et que je ne sois parjure,
Ma conduite le rassure.
Vous me pressez de nous servir
D'un tems si propre à l'amoureux mystere.
J'en meurs moi-même de desir:
Mais je crains, & ne puis vous satisfaire.
Vous couchez seul, & moi je suis sans mon Epoux,
Vous m'aimez, je n'ai point pour vous d'indifference;
Et déja par des billets doux
Nous avons de l'intelligence.
Vous m'offrez des jeux & des ris.
Nous logeons en même logis;
Et la nuit est longue & froide.
Je meure si le remede
Qu'il vous faudroit en ceci,
Ne me conviendroit aussi.
Je vous l'ai déja dit, Paris, j'ai de la crainte,
Dont je pourrois guérir par un peu de contrainte.
Mais plûtôt éteignons nos feux,
Tandis qu'ils sont naissans, nous le pouvons bien faire.
Car pour moi je considere
Qu'on est fou quand on espere
De tenir par de bons nœuds
Des voyageurs amoureux.

Leur amour eſt paſſagere,
Et changeante auſſi bien qu'eux.
Je m'en rapporte à Medée ;
Et vous-même, à ce qu'on dit,
Avez de votre Enone abandonné le lit,
Après l'avoir long-tems aimée:
Car de votre renommée
On m'a fait ample recit.
Vous me voulez obliger à vous ſuivre,
En m'aſſurant que vous me ferez vivre
Dans un agréable pays,
Parmi les jeux & les ris.
Je n'ai pas tant d'indifference
Pour ce qu'on peut dire de moi.
Que croyez vous en bonne foi
Que la Grece & l'Aſie en penſe?
Vos parens, vous-même? Sur quoi
Pourrez-vous prendre en moi quelque aſſurance,
Et n'avoir pas ſans ceſſe de l'effroi,
Par votre propre expérience?
Il n'entrera jamais dans Troye un Etranger
Qui ne vous faſſe enrager.
Si tôt que contre moi vous ſerez en colere,
Vous m'appellerez adultere,
Oubliant que c'eſt pour vous
Que j'ai trompé mon Epoux.
Ah! bien plûtôt que j'abîme
Que de commettre un tel crime.
Mais vous me jettez aux yeux
Tout ce que Troye a de plus précieux.
Ce ſont là de foibles armes,
Ce ſont de foibles appas.
Mon pays a pour moi des charmes
Que les autres pays n'ont pas.
Si dans l'Aſie on m'avoit offenſée,
Qui me donneroit de l'appui?
Jaſon promit tout à Medée,
Et l'on la chaſſa de chez lui.
Le flambeau dont votre mere

Son-

Songea qu'elle accouchoit, étant grosse de vous,
Dans mon esprit n'est pas une chimere
Et comme assurément la Reine de Cythere
Vous sera favorable envers & contre tous,
Et Junon, & Pallas pleines d'un fier courroux,
Vous feront tout le mal qu'elles vous pourront faire.
D'ailleurs si je vous suis, on armera soudain;
Et notre amour étant funeste
A la plûpart du genre humain,
Nous serons en horreur au reste.
Le Roi ni mon Mari jamais ne souffriront
Sans vengeance un si rude affront.
Pour vos faits dignes de l'histoire,
Que vous voulez me faire croire,
Vous ne m'y réduirez jamais.
Je vous trouve trop beau pour avoir tant de gloire,
Et les Heros n'ont pas le teint si frais.
Ce brave Hector, plus craint que le tonnerre,
Appellez-le à votre secours.
Laissez lui faire la guerre,
Et pour vous aimez toûjours.
Je prendrois un parti, si j'étois plus hardie;
Peut-être la ferai-je une fois en ma vie.
D'un rendez-vous vous avez grand desir,
Pour conferer, dites-vous, à loisir,
Nous savons ce qu'ici vous nommez conference.
Mais vous vous hâtez trop, donnez-vous patience.
Voilà de la plûpart de tous mes sentimens
Une espece de Manifeste.
Je suis lasse d'écrire au plus beau des Amans;
Climene lui dira le reste.

CLXIX.

CLXIX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Bussy.

A Bagnolet, *ce* 1. *Mai* 1672.

SAVEZ-VOUS bien que les Maréchaux d'Humieres & de Belfonds sont disgraciez pour avoir refusé d'obeïr à Monsieur de Turenne quoiqu'il soit Maréchal de Camp général. On a envoyé un Courier au Maréchal de Créqui pour savoir s'il en fera autant. Je vous fais mon compliment sur ce qui regarde le Maréchal d'Humieres, je sai qu'il est votre parent & votre ami. Le lendemain que j'eus reçu votre Lettre, Satan entra dans ma chambre après dîné à qui je dis: *vade Satana*, dont il fut fort étonné, mais ayant vû vôtre Lettre, que je tenois pour y répondre, il se reconnut pour votre Infidelle, & comme il est assez bon Diable, il me pria de l'attendre pour vous faire réponse. Cependant comme il a un corps, il s'est demis un pied; ainsi je l'ai attendu inutilement. Je suis à Bagnolet avec Madame de Nemours, j'y passerai une partie de l'Eté. Je vous assure que je ne m'y ennuye point quoique nous y sachions peu de nouvelles. N'aurai-je point aussi de vos Rondeaux & de vos Bouts-rimez. Votre Diable m'a permis de vous en demander, il dit que les injures en vers n'offensent point. Je ne sai si les Hollandois penseront de même du Virelay qu'on apporta hier à Madame de Nemours contre eux. On dit qu'il est de la Fontaine, je vous l'envoye.

VIRE-

VIRELAY,

Sur les Hollandois.

A Vous Marchands de fromage,
Salut, révérence, hommage,
A vous Marchands de fromage,
C'eſt à vous d'être en ombrage,
De ce terrible équipage
Qu'on fait ſur votre rivage.
C'eſt vous, Pêcheurs de haran,
C'eſt vous vendeurs de ſaffran,
Qui prétendez d'un frommage,
Faire au ſoleil un écran.
Peuple héretique & Maran
Ennemi du Vatican,
Sur qui va fondre l'orage,
C'eſt trop faire de cancan,
Et parler en Maître Jean,
Il faut changer de langage,
Et baiſſer de plus d'un cran;
Cette fierté de courage.
En vain votre Aréopage,
Votre nouvelle Carthage,
Met toute choſe en uſage,
Pour détourner l'ouragan,
Et vous ſauver du naufrage.
La foudre part du nuage,
Et va ſécher marécage,
Rompre Digue & Watergan.
Vous avez beau mettre en gage;
La juppe & le Calandran,
Appeller le Caſtillan,
Le Walon & le Flamand,
Le More & l'Européan,
Vous avez beau comme un pan;
Déployer votre plumage,
Et faire un grand étalage

De

De bois, de mâts, de cordage,
Et de Soldats de loüage;
Votre lâche païsan,
Plus poltron à l'abordage
Et plus timide qu'un fan,
Tournera bien-tôt visage,
Et fera comme un crocan.
Mandez lettres & messages,
Chez le Got, & l'Alleman;
Et dans tout le voisinage,
Criez, au meurtre, à l'outrage,
On me pille, on me saccage.
Proposez un Arbitrage,
Offrez des places d'ôtage,
Eussiez-vous pour partisan,
Belzebut, Leviatan,
Et les pages de Satan;
Malgré votre tripotage,
Et votre patelinage,
Notre Roi vaillant & sage,
Notre invincible Sultan
Ruinera ville & pâcage,
Mettra votre or au pillage,
Vos personnes au carcan,
Et vos meubles à l'encan.
Ainsi l'on voit le milan,
A travers ronce & feuillage,
Fondre dessus l'ortolan,
La corneille ou le faisan.
De même le cormoran
Gobe dans l'eau l'éperlan,
La sardine & le merlan.
Jamais le grand Tamerlan,
Ne fit chez le Musulman,
Tant de bruit ni de ravage,
Lorsqu'il vainquit le Persan,
Extermina le Soudan,
Et qu'il mit en esclavage,
L'illustre Mahometan,

Qu'il

Qu'il traina dans une cage.
De ſon heureux mariage,
Avec l'Infante du Tage,
Doit naître un puiſſant lignage,
Qui portera le carnage,
Juſqu'aux terres du Liban:
Qui détruira l'Alcoran,
Et du Monarque Ottoman,
Arrachera le Turban.
Tandis pour apprentiſſage
Il verra dans ſon bas âge,
Louïs commencer l'ouvrage,
Lui tracer ronte & paſſage,
Et d'un ſuperbe héritage
Augmenter ſon appanage.
Je ne ſuis Sorcier ni Mage,
Mais je prédis & je gage,
Qu'on verra croître l'herbage
Dans les places d'Amſterdam.
Que Dordrech, & Roterdam
Ne feront qu'un hermitage,
Qu'un lieu deſert & ſauvage.
Croyez-moi, pliez bagage,
Rompez trafic & menage,
Quitez champs & labourage,
Vendez cruches & laitage,
Et paſſez à l'Indoſtan,
Dans quelque Iſle de Sauvage,
De Negre, ou d'Anthropophage.
Allez chez le Preſte-Jean,
Debiter l'orviétan,
La Clinquaille & le ruban,
Et faire le perſonnage
De Médecin, d'Artiſan,
De Juif ou de Charlatan.
Mais, ma foi, c'eſt grand dommage,
De s'amuſer davantage,
A barbouiller cette page,
Pour y peindre votre image,

Et chercher depuis Adam,
Depuis Sem, Japhet & Can,
Jusques aux neiges d'entan,
Toutes les rimes en an,
Pour des avaleurs de bran.
Bon jour, bon soir & bon an,
Quand le pinçon au bocage,
Commencera son ramage,
Dès que le premier fourage,
Nous permettra le voyage,
Vous verrez que mon présage,
N'est rien moins qu'un badinage;
Et qu'un conte de Roman.
A vous Marchands de frommage,
A vous Pêcheurs de haran,
Sàlut, révérence, hommage;
A vous Marchands de fromage.

CLXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de la Roche.

A Chaseu, ce 5. Mai 1672.

*CE ne seroit pas seulement pour raisonner sur les nouvelles, Madame, que je voudrois être auprès de vous, nous ferions d'autres raisonnemens, car j'aimerois fort à vous conter des raisons & sur tous les miennes. Je vais à Bussy où j'aurai encore plus souvent des nouvelles de la guerre qu'ici, mais si vous venez à la Roche, j'aurai bien tôt des affaires à Chaseu. Je ne connoissois Langez que de réputation, & vous en héritez, Madame; vous croyez bien que

* *Voyez Lett. CLXIV.*

que ſa mort ne m'afflige pas beaucoup. Les Dames ne le pleureront pas plus que je fais, cependant je croi qu'il ne mourra perſonne cette campagne qui ait tant fait parler de lui. Je ne croi pas que vous ayez jamais raiſon de vous plaindre de moi, Madame. & vous m'avoüerez qu'il ne tient qu'à moi de me plaindre ſouvent ſur des aparences, mais c'eſt que je n'aime pas à y croire contre mes amies & que j'ai plus d'expérience que vous, qu'elles ſont preſque toûjours fauſſes.

CLXXI. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu ce 6. Mai 1672.

JE remarque aujourdhui plus que je n'ai encore fait, Madame, qu'outre l'agrément qu'il y a dans tout ce que vous écrivez, il y a toûjours un fonds de vérité & de bon ſens. Rien n'eſt plus vrai que tout ce que vous dites. Le commerce de vous autres dévotes ou aſpirantes, eſt mille fois plus agréable que celui de la plûpart des belles & jeunes Dames de la Cour. Celles-ci qui font leur capital de leur âge & de leur beauté, ne ſe ſont pas miſes en peine du reſte; & il faut que leurs galans ſoient bien brutaux, pour avoir long tems du plaiſir avec elles. Auſſi vous ſavez que les éveillez diſent, que quand on ne ſait plus que leur faire, on ne ſait plus que leur dire. Le Roi témoigna à Monſieur de Noailles, n'avoir pas deſagréables les offres

* *A la Lett. CLXVII.*

offres que je lui faisois de mes services, mais il ajoûta qu'il n'étoit pas encore tems. Pour venir aux pas que je fais pour me relever de ma chûte, je vous dirai qu'on se console quelquefois de ne pas obtenir ce qu'on demande. Je suis aujourdhui en cet état sur la permission que j'ai demandée au Roi d'aller à l'armée ; mais voici des Marêchaux éxilez qui en augmentent la bonne compagnie. A la bonne heure la pluye les prend. Ce sont ceux-là qui sont heureux d'être éxilez, quand leur fortune est faite. Car enfin ils ont des établissemens que vrai-semblablement on ne leur ôtera pas ; & au pis aller des titres & des dignitez qu'on ne leur sauroit ôter. Ce seroit une question de savoir, si étant aussi redevables au Roi qu'ils sont, ils eussent été excusables de refuser de lui obéïr en choses qui eussent effectivement interessé l'honneur de leurs Charges ; mais de le refuser en choses où ils ont tort, je ne puis les excuser. Il est certain que les Marêchaux de Camp Généraux, ont été faits pour faire la fonction de Connêtable. Il y en a eu peu jusqu'ici en France. Cette Charge a été créée pour faire esperer l'épée de Connêtable à celui qu'on en pourvoiroit ; & cependant pour en faire une partie des fonctions sous un autre titre. Je ne sache guéres que le Marêchal de Biron, le Connêtable de Lesdiguieres, & Monsieur de Turenne qui en ayent été pourvûs. Une raison convainquante qui fait voir que la Charge de Marêchal de Camp Général, est au dessus de celle de Marêchal de France, c'est que quand le Marêchal de Biron fut fait Marêchal de Camp Général, il étoit Doyen des Maréchaux. Si on n'eût pas voulu lui donner quelque chose au dessus de ce qu'il

étoit,

étoit, on l'eut laissé comme il étoit. Mais pour ajoûter l'exemple à la Raison, vous saurez qu'au siége de Clerac, Monsieur de Lesdiguieres qui n'étoit encore que Maréchal de Camp Général, commanda le Maréchal de Saint-Geran qui étoit son camarade il n'y avoit pas long-tems. Monsieur de Turenne est aujourdhui en bien plus forts termes avec les Maréchaux exilez. Il commandoit les armées du Roi, que ceux-ci étoient encore au College. Il faut me croire quand je parle ainsi, ou du moins ne sauroit-on penser que ce soit une amitié aveugle qui me fasse parler en faveur du parti que je tiens ; c'est la seule vérité; & il y a dix ans que j'ai appris ce que je viens de vous dire du feu Maréchal de Clerambault. J'ai crû que vous ne seriez pas fâchée de savoir ceci, tant parce que vous aimez la vérité, que parce que celle-ci à mon avis, ne vous sera pas désagréable. Au reste, tout ce que vous m'écrivez me plaît ; mais quand vous traitez le chapitre de l'amitié je vous trouve incomparable, c'est votre bel endroit. Vous avez raison de dire que dans l'amitié il n'est point question de sexe ; vous ne sauriez donc mieux faire que de m'aimer bien tendrement. Pour moi, j'en use de même pour vous.

CLXXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency.

A Bussy, ce 6. Mai 1672.

* JE suis fort fâché de la disgrace des Maréchaux de Belfond & d'Humieres, ils sont de mes

* *Voyez Lett. CLXX.*

mes amis, & Humieres a épousé ma niéce. Sans entrer dans leurs raisons de part ou d'autre, je croi qu'après avoir remontré les leurs au Roi ils obéïront à qui l'ordonnera Sa Majesté : il lui apppartient de donner des rangs à qui il lui plaît au dessus des autres.

J'aimerois mieux n'avoir point reçu votre réponse, Madame, que si le Diable vous avoit aidé à me la faire ; votre Lettre auroit été moins badine, & ne m'auroit pas tant réjouï. J'aurois fort bien connu que vous étiez seule à me la faire quand vous ne me l'auriez pas dit. Il y a toûjours de l'aigreur quand le Diable vous obsede ; si je puis aussi un jour être auprès de vous, je vous ferai bien renoncer à Satan & à ses œuvres.

Vous avez raison de passer l'Eté à Bagnolet. Vous chercheriez inutilement dans le monde une plus agréable Maison, & une plus aimable compagnie que celle de Madame de Nemours. Vous seriez bien surprises toutes deux, si vous m'ailliez voir, un de ces jours en vous promenant, sortir de derniere une pallissade. Si ce n'étoit pour me jetter dans un des canaux, comme fit Saint-Preuil, ce seroit pour vous réjouïr & pour me faire un très-grand plaisir. Ah ! vous êtes donc fragile, Madame, vous ne vouliez pas entendre mal parler de Satan parce qu'il est de vos amis, & vous me demandez aujourdhui des vers contre lui, & vous lui faites accroire que les injures n'offensent qu'en prose. Savez-vous bien ce que c'est, Madame, & dont vous ne vous apercevez peut-être pas vous-même, c'est que vous êtes à Bagnolet, que le Diable n'y peut aller à cloche pied, & que vous voulez divertir la Princesse. Je le veux bien aussi

Voi-

Voilà un Rondeau; si cela l'amuse, je ne l'en laisserai pas manquer.

RONDEAU
DU COMTE DE BUSSY,
Contre une Infidelle.

DEbout Muse, debout, viens encor me servir;
A parler du sujet qui m'a tant fait souffrir,
Qui merite si bien quelque rude épigramme.
C'est pour un seul Rondeau qu'ici je te reclame;
Fais moi dire comment Iris me pût trahir.
Elle me conjuroit de me bien souvenir
De la deshonorer, de la faire mourir,
Si je voyois jamais à l'ardeur de sa flâme
De bout.

Elle me protestoit lorsque j'allois partir,
Que si j'étois un peu trop long à revenir,
Je trouverois son corps privé de sa belle ame.
Mais tous les beaux discours de cette honnête Dame,
Ce n'étoient que chansons, que contes à dormir
Debout.

CLXXIII. LETTRE.
De Madame de Bossuet au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 6. Mai 1672.

NON non, Monsieur, ne vous y attendez pas, je ne veux point faire quitte à quitte

avec vous, ſans que j'aye cherché noiſe, vous m'en avez fourni une ample matiére. Mais ce ſera au voyage que vous me promettez, que vous ſaurez ce que j'ai ſur le cœur. Qu'il vous ſuffiſe à préſent que vous avez tort, & que j'en ſuis au deſeſpoir. Au reſte, Monſieur, je crains bien que la délicateſſe ait eu moins de part à tout ce que vous avez penſé contre mon amitié, que la mauvaiſe opinion que vous avez de mon ame; ceci ſoit toûjours dit par avance. Mon Dieu, que j'ai d'impatience de vous voir, pour vous faire honte des erreurs où vous êtes! On les pardonneroit à l'impertinente pénétration de Monſieur de T * * *, car à tout propos il ſe vante d'en avoir; mais on ne le peut pardonner à Monſieur de Buſſy. Le Comte de L * * * eſt témoin de mille choſes qui vous regardent; mais dans le dépit où je ſuis contre vous, j'aimerois mieux mourir que de vous faire le moindre petit plaiſir. Il eſt vrai, Monſieur, qu'il y a beaucoup de viſion dans tout ce qui tourmente les maris; & le Parlement de Paris a raiſon de n'y croire pas plus qu'aux ſorciers. Je ne ſai ſi tous les exilez flattent leurs maux par des réflexions auſſi ingénieuſes que les vôtres, ni ſi elles feront la conſolation des Maréchaux de France qui groſſiſſent cet illuſtre Corps de reſerve; mais je meurs d'envie de la donner à un de ces Meſſieurs qui eſt fort de mes amis. Adieu, Monſieur, je vous promets que je ferai mon devoir en amitié pour le moins auſſi-bien que vous; & je n'aurai rien de nouveau à faire, qu'à prendre un grand ſoin que mes Lettres vous ſoient renduës. Je ne veux pas vous dire que ce ſoin-là me ſera très-agréable; je me contente ſeulement de vous aſſurer que je n'au-

n'aurai point de vûës pour l'avenir ; que je ne ſuis pas intereſſée ; & de plus je ne ſaurois penſer que je devienne jamais aſſez laide, pour être obligée aux gens qui m'aimeront.

CLXXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame Boſſuet.

A Chaſeu, *ce* 9. *Mai* 1672.

NI vos plaintes, ni ma conſcience ne me reprochent rien, Madame ; je ſuis ſi ſûr de la droiture de mes intentions ſur votre ſujet, que je ne crains nullement les éclairciſſemens avec vous. Pour ce que vous dites que vous craignez bien que la délicateſſe n'ait eu moins de part à ce que j'ai penſé contre votre amitié, que la mauvaiſe opinion que j'ai de votre cœur ; je vous dirai que j'ai une extrême délicateſſe ſur la conduite de mes amis : avec cela je connois les foibleſſes humaines, & je n'en croi pas tout-à-fait exemts mes amis les plus parfaits Ne vous fâchez pas, Madame, perſonne n'a meilleure opinion de vous que moi. Du reſte, je ne pénétre point : ſi je le voulois faire, je voudrois être ſur les lieux, & voir les choſes de plus près. Le reſſentiment de l'offenſe que vous prétendez que je vous ai faite, vous fait aſſez bien cacher l'amitié que vous avez pour moi ; mais le Comte de L * * * qui en eſt témoin n'a pas bien gardé le ſecret. Il a tellement crû que c'étoit moi qui avois ſujet de me plaindre de vous, qu'il n'y a point de douceurs qu'il ne m'ait dites de

votre part pour vous justifier. Ainsi, Madame vous avez beau faire pour m'obliger à vous craindre, je ne saurois que vous aimer. Vous me mandez que vous ne sauriez penser que vous deveniez jamais assez laide, pour être obligée aux gens qui vous aimeront. A cela je vous répons que votre jeunesse & votre beauté font que vos amis pourroient aujourdhui souffrir des négligences & des tiédeurs de votre part, qu'ils ne vous pardonneront pas, quand vous ne serez plus jeune; car pour laide, vous mourrez plûtôt que de la devenir.

CLXXV. LETTRE.

De la Maréchalle d'Humieres au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13. Mai 1672.

*L'ON ne peut vous être plus obligée que je la suis, des marques que vous me donnez de l'honneur de votre souvenir dans l'occasion présente. Si nos malheurs nous étoient particuliers, ou arrivez par notre faute, j'aurois une douleur bien grande de nous voir éloignez de la Cour; mais nous ne sommes pas les seuls accablez de cette disgrace; ainsi il faut esperer de la bonté du Roi, qu'il voudra bien considerer quels ont été les motifs de ces Messieurs en cette rencontre. Notre plus grand déplaisir est d'avoir déplu à un aussi bon Maître que le nôtre à qui nous devons tout. Je souhaite qu'il connoisse quelle a été l'intention de Monsieur le Ma-

* *Voyez Lett. CLXV.*

Maréchal, qui n'a nulle ambition que de lui rendre de continuels ſervices, & de ſacrifier ſa vie pour cela mille fois le jour, s'il le falloit. En cas que les choſes changent, je vous en donnerai avis, & ſerai ravie de vous perſuader qu'on ne peut vous honorer plus ſincerement que je fais.

CLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 15. Mai 1672.

VOus êtes malade, & il y a long-temps que vous n'avez reçu de mes Lettres. Ainſi, Madame, c'eſt votre ſeule amitié qui vous a preſſée de m'écrire. Il faut dire la vérité; je ſerois bien ingrat ſi je ne vous aimois pas; mais il faut auſſi que vous confeſſiez que je n'ai pas attendu toutes vos bontez pour vous aimer, & que ſi vous ne m'aimiez pas, vous ſeriez bien ingrate. Nous allons voir de grandes & de cruelles choſes cette campagne. Parmi les ſpectateurs, les malheureux ſeront moins touchez que les autres; car comme ils gardent toute leur pitié pour eux, les malheurs publics les trouveront inſenſibles, & ils ſeront bien généreux, s'ils n'en ont même de la joye. Pourvû que Dieu conſerve le Roi, toute la Maiſon Royale, & mes amis particuliers, j'abandonne volontiers le reſte à ſa colere. Si votre ſexe, comme vous dites, a ſujet de ſe plaindre des maniéres brutales du nôtre, la fortune vous vengera bien

cette année ; car ſans compter les filles héritieres & les veuves de maris dont le nombre ſera infini, il y aura bien auſſi des veuves de galans qui n'auront qu'à ne pas laiſſer prendre le deſſus aux nouveaux qu'elles choiſiront. Il n'eſt pas poſſible que vous croyiez, quoi que vous en faſſiez ſemblant, que Madame de Monglas ne me ſoit la plus indifferente perſonne du monde ; mais j'ai remarqué qu'auſſi-tôt qu'elle vous a vûë & priée de m'adoucir ſur ſon ſujet, vous me mandez afin de me faire taire, que ce que j'en dis, vous perſuade que j'en ſuis amoureux. Et moi qui ne mords pas à l'hameçon, j'en fais encore pis.

CLXXVII. LETTRE.

De Madame du Bouchet au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 15. *Mai* 1672.

MONSIEUR du Bouchet a écrit à Monſieur le Maréchal de Créqui qui l'avoit prié de lui dire ſes ſentimens ſur le refus que les Maréchaux de Humieres & de Belfonds ont fait d'obéïr à Monſieur de Turenne. Je vous envoye la copie de cette Lettre, Monſieur, nous ſerons bien contens ſi vous l'approuvez ; je le ſouhaite préferablement à toute autre approbation Mon paquet ſera aſſez gros ſans faire ma Lettre plus longue, outre que je ne ſai point de nouvelles que les publiques que vous ſavez aſſurément. Pour mon eſtime & mon amitié pour vous, Monſieur, vous n'en doutez pas.

LET-

LETTRE.

DE MONSIEUR DU BOUCHET au Maréchal de Crequi, ſur la dignité de Maréchal de France.

MONSEIGNEUR,

Puiſque vous deſirez que je vous entretienne ſur les intérêts de la dignité de Maréchal de France, je vous dirai qu'il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ont fait naître au Roi la penſée de la tirer de ſon véritable caractere pour la ſoumettre à Monſieur de Turenue, qui n'en a point, l'euſſent mieux connuë; & que les exemples qu'ils ont citez pour autoriſer ce deſſein, ſe fuſſent trouvez plus juſtes & plus conformes à l'uſage qui a été obſervé depuis le commencement du dernier ſiécle. Car lorſque Louïs de la Trimouille a commandé Baudricourt & Trivulce en Italie, la Charge de Maréchal n'étoit pour lors qu'une Commiſſion à tems, & non pas à vie, & qui ceſſoit quand il plaiſoit au Prince, ſans ternir l'honneur de celui qui en avoit été honoré, ainſi que vous verrez par la Lettre que le Roi Philippes de Valois écrivit à Bernard Sire de Moreuil Maréchal de France, en le faiſant Gouverneur du Roi Jean ſon fils, l'an 1328. Charles Sire de Montmorency, Maréchal de France ayant été pourvû du Gouvernement de Picardie par le même Roi l'an 1347. fut déchargé de ſa Commiſſion qui fut donnée à Edoüard Sire de Beaujeu. Arnoud Sire d'Andrean fait Maréchal de France par le Roi Jean l'an 1351. & qui fut priſonnier de guerre à la bataille de Poitiers, & qui alla en Eſpagne

avec le Connétable du Guefclin, le 3. Avril 1367. remit fa Commiffion au Roi Charles V. qui lui commit la garde de l'Oriflamme & donna fa Charge l'an 1368. à Louïs de Sancerre, Seigneur de Charenton, que le Roi Charles VI. fit Connétable l'an 1397.

Jean II. du nom Sire de Rieux & de Rochefort Maréchal de Bretagne qui fucceda à la Charge de Maréchal de France du Connétable, fut déchargé de fa Commiffion la même année, pour la donner à Louïs de Longui qui la reçût le 4. Février de l'an 1411. pour la redonner au même Seigneur de Rieux qui s'en démit une feconde fois en faveur de Pierre de Rieux Seigneur de Rochefort fon fils aîné l'an 1417.

Sous le même Roi la faction de Bourgogne ôta à Jean le Mingre dit Boucicaut, & Pierre de Rieux Maréchal de France, leurs Commiffions pour mettre en leurs places l'an 1418. Claude de Bauvoir Seigneur de Chateleux, & Jean de Villiers Seigneur de l'Ifle Adam; au lieu duquel fut fubftitué Jacques de Mauberon qui ne garda que trois ans fa Commiffion, laquelle fut donnée l'an 1421. à Jean de la Baume Seigneur de Valfin, & celle du Seigneur de Chateleux à Antoine de Vergy Comte de Dammartin.

L'an 1430. & 1431. les Seigneurs de Rochefort & de l'Ifle-Adam eurent pour la feconde fois la Commiffion de Maréchal de France, de même qu'André de Laval Seigneur de Loheac, lequel ayant été fait Maréchal de France par le Roi Charles VII. fut déchargé de fa Commiffion par le Roi Louïs XI. l'an 1461. pour la donner à Jean, bâtard d'Armagnac, & remis par le même Prince en 1465.

Juf-

Jusqu'au Roi François premier qui créa Monsieur de Chatillon Maréchal de France à vie le 5. Decembre de l'an 1516. à condition que la Charge de l'un des trois Marechaux qui l'étoient déja demeureroit éteinte & supprimée, ce n'étoient que des Commissions qui militoient sans difficulté sous l'ordre d'un Général qui avoit la puissance Royale, comme Monsieur de la Trimouille, que Guichardin appellé le plus grand Capitaine du monde.

Je sai bien qu'on dit que le Maréchal de Brissac a été commandé sous Henri II. par François de Lorraine Duc de Guise, & les Maréchaux de Themines & de Bois-Dauphin par Messieurs de Guise, de Mayenne, & d'Elbeuf sous Louïs XIII. & cela est vrai. Mais François de Lorraine Duc de Guise qui commanda au Maréchal de Brissac, étoit dans un poste qui égaloit la puissance souveraine. Le Connétable Anne de Montmorenci lui écrivoit *Monseigneur*, &, *Votre-très-humble & très obéissant serviteur*, & Monsieur de Guise lui écrivoit, *Monsieur le Connétable*, & au bas, *Votre bien bon ami.* Pour Monsieur de Mayenne il étoit fils d'un Prince qui avoit porté ses espérances chimériques jusques à la Couronne; qui avoit fait des Maréchaux de France, & dont la grandeur reluisoit encore en sa personne, de même qu'en celle de Monsieur de Guise Gouverneur de Provence. Pour Monsieur d'Elbeuf il tenoit un rang considérable sous la Régence de Marie de Medicis, & jusqu'au Ministere du Cardinal de Richelieu qui abaissa en France la puissance des grands Seigneurs à un point que le Maréchal de Gassion a fait de grandes difficultez de rouler avec Monsieur

d'Elbeuf, auquel le Maréchal de Themines avoit obéï au siege de Tonneins en 1621.

Il faut, Monseigneur, considérer les tems en toutes choses, & se souvenir que depuis le Roi Henri II. le premier de nos Monarques qui a honoré les Maréchaux de France de la qualité de Cousin, nul de ceux qui ont possedé cette dignité, qui a commencé sa grandeur sous ce Prince, n'a été commandé par un Gentilhomme sans être Connétable; Que le Maréchal de Bassompierre, bien loin d'obéïr à Monsieur d'Angoulesme, fils naturel d'un de nos Rois & d'un mérite éminent, ne voulut jamais rouler avec lui à la Rochelle, quelques instances que lui en fît le Roi & le Cardinal de Richelieu; s'étant résolu, plûtôt que de le faire, de s'en retourner volontairement à Paris. Sa Majesté lui donna pour le retenir un corps separé qu'il commanda, jusqu'à la prise de cette place, & laissa rouler le Maréchal de Schomberg qui fut blâmé de tous ses Confreres.

Quant à la Charge de Maréchal des Camps & Armées du Roi que l'on prétend être un diminutif de celle de Connétable, & devoir commander aux Maréchaux de France, je vous dirai, Monseigneur, que c'est une erreur qui a surpris plusieurs personnes, qui ont ignoré sa veritable fonction, & qui ne l'ont jugée telle qu'ils se la sont persuadée, qu'à cause que le dernier Maréchal de Biron la possedoit; Qu'en 1617. la Reine Mere Marie de Médicis la fit offrir à Monsieur de Guise comme une chaîne précieuse pour l'attacher à son parti; Que Monsieur de Lesdiguieres en fut pourvû au refus de celle de Connétable, l'an 1621; que feu Mon-

Monfieur le Comte d'Harcour la demanda avec inftance fans la pouvoir obtenir du Cardinal Mazarin ; & que Monfieur de Turenne en a été gratifie enfuite de la paix des Pyrénées.

Mais il n'y a rien de plus éloigné de la vérité, car cette Charge n'a eu d'autre fonction jufqu'à préfent que de commander tous les Maréchaux de Camp indéterminément dans toutes les Armées du Roi, & de difpofer préférablement à tout autre, du campement ou du logement de l'Armée, comme fit Monfieur de Lefdiguieres, conformément à fes provifions, au fiége de Saint-Jean d'Angely, où le Roi Louïs XIII. étoit en perfonne. Et on ne fauroit apporter aucune preuve du contraire, ni que Pui-Gaillard parent du Duc d'Epernon qui étoit pourvû de cette Charge fous le Roi Henri III. & qui en faifoit la fonction au fiége de la Fere fous le Maréchal de Matignon, ait jamais commandé aucun Maréchal de France, non plus que le Maréchal de Biron qui n'en fut pourvû par le Roi Henri IV. que fur ce pied-là. Car autrement il auroit fallu qu'il eut commandé à fon pere, pour lors Maréchal de France, & dans le fervice. Et Monfieur de Lefdiguieres n'a pas prétendu en la prenant, qu'elle lui donnât un plus grand avantage, qu'à fes prédéceffeurs, puifque cinq mois après en avoir été pourvû, il roula toûjours avec le Maréchal de Saint-Geran au fiége de Montauban, où ils avoient une attaque tous deux enfemble. Enfin, Monfeigneur, on peut dire que la Charge de Maréchal général des Camps & Armées du Roi eft un fantôme qui a furpris l'imagination de ceux qui ne l'ont con-

nuë que par ſon nom pompeux, & que la Reine Mere & ſon Conſeil l'avoient cruë beaucoup au deſſus de ce qu'elle eſt, lorſqu'elle fut offerte à Monſieur de Guiſe. Si après cela, Monſeigneur, vous trouvez bon que je vous diſe mes ſentimens, je vous conſeillerai d'obéïr au Roi. On a toûjours tort de contredire ſon Maître, & il n'eſt jamais honteux de ſe ſoumettre à ſes volontez.

CLXXVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. Mai 1672.

* IL faudroit que je fuſſe bien changée pour ne pas entendre vos turlupinades, & tous les beaux endroits de vos Lettres. Vous ſavez bien, Monſieur le Comte, qu'autrefois nous avions le don de nous entendre avant que d'avoir parlé. L'un de nous répondoit fort bien à ce que l'autre avoit envie de dire; & ſi nous n'euſſions point voulu nous donner le plaiſir de prononcer aſſez facilement des paroles, notre intelligence auroit quaſi fait tous les frais de la converſation. Quand on s'eſt ſi bien entendu, on ne peut jamais devenir peſans. C'eſt une jolie choſe à mon gré que d'entendre vîte; cela fait voir une vivacité qui plaît, & dont l'amour propre ſe fait un gré nompareil. Monſieur de la Roche-Faucault dit vrai dans ſes Maximes: *Nous aimons mieux ceux qui nous entendent bien;* *que*

* *Voyez Lett. CLXVIII.*

que ceux qui se font écouter. Nous devons nous aimer à la pareille, pour nous être toûjours si bien entendus. Je vous prie de parler toûjours de moi à tous venans, & de ne perdre pas le tems de donner quelques petits traits de votre façon au panégyrique que fait de moi la Marquise de.... Soyez alerte, & vous placez entre deux periodes avec autant d'habileté quelle a de facilité à parler.

Nous ne savons ici aucunes nouvelles. Le Roi marche, on ne sait où. Les desseins de S. M. sont cachez comme il le souhaite. Un Officier d'armée mandoit l'autre jour à un de ses amis qui est ici: Je vous prie de me mander si nous allons assieger Mastric, ou si nous allons passer l'Isser.

Je vous assure que cette campagne me fait peur. Ceux qui ne sont point à l'armée, par leur malheur plûtôt que par leur volonté, ne me paroissent point malheureux. Une marque que le Roi n'est pas fatigué de vos Lettres c'est qu'il les lit: il ne se contraindroit pas. Adieu, Comte, je suis fort aise que vous aimies mes Lettres, c'est signe que vous ne me haïssez pas. Je vous laisse avec notre ami.

De Monsieur de Corbinelli.

J'ai bien dans la tête de refaire encore un voyage en Bourgogne, Monsieur, je meurs d'envie de discourir de toutes sortes de choses avec vous: car ce que j'ai fait en passant, a été trop precipité. Je n'ai pas laissé de bien profiter de la lecture de ces endroits que vous m'avez montrez. J'en ai l'esprit rempli: car personne à mon gré ne dit de si bonnes choses ni si bien que vous. Vous savez que je ne suis point fla-

flateur. Gardez toûjours bien cette divine maniere que vous avez au ſuprême degré, qui eſt celle d'un homme de qualité, & qui plaît au dernier point; je veux dire, d'avoir toûjours plus de choſes que de paroles, & de ne pas dire un mot ſuperflu. Ce n'eſt pas pour faire tomber à propos le précepte d'Horace que je vous dis cela: car je ſuis homme à dire un précepte hors de propos, & ſeulement pour montrer que je le ſai, ſi la fantaſie m'en prenoit. Il y a longtems que vous me connoiſſez ſur ce pied-là. Voici donc le precepte que vous ſuiviez mieux que perſonne, à mon gré. Horace parle du genre d'écrire appellé *Satire*, ſous lequel il entend un certain diſcours agréable, & des réflexions utiles & douces ſur les mœurs, tant bonnes que mauvaiſes: & voici comment il dit qu'il les faut faire. Ce n'eſt pas aſſez, dit il, de faire rire, quoi que ce ſoit un très-grand talent,

Ergo non ſatis eſt riſu diducere rictum
Auditoris, & eſt quædam hæc quoque virtus.

Il faut encore, dit-il, écrire & parler bref, & ne pas dire plus de paroles que de choſes, afin que nos penſées ſe voyent tout d'un coup, & qu'elles ne ſoient point envelopées dans un tas de paroles qui les offuſquent.

Eſt brevitate opus ut currat ſententia, nec ſe
Impediat verbis laſſas onerantibus aures.

De plus, il ne faut pas être ni toûjours grave & ſevere, ni toûjours plaiſant dans nos diſcours,

Et ſermone opus eſt modo triſti, ſæpe jocoſo.

Il ne faut pas même ni toûjours argumenter les preuves en main, comme un Orateur, ni aussi n'être que dans les agrémens de l'éloquence des Poëtes, qui ne songent qu'à divertir & à plaire, & non pas à profiter.

Defendente vicem modo Rhetoris atque Poëtæ.

De plus, il faut quelquefois n'être rien de tout cela, mais simplement un galant homme, qui parle sans trop d'ordre ni de regle, & qui ne laisse pas de charmer par sa négligence, qui ne pousse jamais trop avant son esprit; qui supprime souvent mille belles choses qui lui viennent en foule sur son sujet, parce qu'il ne veut point paroître bel esprit.

--- Interdum parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consulto.

Voilà, Monsieur, sur mon Dieu & sur mon honneur, ce qu'il me paroît que vous observez mieux que personne que je connoisse. Je le dis incessamment parmî nos Savans. Si je vais à Bussy, je veux lire avec vous les Satires, & les Epîtres d'Horace, & vous demeurerez d'accord, qu'il n'y a que lui dans les siécles à venir qui soit incomparable. Voici le caractére qu'en fait Perse:

Omne vaser vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, & admissus circum præcordia ludit.

Madame de Sevigny me charge de l'éloge de vos Epîtres. En verité, Monsieur, elles meriteroient qu'Ovide le fît lui-même, par reconnoissance de se voir si fort embelli.

CLXXIX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 23. Mai 1672.

JE voi bien, ma belle Cousine, que vous avez cela de commun avec beaucoup d'honnêtes gens, qu'il vous faut loüer pour avoir du plaisir de vous. Parce que je vous assurai il y a quelque tems, de l'agrément que j'avois trouvé dans une de vos Lettres, vous venez d'en remplir toute celle-ci. Je sai bien qu'il faut avoir de l'esprit pour bien écrire; qu'il faut être en bonne humeur, & que les matiéres soient heureuses: mais il faut sur tout que l'on croye que les agrémens qu'on aura ne seront pas perdus; & sans cela l'on se néglige. En verité, rien n'est plus beau ni plus joli que votre Lettre: car il y a bien des choses du meilleur sens du monde, écrites le plus agréablement. Je demeure d'accord avec vous que nous nous devons aimer. Personne ne sait si bien que moi ce que vous valez, ni ce que je vaux, que vous. Nous nous aimons aussi, ce me semble; & cela durera toûjours, pourvû que nous n'ayons pas plus de confiance en autrui qu'en nous mêmes. Nous ne savons aucunes nouvelles, parce que non seulement les desseins sont fort cachez, mais après même qu'ils sont découverts, on ne veut pas qu'on les mande, & on a raison. Vous avez aussi raison de dire que cette campagne fait peur. Je croi, comme vous, qu'elle sera terri-

ble;

ble; & voilà comme il les faut. Quand on y eſt on y veut acquerir de la gloire, ou mourir; & quand on n'eſt que ſpectateur, on aime les évenemens. Vous ſavez que les ſpectateurs ſont cruels; & je vous apprens que les ſpectateurs malheureux ſont mille fois plus cruels que les autres. Je ne demande à Dieu que la conſervation du Roi, de la Maiſon Royale, & de mes amis. Après cela je ne trouve pas mauvais que les Hollandois ſe défendent en gens d'honneur. Mais je veux à la fin que le Roi prenne leurs places : car j'ai ſoin de la réputation de mon Maître, auſſi bien que de ſa vie. Adieu, ma belle Couſine. Je vous aſſure que je vous trouve fort aimable, & que je vous aime fort auſſi.

A Monſieur de Corbinelli.

Vous me réjouïſſez fort, Monſieur, de me dire que j'ai de l'air d'Horace. Si cela eſt, c'eſt à la nature à qui j'en ai l'obligation, car je ne l'ai jamais lû. Je ne ſai pas ſi c'eſt à cauſe de la reſſemblance, que ce qu'il dit me touche extrêmement: mais rien ne me touche davantage. Ma modeſtie m'empêchera pourtant deſormais de lui donner beaucoup de loüanges, de peur que vous ne croyiez que je me louë ſous ſon nom, comme on fait quelquefois quand on eſtime un homme contre qui l'on s'eſt battu. Cependant il faut encore que je vous diſe pour la derniere fois qu'Horace me charme; mais que s'il voyoit le commentaire que vous faites de lui, il en ſeroit charmé. Si le Roi penſoit ſur cela ce que je penſe de vous, je ſuis aſſuré qu'il vous feroit lire Horace a Monſeigneur le Dauphin, & peut-être à lui-même.

CLXXX.

CLXXX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29. Mai 1672.

JE ne croi pas, Monſieur, que j'écrive auſſi-bien de l'amitié que vous le dites Mais aſſurément j'en parle moins mal que de toute autre choſe ; car il eſt vrai que c'eſt ce qui me touche le plus. Je n'ai juſqu'ici trouvé ni ami ni amie à qui j'aye découvert pour moi les ſentimens que j'avois pour eux, & je ſuis toûjours forcée de renfermer dans mon cœur une partie de ceux que j'ai pour mes amis, par la honte que j'ai de voir les miens ſi tendres, quand les leurs le ſont ſi peu. Vous êtes aſſurément un des meilleurs hommes que je connoiſſe, n'en déplaiſe au public; mais cependant vous ne ſavez pas encore aimer à ma mode; je vous donnerois bien des leçons ſur l'amitié. Dans l'affaire des Marêchaux de France, on a fort éxaminé le tems paſſé: ni le Marêchal de Biron, ni le Connêtable de Leſdiguieres, ne les ont, dit-on, commandez; ſi-fait bien précédez, & leur commiſſion le portoit. Mais le malheur de cette affaire ici, c'eſt que celle de Monſieur de Turenne ne le portoit pas, & qu'on ne l'a pas voulu mettre dans ſes Lettres, & Meſſieurs les Marêchaux de France ne demandoient pour toute grace, ſinon que l'on lui donnât des Lettres qui attribuaſſent ce privilege-là à ſa Charge. Le Roi n'a pas voulu, & l'on ne vouloit obtenir cela

cela d'eux que par priéres ; ce qu'ils n'ont osé accorder, de peur de faire tort à leur honneur ; car vous croyez bien qu'ils avoient envie tous trois de ne se pas perdre. C'est une affaire très-malheureuse pour eux ; car quand on déplaît au Roi, on a toûjours tort.

CLXXXI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Bussy, ce 10. Juin 1672.

JE croi qu'effectivement vous avez poussé les sentimens de la véritable amitié aussi loin qu'ils peuvent aller, & que peu de gens sont de votre force sur ce chapitre. Pour moi, qui présumois autrefois d'être un amant sans reproche, je pense être un ami de même ; car une grande amitié a bien l'air de l'amour, Je voudrois bien demander à ceux qui vous disent, que l'on ne fit le Maréchal de Biron Maréchal de Camp Général, que pour préceder les Maréchaux de France, où ils ont trouvé cela ? Car je leur dirai que quand on lui donna cette Charge nouvelle, il étoit le Doyen des Maréchaux ; & cela étant, il les précedoit par sa seule ancienneté. Pour le Connêtable de Lesdiguieres, n'étant encore que Maréchal de Camp Général au siege de Clerac, il envoya dire au Maréchal de Saint-Geran de se retirer, parce qu'il étoit allé à l'escarmouche, comme un simple Officier. Je vous cite des endroits de l'Histoire que tout le monde peut voir ; & l'on vous allegue des provisions

visions d'une Charge qui ne sont pas publiques. Il faut dire aussi la vérité ; jusqu'ici j'avois crû que les provisions de Monsieur de Turenne étoient comme les autres ; mais l'Ordonnance que le Roi vient de faire, par laquelle il veut que Monsieur de Turenne commande les Marêchaux de France seulement pour cette campagne & sans tirer à conséquence, me fait croire que ses Lettres de Maréchal de Camp Général, ne lui en donnoient pas le privilege. Cela pourtant embarasse ; car quelles graces font-elles donc à un vieux Marêchal de France, qui a rendu de grands services pendant la guerre, & que l'on a voulu récompenser en faisant la paix ? Il me dit aussi-tôt qu'il fut fait Marêchal de Camp Général, que le Roi en lui donnant cette Charge lui avoit dit : Je voudrois que vous m'eussiez obligé à faire quelque chose de plus pour vous ; voulant dire de le faire Connêtable, à quoi sa Religion pour lors étoit un obstacle.

CLXXXII. LETTRE.

De l'Abbé de Choisi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Juin 1672.

LE Roi ayant commandé au Comte de Guiche de reconnoître un endroit du Rhin pour tâcher de faire passer de la Cavalerie, pendant que l'on faisoit des points de batteaux pour l'Infanterie, le Comte trouva un gué à Tolhuys, & passa avec deux mille chevaux, partie à nâge & partie à gué, malgré le feu des ennemis qui étoient

étoient à l'autre bord, & qui voyant l'aſſurance de nos gens, tirerent en l'air & prirent la fuite. Le Comte de Guiche les pourſuivit avec une partie de ſa Cavalerie & laiſſa l'autre en bataille ſur le bord de la riviere.

Cela ſe paſſa avec tout le bonheur, & tout l'éclat que nous pouvions ſouhaiter, n'y ayant eu que Nogent noyé & peu de bleſſez. Mais Monſieur le Prince qui avoit paſſé dans un petit batteau, pour mettre des gens dans le château de Tolhuys, & reconnoître les poſtes de ce lieu là, voyant Monſieur le Duc & Monſieur de Longueville courir à toute bride à une barriere où les trois eſcadrons qui avoient fui devant le Comte de Guiche s'étoient joints à quelque Infanterie, il y courut auſſi, & fut ſuivi de tout ce qui étoit auprès de lui, qui après un tel exemple ne garda plus de meſure. D'abord Monſieur le Prince & ces Meſſieurs pouſſérent les ennemis, & le Comte de Guiche les prenant par derriere, ils ſe diſpoſoient à mettre bas les armes, à condition d'avoir bon quartier; Mais Monſieur de Longueville étant entré dans la barriere en criant, point de quartier, le deſeſpoir fit faire une ſalve aux ennemis dont Monſieur le Prince a eu l'os du poignet gauche froiſſé, Meſſieurs de Longueville & Guitry tuez, avec Aubuſſon, Theobon, Saint-Reux, & le Chevalier de Brouilly, Tallard, Dubourg, bleſſez. Marcillac l'épaule caſſée, Vivonne de même, le Comte de Seaux bleſſé au viſage, le Duc de Coaſlin une main fracaſſée, Beringhen bleſſé au travers du corps. Terres à la machoire, la Sale Aide de camp du Roi bleſſé de cinq coups d'épée, Revel frere de Broglio un coup au travers de la cuiſſe, le

Meny

Meny Montauban un coup de pertuiſane, Montrevel cinq coups de ſabre, Aubeterre & Beaumont bleſſez. Si j'en apprends davantage vous le ſaurez. Cependant voila un *Te Deum* bien ſanglant.

CLXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Buſſy, ce 19. *Juin* 1672.

VOus n'avez point reçu la Lettre que je vous écrivis l'année paſſée, ou je n'ai point reçu votre réponſe ; mais enfin quoi qu'il en ſoit, il faut recommencer un peu notre commerce. Mandez-moi à quoi vous vous occupez : ſi Horace vous entretient toûjours, ſi vous êtes gai, & quel ſecours vous tirez de votre Philoſophie. Pour moi, plus j'approche de la mort, & plus je trouve qu'il n'eſt rien tel que de vivre. Je mêle mes affaires avec mes plaiſirs, mais je prens bien plus à cœur mes plaiſirs, que mes affaires. On m'a dit qu'il vous étoit arrivé une ſucceſſion. Seroit-il poſſible que la fortune ſe voulût reconcilier avec vous? Vous ne doutez pas que je n'en euſſe bien de la joye, mais je voudrois que la ſucceſſion fût en Bourgogne. A propos n'y reviendrez-vous pas cet été? nous en avons tous la plus grande envie du monde. Je ſai bien qu'il eſt difficile de ſortir des lieux où l'on ſe divertit fort, mais il faut ſonger d'un autre côté que

Pinguis amor nimiumque potens in tædia nobis
Vertitur.

Un

Un peu d'abſence fait grand bien. Venez donc nous voir, quand ce ne ſeroit que pour retrouver vos amis de Languedoc meilleurs après quelque temps d'abſence, & pour vous reveiller l'appetit. Hé bien que dites vous des conquêtes du Roi ? Avez-vous jamais ouï parler de plus belles actions de guerre ? Pour moi j'en ſuis étonné. Jugez ce que je ſerois, s'il m'avoit fait autant de bien qu'il m'a fait de mal. S'il continuë cette campagne de même force, je tiens Meſſieurs les Etats en méchant état, & Joſué a plus grand beſoin qu'il n'eut jamais d'arrêter le Soleil; mais les miracles ne ſe font pas tous les jours. Adieu, Monſieur, je vous aſſure que je vous aime toûjours bien.

CLXXXIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. *Juin* 1672.

J'AI préſentement dans ma chambre votre grand garçon. Je l'ai envoyé querir dans mon carroſſe pour venir dîner avec moi. Mon Oncle l'Abbé qui y étoit auſſi a préſenté d'abord à mon Neveu un grand papier plié, & l'ayant ouvert il a trouvé que c'étoit une Genealogie de Rabutin. Il en a été fort réjouï ; & il s'amuſe préſentement à regarder d'où il vient. Si tout d'un train il s'amuſe à mediter où il va, nous ne dînerons pas ſi tôt ; mais je lui épargnerai la peine de faire cette méditation, en l'aſſurant qu'il va droit à la mort, & à une mort aſſez

prompte, s'il fait votre métier, comme il y a beaucoup d'apparence. Je ſuis certaine que cette penſée ne l'empêchera pas de dîner: il eſt d'une trop bonne race pour être ſurpris d'une ſi triſte nouvelle. Mais enfin je ne comprens pas qu'on puiſſe s'expoſer mille fois, comme vous avez fait, & qu'on ne ſoit pas tué mille fois auſſi. Je ſuis aujourdhui bien remplie de cette réflexion. La mort de Monſieur de Longueville, celle de Guitry, de Nogent, & de pluſieurs autres; les bleſſures de Monſieur le Prince, de Marcillac, de Vivonne, de Monrevel, de Revel, du Comte de Saux, de Termes, & de mille gens inconnus, me donnent une idée bien funeſte de la Guerre. Je ne comprens point le paſſage du Rhin à nage. Se jetter dedans à cheval comme des chiens après un cerf, & n'être ni noyé ni aſſommé en abordant, tout cela paſſe tellement mon imagination que la tête m'en tourne. Dieu a conſervé mon fils juſques ici, mais peut-on compter ſur ceux qui ſont à la Guerre? Adieu, mon cher Couſin, je m'en vais dîner. Je trouve votre fils bien fait & aimable. Je ſuis fort aiſe que vous aimiez mes Lettres. On ne peut être à votre goût ſans beaucoup de vanité.

CLXXXV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 26 Juin 1672.

NE diroit-on pas, comme vous en parlez, Madame, qu'il n'y a que les gens de Guerre qui

qui meurent ? Cependant la vérité est que la Guerre ne fait que hâter la mort de quelques-uns qui auroient vécu davantage s'ils n'y étoient point allez. Pour moi je me suis trouvé en plusieurs occasions assez perilleuses, sans avoir seulement été blessé. Mon malheur a roulé sur d'autres choses ; & pour parler franchement, j'aime mieux vivre moins heureux que d'être mort jeune. Il y a cent mille gens qui ont été tuez à la premiere occasion où ils se sont trouvez, & cent mille autres à la seconde ; *Cosi l'hà voluto il fato.* Cependant je vous voi dans de grandes allarmes : mais il faut que je vous rassûre, Madame, en vous apprenant qu'on fait quelquefois dix campagnes sans tirer une fois l'épée, & qu'on se trouve souvent dans des Batailles sans voir l'ennemi ; par exemple, quand on est à la seconde ligne, où à l'arriere-garde, & que la premiére ligne a décidé du combat, comme il arriva à la Bataille des Dunes en 1658. Dans une Guerre de campagne les Officiers de Cavalerie courent plus de hazard que les autres. Dans une Guerre de sieges les Officiers d'Infanterie sont mille fois plus exposez : & sur cela, Madame, il faut que je vous dise ce que Monsieur de Turenne m'a conté avoir ouï dire au feu Prince d'Orange Guillaume : Que les jeunes filles croyoient que les hommes étoïent toûjours en état ; & que les Moines croyoient que les gens de Guerre avoient toûjours à l'Armée l'épée à la main. L'interêt que vous avez à cette campagne, vous fait faire des réflexions que vous n'aviez jamais faites. Si Monsieur votre fils n'étoit pas là, vous regarderiez cette action comme cent autres dont vous avez ouï parler sans être émuë, & vous trouveriez seulement de la har-

dieſſe au paſſage du Rhin, où vous trouvez aujourdhui de la témerité. Croyez-moi, ma chere Couſine, la plûpart des choſes ne ſont grandes ou petites, qu'autant que notre eſprit les fait ainſi. Le paſſage du Rhin à nage eſt une belle action, mais elle n'eſt pas ſi témeraire que vous penſez. Deux mille chevaux paſſent pour en aller attaquer quatre ou cinq cens. Les deux mille ſont ſoûtenus d'une grande Armée où le Roi eſt en perſonne, & les quatre ou cinq cens ſont des Troupes épouvantées par la maniere bruſque & vigoureuſe dont on a commencé la campagne. Quand les Hollandois auroient eû plus de fermeté en cette rencontre, ils n'auroient tué qu'un peu plus de gens; & enfin ils auroient été accablez par le nombre. Si le Prince d'Orange avoit été à l'autre bord du Rhin avec ſon Armée, je ne penſe pas que l'on eût eſſayé de paſſer à nage devant lui: & c'eſt ce qui auroit été témeraire ſi l'on l'avoit hazardé. Cependant c'eſt ce que fit Alexandre au paſſage du Granique. Il paſſa avec quarante mille hommes cette Riviere à nage, malgré cent mille qui s'y oppoſoient. Il eſt vrai que s'il eût été battu, on auroit dit que c'eût été un fou; & ce ne fut que parce qu'il réuſſit que l'on dit qu'il avoit fait la plus belle action du monde.

Je ſuis fort aiſe, ma chere Couſine, que votre déchaînement contre la Guerre n'ait d'autre raiſon que la crainte de l'avenir, & que Monſieur de Sevigny ſe ſoit tiré heureuſement d'affaires. Il faut eſperer qu'il ſera toûjours auſſi heureux. Ce n'eſt pas que le Maréchal de la Ferté ne diſe que la Guerre dit: *Attens-moi, je t'aurai.* Mandez-moi ſi Monſieur votre fils étoit commandé de paſſer. Si mon fils vous plaît, Madame, il peut bien plaire à d'autres. Vous avez le goût bon.

CLXXXVI.

CLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 26. Juin 1672.

VOICI de grandes victoires, Madame, qui font bien de l'honneur au Roi & à ceux qui les gagnent, mais en vérité elles coûtent cher aux particuliers. La perte que vient de faire Madame de Nemours de Monſieur ſon frere, eſt de celles qu'aucune autre ne ſurpaſſe. Quoique je n'euſſe pas l'honneur de le connoître par moi-même, j'en avois ouï dire tant de bien depuis que je ſuis hors de la Cour que je ne l'euſſe pas eſtimé davantage ſi je n'en avois bougé. Ainſi je le regrette, comme un Prince qui paroit une Cour où j'eſperois de le voir un jour ; mais je le regrette ſur tout par la douleur qu'en aura Madame de Nemours, aux interêts de laquelle je prendrai part toute ma vie. Comme je n'ai jamais eu l'honneur de lui écrire, je ne commencerai pas aujourdhui par un ſi triſte ſujet ; je vous ſupplierai ſeulement, Madame, de l'aſſurer que pas un de ceux qu'elle honore de ſon amitié, n'eſt plus ſenſiblement touché que moi de ſa douleur ; car un cœur fait comme le ſien ſent mille fois plus en ces rencontres ce qu'il perd, que tout ce qu'il gagne.

Je ne vous dis pas, Madame, que je ſuis affligé de la part que vous prenez à la perte que Madame de Nemours vient de faire, car vous ſavez que vous n'avez ni bien ni mal qui ne me faſſe du plaiſir & de la peine.

CLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse du Plessis.

A Bussy, ce 3. Juillet 1672.

JE croi, Madame, que vous ne doutez pas, de la part que je prends à la perte que vous venez de faire de Mr. votre mari. Ce qui doit diminuer votre affliction, c'est que ses grandes blessures lui ayent donné le temps de mourir en bon Chrétien. C'est assez pour que vous ne doutiez pas de ma douleur, Madame, de savoir que vous êtes la personne du monde que j'aime le mieux & que j'estime autant. Cette perte est grande, je l'avouë, mais vous avez de la fermeté, & je suis assuré qu'il n'est point d'évenemens au dessus de votre courage.

CLXXXVIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Juillet 1672.

JE parlai bien & beaucoup de vous hier au soir, Monsieur, j'y ai pensé ce matin, & je vous écris apresdiné; cela ne va pas trop mal, ce me semble. Je fus hier à la porte Saint-Honoré, j'y vis une Dame qui avoit encore mal au pied. Elle étoit dans son lit un peu abatuë, les

les yeux brillans & pleins de feu, la bouche & les dens aussi belles qu'elle les ait jamais eûës, les bras, les mains & la gorge de même, une certaine joye, mêlée de mélancolie, dont vous étiez le sujet; forces Dames à l'entour d'elle, des hommes qu'elle ne regardoit point & à qui elle ne parloit pas. En vérité si vous aviez vû ce que je vis, vous ne feriez plus que des Elégies. Comme il y a des rivieres & des montagnes entre vous deux, je ne croi pas me mêler de rien de dangereux, en vous disant ce que je vous dis; je ne voudrois que vous voir en bonne amitié. Je ne sai comment vous pouvez faire pour garder de la colere si long-temps; car enfin je juge d'autrui par moi-même, j'ai l'ame douce, il me seroit impossible de garder si long-temps ni haine ni vengeance; & la grande punition dont je me servirois, seroit le mépris, l'indiférence & l'oubli. Vous me paroissez avoir naturellement de la bonté, comment pouvez vous garder si long-temps assez de rancune, pour faire de si terribles Rondeaux? Croyez moi, ne vous aigrissez point l'esprit davantage, revenez à vos vers tendres; vous avez fait une Balade dans ce caractere qui ne peut se payer, & je ne veux plus loüer vos Rondeaux, ni vos Sonnets, que vous n'ayez changé de sujet.

Mais parlons un peu des conquêtes du Roi. Avez-vous lû rien de pareil, vous qui savez si bien l'histoire? Sa Majesté va être Roi de Hollande comme de France. Les Hollandois ont levé les écluses d'Amsterdam, mais ils ne nous ont donné qu'un demi bain, car ils n'ont pas eu assez d'eau pour inonder la campagne.

Il faut tâcher de revenir au moins à Paris cet hiver, le Roi l'accordera au besoin de vos affaires, & la présence d'un homme comme vous animera fort vos amis; les plus généreux ont besoin d'être fortifiez. Mon Dieu, quelle joye j'aurois de vous voir au coin de mon feu, avec espérance de vous revoir à la Cour comme vous y devriez être?

CLXXXIX. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Juillet 1672.

QUE dites-vous de la campagne du Roi; Monsieur? Ne vous surprend-elle pas, pour moi je n'ai jamais rien lû de pareil. Je suis depuis un mois en Beausse chez une belle & jeune veuve de trente mille livres de rente, qui me fait & à une autre de mes amies la plus grande chere du monde. Nous goûtons mille plaisirs innocens qu'on ne connoît point à la Cour, & qui ne laissent pas de suites fâcheuses. Monsieur l'Abbé Flechier est sur le point d'entrer à l'Académie à la place de Monsieur Godeau; il seroit bien glorieux s'il pouvoit avoir votre voix.

CXC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 16. Juillet 1672.

*QUE votre amie ait mal au pied, qu'elle ſoit belle ou laide, gaye ou triſte, tout cela m'eſt fort indifferent. Vous vous étonnez, Madame, que ma rudeſſe dure ſi long-tems contre elle; vous ne croyez donc plus que j'en ſuis amoureux? Ma foi vous avez raiſon, je ne ſaurois aimer ſi je n'eſtime, & je hais tout ce que je mépriſe. La connoiſſance que j'ai de ſon cœur me gâte l'imagination ſur ſon corps. Il eſt vrai que je ſuis naturellement doux & tendre, auſſi ai-je pris pour ma deviſe, une ruche de mouches à miel, avec ce mot,

Spontè favos, ægrè ſpicula.
La douceur naturelle, & l'aigreur étrangere.

Mais la pratique du monde, qui la plûpart ne vaut rien, m'a donné de l'aigreur aux occaſions où il en faut avoir, & il n'y en a point où elle ſoit employée avec plus de juſtice que contre une Infidelle. Mes Rondeaux & mes Sonnets ne partent point cependant d'un eſprit aigre; je me réjouïs quand je les fais, & quand ils ſe trouvent pleins de rudeſſe, cela vient autant de la rime que de la raiſon; car, vous m'en pouvez croire, on ne peut avoir plus d'indiférence que j'en ai pour la Belle. Quant aux Elégies que vous me conſeillez, Madame, vous ne m'y ré-

* *Voyez Lett. CLXXXVIII.*

duirez jamais, elles ſeyent mal aux barbons ; outre que je ſuis tourné à l'Epigramme, ce caractere eſt plus réjouïſſant que l'autre.

Au reſte vous pouvez me mander ſans ſcrupule que votre amie eſt belle, & même qu'elle a fait une infidélité à quelqu'un en ma faveur, vous ne vous mêlerez de rien de dangereux. Du reſte ce ne ſeront point les rivieres ni les montagnes qui m'empêcheront de me réchauffer pour elle, ce ſeront les mauvais tours qu'elle m'a faits qui ne me ſortiront jamais de la mémoire, car pour mon cœur je le remplis de choſes plus agréables.

Il eſt vrai, Madame, que depuis Alexandre on n'a point vû de conquêtes aller ſi vîte que celles du Roi. Céſar qui vainquit les Hollandois n'eut pas ſi-tôt fait.

Je ne m'endors pas ſur mon retour : peut être que le Roi qui a tant de raiſons d'être content, ſera plus diſpoſé à m'accorder au moins la liberté d'aller ſolliciter mes affaires à Paris. Que de plaiſirs j'aurai de vous revoir, Madame, avec d'autres yeux que je ne vous voyois autrefois !

CXCI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Dijon, ce 22. Juillet 1672.

LES victoires du Roi ſont admirables, Mademoiſelle. Le ſeul inconvenient que j'y trou-

* *A la Lett. CLXXXIX.*

trouve, c'eſt qu'il met la gloire bien haut, lui ſeul y peut atteindre. Je croi de la maniére dont vous en parlez, que vous & les Dames avec qui vous êtes, vous divertiſſez fort à la campagne, mais avec toute votre vertu, je croi qu'un honnête homme ou deux avec vous, ne gâteroient rien. Quelque fonds de belle humeur que vous ayez toutes, vous n'avez pas toûjours tant de ſoins de vous plaire les unes aux autres, que s'il y avoit un ſexe different. Nous trouvons cela quand nous ſommes quatre ou cinq hommes enſemble, & cependant nous avons plus de matiéres à traiter que vous. Je ne doute pas que Monſieur l'Abbé Fléchier n'ait dans l'Académie la place de Monſieur Godeau, perſonne ne la pourroit mieux remplir que lui. Je lui donne ma voix de tout mon cœur. Je lui envoyerois en écrit, ſi on comptoit les abſens pour quelque choſe.

CXCII. LETTR.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Monjeu, ce 22. Juillet 1672.

*VOus dites toûjours des merveilles, Monſieur le Comte, tous vos raiſonnemens ſont juſtes; & il eſt fort vrai que ſouvent à la Guerre l'évenement fait un Héros ou un étourdi. Si le Comte de Guiche avoit été battu en paſſant le Rhin, il auroit eû le plus grand tort du monde, puiſqu'on lui avoit commandé de ſavoir ſeulement ſi la riviere étoit guéable; qu'il

* *Voyez Lett. CLXXXV.*

qu'il avoit mandé qu'oui, quoi qu'elle ne le fût pas ; & c'eſt parce que ce paſſage a bien réuſſi qu'il eſt couronné de gloire. Le conte du Prince d'Orange m'a réjouï. Je croi ma foi qu'il diſoit vrai, & que la plûpart des filles ſe flattent. Pour les Moines, je ne penſois pas tout-à-fait comme eux ; mais il ne s'en falloit gueres. Vous m'avez fait plaiſir de me deſabuſer. Je commence un peu à reſpirer. Le Roi ne fait plus que voyager, & prendre la Hollande en chemin faiſant. Je n'avois jamais tant pris d'interêt à la guerre, je l'avouë : mais la raiſon n'en eſt pas difficile à trouver. Mon fils n'étoit pas commandé pour cette occaſion. Il eſt Guidon des Gendarmes de Monſeigneur le Dauphin ſous Monſieur de la Trouſſe : je l'aime mieux là que Volontaire. J'ai vû un petit mot d'Italien dans votre Lettre, il me ſembloit que c'étoit d'un homme qui l'apprenoit ; & plût à Dieu. Vous ſavez que j'ai toûjours trouvé que cela manquoit à vos perfections. Apprenez-le, mon Couſin, je vous en prie, vous y trouverez du plaiſir. Puiſque vous trouvez que j'ai le goût bon, fiez-vous-en à moi. Si vous n'aviez pas été à Dijon occupé à voir perdre le procès du pauvre Comte de Limoges, vous auriez été en ce pays quand j'y ſuis paſſée ; & ſuivant l'avis que je vous aurois donné, vous auriez ſû de mes nouvelles chez mon couſin de Toulonjon : mais mon malheur a dérangé tout ce qui nous pouvoit faire trouver à ce rendez-vous qui s'eſt trouvé comme une petite maiſon de Polemon. Madame de Toulonjon ma tante y vint lundi me voir, & Monſieur Jannin m'a prié ſi inſtamment de venir ici, que je n'ai pû lui refuſer. Il me fait regagner le jour que je lui donne par un relais qui

me

me menera demain coucher à Châlons, comme je l'avois résolu. J'ai trouvé cette maison embellie de la moitié depuis seize ans que j'y étois venuë: mais je ne suis pas de même; & le temps qui a donné de grandes beautez à ses jardins, m'a ôté un air de jeunesse que je ne pense pas que je recouvre jamais. Vous m'en eussiez rendus plus que personne par la joye que j'aurois euë de vous voir, & par les épanouissemens de ratte à quoi nous sommes fort sujets quand nous sommes ensemble. Mais enfin Dieu ne l'a pas voulu, ni le grand Jupiter qui s'est contenté de me mettre sur sa montagne, sans vouloir me faire voir ma famille entiere. Je trouve Mâdame de Toulonjon ma cousine fort jalie & fort aimable. Je ne la croyois pas si bien faite, ni qu'elle entendit si bien les choses. Elle m'a dit mille biens de vos filles, je n'ai pas eu de peine à le croire. Adieu, mon Cousin, je m'en vais en Provence voir cette pauvre Grignan. Voilà ce qui s'appelle aimer. Je vous souhaite tout le bonheur que vous meritez.

CXCIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24. Juillet 1672.

* JE croi certainement que vous n'êtes pas pour Madame de Monglas comme vous étiez autrefois, Monsieur; mais je pense aussi que vous n'êtes pas pour elle comme vous seriez pour une autre que vous n'auriez pas tant aimée. Pour

 moi

* Voyez Lett. CXC.

moi en pareille occaſion, je ne tâcherois qu'à me donner de l'indifference pour la perſonne de qui je me plaindrois, en ſorte que je ne la diſtinguaſſe pas dans la foule. Mais à vous dire le vrai, ſi cela n'eſt pas impoſſible, il eſt très-difficile, & les grandes impreſſions du cœur ſont ineffaçables. On attend le Roi & Monſieur, avant le 15. d'Août. Dès que Crevecœur & Bomel ſeront pris, ils partiront. Pour les troupes, elles demeurent. Tout le monde croit la paix des Hollandois faite, & que le Roi d'Angleterre fera la guerre au Roi d'Eſpagne avec nos troupes. Vous ne ſauriez imaginer combien la plûpart de tout ce qui nous ſuit, & qui vient en homme ou femme, eſt ſot: en vérité on ne le peut ſouffrir: & je vous défie quand vous reviendrez à la Cour, de pouvoir aimer une jeune femme. Vous dites que vous m'aimez fort. Savez-vous bien, Monſieur, que ſi vous avez quelque choſe de plus agréable à faire, au moins n'avez-vous rien de meilleur & de plus ſûr? Je ne voi perſonne ici à votre égard qui me vaille. Je ſuis la prémiére perſonne pour l'amitié. Comme je n'ai jamais fait que cela, j'en ai fait mon capital, & peu de femmes y ſavent autant que moi. N'eſt-ce pas un grand avantage en ce monde, que d'avoir quelqu'un qu'on ne ſauroit perdre? Pour vous, Monſieur, ne vous en déplaiſe, vous feriez toûjours tout prêt de vous en aller à la prémiere occaſion; il m'en faudroit cent à moi, pour me réſoudre à quitter ce que l'eſtime & l'amitié m'auroient fait prendre.

CXCIV. LETTRE.

De l'Abbé de Brosse au Comte de Bussy.

A Autun, ce 25. Juillet 1672.

IL n'y a pas moyen de vivre davantage, Monsieur, sans vous dire tout ce que je vous suis devenu depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir. Il est certain & j'en ferai serment quand il vous plaira, que l'on ne peut avoir pour vous plus d'estime que j'en ai. Il y a bien de la tendresse mêlée à cette estime, & vous n'avez jamais enchaîné personne si vîte & pour si long-tems.

Permettez-moi, Monsieur, de vous traiter en oracle, en vous suppliant de nous dire, si en parlant de ces appartemens bas d'une grande maison qu'on appelle les offices, on leur donne le genre masculin ou féminin. Il y a ici un grand procès sur cela, & l'on est convenu de vous consulter & de vous croire.

CXCV. LETTRE

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Brosse.

A Bussy, ce 28. Juillet 1672.

VOTRE Lettre m'a fait plaisir, Monsieur, vous aimant & vous estimant comme je fais. Je n'étois pas content de m'être separé de vous

si

ſi bruſquement, je voulois un peu plus appuyer ſur les aſſurances que je vous avois données de mon eſtime & de mon amitié, & m'en attirer de votre part, mais l'intérêt d'un de mes bons amis renverſa mes deſſeins pour ce moment-là, & je remettois à cet hyver à bien établir notre liaiſon, ſur ce qu'on m'avoit mandé que vous étiez allé faire un tour à Paris. Mais puiſque nous ſommes encore voiſins & que nous pouvons aiſément nous écrire, n'y manquons pas, je vous prie, c'eſt le moyen de nous parler ſouvent en dépit de l'abſence.

Au reſte vous me faites trop d'honneur de me traiter d'Oracle. Il étoit de la gravité des Dieux de parler obſcurément, & même de l'intérêt de leur réputation de n'être point entendus pour que les évenemens ne puſſent jamais les démentir, & perſonne ne les pouvoit obliger à en uſer autrement; pour nous autres pouvres mortels, on nous a forcé à nous faire entendre.

Quand le mot d'*offices* eſt pris pour *ſervices*, il eſt maſculin: je vous rendrai de bons offices. Quand il eſt pris pour une charge, il eſt encore maſculin: c'eſt un office de la Couronne. Quand il ſignifie les appartemens bas d'une grande maiſon, comme les cuiſines, les ſommeleries, les caves, il eſt féminin: il y a de belles offices dans cette maiſon. Mais vous ſuffiſez, Monſieur, pour décider des doutes plus importans, & ſi j'en avois ſur la langue, je ne prendrois point d'autre juge que vous.

CXCVI. LETTRE.

* Reponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 29. Juillet 1672.

CETTE Lettre-ci ſera un peu hors de ſaiſon quand vous la recevrez, Madame; car il faut qu'elle aille à Paris, & delà en Provence. La datte ſera vieille; mais acte de mes diligences. J'aurai toûjours fait mon devoir. Voilà, dit-on, la paix faite avec les Hollandois, & le Roi de retour. S'il n'étoit content de ſa gloire, il ſeroit inſatiable: il en a pour le moins de quoi faire quatre Héros. On me mande que l'Angleterre declare la guerre à l'Eſpagne, & que le Roi aſſiſte ſes amis les Anglois d'un petit ſecours qui pourra être d'environ cent mille hommes, commandez par Monſieur de Turenne. Meſdemoiſelles de Buſſy apprennent l'Italien, & j'en ramaſſe les miettes. Quand je n'aurois pas été à Dijon pour le procès du Comte de Limoges, je n'aurois pas été à votre paſſage en l'Autunois; car je n'en ai rien ſû que lorſque vous n'y étiez plus. Ceux que vous aviez chargé de me le faire ſavoir, ne l'ont pas fait. J'en ſuis bien fâché, car j'y aurois couru, & le procès de ce pauvre Garçon n'auroit pas été plus perdu. Si vous voulez tenir la même route en revenant, & que ce ſoit depuis la Saint Martin juſqu'au mois de Mai, j'aurai la joye de vous voir à Chaſeu, quand Jupiter ne le voudroit pas. Vous n'y mangerez pas de ſi bons morceaux

* *A la Lett. CXCII.*

ceaux que ſur ſa montagne ; mais en récompenſe vous y aurez plus de plaiſir. Quand je vous parle ainſi, je vous traite comme moi-même. Vous ſavez le peu de cas que je fais de la bonne chere. Vous avez raiſon de dire que les dehors de Monjeu ſont fort embellis depuis ſeize ans, & que ce tems-là n'a pas fait le même effet en vous : je n'en ſai pourtant rien, mais je m'en doute. Cependant j'ai ouï dire à des gens qui vous ont vûë depuis peu, que comme diſoit Benſerade de la Lune.

Et toûjours fraîche & toûjours blonde,
Vous vous maintenez par le monde.

Ce qui vous tient en cet état, c'eſt à mon avis le contraire de ce qui embellit les Jardins. Il y faut travailler, & ſi l'on vous cultivoit vous ne ſeriez pas ſi belle que vous êtes : mais vous avez mis bon ordre à reparer les dommages que les années feront un jour à vos attraits. Vous avez fait une certaine proviſion d'eſprit, outre celui que Dieu vous a donné, que vous n'uſeriez pas en un ſiecle. Si nous nous voyions ſouvent vous moi, nous nous en porterions mieux : car rien ne contribuë tant à la ſanté que la joye. Ce ſera quand il plaira à Jupiter, puiſque Jupiter y a.

Je ſuis bien aiſe que vous ayez trouvé la petite Toulonjon à votre gré. C'eſt un ouvrage de mes mains, auſſi bien que Meſdemoiſelles de Buſſy ; cela ſoit dit ſans offenſer l'honneur de feu Madame de Pinac. Mes filles ſont vos ſervantes. Elles vous aimeroient fort quand vous ne ſeriez pas leur Tante de la Maraine ; cela ne gâte rien. Il faut dire le vrai, vous êtes bien tendre de faire plus de trois cens lieuës

pour

pour voir les gens que vous aimez. Ce ne seroit rien à nous autres galans pour une Dame comme Madame de Grignan qui seroit fort aise de nous voir: mais pour une mere qui n'a que de la tendresse, c'est quelque chose que cette peine. Ramenez la belle, j'en serai fort aise.

CXCVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame Bossuet.

A Bussy, ce 30. Juillet 1672.

EN arrivant ici, Madame, je vous écrivis une Lettre & une à Mademoiselle ** avec un empressement digne de l'amitié que vous m'aviez toutes deux promises, & vous ne m'avez non plus fait de réponse qu'à ma derniere Lettre. A-t-on encore pris vos Lettres à la poste, Madame? Faudra-t-il que je croye toûjours des choses hors de la vrai-semblance pour vous excuser? Il est bien extraordinaire qu'on ne prenne que les Lettres que vous m'écrivez & qu'on laisse librement passer tout ce que vous écrivez en Hollande. Si cela est, je me passerois bien de l'honneur qu'on me fait de croire que vos Lettres à moi sont les seules de conséquence. Mais parlons franchement, Madame, vous ne vous souciez guere de moi; cependant de quelque côté que vous me vouliez regarder, je n'étois ni un amant ni un ami incommode, & ceux qui reçoivent vos Lettres ne les méritent peut-être pas tant que moi.

CXCVIII. LETTRE.

De Madame Bouſſet au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 15. Août 1672.

JE ne vous ai point écrit, Monſieur, & j'ai bien voulu ne vous point écrire. Mais ce n'eſt pas aucune des raiſons que vous penſez. Les ſentimens que je puis avoir pour mes amis Hollandois n'auroient pas été trahis par l'amitié que mon cœur vous préparoit. Ne vous prenez donc ni à eux ni à moi de mon ſilence : tâtez-vous bien, & vous trouverez que vous avez mérité pis : Et comme amant ou comme ami, vous ne deviez vous plaindre qu'à moi des préférences dont vous m'avez accuſée injuſtement en bonne compagnie.

CXCIX. LETTRE.

Du Comte d'Etrées au Comte de Buſſy.

A bord du Saint Philipes, *ce* 2. *Août* 1672.

JE ſuis très-ſenſible, Monſieur, à l'honneur de votre ſouvenir. Vous jugerez, ſans doute, qu'en recevant des marques ſi obligeantes à 20. lieuës des côtez de Jutlande, & pour ainſi dire, dans un païs perdu, je dois penſer que le cœur y a plus de part, que la coûtume & la bienſéance qui s'obſervent en ces rencontres. Je vous avouë, Monſieur, que la promotion de M. le Cardinal d'Etrées a été la plus agréable nou-

nouvelle que je pouvois recevoir, après les dificultez qui s'y étoient rencontrées, que l'étoile victorieuſe du Roi a peut-être eu plus de peine à ſurmonter que les Villes de Hollande; & quoique cette victoire n'ait pas tant d'éclat, elle ne laiſſe pas de faire connoître dans toute l'Europe, la deférence que l'on a pour les volontez du Roi. Du reſte je ne demeure pas d'accord d'avoir fait ſi grandes choſes que la renommée publie; mais quoi que j'ai fait, Monſieur, je ſuis payé d'avance, & rien ne me touche que de rendre quelques ſervices dignes des bontez d'un ſi bon Maître. Quand il lui plaira de me faire plus de bien que je n'en ai & que je n'en mérite, il faudra bien le recevoir, de peur de lui déplaire. Cependant comme il vous plaît de me flater ſur tous les endroits qui peuvent flater le cœur, trouvez bon que je ne m'y laiſſe pas trop aller, & que je vous aſſure avec ſincérité, que j'aime mieux que mes amis me jugent digne de quelque bonne fortune, que de l'avoir ſans leur eſtime. Vous prendrez ce diſcours-là pour vous, s'il vous plaît, puiſque vous êtes à la tête de ceux que j'ai toûjours eſtimez, aimez & honorez infiniment.

CC. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. *Août* 1672.

SI j'avois ſû écrire de la main gauche, Monſieur, vous n'auriez pas été ſi long-tems ſans rece-

recevoir de mes Lettres. J'ai eu un grand rumatisme à la main droite dont je ne suis pas encore bien guérie, mais je vais essayer de m'en servir pour vous entretenir.

Monsieur votre fils m'a fait l'honneur de me venir voir, j'en ai fort bonne opinion, il est très joli, il a un tour agréable dans l'esprit. Mais le moyen qu'il fût fils d'un tel pere & qu'il ne fût pas un honnête homme? Puisque nous sommes sur le chapitre des enfans je vous avoüerai ingénument que je suis un peu folle du mien; sa figure plaît, & assurément il a de l'esprit, il n'a encore que quatorze ans. Je ne me repens pas de l'avoir souvent envoyé au Louvre dès son enfance; vous ne sauriez croire combien cela leur avance l'esprit, & même combien cela donne bon air à leur petite personne. J'ai fait mon fils d'Eglise, je prétends en faire un Prélat. Que faire autre chose quand on est né avec quelque qualité sans bien? Et entre nous je suis ravie, dans cette vûë, que ma Cour soit un peu ecclesiastique, j'ai pourtant sans vanité des amis de toutes les couleurs.

L'on ne dit présentement aucunes nouvelles. La Seine est tout comme elle étoit avant le depart du Roi.

Tréville n'a point fait la campagne, & à mon avis il a bien fait. Quand on a fait de si grands pas du côté de Dieu, il ne faut plus, ce me semble, en faire pour le monde. Je ne le vois plus du tout.

Mademoiselle de Vandy est guérie. Nous sommes éternellement ensemble, elle, Mademoiselle Deportes & moi. Je vous assure que je me trouve délicieusement avec ces deux Béates. Il n'y a point de coquettes à la Cour de si bonne compagnie qu'elles.

CCI.

CCI. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13. Août 1672.

CELA est bien honteux pour moi, Monsieur, d'être à Paris depuis huit jours sans vous l'avoir dit; il est vrai qu'à mon retour j'ai trouvé des affaires qui m'ont empêché d'avoir l'honneur de vous écrire. Ne m'en croyez pas moins à vous, car je vous assure que je vous honore très-parfaitement. Je ne vous rendrai point compte du voyage que je viens de faire; car vous ne devez y prendre aucun interêt, quoi que j'aie tâché à vous faire connoître à Madame de Fontrevault, qui a tout ce qu'il faut d'esprit pour avoir de vous toute l'estime que vous méritez. Je lui ai fait voir une Lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, où vous me parliez d'elle, qu'elle m'a volée: elle en a été charmée parce qu'elle écrit elle-même très-bien. Mais comme vous m'aviez fort touché le cœur par vos Lettres, souffrez que pour m'en attiter, je vous écrive, & que je vous consulte pour avoir des réponses, comme on consultoit les oracles. J'attens vos *Mémoires*, car vous êtes homme d'honneur; vous ne me les avez pas promis pour m'en faire venir le goût, & m'en frustrer; mais cependant dites-moi votre sentiment sur un dessein que j'ai qui peut être de votre ressort, & qui en est effectivement. J'ai fait trois comparaisons, la premiére d'Homere & de Virgile, la seconde de Demosthene & de Ciceron, la troisiéme de Platon & d'Aristo-

riſtote. J'ai envie de faire imprimer ces trois comparaiſons enſemble avec des réflexions en forme de préceptes ſur chacune ; c'eſt à-dire, des réflexions ſur l'uſage de la Philoſophie & de la Poëſie de ce tems, comme celles que j'ai faites ſur l'uſage de l'Eloquence. Je travaille aux refléxions ſur la Poëtique. Je prétens qu'il y a peu de Poëtes, quoi qu'il y ait bien des gens qui ſe mêlent de faire des vers ; que la plûpart de ceux qui font un Sonnet, un Madrigal, une Ode, n'ont qu'un peu d'imagination, mais peu de génie. Je fais état de dire mon ſentiment ſur la plûpart des Poëtes Grecs & Latins les plus célebres. Voici ſur quoi je demande votre ſentiment. Premiérement : Si vous ne croyez pas comme moi que notre Langue eſt peu capable d'un Poëme épique, & d'un travail de longue haleine à cauſe de l'uniformité de ſon nombre qui ne peut pas ſe varier, comme celui des vers Grecs & Latins : le vers Grec héroïque a même plus de grace que le Latin à cauſe de ſa variété, notre Langue va toûjours ſur un même ton, ce que Deſpraux appelle pſalmodier. Secondement : Pourquoi l'Electre de Sophocle & les autres Tragédies de cet Auteur, & quelques-unes d'Euripide paroiſſent toûjours belles au bout de deux mille ans, & qu'on ne peut ſouffrir plus d'un hiver à Paris les Comédies & nos Auteurs ? Eſt ce que le peuple qui en fait la réputation par le concours du parterre, n'eſt pas un bon juge ? Eſt-ce que ces tendreſſes outrées qui en font le principal caractere, dégenerent de cet art héroïque, qui doit être l'eſprit de ces Poëmes ? Ou bien eſt-ce que je me trompe moi-même ? Troiſiémement : Ne trouvez-vous pas que les Comédies de nos Poëtes (je ne nomme per-

personne, car Moliere eſt de mes amis) font tous les objets plus grands qu'ils ne ſont, & qu'elles ne copient preſque point au naturel, comme fait Terence? Il en eſt de même des Satyres; on veut plaire au peuple par les uns & par les autres; & pour lui frapper l'eſprit on groſſit les choſes: on fait un Miſanthrope plus miſanthroque qu'il n'eſt; un Tartufe plus hypocrite qu'il n'eſt. Cela eſt il à votre gré? Le génie du peuple eſt groſſier; il faut de grands traits pour le toucher. Que dites-vous de ce caractére d'amour & de tendreſſe, qui eſt d'ordinaire un caractére badin, qu'on mêle dans toutes les Piéces ſérieuſes; au lieu que les Tragédies des Grecs, & même celles de Latins ne roulent que ſur de grands ſentiment qui font l'heroïque qui en eſt l'ame, le magnifique & le grand? Il y a mille autres choſes que je reſerve, car il ne faut pas vous rebuter. Comme perſonne dans le Royaume n'écrit & ne parle mieux que vous, pardonnez à l'envie que j'ai de vous faire parler, & de vous faire écrire. Si vous me ſouffrez cette fois, vous m'encouragerez à avoir encore dans la ſuite commerce avec vous ſur cette matiére. Je veux vous écrire tout exprès pour vous parler de dévotion, mais ce n'en eſt pas ici le lieu; je remets cela à une autre fois. Je ſuis avec mon reſpect ordinaire à vous.

CCII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

Ce 14. Août 1672.

LA campagne du Roi est admirable, Madame. Tout ce qu'il fait tous les jours augmente le chagrin que j'ai de ma disgrace ; & je ne saurois plus supporter d'être si mal auprès d'un si grand Prince que lui. Je croi que nous aurons la guerre avec l'Espagne directement ou indirectement. Quand je ne la souhaiterois pas pour l'espérance qu'elle me donneroit d'y servir, je la souhaiterois pour l'interêt de la gloire du Roi. Il est merveilleux dans tous les temps, mais il brille plus dans la guerre, & je suis bien aise de voir des choses que non seulement je n'ai jamais vûës, mais dont il n'y a point même eu d'exemple depuis plusieurs siécles Je meurs d'impatience de revoir un si bon Maître ; il ne semble pas naturel que je l'appelle ainsi, cependant, comme personne ne se fait plus de justice que moi, je ne pense pas, pour tout ce qu'il m'a fait justement, lui devoir retrancher une qualité qu'il a, & dont il donne tous les jours tant de marques. Mon Dieu, Madame, quand viendra le temps que nous ferons son éloge vous & moi au coin de votre feu ? Ce que je dirai toûjours de lui fera bien de la honte aux ingrats. Je croi, comme vous dites, que je n'aimerai guéres les jeunes femmes si

* A la Lett. CXCIII.

si je retourne à la Cour, car quand elles seroient fort aimables, je me défierai d'être assez jeune pour leur plaire. Ce n'est pas que je ne fusse peut-être plus aimable par quelque autre endroit qu'elles me regardassent, que beaucoup de jeunes gens bien faits ; mais je sai que cela ne suffit pas pour la plûpart des femmes, & que la jeunesse toute sotte & imparfaite qu'elle puisse être, leur agrée davantage, que de plus âgez pleins d'esprit & de mille bonne qualitez ; mais aussi prenons garde que nous ne tombions dans le défaut qu'Horace reproche aux vieillards, de louer trop le temps de leur jeunesse. Vous ne me perdrez jamais, Madame, car quand je serois capable de quelque passion, j'aurois toûjours pour vous la plus grande estime & la plus grande amitié du monde ; mais *j'ai passé le temps d'aimer.*

CCIII. LETTRE.

Du Duc de saint Aignan au Comte de Bussy.

Au Havre, ce 15. Août 1672.

IL est juste, Monsieur, que je vous rende compte de la vie que je fais ici, & que je m'informe de celle que vous faites où vous êtes. J'espere que le Roi vous en tirera bien-tôt & je n'épargnerai pas mes soins pour vous. Je fais continuer ici les ouvrages du Port & commencer quelques travaux au dehors de peu de dépense & de grande utilité. La Noblesse de ce païs ci, a de l'esprit & du bien. Les Dames y

ſont bien faites ; mais ce qui vous ſurprendra aſſurément, c'eſt qu'il y a dans la ville vingt-deux mille faiſeuſes de dentelles ; & ce que vous allez prendre pour Roman, & qui eſt hiſtoire, c'eſt qu'une de nos Dames fort parée, ſautant beaucoup à un bal fit voir malheureuſement, par ſa juppe qui tomba, qu'elle étoit ſans chemiſe : on ne l'a pas vûë depuis en public.

La Campagne vous a fourni d'aſſez belles & grandes nouvelles, les petites vous feront rire & je ſuis aſſuré qu'un cœur fait comme le vôtre recevra auſſi avec plaiſir les aſſurances que je vous donne de mon eſtime & de ma ſincere amitié.

CCIV. LETTRE.

De Monſieur de Corbinelli au Comte de Buſſy.

Ce 17. Août 1672.

JE reçus il y a trois jours, Monſieur, la Lettre * que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il me faudroit une main de papier, pour vous expliquer la cauſe de la perte de vos Lettres & des miennes. Le Hazard eſt un compere qui fourre ſon nez par tout, & l'on eſt bien fin, quand on l'eſt autant que lui. Je vous écris celle-ci fort incertain ſi vous la recevrez ; peut-être que le caprice de ce maître brouillon vous la fera tenir plus vîte. Je ne vous fais pas les remercîemens que je vous dois ſur la part que vous prenez aux viſions qu'on a euës à Florence pour moi. Dès que j'aurai de vos nouvelles, je remplirai tous mes devoirs.

CCV.

* *Lett. CLXXXIII.*

CCV. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. Août 1672.

JE ſai marcher ſi droit avec mes amis, que je ne vous crains point, & ce ſera tout ce que vous pourrez faire que de me ſuivre en matiere de ſoins.

Le Roi a donné le Gouvernement de Lorraine à Monſieur de Rochefort avec vingt mille écus d'appointemens. Voilà une fortune cela.

Monſieur de la Vauguin a été envoyé à Monſieur de Brandebourg pour le faire déclarer.

J'ai fait vos complimens * à Madame de Nemours qui vous en remercie de bonne grace. Elle dit que quand on en devroit médire, elle vous permet de venir vous cacher derriere une de ſes palliſſades, & d'en ſortir quand elle ſe promenera à la lune; de vous jetter à ſes pieds & de faire toutes les cérémonies myſterieuſes des amans. Sérieuſement nous ſerions fort aiſes de vous voir au ſoleil ou aux étoilles, comme vous voudrez.

La pauvre Comteſſe du Pleſſis eſt fort fachée que ſon mari ne l'ait pas laiſſée Ducheſſe. Il eſt bien dur pour elle de voir ſa belle-mere aujourdhui & un jour ſa belle-fille avec le Tabouret, & demeurer ainſi, ce qu'on appelle, entre deux ſelles le cu à terre.

Quoi qu'il y ait quinze jours que le Roi ſoit de retour je n'en ſai pas plus de nouvelles. On

* *Voyez Lett. CLXXII.*

dit toûjours la paix en général. On ira, dit-on, à Chambor. Monsieur le Prince se porte bien, on l'attend avec M. le Duc. On ne parle que de leur valeur.

CCVI. LETTR.

Du Comte de Bussy au Duc de saint Aignan.

A Bussy, ce 24. *Août* 1672.

*IL n'y a rien de plus honnête, Monsieur, que de songer à ses amis malheureux & de leur donner le premier des marques de leur souvenir. Je reçois les vôtres avec la reconnoissance qu'elles méritent.

J'ai vû dans la Gazette ce que vous faisiez au Havre avant que vous eussiez pris la peine de me le mander. Vous n'avez que faire d'être à la vûë du Roi pour le bien servir, Monsieur, votre zele pour Sa Majesté vous le rend présent par tout. Pour la vie que je mene ici, elle est assez douce pour moi, & seroit fort triste pour un autre. Je n'aime point la chasse. Vous savez d'ailleurs ce que c'est que les conversations des Nobles de Province, la plûpart persuadez sottement qu'on ne sauroit rien dire devant moi dont je ne me moque, n'ouvrent pas la bouche; d'autres ayant découvert, que bien loin de me mocquer, j'étois doux, honnête, & indulgent, hazardent avec une noble confiance & une familiarité qu'ils croyent du bel air, mille sottises. Ainsi je n'ai de

* *Voyez Lett. CCIII.*

de plaisirs que dans ma famille ; j'ai deux filles dont je dirois du bien si je n'étois pas leur pere ; je vis avec elle d'une maniere qui sans les contraindre par l'autorité paternelle, ne laisse pas de les tenir dans le respect qu'elles me doivent, en leur donnant avec moi tout l'agrément & toute la liberté qu'elles auroient avec un honnête homme de leurs amis.

On m'écrit de Paris que mon fils s'y tourne fort bien, & je puis aussi vous dire comme à mon ami qu'il a de l'esprit & de la raison, & que ce seroit encore une agréable compagnie pour moi, si un pere exilé pouvoit se dispenser de faire élever son fils comme les gens de sa naissance doivent l'être.

Le Roi de Pologne est à Sainte Reine où il prend les eaux. Il me fait souvent l'honneur de venir se promener ici & trouve ma maison jolie. Il a d'honnêtes gens à sa petite Cour, nous lui faisons la nôtre fort assiduement, cela nous amuse. Il a un fond d'esprit & de savoir, qui avec beaucoup de bonté le rend fort aimable.

Je ne lis plus, car je suis devenu délicat, mais j'ai été fort content des rélations que j'ai vûës du Roi à la Reine pendant la campagne. Il n'a que faire de moi ni de personne pour faire son histoire; lui seul, comme César, est capable de faire dignement ses Commentaires. Adieu, Monsieur, aimez-moi toûjours, pour que je ne sois pas de tous points malheureux.

CCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 24. Août 1672.

*ON ne s'eſt point aviſé juſques ici de faire apprendre à écrire de la main gauche comme de la droite, cependant ce ſeroit une précaution fort utile à tous les ſexes.

Mon fils ne peut avoir approbation dans le monde qui me donne meilleure opinion de lui que la vôtre, Madame ; pour ce que vous me dites qu'étant mon fils il faut qu'il ſoit honnête-homme, ce n'eſt pas une conſéquence; le mérite s'acquit. Nous voyons tous les jours des enfans accomplis dont les Peres étoient des miſérables; comme des coquins, fils de Heros. On peut naître avec plus de diſpoſition qu'un autre à être honnête-homme ; mais c'eſt l'éducation qui les fait. Je conviens avec vous que la Cour eſt la meilleure école qu'on puiſſe donner aux jeunes gens, & qu'on ne peut les y envoyer trop tôt. Quand vous avez fait Monſieur votre fils d'Egliſe , vous avez eu plus de ſoin de ſon repos que de ſon nom, & c'eſt là le ſolide. Il ſe paſſera fort bien de poſtérité, & il ſe ſeroit fort malaiſément paſſé de bien. La plûpart des jeunes enfans perdent à la mort de leur pere, le vôtre y a gagné, car vrai-ſemblablement il l'auroit voulu marier, & l'auroit par là rendu malheureux.

Je trouve que Tréville a eu raiſon de ne pas faire la Campagne. Après les pas qu'il a faits du

* *Voyez Lett. CC.*

du côté de la dévotion, il ne faut plus s'armer que pour les Croisades. Un homme du monde ne peut justifier sa retraite, à quoi la plûpart des gens veulent trouver à redire, qu'en ne se démentant point & la soutenant jusqu'au bout.

Il me souvient bien que Tréville vous voyoit fort autrefois, Madame, & qu'il paroissoit être fort de vos amis. Si vous étiez devenuë coquette, je ne m'étonnerois pas qu'il ne vous vît plus; mais une Dame qui passe sa vie entre Mademoiselle de Vandy & Mademoiselle Deportes, n'est pas trop profane pour lui.

CCVIII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy au Pere Rapin

A Bussy, ce 25. Août 1672.

JE commençois de m'impatienter de n'avoir point de vos nouvelles, mon Reverend Pere, & cela, comme je vous ai déja dit, sans m'en prendre à vous; car on ne peut pas être plus persuadé de quelque chose, que je le suis de votre amitié pour moi. L'estime que Madame de Fontevrault fait de mes Lettres, me donne de la vanité, car je sai combien elle a le goût délicat en ces maniéres. Il ne faut pas vous servir de grands stratagemes, mon R. Pere, pour m'obliger à vous écrire, vous n'avez qu'à laisser faire l'amitié que j'ai pour vous. J'ai pour le moins autant d'envie de vous montrer mes *Mémoires*, que vous en avez de les voir,

 mais

* *A la Lett. CCI.*

mais il nous faut donner patience. Je ſuis plus proche de mon retour que je n'étois l'année paſſée. Tout finit, les diſgraces auſſi-bien que les bonnes fortunes; il ne faut que vivre pour voir cela, & je me porte le mieux du monde. J'ai vû depuis peu vos Obſervations ſur Homere & ſur Virgile, & je les ai trouvées encore plus belles que celles que vous avez faites ſur Demoſthene & ſur Cicéron. Je n'ai pas encore vû vos Comparaiſons de Platon & d'Ariſtote. Je croi que les réfléxions que vous ferez ſur tout cela ſeront admirables. Et pour répondre à ce que vous me demandez, je conviens qu'un Poëme épique ne peut réüſſir en notre Langue: il eſt aiſé de le prouver par les éxemples. Le Moïſe, la Pucelle, le S. Louïs, & l'Alaric, en ſont de bons témoignages. Pour les raiſons, je n'en ſai point d'autres que celles que vous me mandez. Il eſt vrai que la cadence, les rimes, & le repos de nos vers laſſent à la longue; ce qui n'arrive pas dans les Latins par la diverſité. Il eſt encore certain que les ſentimens de tendreſſe pouſſez trop loin, ont je ne ſai quoi de fade qui dégoute dans les Tragédies. Cela eſt ſi vrai que les Anciens croyoient fort bien pouvoir faire une bonne Piece ſans amour, au lieu que les nôtres ne roulent que ſur cela. Cet abus s'eſt introduit pour plaire aux Dames, qui veulent de l'amour dans tout ce qu'on leur préſente, & qui ne ſont pas ſatisfaites, ſi cet amour ne va dans l'excès. Pour les Ouvrages de Moliere, je vous l'avouë, je les trouve incomparables; ce n'eſt pas que ſi on les avoit bien éxaminez, on ne pût trouver quelque choſe à retrancher, mais il y en a très-peu. Il a copié Terence & Plaute; mais je ſoûtiens ſans au-

aucun respect pour les Anciens, qu'il les a souvent surpassez, & je ne l'estime pas moins pour avoir été assez souvent un peu plus loin que la nature. Le but de la Comédie doit être de plaire & de faire rire. Qui ne représenteroit que des évenemens ordinaires, ne feroit pas cet effet ; il faut donc quelque chose d'extraordinaire, & pourvû qu'il soit possible, il réjouït bien davantage que ce qui se voit tous les jours. Despreaux est encore merveilleux ; personne n'écrit avec plus de pureté ; ses pensées sont fortes, & ce qui m'en plaît, toûjours vrayes. Il attaque le vice à force ouverte ; & Moliere plus finement que lui. Mais tous deux ont passé tous les François qui ont écrit en leur genre. Voilà ce que je pense, mon R. Pere, sur les demandes que vous m'avez faites. Vous m'obligez extrêmement d'en user ainsi ; vous m'éxercez par les réfléxions que vous me faites faire, que je ne ferois pas sans vous. Continuez donc, s'il vous plaît, & sur tout de m'aimer, puisque je vous aime de tout mon cœur.

CCIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle Perraut.

A Bussy, ce 25. Août 1672.

VOus voulez qu'on ne parle qu'à vous, Mademoiselle, hé bien vous aurez contentement ; je ne vous confondrai avec personne, c'est-à-dire, personne ne partagera rien avec vous. Nous avons souvent parlé le Comte de

Limoges, Mademoiselle de Buſſy & moi du jeu de l'arquebuſe. Je ne ſai ſi les violons avoient fait impreſſion ſur votre cœur, mais je vous trouvai encore plus aimable qu'à votre ordinaire. Si vous avez un mois durant cette ſymphonie à votre diſpoſition, vous allez devenir tout ſucre & tout miel, & vous ſerez bonne pour ceux qui voudront vous aimer, mais vous ſerez trop douce pour ceux qui confieroient quelque tréſor à votre garde; car il faut être un peu dragon pour cet emploi. Si on s'apperçoit de ce changement, on vous ôtera bien-tôt la muſique. Pour moi, je vous envoyerois de bon cœur les Vingt-quatre ſi je pouvois; car j'aime fort à adoucir ſans autre vûë que celle des douceurs qu'on peut trouver en vous-même. J'irai dans deux mois à Dijon; nous nous rejouïrons alors vous & moi. Cependant comme j'aime aſſez à me faire craindre, je ne me contenterai pas de faire des jaloux ſur votre ſujet, j'en ferai par tout ailleurs où je pourrai; mais ce ne ſeront que vos amans qui auront une véritable raiſon de l'être, au moins quant à mes intentions. Le Roi de Pologne eſt à Sainte-Reine depuis quinze jours; il a été ici deux fois; tout cela n'a pû me faire vous oublier, & ne croyez pas que ce ſoit à cauſe qu'il n'a plus de Couronne; car je vous aſſure que s'il étoit encore ſur le trône, je vous aimerois toûjours plus que lui.

CCX. LETTRE.

De Mademoiſelle de Perraut au Comte de Buſſy.

A Dijon, *ce* 26. *Août* 1672.

VOus voyez, Monſieur, que quand on s'adreſſe à moi ſeule, je fais réponſe. Vous me faites tort d'attribuer à l'harmonie le radouciſſement que vous trouvâtes dans mon humeur, la nuit que nous paſſâmes en concerts; elle venoit du plaiſir que j'avois d'être en ſi bonne compagnie. Si vous m'aviez vûë cette nuit derniere, comme j'ai été dragone pour les amans, quoique la ſymphonie fût auſſi tendre que les cœurs qui la donnoient, vous auriez jugé que les abſens n'ont pas tort avec moi. Au reſte permettez-moi de vous dire, Monſieur, que la colere où vous êtes contre mon amie, vous fait croire que vous ne voudriez point donner de jalouſie à ſes amans; & moi je vous aſſure que vous n'auriez pas de plus grande joye, & ſi je n'étois encore un peu dragone aujourdhui, je vous ferois bien aiſe ſur ce chapitre. Quand vous m'aimerez mieux que le Roi de Pologne, je ne m'en croirai pas plus aimable; de la maniére dont on m'a dit qu'il étoit fait, la préference ne me fait pas grand honneur.

CCXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 28. *Août* 1672.

VOTRE Lettre * eſt bien fanfaronne, Madame. Eſt-il poſſible que vous croyiez que c'eſt tout ce que je pourrai faire de vous ſuivre en matiere de ſoins, moi qui en amour & en amitié donne le reſte à tout le monde ? M. de Rochefort a du mérite, & de bons amis à la Cour, il n'eſt pas ſurprenant qu'il faſſe beaucoup de chemin en peu de tems. Je m'étonne que M. de la Vauguion jadis fromenteau ſoit devenu un grand negociateur. Je ſavois bien qu'il l'étoit ſur un autre chapitre qui n'a pas, je croi, nui à ſa premiere fortune.

La Comteſſe du Pleſſis a la tête aſſez bonne pour faire compenſation du Tabouret, à la Viduité. J'admire la plûpart des femmes qui acheteroient cette chimere au prix du repos de leur vie, & qui ne peuvent comprendre que par l'expérience, que tout le plaiſir de cet honneur eſt dans le premier jour, qu'elles le reçoivent; & que s'il étoit à vendre, elles ne donneroient volontiers dans la ſuite pour des biens plus réels & moins éclatans.

Je me réjouïs de la paix, je me réjouïs de la guerre, car je veux me réjouïr de tout; & mon grand talent eſt de trouver des raiſons à toutes choſes pour ne me point fâcher. Ma diſgrace toute complette qu'elle eſt n'a pû me rendre triſte,

* *Lett. CCV.*

triste, & je remarqué que les maux que l'on craint font toûjours plus de peine que ceux que l'on sent. C'est que l'imagination va plus loin que l'expérience. La valeur de Monsieur le Duc ne me surprend pas, le sang & l'exemple de Monsieur son pere me répondent de son courage.

CCXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle Perraut.

A Bussy, ce 3. Août 1672.

SI vous étiez aussi douce, Mademoiselle, que vous êtes reguliére à faire réponse, on vous dresseroit des Autels; mais Dieu qui nous a voulu garentir de l'idolatrie, a mêlé je ne sai quoi d'amer dans la plûpart des bonnes qualitez qu'il vous a données, & l'on est bien heureux quand on vous trouve avec celles qui sont sans mêlange. C'est-là votre heure du berger, Mademoiselle, que nous trouvâmes au jeu de l'arquebuse, & que vos meilleurs amis ne trouverent point la nuit que vous m'écrivîtes. Cela fait voir que vous n'êtes pas dragonne par votre choix, & que quand la grêle doit tomber, les terres amies n'en sont pas plus éxemtes que les autres. Au reste, Mademoiselle, vous me mandez que la colere où je suis contre de certaines gens, me fait croire que je ne voudrois pas donner de la jalousie à leurs amans. Je vous demande pardon si je vous dis que je ne vous entend pas. Je devine seulement que vous voulez

lez dire, que je ſuis en colere contre de certaines gens, & que malgré ce que je vous ai mandé, j'aimerois mieux rendre leurs amans jaloux, que ceux des autres. Si c'eſt cela que vous ayez voulu dire, je vous avouë que vous avez fort bien jugé, mais vous ſaviez que mes forces en cette rencontre ſont au deſſous de mes déſirs, & que chaſſer les Dieux des poſtes qu'ils occupent, n'eſt pas ouvrage de mortel. Les expériences journaliéres nous apprennent, qu'il ne nous appartient pas de leur rien diſputer. Vous êtes bien difficile de ne vous pas contenter de la préference que je vous donne dans mon cœur ſur le Roi de Pologne; vous méritiez que je l'aimaſſe mieux que vous, & je le ferois, ſi ce n'étoit ſe venger ſur moi-même.

CCXIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur Corbinelli.

A Buſſy, ce 31. *Août* 1672.

JE viens de recevoir votre Lettre du 17. de ce mois, Monſieur, & le Haſard a été bon homme pour le coup. Nous avons à Sainte Reine le Roi de Pologne qui prend des eaux; je l'ai vû ſouvent, il a été deux fois ici; il nous donna à dîner l'autre jour; il a de la raiſon & de l'honnêteté. Il me demandoit hier pourquoi mon éxil duroit ſi long tems; je lui répondis: Votre Majeſté ne ſe ſouvient-elle plus comment elle faiſoit quand elle étoit ſur le trône? Ces cho-

* *A la Lett. CCIV.*

choses-là qui sont bien importantes pour nous sont des bagatelles pour vous. Il demeura d'accord avec moi de tout cela, & me dit seulement que tout le monde étoit ainsi. Il me parla de Monsieur de Vardes, & me demanda ce qu'il faisoit, & je lui dis qu'il faisoit comme moi, contre fortune bon cœur.

Ne viendrez-vous point en Bourgogne cette année? Nous en aurions ici toute la joye imaginable; on vous y aime à qui mieux mieux; mandez-le moi, je vous prie; mais si vous ne venez pas, écrivons nous souvent. Adieu.

CCXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Brosse.

A Bussy, ce 1. Septembre 1672.

VOus me mandez, Monsieur, que vous aimeriez mieux me voir que le Roi de Pologne; vous me faites trop d'honneur. Je pourrois bien croire devoir attirer plus de curiosité que quelques Souverains sans mérite, mais pour ceux qui méprisent des Couronnes, ce sont des personnes si rares qu'on doit souhaiter de les voir préferablement à tout le monde. J'ai eu l'honneur de voir souvent celui-ci & d'avoir de longues conversations avec lui. Il est homme de bon sens, & a du savoir. C'a été une vie fort mêlée que la sienne; il a été Jesuite, Cardinal & Roi; il a été prisonnier d'Etat en France vingt-deux mois. Après la mort du Roi son frere, il épousa sa veuve; en montant sur le

le Thrône, & devant & après, il fait des actions héroïques à la guerre; il a encore un cheval ſur lequel il s'eſt trouvé à vingt-deux batailles, & enfin mêlant quelque égard pour ſon ſalut à l'amour de ſon repos, il eſt devenu Particulier Eccleſiaſtique. Peu de gens aprouveront ſon abdication, car on trouve l'ambition ſi honorable qu'on n'a garde de ne pas mépriſer ceux qui la mépriſent. Pour moi qui peut-être ne me ſerois pas déthrôné, ſi j'avois été à ſa place, je ne laiſſe pas de trouver fort beau ce qu'il a fait, ſachant que ce n'a pas été par foibleſſe.

CCXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 5 Septembre 1672.

VOus me mandez que votre rhumaitſme vous empêche de m'apprendre d'autres nouvelles, ſinon que vous ne ſauriez croire que je ſois autant de vos amis, que vous êtes de mes amies. Il valoit autant que ce rhumatiſme vous empêchât encore de m'écrire cela, Madame, les douleurs que vous ſouffrez vous accoûtument à vous plaindre; malheureuſement je me ſuis repréſenté à votre eſprit dans ce moment-là, & vous m'avez confondu avec une féroſité plus aiguë que les autres. Car enfin ai-je fait quelque faux pas ſur l'amitié que je vous dois? Mais vous vous entêtez ſi fort de la grandeur des ſentimens que vous avez d'elle, que ſans rien

rien examiner, vous ne croyez que vous digne d'en avoir. Eſtimez votre cœur tant qu'il vous plaira, Madame, mais n'offenſez plus le mien.

Vous me mandez que vous me croyez auſſi peu galant en Bourgogne, que vous coquette à Paris. Savez vous ce que je ſuis, Madame? J'ai vû depuis peu à Dijon Madame *** qui a de l'eſprit & de la beauté & qui pourroit donner une paſſion à un honnête homme dans Paris & à Verſailles. Pour coquette à Paris, je ne croi pas que vous la ſoyez-là non plus qu'ailleurs, & je ſuis perſuadé que vous aimeriez mieux gagner un bénéfice pour M. votre fils, qu'un cœur pour vous. Je parlai avant-hier au Roi de Pologne du bruit de ſon mariage avec Madame la Palatine. Il me dit de fort bon ſens, qu'il ne falloit pas à une telle Princeſſe du Roi détroné; mais qu'il lui falloit encore moins une femme à lui.

CCVI. LETTRE

Du Comte de Buſſy au Maréchal de la Ferté Senneterre.

A Buſſy, ce 9. Septembre 1672.

IL me revient de tant d'endroits que vous témoignez d'être fort mon ami, Monſeigneur, que je ne puis être plus long-tems ſans vous en rendre mille graces; ce n'eſt pas que j'en aye douté juſqu'ici, car j'en ai reçu des marques trop effectives; mais je ne me ſuis pas empreſſé de vous écrire, ſachant bien que le commerce

de

des malheureux n'eſt pas agréable. C'eſt aux amis heureux, ce me ſemble, à faire les premiers complimens; & c'eſt auſſi ce que vous avez fait avec tant de générofité. Je vous aſſure, Monſeigneur, que j'en ai la reconnoiſſance que j'en dois avoir, & que perſonne n'a pour vous plus d'eſtime, d'amitié & de reſpect que moi.

CCXVII. LETTRE.

De l'Abbé de Choiſy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. *Septembre* 1672.

IL faut bien ſe réveiller ſur les miracles que vous faites, Monſieur. Eſt-il vrai que vous avez éteint le feu chez vous avec votre ſcapulaire? Si cela eſt, je vous prie de trouver bon que j'en faſſe mettre un article dans la Gazette, afin que toute la France ait une édification auſſi imprevûë que celle là. Je ne puis être faché du peu de mal que cet incendie vous a fait, ſi vous avez pû vous convaincre de l'utilité qu'il y a d'être dévot. Comme ce n'eſt pas trop la vertu des Héros du monde, je ne croi pas que juſques ici elle ait en beaucoup de part à votre hiſtoire; mais le cœur me dit que vous allez devenir auſſi un Héros Chrétien. Vous ſerez bien heureux un jour, Monſieur, de n'avoir pas été ſur les dévotions populaires du ſentiment du Cardinal du Perron. C'étoit un bel eſprit, une grande ame, & un homme d'honneur; mais il vêcut toûjours avec peu de dévotion pour les Images,

&

& pour les Confrairies. Et comme on voit à la mort les choſes tout autrement que pendant la vie, il leur fit en mourant une réparation publique, en rendant juſtice à la ſimplicité de l'Egliſe. La poſtérité vous citera auſſi ſur l'embraſſement de votre maiſon, & je vous enverrai cependant tous les incrédules que je trouverai en mon chemin.

CCXVIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Buſſy, ce 14. *Septembre* 1672.

QUELQUE bon* & quelque brave que ſoit votre cœur, je ne lui conſeille pas, Monſieur, de rien diſputer au mien; car aſſurément, je l'emporterois, & j'en ſai plus en amitié que vous n'en avez ſu jamais en amour. Quand vous voudrez me dire ce que vous penſez ſur le chapître de la tendreſſe (car l'amitié a la ſienne auſſi-bien que l'amour) nous verrons un peu à qui le cœur en a plus appris, de vous ou de moi, il faudra tout chercher en nous-mêmes: car dans le ſiécle où nous ſommes, l'exemple ne nous a guéres inſtruits aſſurément. Je ne me plains pas de votre amitié, mais ne ſauriez-vous endurer que je loüe la mienne? Nous verrons quelque jour laquelle eſt de la meilleure trempe. Cependant je ſuis ravie de m'être fait dire par un auſſi honnête homme que vous qu'il m'aime. Je croirois bien que vous êtes galant en Bourgogne, mais je voudrois bien ſavoir le

* *Voyez Lett. CCXV.*

le nom de la belle dont vous me faites mystere. Après tout les aimeriez-vous si belles? Ne les aimeriez-vous point mieux bonnes, spirituelles & agréables? Je penserois bien qu'il faut un peu de beauté pour faire le marché; mais c'est le mérite, l'esprit, l'humeur égale & agréable qui l'entretient, & qui fait durer la galanterie aussi-bien que l'amitié. Du moins je m'imagine que cela est ainsi. J'ai ouï dire aux hommes, que quand ils sont une fois engagez, ils s'accoûtument si fort à la beauté & à la laideur de la Dame en trois mois, que les yeux ne se mêlent plus de rien, & qu'ils ne se servent plus que de leur cœur & de leur esprit. Il est vrai que je ne suis pas coquette; mais il ne l'est pas, que j'aimasse mieux un Benefice qu'un cœur; car il en est de si bons que je les préfererois à l'Abbaye de Saint-Denis. Je suis la femme de France la moins interessée, il y paroît à ma fortune. Avec tout cela, à vous parler confidemment, je suis bien lasse d'elle, & je voi bien que j'ai là une sotte maxime, de preferer ce qui regarde l'amitié à ce qui regarde la fortune. Ce que vous a promis le Roi de Pologne, n'est pas mauvais. Je le connois un peu ce Roi-là, & quand il sera ici, je l'irai voir, & je lui parlerai de vous. Mademoiselle de Vandy est aussi de ses amies. Quand il vous a dit qu'il ne pensoit pas à Madame la Palatine, cela n'y fait rien. Que sait-il le pauvre homme à quoi il pense? Ne veut-il pas ce qu'on lui fait vouloir? Au reste la honte me prend de vous avoir demandé des truffes, moi qui ne me soucie presque point de tout ce qui se mange: cela est plus vilain qu'à une autre; mais vous saurez que Mesdames de *** qui se trouverent l'autre jour chez

chez moi, comme je recevois une de vos Lettres, me condamnerent à vous faire cette proposition. Je dis condamnerent ; car je n'aime pas à donner de la peine à mes amis, & je suis fort fâchée de celle que je vous donne en cette rencontre. On dit qu'on a envoyé ordre à Monsieur de Turenne de combattre, s'il en trouve l'occasion.

CCXIX. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Grignan en Provence, *ce* 18. *Septembre* 1672.

J'AI reçu ici votre Lettre, Monsieur, avec d'autant plus de joye que je l'ai pû montrer à Madame de Sevigny, & parler de vous avec elle, comme vous pouvez juger qu'on doit faire. J'ai eu un plaisir extrême d'apprendre d'elle que vous étiez mieux ensemble que jamais. Je ne doute pas que vous ne la voyiez en repassant. Le Marquis d'Oraison m'a dit vous avoir vû à Dijon, & qu'il étoit fort de vos amis. Je vous prie de me dire comment vous avez dirigé le déplaisir de n'être pas témoin des grandes Victoires du Roi, & de la ruine de toute une Republique en une demi-campagne. Comment persuaderiez vous ce prodige à la Posterité, si vous étiez son Historien ? *Hoc opus*, *hic labor est*. Je sai que votre éloquence égale ses hauts faits, mais égalera-t-elle le peu de disposition que cette Posterité aura de croire des choses si peu vraisemblables ? Comment se portent Mesdemoiselles

ſelles de Buſſy ? on m'a dit qu'elles aprenoient l'Italien, c'eſt très bien fait à elles : je meurs d'envie de voir ce qu'elles ſavent dans le *Paſtor fido*, & dans l'*Aminte*; car je ne les croi pas encore aſſez habiles pour entendre le *Taſſe*.

De Madame de Sevigny au même.

Les oreilles ne vous ont-elles point corné depuis que j'ai ici notre cher Corbinelli & ſur tout l'oreille droite qui corne quand on dit du bien. Quand nous avons fini de vous loüer par tout ce que vous avez de loüable, nous pleurons ſur votre malheur, & ſur l'abyſme où votre étoile vous a jetté. Mais finiſſons ce triſte chapitre, en attendant que la mort finiſſe tout. Je vous conſeille de vous mettre dans l'Italien, c'eſt une nouveauté qui vous réjoüira. Mes Niéces vos filles ſont aimables, elles ont bien de l'eſprit; mais le moyen d'être auprès de vous ſans en avoir. Si Buſſy étoit en Provence, ou Grignan en Bourgogne, nous nous en trouverions tous très-bien.

CCXX. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 19. *Septembre* 1672.

VOus me mandez que vous ne vous plaignez pas de mon amitié ; & en même tems vous me mandez ; ſi je ne ſaurois endurer que vous donniez des loüanges à la vôtre. Souvenez-vous ,

* *A la Lett.* CCXVIII.

vous, Madame, que je ne l'ai pas trouvé mauvais, mais ſeulement que vous abbaiſſaſſiez la mienne. Avec tout cela je croi bien que nous nous accommoderons, la diſpute que nous avons enſemble a de trop bons principes. La jolie Dame dont je vous ai parlé, s'appelle Madame Boſſuet. Je ne ſuis point amoureux d'elle; ſi je l'étois, je ne vous la nommerois pas ſi franchement. Je ſuis d'accord avec vous, que pour la durée de la galanterie, il faut de l'honnêteté & de l'eſprit; mais pour commencer cette galanterie, convenez qu'il faut de la beauté, & j'y ajoûte encore de la propreté. Ce ſont-là les fondemens d'un commerce amoureux. Nous avons trouvé fort plaiſant l'endroit où vous me dites du Roi de Pologne: *Quand il vous a dit qu'il ne penſoit pas à Madame la Palatine, cela n'y fait rien; que ſait-il le pauvre homme à quoi il penſe?* Il eſt vrai qu'on le fera penſer à ce qu'on voudra; & qu'après il trouvera même qu'il y aura penſé avant qu'on lui en parlât. Je ne ſai à quoi je ſongeois moi, de vous mander qu'il diſoit vrai, quand il me mandoit qu'il ne penſoit pas à quelque choſe. Je voi bien maintenant que j'y fais réflexion, qu'il ne ſavoit ce qu'il diſoit.

CCXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Choiſi.

A Buſſy, ce 22. Septembre 1672.

*IL eſt vrai, Monſieur, que je jettai un ſcapulaire dans l'embraſement de mes écuries &

* Voyez Lett. CCXVII.

& que le feu s'éteignit dans l'instant ; mais le bonheur de cet évenement fut que le vent changea dans le moment que je jettai le scapulaire. J'ai toûjours tenu un milieu entre l'incredulité & la superstition, qui ne me fait pas crier au miracle légerement. Il peut même y avoir de la vanité à croire qu'on soit digne d'en faire. Pour l'étonnement du public sur des miracles de ma façon, vous en parlez fort plaisamment, Monsieur, mais je ne le mérite pas tant que vous le pensez. Mes ennemis ne pouvant m'attaquer sur le courage & sur la probité, se sont attachez à décrier mes mœurs, sur lesquelles le témoignage de ma conscience me met en repos. Je ne me suis pas trop contraint de desabuser le monde, à qui ma gayeté naturelle & un certain air libertin qu'ont les gens de guerre, a fait croire toutes les sotises qu'on a dites, & feroit douter aujourdhui des miracles qui passeroient par mes mains. Peu de gens en font en ce siecle-ci; mais peut-être que si vous me connoissiez davantage, vous auriez aussi bonne opinion de mon ame que de mon esprit.

CCXXII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24. Septembre 1672.

MONSIEUR l'Abbé de Choisi vient de sortir de ma chambre ; il revient du voyage avec le Cardinal de Bouillon. Il part demain pour aller en Bourgogne. Il vous ira voir, Monsieur, &

& vous demander pardon d'avoir tout d'un coup cessé de vous écrire depuis un an. Il faut pardonner l'irrégularité aux jeunes gens qui ont deux passions aussi tyranniques que les siennes, le jeu & l'amour; cependant je vous assure qu'il a de la bonté, & des amis. Je suis quelquefois six mois sans le voir. Je lui pardonne tout cela; je vous conseille d'en faire de même. Il a, comme je viens de vous dire, beaucoup d'amis; & quand il se met à servir, il sert bien, & je serois assez aise que vous fussiez ensemble de maniére, que je me le pusse associer cet hiver pour vous servir.

CCXXIII. LETTRE.

De la Comtesse de la Roche au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. Octobre 1672.

SI vous avez crû, Monsieur, que Paris étoit cause que je ne vous écrivois plus, par les plaisirs qui m'occupoient, vous n'avez pas bien jugé. Si j'avois eu le temps d'en chercher, je vous aurois écrit, comme le plus divertissant que je puisse avoir ici comme ailleurs. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est que depuis que j'y suis, j'ai été très malade, & je n'ai sorti de mon lit que pour solliciter un procès. Cela joint à la foiblesse d'un reste de fiévre, un peu de paresse & beaucoup de mauvaise humeur m'a empêché de faire mon devoir. Pardonnez-le moi, Monsieur, & soyez toûjours de mes bons amis. Quand je serai moins chagrine, mes

Lettres ſeront plus longues, & plus réjouïſſantes que celle-ci.

CCXXIV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Octobre 1672.

JE donnai l'autre jour au Pere Talon la Comparaiſon de Platon & d'Ariſtote pour vous l'envoyer de ma part, puiſque vous ne l'avez pas vûë. C'eſt celle des trois qui me paroît la plus achevée; je ne ſuis pas fâché que vous la voyiez. J'ai fait voir à Monſieur Deſpreaux la Lettre où vous le remerciez, & louez ſon Epître. Puiſque vous avez eu la bonté de ſouffrir mes queſtions ſur la Poëtique, & que vous avez bien voulu y répondre, permettez-moi de vous en faire de nouvelles. Premiérement, ſi vous croyez qu'on puiſſe plaire au peuple dans une Comédie ou dans une Tragédie, c'eſt-à-dire, dans une Piece de théatre contre les regles? La difficulté eſt, que les actions publiques, ſur tout dans l'Eloquence, ſont principalement du reſſort du jugement du peuple, *in eloquentia provocabatur ad populum*; mais il ſe trouve que ſouvent dans ces actions, le parterre eſt d'un ſentiment different des honnêtes gens. En ſecond lieu, ſuppoſé que l'on puiſſe plaire de la ſorte; ſavoir, s'il eſt mieux de quitter les regles ſans s'y captiver, ou s'il n'eſt pas mieux de s'attacher aux formes? En troiſiéme lieu, en quoi vous croyez particuliérement que conſiſte le génie du Poëte, ſi c'eſt dans l'imagination

tion ou dans le jugement, s'il faut plus d'un que d'autre, ou si le tempérament doit être égal? En quatriéme lieu, quelle idée vous avez du genre sublime, & de cet air de majesté qui est essentiel à la belle Poësie, où les petits génies ne peuvent atteindre que par de vains efforts qui vont dans le galimatias; car tous nos Poëtes tombent dans ce défaut, pour être destituez de cette noblesse d'expression qui est nécessaire à la Poësie? En cinquiéme lieu, quelle opinion vous avez de l'Ode Françoise, où personne ne réussit? Malherbe même qui a commencé d'en donner l'idée, me paroît foible par un air trop compassé; l'Ode veut de l'emportement. Je ne veux pas vous rebuter; une autre fois je vous demanderai votre sentiment sur le reste; je serois bien aise que vous eussiez la bonté de ne pas parler de mon dessein, je ne veux pas me déclarer pour parler avec plus de liberté; excusez celle que je prens, vous me l'avez permise. Je n'estime rien tant que vos sentimens, & la maniére dont vous vous expliquez. Je suis à vous de tout mon cœur, & avec tout le respect que je vous dois, &c.

CCXXV. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Monsieur de Corbinelli.

A Bussy, ce 5. Octobre 1672.

J'AI eu bien de la joye, Monsieur, de recevoir votre Lettre avec celle de ma Cousine,

 c'est

* *A la Lett. CCXIX.*

c'eſt-à dire, des deux perſonnes du monde que j'aime, & que j'eſtime le plus. J'ai été quinze jours à Dijon où j'ai vû le Marquis d'Oraiſon quatre ou cinq fois à la Comedie, & une ou deux fois à une ſymphonie qui ſe fait chez un Conſeiller du Parlement tous les Dimanches, & nous nous ſommes parlez deux ou trois fois. S'il ne faut que cela en Provence pour faire une grande amitié, on y va bien vîte, & je voi bien par-là qu'il y fait fort chaud. Vous voulez ſavoir comment j'ai ſupporté le chagrin de n'avoir pas été auprès du Roi pendant cette campagne: Avec toutes les peines du monde. Ma Philoſophie qui me ſert fort bien ſur l'état de ma fortune, eſt une bête quand il eſt queſtion de me conſoler de n'avoir pas paſſé le Rhin à la vûë du Roi. Vous me mandez comment je ferois ſi j'étois ſon Hiſtorien pour perſuader à la poſterité les merveilles de ſa campagne. Je dirois la choſe uniment, & ſans faire tant de façons, qui d'ordinaire ſont ſuſpectes de fauſſeté, ou au moins d'exageration.

A Madame de Sevigny.

Vous penſez peut-être vous moquer, Madame, quand vous me demandez ſi les oreilles ne m'ont point corné depuis que notre ami de Corbinelli eſt avec vous. Il y a environ un mois que je crus avoir un rhumatiſme dans la tête, tant elles me cornoient; mais je voi bien que c'eſt dans le temps que vous parliez de moi tous deux. Vous me faites grand plaiſir de me loüer; j'aime extrêmément votre eſtime. Pour vos plaintes, je vous en rends graces, je n'aime pas à faire pitié; & puis il y a long-temps que les regrets des maux qu'on m'a faits ſont paſſez; je ſonge à m'en tirer ſans impatience: & le grand fonde-

ment

ment que je fais de mes esperances, c'est sur le soin que j'ai de vivre. Pourvû que je vive, je sortirai d'ici, & j'en sortirai agréablement. Cependant je suis mieux que les gens de la Cour les mieux établis, en ce que j'espere un peu, & que je ne crains rien. Je me divertis, je goûte la vie, j'ai l'esprit net, une Raison assez droite, & je suis content de ce que j'ai. J'en connois de plus miserables. J'ai passé le temps d'apprendre l'Italien, j'en laisse la curiosité à mes filles, je me dresse en les dressant; je serai bien aise qu'elles ayent l'esprit agréable; mais ce que je veux qu'elles ayent préferablement, c'est de la raison, car c'est de quoi on a le plus affaire dans la vie. J'oubliois de vous dire que mes écuries furent brûlées il y a un mois. Si la fortune ne m'avoit dressée aux malheurs, je romprois la tête à tout le monde sur cela de mes lamentations; mais je n'ai non plus songé à cette perte que si c'étoit les écuries d'un autre. Je viens de vous dire que je passois assez bien mon temps pour un exilé; mais je le passerois encore bien mieux si j'étois votre voisin; & j'aurois plus d'indifference pour mon rappel à la Cour que je n'en ai.

CCXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de la Roche

A Bussy, ce 6. Octobre 1672.

* JE ne vous croyois point à Paris, Madame. Le séjour en est bien plus desagréable qu'un au-

* *Voyez Lett. CCXXIII.*

autre, quand on y eſt malade & qu'on y a un procès. C'eſt une eſpece de limbes d'être au milieu des plaiſirs ſans en jouïr. Pour moi qui cherche des raiſons pour me conſoler de n'y être pas, je me repréſente toutes les maladies que j'y ai euës, & ſur tout les chagrins d'une Cour où j'ai trouvé toute ma vie tant d'épines. Si j'étois aſſuré de vous y trouver quand j'irai, Madame, mes deſirs d'y retourner ſeroient plus violens qu'ils ne ſont, car je vous aime toûjours bien, & ſi vous vouliez, je vous aimerois encore davantage.

CCXXVII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 12. *Octobre* 1672.

JE vous rends mille graces, mon Reverend Pere, de votre Comparaiſon de Platon & d'Ariſtote. Je l'ai luë avec admiration; je ſuis d'accord avec vous qu'elle eſt plus achevée que les deux autres. Cependant comme j'aime mieux la Poëſie & l'Eloquence que la Philoſophie, les deux premiéres me plaiſent davantage. Il y a tant de choſes à dire ſur la premiére queſtion que vous me faites, que je ne ſai par où commencer; car quelquefois les Pieces de théatre naturelles, de bon ſens & dans les regles, plaiſent au peuple, quelquefois non; la fortune ſe mêle de la reputation des Ouvrages, comme de celle des hommes. Un de ces gens hardis à dé-

* *A la Lett. CCXXIV.*

à décider, qui ſera en mauvaiſe humeur le jour qu'il verra joüer une Comédie, ou qui aura le goût mauvais, dira qu'elle ne vaut rien. Cette autorité préviendra ceux qui l'entendront, qui par foibleſſe, ou pour ne ſe pas donner la peine d'éxaminer, diront la même choſe, & voilà une bonne Piéce decriée. Une autre fois, une autre Piéce plaira, parce que quelque ſot de qualité l'aura louée hardiment. Il n'y a point de coup ſûr pour l'applaudiſſement; mais dans l'incertitude, il faut toûjours faire ſon devoir, & tôt ou tard on fait juſtice aux gens. Il me ſemble qu'un Poëte ne ſauroit avoir trop d'imagination, mais auſſi qu'il ne ſauroit avoir trop de jugement; il faut, s'il ſe peut, que cela ſoit égal; mais s'il y avoit de la difference, que le jugement dominât. Le jugement tout ſeul fait des pieces froides, & la ſeule imagination en fait d'extravagantes. Je croi comme vous, mon R. Pere, qu'il n'y a point de Poëtes François qui ayent ce grand air de majeſté dans leurs vers, qui fait le genre ſublime de la Poëſie, & vous remarquez fort bien qu'il conſiſte dans la nobleſſe de l'expreſſion, & moi j'ajoûte dans la juſteſſe. Il eſt vrai, qu'on ne voit point de belle Ode Françoiſe, la plûpart de ceux qui en ont fait n'avoient pas aſſez de feu, ils auroient été plus propres à l'Eclogue; cependant vous pouvez voir celle * que Racan fit pour feu mon Pere. Elle me paroît belle, & hors quelques expreſſions qu'il faudroit changer, j'y trouverois peu de choſe à redire. Quant à Malherbe, où il dit bien, je ne diſconviens pas avec vous qu'on puiſſe dire mieux. Le mal

* Ode à M. le Comte de Buſſy qui commence: *Buſſy, notre printems s'en va preſque expiré.*

eſt que les beaux endroits ſont rares. Quelquefois il a cet emportement que vous demandez dans les Odes joint à une grande juſteſſe. C'eſt vous qui m'avez fait faire réfléxion ſur ces choſes là, de ſorte que je n'y ſuis pas ſi fort, que ſi j'y avois ſongé de longue main. J'y prendrai plus garde à l'avenir, & je vous manderai mon ſentiment ſur ce que j'aurai découvert.

CCXXVIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. *Octobre* 1672.

JE n'ai jamais été plus aiſe que ce matin, Monſieur, car j'ai reçu trois de vos Lettres à la fois; ce qui eſt pour moi un plaiſir infini, non ſeulement, parce qu'elles me ſont une marque de l'honneur que vous me faites de votre amitié, mais parce que rien n'eſt plus délicieux pour moi que vos Lettres. Votre eſprit eſt le charme du mien; & ſi vous ſaviez combien tout ce que vous écrivez eſt different de tout ce que les gens de la Cour les plus merveilleux diſent & écrivent, vous verriez bien que j'ai grande raiſon de vous eſtimer. Tout ce que vous avez laiſſé ici ne vous vaut pas, il y a bien à dire. On me vient de dire que le Roi de Pologne eſt tombé en apoplexie ſur la nouvelle de la priſe de Kaminiec par les Turcs. J'avouë que je ne le croyois pas ſi ſenſible; j'aurois regret à ſa mort, c'eſt un bon homme. Notre ami l'Abbé de Choiſi a eu raiſon d'être honteux de vous

vous avoir oublié, & vous devez lui pardonner. Ce n'étoit pas un péché de malice que le sien. Il n'y a, ce me semble, que l'amour & une très-grande amitié, qui ayent droit de prétendre une grande régularité. Son frere B * * * est mort: il a été tué par des païsans retournant du quartier de Monsieur de Turenne à son quartier. Voilà une succession qui lui vient. Votre Madame Bossuet a de la réputation ici; n'est-ce pas la belle sœur de Monsieur de Condom? La Reine a la fiévre-quarte, & MADAME est grosse. Nous avons accepté la médiation du Roi de Suede. Le Comte de Tot est ici pour cela. Il dit hier à Delbene qui me l'a dit, qu'il croyoit qu'on s'assembleroit à Calais pour traiter. Il me semble que voici une Lettre qui n'est remplie que de nouvelles: je le sens bien; mais comme j'ai toûjours beaucoup d'amitié pour vous, je mérite bien que vous enduriez ma méchante narration.

CCXXIX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Bussy, ce 15. Octobre 1672.

IL n'y a rien de si flatteur ni de si obligeant pour moi que le commencement & la fin de votre Lettre, Madame; un peu de prospérité avec cela, vous me feriez tourner la tête; mais le Seigneur y a mis bon ordre, & si quelque chose m'a gâté jusqu'ici, ce n'a pas été la bonne fortune. Au reste, si mes Lettres & mon amitié

ſont un bien pour vous, je vous comblerai de mes graces. Je ſuis fort ſurpris de la ſenſibilité du Roi Caſimir. Je penſois qu'un homme qui ne ſe ſouvenoit pas de la perte d'un Royaume, ne ſe ſoucieroit pas de la perte d'une Place; & je croi auſſi que ce n'eſt pas cela qui a fait ſon mal; & il ſeroit aſſurément tombé en apoplexie lors qu'il y tomba, ſi on lui avoit dit la plus agréable nouvelle du monde. Je ſerois aſſez fâché qu'il mourût. Je ne doute pas que la paix ne ſe faſſe, puiſque la Suede s'en mêle, mais elle ne durera pas à mon avis. Vous avez tort, Madame, de mépriſer votre maniére de narrer; vous êtes bonne à écrire des nouvelles, & à faire des réfléxions. J'en dirois davantage, ſi je ne craignois qu'il parût que ce fût la reconnoiſſance qui me fît parler.

CCXXX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 21. Octobre 1672.

LES plus douces heures de ma vie, Monſieur, ſont celles où je reçois de vos Lettres. Elles plaiſent à mon eſprit, & elles touchent mon cœur. Dieu m'a fait une belle grace de n'être pas galante. J'aurois écrit trop tendrement. Je ne ſai ſi vous êtes de mon avis, vous autres Meſſieurs; mais je voudrois une extrême modeſtie en paroles & en actions à ma maîtreſſe ſi j'étois homme. Je ſuis très-malheureuſe à tout ce que j'entreprens pour moi, mais il n'eſt pas toûjours

jours de même des choſes dont je me mêle pour mes amis. L'amitié me fait, ce que la fiévre fait à de certaines gens, elle m'échauffe l'eſprit, & j'oſe dire que je ne manque pas, quand il eſt queſtion de rendre un ſervice aux gens que j'aime. Enfin j'eſpere fort votre retour cet hiver. Je ſuis du ſentiment de Madame de Puiſieux, qu'on vient à bout de tout, quand on ſe le met fortement dans la tête. Je croi que vous ſavez comment Monſieur de Luxembourg a battu le Prince d'Orange en ſecourant Woerden, & que le Roi lui a donné à vendre la Charge de Nogent, pour récompenſer celle de Capitaine des Gardes du Corps de Monſieur de Lauſun.

CCXXXI. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. *Novembre* 1672.

MONSIEUR de Turenne ne donnera point bataille. On dit que les troupes Allemandes ſe retirent, à cauſe d'une revolte des Proteſtans de Hongrie qui ont déja pris deux places. Les troupes de Brandebourg ſe retirent auſſi à cauſe de l'irruption que le Turc a faite dans la Pruſſe Ducale, où il a pris Kaminiec, dont le Roi de Pologne eſt ſi fâché, qu'il en eſt tombé en apoplexie.

Je vous envoye un couplet qu'on dit être du Comte de Guiche, c'eſt ſur l'air des Ennuyeux.

Monſieur de Luxembourg a ſecouru Woerden, & défait avec quatre mille hommes, huit mille des ennemis. Un plus ample récit de cette action paſſe ma capacité ; mais je puis bien vous aprendre la maniere dont le Roi a fait ce Marêchal Capitaine des Gardes du Corps en lui donnant la Charge de Nogent pour la vendre ; & de l'argent, en rembourſer Lauſun. Le Roi a donné auſſi à Marcillac la Charge de Guitry de Grand-Maître de la Garderobe.

Le Roi de Pologne tombe de deux jours l'un en apoplexie. Je ne croyois pas qu'on fût ſujet à ce mal comme à la migraine : c'eſt que les Rois ne ſont pas fait comme les autres hommes. On dit que la Princeſſe Palatine l'eſt allé voir pour l'épouſer, ou pour lui faire donner l'Extrême Onction. Je vous dirai au premier ordinaire lequel des deux Sacremens il aura reçû.

CCXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 10. *Novembre* 1672.

IL eſt bien auſſi beau à Monſieur de Turenne de ſavoir éviter une bataille quand il eſt le plus foible, que de la donner ; & il n'y a que lui qui, par ſa bonne conduite & par la ſcience de s'emparer toûjours des meilleurs poſtes, peut obliger les ennemis à ſe retirer devant lui les plus forts ſans avoir été batu. Cette conduite eſt, à mon gré, une des plus belles choſes qu'on puiſſe faire à la guerre. Le Roi qui fait

fait beaucoup pour Monsieur de Turenne, ne sauroit trop faire, ce me semble.

Quand on est sujet à l'apoplexie on n'y est pas sujet long-tems. Vous voyez comme les plus grands maux ont de bons côtez. Si le Roi de Pologne veut se guérir encore plus vîte, il n'a qu'à se marier. Mais je croi que le pauvre homme ne fera de nôces qu'en l'autre monde, si nôces y a.

Le couplet que vous m'envoyez est un de ces galimatias qui ont de belles apparences, & qui n'ont ni sel ni justesse. Le Comte de Guiche seroit bien changé depuis que je ne l'ai vû, si ce couplet étoit de lui. Je l'avois laissé avec beaucoup d'esprit; j'aurois peur pour moi, si on en perdoit tant en éxil.

CCXXXIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 3. Decembre 1672.

VOus saurez, Monsieur, qu'il n'y a qu'une heure que je vous ai écrit une grande Lettre; elle est si bien égarée sur ma toillette, qu'on ne la trouve point; ainsi il faut que je commence à vous écrire avec une migraine horrible. Je ne sai pas pour qui j'en ferois autant; vous m'avez si bien persuadé que vous me faites l'honneur d'être de mes amis, qu'enfin je n'en doute point. Je vous dirai aussi que je suis très-sincerement des vôtres, & que je ne pourrois avoir une plus grande joye que de vous en don-

donner des marques. Vous me devez ſavoir quelque gré de m'être laiſſée perſuader en ce tems ci, car je deviens bien déniaiſée, & je ne croi en vérité à l'amitié de perſonne ; je ſuis mon ſentiment & mon inclination en étant de vos amies. Cependant ſi vous m'alliez manquer, tout le monde ſe moqueroit de moi, & il faudroit que je fiſſe comme ces femmes, qui s'étant mariées contre la volonté & l'avis de leurs parens, quand elles s'en trouvent mal, ne ſavent à qui s'en prendre. Enfin je vous croi homme d'honneur, de probité, & même tendre & de bonne amitié. Je ne me ſoucie pas de ce que les autres en penſent.

CCXXXIV. LETTRE.

Du Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19. *Decembre* 1672.

VOus êtes bien indulgent ſur le ſujet de Madame de M ***; car je lui pardonne auſſi peu un amour qu'un deſſein. Ces paſſions violentes qui tyranniſent le cœur, & font oublier le devoir, ſont pardonnables aux perſonnes qui n'ont pas le cœur uſé de mille coqueteries; mais entre nous, de la plûpart des femmes de la Cour, il n'y en a pas une en état d'avoir une grande paſſion. Il faut de la vertu pour être capable de ces grands attachemens-là. Quoique vous prétendiez ne me point offenſer, en me diſant que j'entens fort bien la langue de la galanterie, je ne laiſſe pas d'être offen-

offensée, & je ne pense pas vous avoir assez bien écrit en cette langue, pour que vous deviez croire que je l'entende aussi bien que vous dites. Je n'ouvre pas la bouche sur ces sujets-là, qu'on ne me fasse taire comme une personne qui n'y entend rien. J'ai la réputation de n'avoir là-dessus que des idées qui ne se peuvent jamais réduire en actes. L'autre jour j'étois dans une maison où l'on demandoit l'avis de chacun sur une matiére galante; jamais Toulongeon qui y étoit, ne voulut que je parlasse: il dit qu'il n'appartenoit de décider qu'à des gens qui avoient fait leurs preuves en amour Après tout, la vertu est d'un assez doux usage dans le monde, & je ne sai comment la plûpart des femmes hazardent leur réputation à si bon marché. Adieu, Monsieur; je vous écris malade, chagrine, & dans le plus cruel embarras d'affaires que j'aye encore eu.

CCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Tavannes au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10 *Decembre* 1672.

IL n'y a que trois jours que je suis arrivé ici, mon cher, je sai peu de nouvelles. Monsieur le Prince & Monsieur le Duc sont dans Thionville, & ont mis les troupes qu'ils ont dans des quartiers. Monsieur de Turenne fait tête aux Allemands. Ils attendent les uns & les autres qui s'impatientera le premier. Monsieur de Vaudemont a joint le Prince d'Orange, ils

vont assiéger Tongres ; le Montal a eu ordre de se jetter dans cette place. On fait compliment à un homme à la Cour & à la ville comme d'un grand malheur quand il a perdu dix pistoles.

CCXXXVI. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 14. *Decembre* 1672.

VOTRE Lettre est toute pleine des marques de votre amitié pour moi, Madame, aussi me les faites-vous remarquer soigneusement. Quand vous vous en fussiez fiée à ma reconnoissance, vous n'auriez pas perdu vos bienfaits, & puisque votre exemple m'autorise à me faire un peu valoir, je vous dirai qu'en amour & en amitié, j'ai toute ma vie été le moins ingrat & le plus tendre homme du monde. Il me paroît que quand vous m'écrivites cette Lettre du trois, il n'y avoit pas long tems que vous aviez vû quelqu'un, qui vous avoit décrié mon amitié. Je ne sai pas quel credit il a sur vous, mais je vous trouve un peu allarmée : cependant je vous conseille à mon tour de vous défier de lui. Il est injuste, s'il ne me connoît pas, de décider de moi sur ce qu'il ouï dire ; & s'il me connoît, je vous assure moi, que c'est un méchant homme, & vous me devez croire autant que lui. Adieu, Madame, ne craignez rien de mon cœur, je l'ai mieux fait que cent mille gens

* *A la Lett. CCXXXIII.*

gens qui passent dans le monde pour bons amis. Je vous aime fort, & le Pere Rapin aussi; je ne croi pas que vous en soyez jalouse.

CCXXXVII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 15. Decembre 1672.

J'AI répondu exactement à toutes vos Lettres, Madame, & je m'étonne que vous n'ayez pas reçu mes réponses. Je vous ai même écrit une Lettre outre ces réponses, où je vous parlois de conferer avec le Pere Rapin de mes affaires. A la sotte piece que vous m'envoyâtes, en me mandant qu'on me l'attribuoit, je vous répondis qu'il n'y avoit rien qui me ressemblât que le dessein de loüer le Roi; mais que quand je le faisois, je croyois que c'étoit bien plus délicatement, & que j'eusse voulu qu'on eût puni comme d'une espece de médisance, les impertinens loüeurs des Princes. Au reste, si vous vous plaignez de moi pour vous attirer une satisfaction sur ce que je dis que vous parlez fort bien de la galanterie, vous êtes prise, & je ne m'en dédis pas; & quand vous vous faites flatter sur ce chapître par les gens de la Cour, vous savez bien ce que vous faites, & vous ne dites pas tout ce que vous savez; je les sifflerois moi, si j'etois-là. Ce n'est pas qu'ils ne soient excusables en quelque façon de vous croire ignorante en cette matiére; vous avez si

*A la Lett. CCXXXIV.

ſi peu fait parler de vous, qu'il vous eſt aiſé de leur impoſer. Mais ſi vous aviez été auſſi peu en garde avec eux, que vous l'avez été avec moi, vous ne les tromperiez pas, & ils ſauroient qu'on parle quelquefois fort bien des choſes qu'on n'a jamais pratiquées. Je demeure d'accord avec vous, que vous avez des idées ſur ce ſujet qui ne ſe peuvent réduire en actes; mais cela n'empêche pas que vous n'entendiez fort bien la langue de la galanterie. Il eſt vrai que vous parleriez quelquefois plus juſte, ſi vous aviez l'uſage comme nous. Vous me mandez que vous ne ſavez pas comment la plûpart des femmes hazardent leur réputation à ſi bon marché : vous voulez dire pour ſi peu de mérite ; car qui entendroit ces mots de, à ſi bon marché, dans leur ſignification naturelle, cela voudroit dire que la choſe n'iroit qu'au plus ou au moins, & ce n'eſt pas comme vous l'entendez. Ce que vous dites ſur le ſujet de Madame de M***, que Dieu meſure les conſolations aux peines, eſt fort bien dit : Dieu fait cette grace preſque à tout le monde, & ceux à qui il ne la fait pas, ſont ceux qui ſe vont pendre. Je voudrois avoir été au ſouper que vous donna Monſieur de H***; c'eſt un des hommes du monde que j'eſtime autant. Vous m'auriez tout aidé à ſupporter la vanité du Prélat, qui m'eſt d'ailleurs inſupportable. J'ai bien du chagrin de ſavoir le vôtre ; & ſi j'étois capable de le diminuer, je le ferois de tout mon cœur. Tout ce que je puis, c'eſt de vous exhorter à ſoûtenir vos peines avec la fermete d'une femme de votre vertu & de votre courage ; & Dieu vous aſſiſtera.

CCXXXVIII.

CCXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Tavannes.

A Chaſeu, *ce* 15. *Decembre* 1672.

* JE ne ſerois pas auſſi bon François que je ſuis, ſi je n'aimois les proſpéritez de la France; mais je vous avouë, mon cher, que je ne ſerois pas trop fâché que le Roi eût un peu plus beſoin qu'il n'en a de ſes très-humbles ſerviteurs. Je l'eſpere un peu, parce que je le deſire fort. Montal rendra bon compte de tout ce qu'on lui confiera. Nous ſommes bien plus heureux que vous autres gens du monde, nous perdons fort bien vingt piſtoles ſans affliger nos amis & ſans les obliger à nous en faire compliment. On me vient de mander que le Montal s'étoit jetté dans Charleroy ſi à propos, qu'il avoit rompu le deſſein des ennemis ſur cette place comme ſur Tongres. La marche du Roi a bien aidé à ſa bonne fortune.

CCXXXIX. LETTRE

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 24. *Decembre* 1672.

VOus auriez grande raiſon, Monſieur, de vous plaindre de ma négligence à vous rendre réponſe, après la déclaration que vous m'avez faite dans votre derniére Lettre que vous m'ai-

* *Voyez Lett. CCXXXV.*

m'aimiez. Il eſt vrai que je n'ai pas été en état de cela; car je ne me ſuis pas bien porté depuis mon rétour à Paris, & il ſe faut bien porter pour vous écrire. Il ne faut pas broncher devant vous, quoique je vous croye bon & indulgent; mais quand on a un peu l'honneur de vous connoître comme je fais, on n'eſt pas bien-aiſe de paroître foible. Il eſt vrai que vous m'avez donné de la vanité, en m'aſſurant de votre amitié, & je ne devois pas être négligent à vous le dire. Vous me faites un peu de juſtice de m'aimer, Monſieur, car perſonne ne vous eſtime tant, ni avec une plus grande connoiſſance de cauſe que moi. Je connois tout ce qu'il y a de mérite moderne dans le Royaume. J'ai commerce avec tous ceux qui ſe mêlent d'écrire; il n'y en a point à qui je ne vous préfere, & c'eſt avec la plus grande ſincerité du monde que je vous en aſſure. Mon indiſpoſition m'empêche de vous envoyer mes Réflexions; car je ne ſuis pas aſſez bien pour m'appliquer à les arranger; ce ſera pour une autre fois, s'il vous plaît. J'ai eu de grandes conférences avec Madame de Scuderi ſur le deſſein que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires; elle doit vous avoir mandé nos penſées. S'il vous venoit dans l'eſprit quelque expédient où nous pûſſions quelque choſe, mandez-le-nous. Je croi que vous pourriez réüſſir à écrire à Madame de Thiange du beſoin que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires. Je ſuis avec mon reſpect ordinaire, à vous.

CCXL. LETTRE.

Reponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

Ce 23. Decembre 1672.

J'AI bien du chagrin d'être long-tems ſans recevoir de vos Lettres, mon reverend Pere; mais c'eſt encore plus pour la raiſon qui vous empêche de m'écrire, que pour le plaiſir que je n'ai pas, quand vous ne m'écrivez point. Je voudrois bien que vous fuſſiez toûjours en bonne ſanté; car je n'aime point que mes amis ſouffrent. Au reſte, vous n'avez pas ſujet de me craindre quand vous m'écrivez, ce n'eſt pas parce que je ſuis indulgent; c'eſt parce qu'il vous eſt aiſé de bien écrire. Je vous avouë que je ſuis un peu juſte & délicat; mais vous l'êtes auſſi, & pour écrire des Lettres familiéres, il ne faut qu'être naturel. Madame de Scuderi m'a mandé vos converſations ſur mes affaires. J'ai écrit au Roi. & je lui ai envoyé la copie de ma Lettre. Il faut voir ce que cela produira. Cependant je continuë de demander à Dieu qu'il faſſe de moi tout ce qu'il lui plaira; qu'il donne un heureux ſuccès aux pas que je fais pour mon retour, s'il y va de ſa gloire & de mon ſalut, ſinon qu'il m'empêche de retourner à la Cour. Si je ſavois quelque choſe de plus ſoûmis & de plus réſigné, je vous aſſure, mon R. Pere, que je le dirois à Dieu de tout mon cœur.

CCXLI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23.*Decembre* 1672.

LA conjonсture eſt la plus favorable du monde, Monſieur, pour que votre Lettre au Roi ſoit bien reçuë; car Charleroy eſt aſſiegé, le Roi a affaire de ſes braves, & l'on eſt fort embaraſſé à la Cour. Le Roi, la Reine, & toutes les Dames ſont allez à Compiegne fort précipitamment pour être plus près du mal. On eſpere au bonheur du Roi, que cette Place ſi conſidérable ſe ſauvera, quoique toutes les apparences ſoient contraires; car enfin il n'y a que quatre cens hommes dedans. C'eſt le Prince d'Orange & Marſin qui l'aſſiegent. Ils ont pris ce deſſein ſur ce qu'ils ont ſû qu'il y avoit un million dedans, & quantité de munitions de guerre & de bouche. Elle ſera priſe dans trois ou quatre jours, ſi elle n'eſt ſecouruë; c'eſt une grande affaire, & qui tient tout le monde en allarme. Chacun eſt agité; pour moi je ſuis aſſez tranquille, car je me fie au bonheur du Roi; & pour ma fortune particuliere, elle eſt d'une façon, qu'il ne me peut arriver pis. Adieu, Monſieur; mandez-moi ce que le Roi a dit à Monſieur de Noailles ſur votre Lettre, & m'aimez toûjours.

CCXLII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

Ce 28. Decembre 1672.

IL eſt vrai que ſi Monſieur de Noailles n'avoit point encore donné ma Lettre au Roi, lorſque la nouvelle du ſiége de Charleroi eſt arrivée, c'eſt une aſſez bonne conjoncture pour la donner. Outre le beſoin qu'on a dans une guerre où l'on eſt ſur la défenſive, des gens d'auſſi bonne volonté que moi, on eſt encore plus tendre dans l'adverſité. Je n'ai point encore eu de réponſe ſur cette Lettre. J'attens le ſalut de Charleroi de la bonne fortune du Roi; & il ne faut pas demander ſi je le ſouhaite, aimant le Roi comme je l'aime, & ſachant comme je fais, que la perte de cette Place le toucheroit fort. Je ſuis ſur la fortune comme vous, Madame, il ne me ſauroit arriver pis, & cela me conſole aſſez; car ſi elle continuë, j'y ſuis accoûtumé, & ſi elle change, ce ne peut être qu'en mieux. Ayons bon courage, & ſoûtenons nos malheurs avec de la ſoûmiſſion aux ordres de la Providence, & de la fermeté, nous en ſerons plus eſtimez, & Dieu nous aſſiſtera.

CCXLIII. LETTRE.

De Monsieur le Comte de Bussy à Madame de T...

A Chaseu, ce 1. Janvier 1673.

QUE vous ai je fait, Madame, pour vous obliger à m'abandonner? J'étois déja malheureux quand vous me promîtes de m'assister, & je ne le suis pas davantage. Outre que les disgraces de vos amis & de vos serviteurs ne vous rebutent pas, vous m'avez fait l'honneur de me le mander, & je n'en doutois pas même auparavant. Je vous assure, Madame, que j'ai été sensiblement touché de la maniere dont vous m'avez traité; rien ne pouvoit plus me surprendre. Je ne tenois pas que ce fût un coup sûr à vous que de rétablir mes affaires; mais j'aurois juré que connoissant l'estime & l'amitié que j'ai toûjours euë pour vous, & vous répondant de ma reconnoissance sur vos dernieres bontez pour moi, vous m'auriez au moins témoigné le déplaisir que vous auriez eu de n'être pas en pouvoir de me servir. Trouvez bon, Madame, que je m'en plaigne à vous, & que je vous dise que personne au monde ne meritoit moins que moi ce traitement de votre part: car personne ne vous aime, ne vous honore, & ne vous estime tant que je fais.

CCXLIV.

CCXLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Chaſeu, *ce* 7. *Janvier* 1673.

J'AI perdu ma fortune, Monſieur: ſi je vous avois encore perdu, j'aurois perdu toutes mes eſpérances, & la perſonne du monde que j'aime, que j'eſtime & que j'honore le plus. Si cela n'étoit pas vrai, je ne vous le dirois point. Je ne ſuis point de ces gens qui frappent à toutes les portes, & qui font des complimens à tous les malades: peut être que ſi j'en avois uſé ainſi, mes affaires ſeroient en meilleur état qu'elles ne ſont; mais j'aurois forcé mon inclination, & je prétens auſſi être plus croyable quand je vous proteſterai que perſonne n'eſt de meilleur cœur, & avec plus de tendreſſe que moi, &c.

CCXLV. LETTRE.

De Madame de M *** au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 8. *Janvier* 1673.

CE n'eſt ni oubli ni pareſſe qui m'a empêchée de vous écrire, Monſieur, mais une malheureuſe comme moi ne doit point ennuyer de ſes chagrins; & il eſt difficile dans l'état où

je ſuis de n'en pas répandre dans mes diſcours & dans mes Lettres. Je tâcherai à l'avenir de faire mieux mon devoir, pourvû que je ne trouve pas en mon chemin des gens à qui vous faites des préférences d'amitié. Sachez que je ſuis jalouſe de mon ami, comme je le ſerois de mon amant, & que je croi bien avoir autant de mérite à l'égard de tout le monde, que Madame Boſſuet ; mais plus que tout le monde à votre égard. On a fait une grande fête à Saint-Germain la veille des Rois. Il entre une fille de qualité chez Madame, belle comme le jour, & ſage comme un Ange, elle s'appelle Vilmaur. La Gazette vous apprendra la derniere action de Monſieur de Luxembourg. Je ſai bien d'autres choſes, mais je veux me venger. Tremblez ſi vous ne me traitez à l'avenir comme votre premiere amie.

CCXLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Chaſeu, ce 13. *Janvier* 1673.

JE croi qu'effectivement ce n'étoit ni oubli ni pareſſe qui vous empêchoit de m'écrire, Madame, mais bien une façon de jalouſie que j'aime autant qu'une ou deux de vos Lettres qu'elle m'a fait manquer de recevoir. On écrit ſouvent aux gens ſans les aimer ; mais on n'en eſt pas jaloux ſans avoir bien de l'amitié pour eux. C'eſt aſſurément cela, Madame, qui vous a empêché de m'écrire ; car pour vos chagrins, je

je ne pense pas qu'ils en soient la cause. A qui peut on mieux qu'à son ami miserable conter qu'on est malheureux? Vous me l'auriez dit infailliblement, si le dépit vous l'avoit pu permettre. Mais cette Madame de la Roche vous tenoit au cœur; & vous m'auriez gardé cela longtemps, si les avances que je vous ai faites, n'avoient sauvé votre gloire. Mais enfin soyez en repos sur mon cœur, vous êtes ma premiére amie, Madame. Voulez-vous quelque chose davantage? vous n'avez qu'à parler.

Je savois déja l'action de Monsieur de Luxembourg; il n'est bruit que de lui. J'en suis fort aise, car je l'ai toûjours estimé. Je ne pense pas qu'on ôte au Maréchal de Villeroi le titre de Surintendant des Finances, qu'il a toûjours conservé, quelque soin qu'ait pris M. Colbert de le décharger des fatigues de cette fonction.

CCXLVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de de Bussy.

A Paris, ce 17. Janvier 1673.

J'IRAI à Saint-Germain entretenir Monsieur de Noailles de vos affaires. Je vous dirois demain si j'avois un carrosse; mais ce sera au plûtôt assurément. Les premiers de mes amis qui iront, m'y meneront, & je le réveillerai quoi que je sache qu'il n'en a pas besoin.

Voilà un Page de Monsieur de Saint Aignan, qui me vient dire que son Maître est arrivé, &

qu'il me verra demain : nous aviſerons enſemble aux moyens de vous ſervir.

Le Pere Rapin ſe promet de faire faire à Monſieur le Prince par G * * qui le gouverne abſolement, la même choſe que le Roi de Pologne vous avoit promiſe. J'enfilerai tout cela au bout l'un de l'autre le mieux que je pourrai. Je vous aſſure, Monſieur, que je ſonge à votre retour dans un temps où mes chagrins deviennent tellement les plus forts, que je ne ſonge preſque pas à vivre. Le monde ſuſpend un peu mes maux. J'en ai vû beaucoup aujourdhui ceans. On ne dit rien de nouveau. On croit aſſurément la guerre.

On m'a dit que vous mariez Mademoiſelle de Buſſy à Monſieur de Colligny de la Maiſon de Langhac ; je vous en fais mes complimens. C'eſt un beau nom ; il a , dit-on bien du bien. Une femme de mérite dans une telle Maiſon ſe peut bien faire valoir.

Monſieur de G * * vient de ſortir de ma chambre; il a un procès contre ſa femme dont Madame de L * * * eſt l'arbitre; il eſt honnête homme, & elle eſt folle. C'eſt un grand malheur à un homme de merite d'être le mari de telles femmes. La galanterie & la vertu ne ſont pas, à mon avis, incompatibles ; j'ai vû cela en pluſieurs femmes. Je plains même celles qui ont des paſſions, plus que je ne les condamne; mais pour les coquettes & les débauchées, on en devroit purger le monde à frais publics; & je ne croi pas qu'un honnête homme puiſſer aimer ces dernieres avec un grand attachement. Tout ce diſcours là n'eſt que pour vous faire croire que j'entens ce que je n'entens pas.

Adieu,

Adieu, Monſieur, je ſuis à vous avec toute l'eſtime qu'on doit avoir pour votre mérite, & j'y ſuis même avec beaucoup d'amitié. Je ſuis un peu réſervée à vous le dire, car j'ai peur que vous ne trouviez que je parle trop bien de tendreſſe, & j'ai mon honneur à garder.

CCXLVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 18. *Janvier* 1673.

IL y a quatre ou cinq jours que je vous écrivis ſur ce que j'étois en peine de votre ſanté. Il faut dire la vérité; vous êtes une bonne amie, & vous méritez de trouver des gens qui vous aiment bien. Il eſt fort à propos que vous ayez commerce avec Monſieur de Noailles, afin que vous ſoyez entre lui & Monſieur de Saint Aignan pour empêcher les contre-temps qu'ils pourroient prendre dans les tentatives qu'ils feroient pour moi.

J'ai bien de l'obligation au Pere Rapin du ſoin qu'il veut prendre de me ſervir. Je croi la continuation de la guerre; & peut-être que l'Eſpagne y pourroient bien entrer.

Il eſt vrai qu'il y a des propoſitions de mariage pour Mademoiſelle de Buſſy de la part du Marquis de Colligny, & cela eſt même aſſez avancé. Cependant je n'aſſure jamais rien que je ne ſois bien aſſuré.

Je connois Monſieur de G * * il y a longtemps. C'eſt un brave & honnête Gentilhomme;

& il en a bien usé sur le sujet de sa femme, quand il a vû qu'elle vivoit d'une maniére à lui attirer de la honte; il l'a quittée pour ne se pas charger de ses iniquitez. Il n'y a que cela à faire quand on ne veut pas se servir du feu, ou du poison. Allez, allez, Madame, vous en savez sur le chapitre de l'amour autant que les Maîtres, j'entens pour en parler, & vous l'avez apris à force d'être tendre pour vos amis. Je ne sai pas si vous avez eu quelque amant aimé : mais si cela est, vous avez bien caché l'affaire, & l'on vous prendroit pour un cœur neuf.

CCXLIX. LETTRE.

Du R. P. Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18. Janvier 1673.

J'ENVOYE, Monsieur, des vers de trois Demoiselles de mes amies à Mademoiselle de Bussy. On dit que c'est une merveille que vous formez dans votre solitude, & qu'elle a autant d'esprit que vous. Si elle veut m'envoyer de ses Ouvrages, je les ferai voir aux Demoiselles qui ont fait les vers que je lui envoye. C'est une belle occasion de se faire connoître, si vous lui en donnez la permission; & en vérité vous ne devez pas tout retenir pour vous, Monsieur : Vous aurez part à la gloire qui lui en reviendra, si vous souffrez que nous voyions quelque chose de ce qu'elle fait sous votre direction.

Vous ne savez pas au reste combien je m'interesse pour votre retour à Paris, & quelle joye j'au-

j'aurois d'y pouvoir contribuer. Nous en parlons Madame de Scuderi & moi quand nous nous voyons. Elle m'a fait voir votre derniere Lettre au Roi. Je voudrois qu'elle eût fait sur son esprit le même effet qu'elle a fait sur le mien: j'en ai été attendri, & elle n'est faite que pour cela. Si vous ne persuadez pas, ce n'est pas la faute de votre art, de votre esprit, ni de votre cœur.

Je ne me porte pas encore assez bien pour mettre au net les réfléxions que je vous ai promises, & que vous me devez corriger.

CCL. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au R. P. Rapin.

A Chaseu, ce 22. Janvier 1673.

MADEMOISELLE de Bussy vous rend mille graces, M. R. P. des vers que vous lui avez envoyez. Elle les a trouvez fort beaux. Au reste, on vous a dit trop de bien d'elle. Je m'en vais vous la définir: C'est une fille qui a été nourrie ou chez sa Grand'mere de Toulonjon, ou aux Saintes Maries: ce sont-là de bonnes écoles pour les mœurs. Depuis que je suis sorti de la Cour, elle a toûjours été auprès de moi, où je lui ai plus appris à vivre que toute autre chose. Cependant elle ne laisse pas d'avoir assez lû, comme vous pourriez dire des histoires, & des ouvrages d'esprit, de prose & de vers. Elle n'en fait point; (car je compte pour rien un bout rimé qu'elle pourra faire quelquefois par

compagnie,) elle se contente d'en bien juger. Il faut aussi dire le vrai, non seulement elle discerne les bons Ouvrages d'avec les mauvais, mais de deux bons elle connoît bien le meilleur. Enfin, M. R. P. nous avons lû ensemble tout ce qui vient de vous: elle l'a admiré comme moi, & n'a pas attendu bien souvent que j'eusse parlé pour se récrier aux plus beaux endroits. Il y a encore une chose que j'ai voulu qu'elle sût mieux que tout le reste, qui est de ne point faire de parade de ce qu'elle sait, de craindre même qu'on ne croye trop qu'elle sache; de peur que la plûpart des gens avec qui on est obligé d'avoir commerce & qui ne savent rien, ne la craignent; & quand elle est avec d'honnêtes gens de mes amis de ne débiter ce qu'elle sait qu'avec grande réserve & grande modestie. Voilà comment est Mademoiselle de Bussy, & comment il me semble qu'une fille de qualité doit être. Je ne doute pas, M. R. P. que vous ne vous interessiez fort à mon retour; car je croi que vous aimez fort vos amis.

Pour la Lettre que j'ai écrite au Roi, vous l'estimez plus qu'elle ne mérite. Pour moi ce que j'y trouve de plus fort, c'est qu'elle est naturelle, & que rien n'est plus veritable que la tendresse que j'ai euë, & que j'ai encore pour Sa Majesté, malgré tous les maux qu'il m'a faits; & c'est ce qui me fait croire que Dieu qui ne veut pas encore que je retourne à la Cour, endurcit le cœur du Roi pour moi, qui naturellement ne résisteroit pas aux marques sinceres d'amitié que j'ai si souvent données à Sa Majesté.

CCLI.

CCLI. LETTRE.

Du Comte de . . . au Comte de Buſſy.

A Veſel, *ce* 23. *Janvier* 1673.

IL y a près de deux mois que je ne me ſuis donné l'honneur de vous écrire. J'attendois toûjours quelque action importante qui me fournît la matiére d'une Lettre, & j'eſperois que M. de Brandebourg ou le Prince d'Orange entreprendroient quelque choſe de grand qui relevât la réputation de leurs armes : mais comme nous avons été aſſez long tems dans un repos apparent; que les Gazettes n'ont point parlé de combats ni de victoires, & qu'il n'y a eu que les gens qui entendent parfaitement le métier de la guerre qui ayent pu juger équitablement des raiſons qui ont arrêté M. de Turenne auprès de Vit'itk, j'ai laiſſé paſſer ce tems ſans vous rien dire. Cependant comme la vertu la plus éclatante a ſes envieux, il nous eſt revenu ici, que M. de Turenne avoit été attaqué par beaucoup de gens qui trouvoient à redire qu'il n'avoit pas été chercher les ennemis au fond de l'Allemagne pour les combattre, ou tout au moins pour les empêcher de faire un pont ſur le Rhin.

Je ſai bien que ces ſortes de diſcours n'auront trouvé chez vous aucun crédit, & que la raiſon qui vous perſuadera davantage pourquoi M. de Turenne n'a pu tenter aucune de ces entrepriſes, eſt qu'il ne l'a pas fait. Quoique vous

n'ayez pas eu lieu de l'aimer, vous l'estimez assez pour en juger ainsi: mais outre cela je serai bien-aise de vous dire ce que j'en sai, & ce que j'ai vû.

M. de Turenne n'a dû raisonnablement avoir devant les yeux autre objet que de conserver les Alliez du Roi & ses conquêtes, & ruiner les desseins que les ennemis pourroient avoir au contraire.

Je vous ai ci-devant écrit comme M. de Turenne ayant sû la contremarche des ennemis auprès de Vezel, & l'intention qu'ils avoient de venir à Coblens ou sur le Rhin, avec quelle promptitude il fit un pont sur la Roëre, & se vint mettre vis à vis de Cologne avançant la tête de ses troupes sur le chemin de Coblens, pour fixer l'esprit vacillant de l'Electeur de Treves, & pour être à portée d'empêcher les ennemis de former acun dessein de ce côté là; & comme cette diligence obligea M. de Brandebourg de se porter auprès de Francfort, pour se couvrir du Mein, en cas que M. de Turenne le voulût suivre. Il est vrai que nous laissâmes paisiblement M. de Brandebourg auprès de Francfort plus d'un mois; & c'est sur ce repos particuliérement qu'on attaque M. de Turenne; mais ces gens là n'ont jamais conduit d'armées, ou ignorent tout à fait la carte, s'ils ne savent pas qu'entre Cologne & Francfort il y a trente lieuës de montagnes ou de défilez, où il n'est pas possible de mener des équipages sans les ruiner. Les grandes armées ne subsistant pas sans pain ni sans bagage, comment traîner du canon dans des rochers inaccessibles, & comment faire des magazins de bled dans les lieux dont les habitans, quoique dans une neutralité appa-

rente, ne penſoient pourtant qu'à favoriſer des gens de même nation qu'eux, & à incommoder ceux du parti contraire ? En verité ces ſortes d'objections ſont de celles qui ne méritent aucune réponſe ; & je croi qu'il faudroit dire à ces critiqueurs, ce que le Cardinal Mazarin diſoit à un importun qui l'entretenoit malgré lui: *No t'aſcolto.*

Mais revenons un peu à ce qui eſt de fait, & éxaminons le repos de M. de Turenne à Vitlitk. Si-tôt qu'il ſût que M. de Brandebourg, avoit paſſé le Mein, & qu'il faiſoit faire un pont ſur le Rhin auprès de Mayence, & que les Eſpagnols donnoient toutes leurs troupes au Prince d'Orange, qui avoit tiré tout ce qu'il avoit pu des armées de Hollande, & qu'il s'approchoit par le Brabant de la Meuſe; il jugea qu'ils pouvoient avoir deſſein de ſe joindre vers Treves; & comme il n'eût pas été agréable d'avoir ſur les bras après ſept mois de campagne une armée de quarante mille hommes, il réſolut de ſe mettre promptement entr'eux pour les combattre ſéparément, & pour les empêcher de ſe joindre. Il eſt vrai que ſa bonne fortune, jointe à ſes ſoins infatigables, le ſervit à propos; car quoi qu'il eût envoyé de toutes parts inutilement pour avoir des bateaux, heureuſement il en paſſa quinze que des Marchands faiſoient remonter le Rhin, & il ſe détacha d'auprès de Coblents une flote de planches, & de poutrelles qui lui donnerent moyen d'achever ſon pont en huit jours, qui ſans ce ſecours eût à peine été fait en quinze. Il fit donc promptement paſſer ſon armée, ne laiſſant que trois mille hommes de pied pour garder le Fort qui couvroit ſon pont, qu'il avoit bien garni de canon,

& de toutes les provisions nécessaires, & se vint poster à Vitlitk, où il apprit par les couriers que deux mille chevaux du Prince d'Orange étoient venus le jour précedent à sept heures de là, qui ayant sû la marche de M. de Turenne, s'étoient contentez d'en faire porter la nouvelle à M. de Brandebourg par deux cens chevaux, & s'étoient retirez & leurs gens auprès de la Meuse; & certes M. de Brandebourg avoit grande raison de croire indubitable le projet de sa jonction au Prince d'Orange, puisqu'on ne pouvoit s'imaginer que M. de Turenne n'ayant pas le premier bateau, pût en huit jours faire un pont, en ayant, lui pour faire le sien, employé quinze avec le secours des villes de Francfort, de Mayence & de Vorms, qui lui avoient abondamment fourni toutes les choses nécessaires. Monsieur de Brandebourg fut donc obligé de retirer quatre mille chevaux qu'il avoit déja avancez à Cootzenathk, & lui & le Prince d'Orange se virent réduits, comme de gens qui se noyent, à se prendre à toutes choses, & à former mille projets inutiles dont aucun ne leur réussit.

M de Brandebourg envoya trois mille Chevaux, & mille Dragons pour brûler notre pont du Rhin : mais plusieurs volées de canon du Fort qui leur tuerent assez de gens, & même des Officiers, & deux escadrons de Cavalerie qu'ils virent sous le Forr, leur firent faire une retraite, qui avoit tout l'air d'une fuite honteuse & précipitée. Le Prince d'Orange passa inutilement & repassa deux fois la Meuse, tenta le siege de Tongres, & vint enfin échouer à Charleroi.

M. de Brandebourg voyant qu'il ne pouvoit rien entreprendre contre M. de Turenne, crût trouver mieux son compte avec M. de Cologne,

&

& avec M. de Munſter; qu'il ravageroit impunément leur pays ; qu'il y incommoderoit ſes troupes ; que rien ne l'empêcheroit de donner la main aux Hollandois par la Friſe , & que cette marche rétabliroit l'honneur de leur parti ; de ſorte qu'ayant défait ſon pont du Rhin, & repaſſé le Mein, il reprit à peu près le même chemin par où il étoit venu , & ſe vint mettre autour de Paderbon & de Lipſtam. M. de Turenne ſachant cette marche, vit de quelle conſéquence il étoit de ſoûtenir les Alliez. C'eſt pourquoi il fit deſcendre dans des bateaux une partie de ſon Infanterie à Vezel, & ayant auſſi envoyé devant quelques brigades de Cavalerie, il marcha lui-même à grandes journées , & arriva bien àpropos dans cette Ville, puiſque M. de Munſter forcé par ſon Chapitre qui ne vouloit point entendre parler de voir ruiner le pays, s'accommodoit avec M. de Montecuculi, & remettoit deux jours après entre ſes mains toutes ſes Places. La perte d'une bataille n'eût aſſurément pas été d'une ſi grande conſéquence que cet accommodement, & c'eſt l'étoile du Roi, & la réputation de M. de Turenne qui nous ont garanti de ce malheur. Car, voir l'Empereur, les Eſpagnols, les Hollandois, & M. de Brandebourg maîtres des Places de M. de Munſter, & de tout le pays juſqu'à l'Iſſel, ce n'étoit plus voir les affaires du Roi en bon état , & celles des ennemis delabrées ; il ne reſtoit plus de Princes neutres en Allemagne, & les François n'euſſent pas été dans la déroute ce qu'ils ſont dans la proſperité.

Si-tôt que M. de Munſter fut aſſuré de M. de Turenne à Vezel, il envoya à l'inſtant des contre ordres aux Commandant de ſes Places qui de-

devoient recevoir les Imperiaux ; & ce parti reprit une telle vigueur, que quatre cens hommes des troupes de M. de Munster qui étoient dans Verle, soutinrent huit jours de siege, & trois assauts, & firent des sorties, & enfin se défendirent si bien, que les ennemis furent obligez de lever le siege.

Mais enfin que vous puissiez mieux juger de l'état des affaires de ce pays ci, il faut vous dire la situation des troupes des ennemis, & celles des nôtres. M. de Montecuculi est à Paderborn, & toutes ses troupes sont étenduës dans des quartiers, qui sont entre le Veser & les sources des rivieres de la Roëre & de Lippe, comme Ruden, Buron, Brakel, &c. M. de Brandebourg est auprès de Patberg à la source de l'Ems, à Gattori, &c. M. de Turenne a fait passer depuis deux jours M. de Renel avec deux mille chevaux à Arensberg sur la Roëre, pour serrer les ennemis par les flancs à notre droite. M. de Munster a ses troupes à Vatendorf, qui marcheront à notre gauche ; & M. de Turenne part demain avec le reste de son armée. Il passera par d'Orstern & par Roklineusen, & marchera entre Lumen & Portmund droit aux ennemis. Si bien que nous allons à l'heure qu'il est faire ce qu'on appelle en bon Latin : *Gerere bellum* prendre de postes, tomber sur des quartiers, & peut-être engager une affaire décisive, & comme c'est particuliérement à cette nature de guerre qu'excelle M. de Turenne, je ne puis exprimer la joye & la confiance avec laquelle les troupes le suivent.

CCLII.

CCXLII. LETTRE.

De Mr. l'Abbé Flechier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. Janvier. 1672

MONSIEUR, la grace que Meſſieurs de l'Academie viennent de me faire en me donnant une des places vacantes de leur Compagnie; & la bonté que le Roi a euë d'approuver le choix qu'ils ont fait, m'ont touché très-ſenſiblement : mais ma joye n'eſt point accomplie, & je ne me tiens ni bien choiſi ni bien reçu, juſqu'à ce que vous ayez eu la bonté de confirmer mon élection & ma reception. Je ſai de quel poids doit être votre ſuffrage; & je ſerai bien glorieux quand je ſerai mis encore de votre main dans la place qu'on m'a donnée. J'eſpere que vous ne me refuſerez pas votre agrément : n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, vous jugerez favorablement de moi, & vous voudrez bien vous tromper en ma faveur; après que tant d'autres de qui j'ai l'honneur d'être connu, s'y ſont trompez eux-mêmes. Ce qui me donne encore quelque confiance, c'eſt que Mademoiſelle du Pré en qui vous en avez beaucoup, vous dira hardiment, que je ne ſuis pas indigne de la grace qu'on m'a faite, & ne croira point charger ſa conſcience quand elle corrompra votre jugement. Je l'ai priée de mêler à ſes menſonges officieux au moins quelque verité, en vous aſſurant comme je fais ici, qu'il n'y a perſonne au monde qui vous honore

re plus que moi, & qui ſoit plus ſincerement & plus reſpectueuſement, &c.

CCLIII. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris; 29. *Janvier* 1673.

JE m'étois fait une néceſſité d'attendre Monſieur Fléchier qui a cru qu'il n'avoit point de droit de ſe donner l'honneur de vous écrire, juſqu'à ce qu'il ait été de l'Academie Françoiſe; ce qui a été differé long-tems à cauſe du voyage que le Roi a fait à Compiegne, & qui s'eſt enfin conclu avec l'approbation generale, à laquelle il ne manquoit que votre voix, Monſieur, qu'il auroit comptée pour trente. Je ne doute pas qu'il ne vous mande qu'il vous envoyera ſa Harangue ſi elle s'imprime. Elle a charmé toute la Compagnie.

La *Pulcherie* de Mr. Corneille eſt imprimée depuis peu. Je ne vous en dis rien; car peut-être l'avez-vous vuë: en ce cas-là vous en ſaurez mieux juger que perſonne. Monſieur le Maréchal de Grammont lui dit qu'il lui ſavoit bon gré d'avoir trouvé un caractére d'amant pour les vieillards, dont on ne s'étoit point encore aviſé, & qu'il lui en étoit obligé pour la part qu'il y pouvoit avoir.

Je ne voi point le Pere Rapin ſans que nous parlions de vous, & vous pouvez juger en quels termes.

CCLIV. LETTRE.

*Reponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé Fléchier.

Ce 2. Février 1673.

IL y a ſi long-tems que je connois votre mérite, Monſieur, que quoique je n'aye pas l'honneur de connoître votre perſonne, je vous ai donné mon eſtime avec une très-grande envie de vous donner mon amitié. Le compliment que vous me faites vaut mieux qu'elle : mais ſi quelque choſe la rend conſiderable, c'eſt que je ne la donne qu'à peu de gens. Je vous demande auſſi la vôtre, en vous aſſurant que je prens une très-grande part à la juſtice que le Roi & Meſſieurs de l'Academie vous ont faite, & que je ſuis perſuadé qu'ils ne pouvoïent choiſir un plus digne ſujet. Quand je vous parle ainſi, ne croyez pas que ce ſoit par reconnoiſſance. Ce qui doit faire eſtimer les loüanges que je donne, c'eſt un peu de connoiſſance, & beaucoup de ſincerité. Je ne ſuis ni flateur ni tout-à-fait ignorant, & vous me devez croire, quand je vous aſſure que vous êtes à mon gré un des hommes de France, dont j'eſtime autant la beauté de l'eſprit, & que j'aimerai autant, &c.

*A la Lett. CCLII.

CCLV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Chaseu, ce 4. Février 1673.

* TOUT ce que j'ai vû de Monsieur l'Abbé Fléchier, m'a donné une idée bien agréable de la délicatesse de son esprit. Je suis ravi qu'il veuille être de mes amis; je n'en ai point assurément dont le mérite me touche davantage. Je plains celui qui aura été chargé de répondre à sa Harangue.

Le Maréchal de Grammont a raison d'être bien-aise qu'on accoûtume le monde à voir des vieillards amoureux, pour se sauver du ridicule, en cas qu'il le devînt; car il n'en est pas en France comme en Espagne, où les premieres passions des hommes commencent à cinquante ans, & durent d'ordinaire plus que les nôtres.

J'ai vû un petit Traité *de la Justesse* du Chevalier de Méré qui me plait assez; mais il se moque de Voiture, mal à propos; S'il n'est pas toûjours juste, sa négligence plaît mieux que la justesse de la plûpart des autres, & le secret est de plaire.

* *A la Lett. CCLIII.*

CCLVI.

CCLVI. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris ce 13. *Février* 1673.

* VOus donnez un grand éloge à Mademoiſelle de Buſſy, en diſant qu'elle ſait ſans en faire de façon. C'eſt la plus grande loüange qu'on puiſſe donner à une perſonne de ſon ſexe & de ſa qualité, Il ſeroit bon qu'elle vît les *Femmes Savantes* de Moliere, pour la confirmer dans ce caractere. Mandez-moi ſi vous ne les avez pas vuës, car je les lui envoyerois. Il y a dans cette Comédie des caractéres rares, & d'un grande inſtruction pour une jeune perſonne; car le ridicule des femmes qui ſont vanité de ce qu'elles ſavent, y eſt bien exprimé.

Vous voulez bien que je vous demande votre avis ſur le *Tu* & ſur le *Toi* dont ſe ſervent nos Poëtes en vers. Madame la Marquiſe de Sablé m'a dit quelquefois qu'elle ne le pouvoit ſouffrir. Le Latin le dit en vers, parce qu'il le dit en proſe, mais il n'en eſt pas de même de notre Langue, qui ne parle par *Tu* & par *Toi* qu'aux valets, & aux petites gens: ce qui eſt ſi vrai, qu'un amant ne dit jamais à ſa maîtreſſe ni *Tu* ni *Toi*; c'eſt ſans doute par reſpect; & on prétend qu'on le peut dire au Roi, & à Dieu-même? Si j'étois d'humeur à décider, je dirois que cela me choque, mais j'attens votre ſentiment ſur cela.

* *Voyez Lett. CCL.*

Je

Je vous envoyerai de mes Réflexions ce Carême, car je trouve que je commence à être un peu mieux. Je ſuis toûjours à vous avec le plus grand reſpect & le plus grand attachement du monde.

CCLVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 14. *Février* 1673.

NOus n'avons point vû les *Femmes Savantes* de Moliere. Mais à propos de lui, le voilà mort en un moment. J'en ſuis fâché. De nos jours nous ne verrons perſonne prendre ſa place; & peut être le ſiécle ſuivant, n'en verra-t-il pas un de ſa façon.

Je ſuis de votre avis ſur le *Tu* & ſur le *Toi* de notre Poëſie ; & la raiſon que vous en dites me paroît très-bonne, qui eſt que notre proſe ne s'en ſert pas. Cet abus s'eſt introduit ou par la gloire dont la plûpart des Poëtes ſont aſſez remplis, & qui aiment à tutoyer de plus grands Seigneurs qu'eux, ou bien ſouvent par la néceſſité du vers. En amour il n'eſt pas vrai, mon R. P. qu'on ne tutoye jamais ſa maîtreſſe : mais vous n'êtes pas obligé de ſavoir cela.

En vers c'eſt un abus, que les honnêtes gens ne ſauroient ſouffrir ; & pour moi, j'aimerois mieux traiter un valet de *vous*, que de tutoyer un Prince. J'attens de vos Réflexions avec bien de l'impatience, & je ſuis à vous du meilleur de mon cœur.

CCLVIII.

CCLVIII. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Février 1673.

IL faut donc pardonner à l'ennui de la campagne la connoiſſance & l'amitié que vous avez faite avec Madame Boſſuet & pardonner à ſa vanité d'aller montrant par les maiſons les Lettres que vous lui écrivez.

Il manquoit à du Cambout pour le bal de Saint-Germain ſix boutons de diamant. Jugez de ſa douleur, & de ſa joye, quand à ſix heures du ſoir de ce jour-là, on lui aporta une boëte d'acier garnie de ſes chiffres d'or, dans laquelle elle trouva ſix boutons de diamans qui valent quatre cens piſtoles. Le porteur bien interrogé & encore mieux inſtruit ne voulut jamais dire d'où venoit le préſent. On en ſoupçonne le Duc de Créquy. Rien n'eſt plus galant, & rien n'eſt ſi commode que de recevoir & d'être ſoulagée de la reconnoiſſance.

Le Roi n'a point voulu danſer à ce dernier bal, il fait le barbon de bonne heure. Monſieur le Grand, le Duc de Montmour, Termes, & le Marquis de Villeroy danſerent Dimanche une entrée à l'Opéra. Le dernier emporta le pris de la danſe.

Le Roi a donné une parure de diamans de deux mille piſtoles à du Cambout pour le bal. Je ne croi pas que ſa famille lui en eut donné une auſſi belle.

CCLIX. LETTRE.

Du Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 17. Février 1673.

CE qui m'avoit empêché de vous écrire, c'est que j'ai été un mois entier à la campagne avec Mademoiselle de Portes à médire du genre humain, à lire, à réver, & à essayer d'oublier le monde, dont sans vous flater, vous faites une des plus agreables parties. Je vous avouë ingenûment que je me trouve à mon retour presque comme j'étois partie, plus mélancolique, & guéres plus dévote. Le retour de notre cœur vers Dieu n'est pas notre ouvrage, ni celui de qui que ce soit tout seul. Il faut pour cela la grace victorieuse qui nous entraîne presque malgré nous. Qui est-ce que devineroit que je vous entretiendrois de la grace victorieuse?

On dit que Madame Bossuet est cachée à Paris, & qu'on la fait chercher pour l'enfermer dans une Religion. Monsieur de Condom son beaufrere me loüa l'autre jour sa beauté & son esprit: mais je voi bien qu'il n'est pas content de sa conduite. Est-il vrai, ne vous déplaise, que c'est vous qui l'avez amenée à trois ou quatre lieuës de Paris? Notre ami l'Abbé de Choisi a, dit-on, de grands soins d'elle. Il y a trois mois que je ne l'ai vû; l'amour démonte extrêmement sa cervelle.

Je ne sai si vous avez su que le Duc de Crequy a envoyé sous un nom inconnu une garniture

ture de pierreries de mille Louïs à Mademoiſelle du Cambout. Il y a long-temps que l'on n'avoit rien fait de ſi galant. Il n'eſt pas accommodé quoi qu'il ſoit riche, & l'on a ſu qu'il avoit emprunté cet argent. C'eſt un homme qui a le cœur fort noble, & toutes les maniéres d'un grand Seigneur.

L'on ne doute point de la guerre, c'eſt une nouvelle qui vous doit plaire.

En vérité j'ai une grande envie de vous revoir, il me ſemble qu'un peu de converſation nous rendroit encore meilleurs amis.

Vous me deviez bien venir voir quand vous amenâtes Madame Boſſuet. Je ne prétens pas que vous me veniez viſiter malgré les défenſes du Roi. Il ne pardonneroit pas un voyage qu'on ne feroit que par amitié ; mais je croi qu'il vous pardonneroit celui que vous avez fait pour Madame Boſſuet s'il le ſavoit ; car le Tyran qui vous a fait marcher, eſt de ſa connoiſſance.

CCLX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M . . . .

A Chaſeu, ce 23. Février 1673.

J'AI appris avec le chagrin que vous pouvez vous imaginer, Madame, étant votre ſerviteur comme je le ſuis, la douleur que vous avez reçuë de l'exil de la M *. Ce ſont de ces évenemens où l'eſprit humain a de la peine à retenir les mouvemens du cœur. Cependant, Madame, ne vous laiſſez point aller à ces mou-

vemens. J'eſpere, moi, qui connois la force de votre eſprit en de certaines rencontres, que vous ſoûtiendrez ce coup conſtamment ; répondez à mon attente. Vous avez un ſi bel exemple de fermeté devant les yeux dans toutes mes diſgraces. Auroit-on dit, à voir Madame de Monglas, que c'étoit ſon amant qui étoit perſecuté ? Au contraire n'auroit-on pas juré que cette Belle ne m'aimoit plus, tant elle ſavoit maîtriſer ſes paſſions ? Je ne doute pas, Madame, que cet exemple ne vous donne de l'émulation. Vous avez de la gloire ; & je ſuis aſſuré que les plus clairvoyans ne pourront jamais découvrir que l'exil de la M * vous afflige.

CCLXI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 25. Février 1673.

VOus m'avez fait rire quand j'ai lû dans votre Lettre que vous avez paſſé un mois à la campagne à médire du genre humain. J'ai eu peur d'abord pour votre conſcience : mais après y avoir ſongé, j'ai trouvé qu'on ſe ſauvoit à déchirer le monde en général, comme on ſe damnoit à déchirer les particuliers. Mais enfin, dites-vous, vous êtes revenuë à Paris auſſi peu dévote que vous en étiez partie, & vous croyez que c'eſt parce qu'il faut que la grace victorieuſe nous entraîne : je le croi auſſi, & que tout ce que nous avons à faire, c'eſt de ne nous

* *A la Lett. CCLIX.*

nous laiſſer pas trop tirailler quand elle nous veut avoir.

Monſieur de Condom a raiſon de vous louer la beauté & l'eſprit de Madame Boſſuet, mais ſur tout ſon eſprit; perſonne ne l'a plus agréable qu'elle. Pour ſa conduite ce n'eſt pas la même choſe; elle ne plaît à perſonne, pas même à ſes amans, en faveur de qui elle eſt ſi mauvaiſe; & ce n'eſt pas ſeulement comme beaufrere que Monſieur de Condom y trouve à redire, il en a en d'autres raiſons: je ne ſai ſi elles durent encore. Où avez-vous pris encore cette belle nouvelle, que j'ai amené Madame Boſſuet à trois ou quatre lieuës de Paris? Il n'y a rien de ſi faux.

Pour conduire un objet charmant.
Au hazard de déplaire au Maître;
Il faudroit être ſon amant;
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

CCLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Chaſeu, ce 23. Février 1673.

J'AI appris avec grande joye votre retour auprès du Roi, Monſieur, tant parce que les gens au poſte où vous êtes ſont mal quand ils en ſont éloignez, que parce que je ſai le plaiſir que vous avez d'être auprès d'un Maître auſſi aimable que le nôtre, & que vous aimez autant que vous faites. Je vous avouerai auſſi avec ma ſincerité ordinaire, qu'il y entre

un peu de mon interêt, & que j'espere que vous pourrez quelquefois faire souvenir Sa Majesté de moi.

Avec la plûpart des Princes, je desespererois du changement de ma fortune. Quand ils ont commencé à faire du mal, justement ou non, ils continuent seulement parce qu'ils ont commencé. Pour notre Maître, il récompense la même personne pour son mérite & pour ses services, qu'il avoit punie pour sa conduite; ou bien il la punit après l'avoir récompensée. Les exemples que nous avons de tout cela me donnent une entiére confiance en lui. Il a châtié les fautes que j'ai faites: mais cela ne lui a pas fait oublier mes services passez, ni ôté la considération de ceux que je lui puis rendre à l'avenir. Je suis même assuré qu'il a remarqué avec quel respect j'ai reçu ses châtimens, & qu'il a observé la justice que je me suis faite. Je n'ai pas seulement perdu ma fortune sans murmurer; mais depuis six ans que je suis exilé, j'ai perdu trois procès par mon absence. Cependant le Roi sait bien que je ne lui ai demandé que de le servir. C'est ce que je fais encore aujourdhui, Monsieur, & dont je vous conjure de supplier très-humblement S. M. de ma part, & en attendant la Campagne, de me permettre d'aller solliciter moi-même à Paris deux affaires qui me sont de très-grande conséquence. Et afin que le Roi sache la vérité de ceci, prenez la peine, Monsieur, de supplier très-humblement S. M, de commettre un Maître des Requêtes pour l'en informer. J'espere qu'elle aura la bonté de m'accorder cette grace; car elle n'a voulu faire qu'un exemple de moi, & point du tout ruiner ma maison. Je suis même persuadé qu'elle a

eu

eu de la peine à se résoudre à me faire du mal, parce que parmi quelques bonnes qualitez qu'elle a pu reconnoître en moi, elle a toûjours pu voir un fonds de tendresse, de respect & d'admiration pour sa personne, qui méritoit quelques égards, & qui m'auroit assurément sauvé des effets de sa justice, si elle n'avoit préferé l'interêt public à sa reconnoissance. Adieu, Monsieur. Il me semble que notre amitié est à présent au dessus de tous les complimens qui ont coûtume d'être à la fin des Lettres.

CCLXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M....

A Chaseu, ce 26. Février 1673.

*MADAME de la Roche a beau montrer mes Lettres, son exemple ne me gâtera pas; je ne montrerai pas les siennes: mais j'ai envie de prendre un peu plus garde à l'avenir à qui je ferai des faveurs; car cela n'est pas plaisant, voyez-vous, qu'on les aille publier à tout le monde. Le bruit de guerre retranche un peu les plaisirs des Dames; & si elle se déclare & qu'elle dure, adieu la galanterie, il se faudra contenter du solide. Mais cette pauvre galanterie est bien réduite, de n'être plus que chez le Duc de Crequi. De quoi s'avise-t il à l'âge qu'il a d'être galant? Croit il que les Dames lui pardonnent de s'être rangé si tard sous leur empire? C'est un rendu à qui elles ne se fieront pas. Je suis bien-aise que la femme de qualité ait été mortifiée; car

* *Voyez Lett. CCLVIII.*

car il y a plaiſir de voir abbaiſſer l'orgueil de ces grandes naiſſances qui regardent ſi fort le reſte des humains du haut en bas.

Il eſt beau au Roi de répandre de temps en temps de petites graces parmi les jolies filles de la Cour, purement par galanterie. Monſieur de Mortemart ne la fera pas longue. Je croi l'affaire de C*** une galanterie, & point un mariage.

CCXLIV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27. *Février* 1673.

VOus avez raiſon, Monſieur, de dire que je devrois avoir des amis; car aſſurément je ſuis une très-bonne femme. Cependant je vous avouë ſincerement que de la maniére dont je conçois l'amitié, je n'ai que d'agréables apparences d'amis; & je me trouve des ſentimens tellement au delà de ceux qu'on a pour moi, quand je me mets à regarder de près aux choſes, qu'à la réſerve de mes deux amies Meſdemoiſelles de Vandy & de Portes, je laiſſerois-là le métier d'amie comme fort inutile. Il eſt vrai que ces deux amies réparent un peu dans mon eſprit l'opinion que j'avois, que ceux qui cherchent la véritable amitié, étoient auſſi fous que ceux qui cherchent la pierre Philoſophale. Je ne dis pas tout ceci pour vous, Monſieur : car il me ſemble que vous faites fort bien votre devoir. Il paroît que vous ne me connoiſſez guéres

res encore, parce que vous dites que j'en ſai tant ſur l'amour; cependant c'eſt un Tyran qui m'a reſpectée, ou qui m'a mépriſée ; mais enfin il y a eu des gens aſſez redoutables qui m'ont dit je ne ſai quoi que je n'entendois point. Je vous en fais la confidence : cela ne me paroît pas trop joli. Si ce n'eſt que cela, je m'en ſauverai bien

CCLXV. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Mars 1673.

IL n'y a pas eu de combat entre l'armée de M. de Turenne & celle des Allemans, Monſieur. Ceux-ci y ont mis bon ordre, à ce qu'on dit; car ils ont abandonné leur bagage & leur canon, & ſe ſont retirez à grandes journées, pour ne pas dire en fuyant. Vous pouvez juger quelle joye on a à Saint Germain.

Il eſt vrai que la perte de Moliere eſt irréparable : je croi que perſonne n'en ſera moins affligé que ſa femme ; elle a joué la Comedie hier. Je vous envoye un Epitaphe qu'on a fait ſur cette mort, & un Sonnet pour Madame de Courcelle.

Monſieur de Brandebourg a donné avis à Monſieur de Turenne qu'il y avoit un homme dans ſon armée qui lui avoit offert de l'empoiſonner, & que cela lui avoit fait horreur.

EPITAPHE

DE MOLIERE.

Passant, ici repose un qu'on dit être mort.
Je ne sai s'il l'est, ou s'il dort,
Sa maladie imaginaire,
Ne peut pas l'avoir fait mourir:
C'est un tour qu'il joue à plaisir;
Car il aimoit à contre-faire.
C'étoit un grand Comedien.
Quoi qu'il en soit, ci-gît Moliere,
S'il fait le mort, il le fait bien.

MADAME DE COURCELLE

aux pieds de ses Juges.

SONNET.

Pour un crime d'amour dont je ne suis coupable
Que pour avoir le cœur trop sensible & trop doux,
Dois-je avoir un Tyran sous le nom d'un Epoux,
Arbitres souverains de mon sort déplorable?
Et le barbare auteur des maux dont on m'accable,
Ose-t-il se servir de Themis & de vous,
Pour m'immoler bien-tôt à ses chagrins jaloux,
Et me faire périr pour être trop aimable?
Ah! consultez de grace & vos yeux & vos cœurs;
Ils vous inspireront d'être mes protecteurs.
Tout ce que fait l'Amour n'est-il pas legitime?
Et vous qui temperez la severe Themis,
Pourriez-vous vous résoudre à châtier un crime,
Que la plûpart de vous voudroit avoir commis?

CCLXVI.

CCLXVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Comte de Limoges.

A Chaseu, ce 3. Mars 1673.

Ils ont raison de se réjouïr à Saint Germain; leurs affaires vont bien. Le Roi est bien heureux : mais il faut dire le vrai, il aide bien la fortune à le favoriser.

Le Roi d'Angleterre est dans nos interêts, parce qu'il espere que nous l'aiderons à reprendre l'autorité que les Rois ses prédecesseurs ont euë, & plus grande encore s'il se peut.

Il faut non seulement être bien méchant pour faire l'action de l'assassin du Médecin, mais encore bien sot; car il n'y a pas d'éxemple que tels coups ayent été impunis.

La femme de Moliere ne se contraint pas trop de monter sur le theâtre trois jours après la mort de son mari. Elle peut jouer la comédie à l'égard du public : mais sur le sujet du pauvre défunt elle ne la jouë guéres ; à ce que je voi son deuil ne lui coûtera pas beaucoup.

L'Epitaphe est assez plaisant; & le Sonnet fort beau. Un de mes amis m'a écrit une espece d'apologie de Monsieur de Turenne: mais la plus belle apologie pour lui, c'est de faire savoir par tout que ses ennemis le craignent assez pour faire des conspirations contre lui.

Cela est beau à Monsieur de Brandebourg de n'avoir pas voulu profiter de la mort d'un ennemi redoutable aux dépens d'un scelerat; &

l'avis qu'il a donné à M. de Turenne peut venir d'un grand courage, qui veut faire voir à ſon ennemi qu'il viendra bien à bout de lui par les voyes de gloire & d'honneur, & qu'il mépriſe toutes les autres.

CCLXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Préſident de R . .

A Chaſeu, ce 4. *Mars* 1673.

QUAND j'ai aſſuré Monſieur le Comte de Limoges que j'avois bien envie d'être de vos amis, Monſieur, j'ai ſouhaité qu'il vous le dît, afin que cela me pût attirer votre amitié, ſans ſonger préciſément de quelle maniére elle me viendroit. Aujourdhui que vous me faites l'honneur de m'en aſſurer vous-même, je vous en rends mille grace, & j'en ai la plus grande joye du monde : car j'ai toute ma vie recherché ſoigneuſement l'amitié des gens qui ont l'eſprit & le cœur auſſi bien faits que vous.

CCLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 6. *Mars* 1673.

* JE vous trouve toûjours plaiſante, Madame, ſur le chapitre de l'amitié; vous y êtes inépuiſa-

* *Voyez Lett. CCLXIV.*

puiſable. Pour moi, je ne me vante de rien; cependant je le pourrois faire en cette rencontre. Quand vous voudrez, je vous nommerai dix ingrats célebres que j'ai faits en ma vie, ſans les ingrats obſcurs qui ſont ſans nombre.

Si vous n'avez pas trouvé trop jolies les douceurs que des gens aſſez redoutables vous ont dites, c'eſt peut-être qu'elles ne l'étoient pas, ou qu'elles ne l'étoient pas pour vous; vous les euſſiez peut-être trouvé meilleures de tel autre. Peut-être euſſent-elles fait impreſſion ſi on les eût recommencées une autre fois. Car il n'y a pas de quoi ſe vanter de ne s'être pas renduë d'abord: cela vient par dégrez; & telle Dame a eu une grande paſſion pour un tel homme qui lui avoit déplu à la premiere viſite, & peut être à la premiere déclaration d'amour. Ne vous aſſurez donc pas trop là deſſus, & croyez que votre heure peut encore fort bien venir.

CCLXIX. LETTRE.

De l'Abbé Flechier au Comte de Buſſy.

A Verſailles ce 9. Mars 1673.

JE ne ſaurois aſſez vous témoigner, Monſieur, la joye que j'ai de l'honneur que vous me faites, d'approuver le choix que l'Académie a fait de moi, & de me donner votre ſuffrage, & même quelque part en l'honneur de votre amitié. Je n'avois oſé eſperer tant de proſpéritez à la fois, & je ſuis plus heureux que je ne penſois, puiſque vous voulez bien me compter

au nombre de vos ſerviteurs, après m'avoir reconnu pour un de vos Confreres.

Je vous envoye le Diſcours que j'ai prononcé dans l'Académie, & je vous prie de le recevoir, non pas comme un Ouvrage qui merite d'être eſtimé, mais comme une marque de l'eſtime & du reſpect que j'ai pour vous. Je m'aſſure que lorſque j'aurai l'honneur d'être plus connu de vous, vous vous détromperez peut-être de la bonne opinion que vous avez de moi ſur le bel eſprit; mais vous trouverez que j'ai le cœur bon, & que perſonne n'eſt à vous avec plus de zele, plus d'eſtime & plus de reſpect que moi.

CCLXX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé Flechier.

A Chaſeu, *ce* 14. *Mars* 1673.

JE viens de recevoir votre Lettre, Monſieur, & la Harangue que vous avez faite à l'Académie. Je la trouve très-belle : il y a du feu, il y a du jugement ; mais ſur tout elle eſt naturelle, & l'art y eſt bien caché. L'Eloge du Roi y eſt admirable ; & quoique vous ne lui faſſiez point de grace, vous dites ſi agréablement la verité, qu'il en doit avoir pour vous autant de reconnoiſſance, que les autres grands Rois, qui ſont au deſſous de ſon mérite, en ont pour ceux qui les flatent.

Vous ſerez peut-être ſurpris de voir combien j'ai de plaiſir à entendre les loüanges du Roi : car

car enfin il m'a fait du mal; & quand je l'aurois mérité, peu de gens se font justice: mais j'aime encore mieux qu'on ait mauvaise opinion de ma conduite passée, & avoir droit d'esperer un changement à ma fortune, d'un grand Prince qui peut avoir été surpris, & qui ne trouve pas de honte à se repentir, que d'être justifié par les injustices d'un Maître sans honneur, qui n'en reviendroit jamais.

Je suis allé plus loin que je n'avois pensé, Monsieur. Mais je ne me retiens pas aisément quand il s'agit de loüer notre Maître, & moins encore quand j'en parle à un homme qui l'aime & qui l'estime autant que vous faites.

CCLXXI. LETTRE

Du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. Mars 1673.

JE vous envoye, Monsieur, les *Femmes Savantes* de Moliere. Vous y trouverez des caractéres qui vous plairont, & des choses fort naturelles. La querelle des deux Auteurs, le caractére du Mari qui est gouverné & qui veut paroître le maître, ont quelque chose d'admirable, aussi bien que le caractére des deux Sœurs. Le ridicule des femmes savantes n'est pas tout-à fait poussé à bout; il y a d'autres ridicules plus naturels dans ces femmes, que Moliere a laissé échaper, & ce n'est pas le plus beau. Neanmoins à tout prendre, vous serez content: je ne laisse pas de vous en demander votre avis.

J'envoyé à Mademoiselle de Bussy un Livre de dévotion de ma façon, pour l'opposer aux *Femmes Savantes*. Ayez la bonté de le lui offrir de ma part. Je vous envoye le commencement de mes *Réflexions sur la Poëtique*; vous m'encouragez à continuer, si vous avez la bonté de me les corriger, & de me dire franchement vos pensées. Ce que je vous envoye n'est qu'un projet mal digeré, mais il se pourra rectifier sur vos lumiéres.

CCLXXII. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19. *Mars* 1673.

J'Ai fait tenir vos Lettres à leurs adresses, & je vous en envoye les réponses. Si on ne me les avoit fait attendre si long-tems, je vous aurois écrit plûtôt.

Je ne suis pas encore consolée de la mort du Pere Lalleman. Il étoit fort de mes amis, & de ceux du Pere Rapin. Je croi qu'il vous aura envoyé son Livre de *la Perfection du Christianisme*, & que vous l'aurez trouvé beau.

C'est une chose étrange combien il s'est passé d'actions extraordinaires depuis peu, & le tout pour de l'argent. On n'entend parler ici que d'empoisonnemens & d'assassinats. Il ne se passe rien de semblable en Bourgogne; tout le monde y vit dans la bonne foi.

Je vous envoye, Monsieur, un Epitaphe de Moliere par la Fontaine. Je causerai plus long-

long-tems avec vous une autre fois. Adieu Monſieur.

EPITAPHE DE MOLIERE.

Sous ce tombeau giſent Plaute & Terence,
Et cependant le ſeul Moliere y git.
Il les faiſoit revivre en ſon eſprit,
Par leur bel art réjouïſſant la France.
Ils ſont partis, & j'ai peu d'eſperance
De les revoir malgré tous nos efforts.
Pour un long-tems, ſelon toute apparence,
Terence, & Plaute, & Moliere ſont morts.

CCLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 22. Mars 1673.

VOus juges fort bien, Madame, du Comte de Limoges. Il a de l'acquis, mais il n'a point cette routine du monde, ſans laquelle les meilleures qualitez ſont inſupportables, ou du moins ne plaiſent pas. Je vous rends mille graces des amitiés que vous lui avez faites. Son pere eſt plaiſamment gouverné, & M*** a un beau Gouvernement; ils ſont tous deux dignes l'un de l'autre.

Vous avez raiſon de me croire un bon homme; je le ſuis à un point que j'en ſerois ridicule, ſi je n'avois de l'eſprit pour ſauver ma réputation ſur ce ſujet.

Ce

Ce que vous me mandez que nous sommes des taupes, & que la paix est quelquefois bonne, & quelquefois la guerre ; cela, dis-je, est du meilleur sens du monde. Cependant il ne faut pas que ce raisonnement nous fasse attendre notre destin les bras croisez : il nous faut évertuer pour nous retirer des méchans pas où nous tombons ; & si malgré nos soins il faut périr, on n'a rien à se reprocher quand on perit dans les formes.

Il n'est pas vrai que je sois fâché que la conduite de Madame Bossuet m'ait empêché de l'aimer ; car je ne veux plus avoir de passions : mais il est certain que si du tems que j'en voulois, j'eusse trouvé une femme faite comme elle, qui d'ailleurs eût été honnête & tendre pour moi, je l'eusse aimée plus que ma vie.

Je croi comme vous, que toute Chevalerie est éteinte à la Cour ; mais c'est plus la faute des Dames que celles des Chevaliers.

Si Madame de M** devient veuve, je lui ferai un compliment. De commerce avec elle, je n'en veux point qu'en pareille rencontre.

Adieu, Madame, je suis fort aise des loüanges que vous me donnez, & je les croi justes par la confiance que j'ai en vous, & un peu d'amour propre. Si je n'avois peur que vous crussiez que je vous veux payer de votre encens, je vous dirois aussi l'estime que je fais de vous ; mais ce sera pour une autre fois quand vous y penserez le moins.

CCLXXIV. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Chaseu, ce 24. Mars 1673.

JE vous rends milles graces, mon Rev. Pere, des Livres que vous m'avez envoyés : le vôtre est admirable : je l'ai lû avec deux de mes bons amis ; ils en sont charmez aussi-bien que moi.

Pour la Comédie des *Femmes Savantes*, je l'ai trouvée un des plus beaux Ouvrages de Moliere. La premiere scene des deux Sœurs est plaisantes & naturelle : celle de Trissotin & des Savantes, le dialogue de Trissotin & de Vadius, le caractére de ce mari qui n'a pas la force de résister en face aux volontez de sa femme, & qui fait le méchant quand il ne la voit pas, le personnage d'Ariste homme de bon sens & plein d'une droite Raison, tout cela est incomparable. Cependant, comme vous remarquez fort bien, il y avoit d'autres ridicules à donner à ces Savantes, plus naturels que ceux que Moliere leur a donnez. Le personnage de Belise est une foible copie d'une des femmes de la comédie des Visionnaires. Il y en a d'assez folles pour croire que tout le monde est amoureux d'elles, mais il n'y en a point qui entreprennent de le persuader à quelqu'un malgré-lui.

Le caractére de Pilaminte avec Martine n'est pas naturel. Il n'est pas vrai-semblable qu'u-

* *A la Lett. CCLXXI.*

qu'une femme faſſe tant de bruit, & enfin chaſſe ſa ſervante, parce qu'elle ne parle pas bien François; & il l'eſt encore moins que cette ſervante après avoir dit mille méchans mots, comme elle doit dire, en diſe de fort bons & d'extraordinaires; comme quand Martine dit:

L'eſprit n'eſt point de ce qu'il faut en ménage;
Les Lettres quadrent mal avec le mariage.

Il n'y a pas de jugement à faire dire le mot de *quadrer* par une ſervante qui parle fort mal, quoiqu'elle puiſſe avoir du bon ſens. Mais enfin, pour parler juſte de cette Comédie, les beautez y ſont grandes & ſans nombre, & les défauts rares & petits.

CCLXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 24. Mars 1673.

VOus ne ſauriez vous imaginer, Madame, combien j'ai de patience ſur mes affaires de la Cour. Mon honneur me reprocheroit quelque choſe ſi j'en avois autant ſur les affaires de mes bons amis. Cette tranquillité ne m'empêche pourtant pas de ſonger à tout ce que je puis faire: mais après l'avoir fait, j'en attens l'évenement avec indifference.

Il eſt certain que la paix eſt fort incertaine; je ne penſe pas même que les Miniſtres ſachent ce qui en arrivera.

Adieu

Adieu Madame, esperons. Ce nous est un grand avantage de ne pouvoit être pis que nous sommes, & de pouvoir être mieux. Quand l'Esperance ne nous apporteroit aucun bien que celui de la santé qu'elle nous conservera, il en faut avoir. Il me souvient toûjours sur cela de ce que disoit le Pere Senault: Que l'ame & le corps avoient de grandes liaisons ensemble, que cependant ils se contrarioient toûjours: & qu'en un mot, c'étoient deux ennemis qui ne se pouvoient quitter, & deux amis qui ne se pouvoient souffrir. Il n'y a rien de mieux dit, ni de plus veritable.

CCLXXVI. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré

A Chaseu, ce 28. *Mars* 1673.

JE vous suis très-obligé, Mademoiselle, & je vous rends mille graces d'avoir fait tenir mes Lettres à leurs adresses. Voici encore matiére à de nouvelles obligations. J'ai trouvé fort belle la Harangue de Monsieur l'Abbé Fléchier: elle m'a plu d'un bout jusqu'à l'autre. Je ne connoissois pas le Pere Lalleman; mais quand vous & le Pere Rapin aurez de l'affliction, je ne serai pas content. J'ai vû la *Perfection du Christianisme*, & j'ai admiré cet Ouvrage: notre ami est merveilleux sur la Théologie, aussibien que sur les belles Lettres.

L'affaire de Madame de Brinvillier est épouvan-

* *Voyez Lett. CCLXXII.*

vantable, & il y a long-tems qu'on n'a ouï parler d'une femme auſſi méchante qu'elle. La ſource de tous ſes crimes vient de l'amour, & enſuite de ce que nous autres Latins appellons: *Auri ſacra fames.*

L'Arrêt qui a été rendu contre elle eſt trop doux, il la falloit condamner à être brûlée toute vive. Il eſt vrai que l'argent fait faire depuis peu des choſes bien extraordinaires à Paris, & que l'on l'aime moins en Bourgogne, ou que l'on n'y eſt pas ſi hardi.

CCLXVXII. LETTRE.

De la Comteſſe de la Roche au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. *Avril* 1673.

MADAME Boſſuet & moi donnons donc de la jalouſie à vos amies, Monſieur? Cela nous fait beaucoup d'honneur: Mais ce ſeroit à moi à être jalouſe d'une auſſi belle Dame que Madame Boſſuet. Gardez-moi au moins dans votre cœur le rang de l'ancienneté, car je ſuis de vos amis avant elle. Mais ne croyez point que je puiſſe jamais parler des confiances que vous avez eu en moi; j'ai tourné la connoiſſance que j'avois de votre mérite ſur mon voiſinage de Bourgogne de trois lieuës entre vous & moi, je ne me vante pas légerement de mes bonnes fortunes. Sérieuſement, vous me devez une réparation de l'injuſtice que vous m'avez faite.

Monſieur le Prince & Monſieur le Duc partirent

tirent hier pour Utrecht. Le Roi & Monſieur doivent partir à la fin du mois à la tête de cent mille hommes pour mieux appuyer les raiſons de nos Députez qui marchent à grand train. Le Duc de Chaunes mene cinq Caroſſes. Madame ſa femme ſe charge de quatorze filles de qualité qui font le voyage. Il y va beaucoup de Meſſieurs prétendans aux négociations futures pour prendre l'air de Miniſtres. Toute la députation eſt fort dorée. Les Plénipotentiaires des Coutonnes feront peut-être plus contens de nos parures que de nos raiſons. Madame de Monace eſt Sur-Intendante de la Maiſon de MADAME. Cela ne fera pas plaiſir à ..... car la Dame d'honneur marche après la Sur-Intendante.

L'affaire de Madame de Brinvilliers fait grand bruit. Mandez-moi de vos nouvelles, Monſieur, j'en ſuis plus curieuſe que de toutes celles que je ramaſſe pour vous.

CCXXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Chaſeu, ce 15. Avril 1673.

IL eſt vrai, Madame, que je mandai à mes amies en badinant, que puiſque vous étiez une indiſcrete je vous retrancherois mes faveurs. Mais vous avez pû voir ſi je vous ai écrit moins ſouvent, & s'il y avoit plus de froideur dans mes Lettres. Si j'avois crû ce que vous me mandez, je m'en ſerois plaint à vous, Madame, car avec ſes amis, non plus qu'avec

ſa

ſa maîtreſſe, il faut ne rien garder ſur le cœur. Au reſte ce ſeroit à moi montrer vos Lettres, elles peuvent faire honneur au plus honnête homme de la Cour.

Je trouve comme vous, Madame, que dans un traité de paix, rien n'éclaircit mieux le bon droit que cent mille hommes à la tête de la négociation. Ces Meſſieurs qui ont ſuivi nos Députez, vont toûjours apprendre l'air du Miniſtere. Je trouve qu'une école de Politique ſeroit bien auſſi utile dans les Etats, qu'une de Philoſophie.

Je ſuis fâché de la mortification qu'aura la.... car elle eſt fort de mes amies, elle ne ſera jamais au deſſous de Madame de Monace dans mon cœur ni dans mon eſtime.

CCLXXIX. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. *Mai* 1673.

JE vous envoye la ſuite de mes Réflexions, Monſieur, ayez la bonté en repaſſant les yeux ſur cet Ouvrage, de retrancher ce qui ne ſera pas à votre gré. Je voudrois pouvoit reduire cela à la maniere ſobre avec laquelle vous écrivez, & exprimer cet air naturel qui eſt votre caractere. Prenez un peu intérêt, Monſieur, que cet Ouvrage ſoit bien; le fonds en eſt bon, j'eſpere de vous en donner l'honneur quelque jour que j'aurai la liberté de parler, & je pourrai me vanter que le tout a paſſé par vos mains; mais juſque-là je vous demande le ſecret. Vous avez

avez un ſens naturel qui vous fait pénétrer toutes choſes, c'eſt ce qui me fait vous demander le ſecours de vos lumieres. Je prétens dire mon ſentiment ſur tous les Poëtes, Grecs, Latins, Eſpagnols, Italiens, François, & je vous demande la grace de me redreſſer. J'eſpére que vous ne vous rebuterez pas des peines que je vous donne.

Je vous envoye une relation des Campagnes de Rocroy & de Fribourg. C'eſt M. de la Chapelle qui en eſt l'Auteur. Vous ne trouverez rien de mieux ni de plus purement écrit, & cela peut ſervir de modele ; mais il y manque un certain agrément que vous mettez à tout ce que vous écrivez, & que perſonne ne ſait imiter.

CCLXXX. LETTRE.

De Monſieur Deſpreaux au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. Mai 1673.

JE vous avouë, Monſieur, que j'ai été inquiet du bruit qui a couru que vous aviez écrit une Lettre, par laquelle moi & l'Epître que j'ai écrite au Roi ſur la campagne de Hollande, étions fort mal traitez; car outre le juſte chagrin que j'avois d'être deſaprouvé par l'homme du Royaume que j'eſtime & que j'admire le plus, j'avois de la peine à digérer le plaiſir que cela alloit faire à mes ennemis. Je n'en ai pourtant jamais été bien perſuadé. Hé! le moyen de croire, que l'homme de la Cour qui

a le plus d'eſprit pût entrer dans les ſentimens & dans les intérêts de l'Abbé Cotin, & ſe réſoudre à avoir même raiſon avec lui. La Lettre que vous avez écrite à Monſieur le Comte de Limoges, m'a entierement deſabuſé, & je vois bien que tout ce bruit n'a été qu'un artifice très-ridicule de mes très-ridicules ennemis. Mais quelque mauvais deſſein qu'ils ayent eu contre moi, je leur ai obligation de m'avoir donné lieu de vous aſſurer, Monſieur, que perſonne n'eſt plus touché que moi de votre mérite, & n'eſt avec plus de reſpect &c.

CCLXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, *ce* 23. *Mai* 1673.

* JE n'ai pas encore examiné vos Réflexions, M. R. P. Il ne faut pas voir ces choſes là en courant. J'ai lû ſeulement le Livre de M. de la Chapelle. Je n'ai rien vû de ma vie de mieux écrit. Il manquoit aux grandes actions de M. le Prince un hiſtorien comme celui-là; s'il continuë d'écrire la bataille de Nortlingue en 1645. les ſieges de Courtrai, de Bergues, de Mardich, & de Dunquerque en 1646. la Campagne de Catalogne en 1647. & la bataille de Lens en 1648. il fera un grand honneur à M. le Prince. Je pourrois lui donner de bons mémoires.

Je vais à Buſſy paſſer l'Eté, & je vous manderai de là mon ſentiment ſur vos Réflexions.

* *Voyez Lett. CCLXXIX.*

CCLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur Despreaux.

A Bussy, *ce* 30. *Mai* 1673.

JE ne puis assez dignement répondre à votre Lettre*, Monsieur. Elle est si pleine d'honnêtetez & de loüanges, que j'en suis confus. Je vous dirai seulement que je n'ai rien vû de votre façon que je n'aye trouvé très-beau & très naturel, & que j'ai remarqué dans vos Ouvrages un air d'honnête homme, que j'ai encore plus estimée que tout le reste. C'est ce qui m'a fait souhaiter d'avoir commerce avec vous ; & puisque l'occasion s'en présente aujourdhui, je vous en demande la continuation & votre amitié en vous assurant de la mienne. Pour mon estime, vous n'en devez pas douter, puisque vos ennemis mêmes vous l'accordent dans leur cœur s'ils ne sont les plus sottes gens du monde.

* *Lett.* CCLXXX.

CCLXXXIII. LETTRE.

Du Comte d'Etrées au Comte de Bussy.

A la Côte d'Angleterre, *ce* 30. *Mai* 1673.

JE vous ai déja averti, Monsieur, que le commerce que l'on a avec les gens de mer est souvent interrompu, & très-difficile à entre

tenir; mais auſſi je puis vous aſſurer que l'amitié qu'ils emportent pour les perſonnes qu'ils laiſſent à terre ne diminuë pas par l'abſence, & que je ſens le même deſir de meriter la continuation de vos bonnes graces, que j'ai toûjours fait depuis que vous m'avez fait l'honneur de me laiſſer flatter d'y avoir quelque part. Ce ſeroit à moi à vous faire des excuſes de ne vous avoir pas écrit après que je fus arrivé à Paris: mais je vous aſſure que j'y ai été ſi peu, que le mouvement rapide qui m'a fait faire tant de chemin par terre & par mer l'année paſſée, m'avoit laiſſé le même étourdiſſement en arrivant, qu'à ceux qu'on dit qui font de ſi grandes diligences avec des caractéres. Je ne fais pas par tout également de chemin; mais c'eſt beaucoup de marcher ſurement, & de ne rien faire qui déplaiſe aux Superieurs: le reſte viendra quand on m'en croire digne; je ne dois pas me le juger par mes propres ſentimens.

Puiſque Monſieur le Comte de Limoges eſt de vos parens & de vos amis, c'eſt aſſez pour me faire ſouhaiter de lui rendre quelque ſervice, ſi la fortune m'en donne les occaſions; j'eſpere que celles qui ſe paſſeront à la mer ſeront aſſez grandes cette campagne pour donner du merite à ceux qui s'y trouveront; au moins il y a toutes les apparences du monde, ſi les événemens ne nous trompent pas. Il ne faut pas finir cette guerre plûtôt que les Plenipotentiaires. Après cela il ſera temps de ſe repoſer, & d'entretenir un commerce plus régulier avec vous, comme avec la perſonne du monde que j'honore, & que j'aime le plus.

CCLXXXIV.

CCLXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

Ce 30. *Mai* 1673.

LE même ſoir que nous joignîmes l'Armée, le Roi d'Angleterre arriva, avec ſon Amiral le Duc d'Yorc. Monſieur le Comte d'Etrées l'alla voir le lendemain, & me préſenta à lui. Nous dînâmes avec Sa Majeſté, & ſur le ſoir nous revinmes. J'appris là que l'on faiſoit de grandes levées en Angleterre, que l'on les faiſoit filer ſur la Côte pour s'embarquer. Nous ſûmes auſſi que nous partirons dans trois jours pour aller aux ennemis; car cela fut réſolu dans le Conſeil que l'on y tint. Aujourdhui comme nous y ſongions le moins nous avons vû arriver le Roi, à notre Bord, avec Monſieur ſon Frere; M. l'Ambaſſadeur de France, M. de Canaples, Mylord d'Oury, & maints autres grands Seigneurs de cette Cour. Le Roi y a dîné; & quoi que Monſieur le Comte d'Etrées ait été ſurpris, il n'a pas laiſſé de lui faire la plus grande chere du monde. Sa Ma eſté nous a fait dîner avec lui ce que nous étions de gens de condition. Là nous avons entendu dire à M. le Duc d'Yorc que ſi nous ouvrions les paſſages où nous allons, il nous ſuivroit bien-tôt avec dix mille hommes. Cela joint avec le grand nombre de ſoldats qui ſont dans l'armée navale, fait croire aſſurément que nous tenterons une deſcente.

On a raiſon de dire que le Roi d'Angleterre n'eſt pas ſeulement un très-grand Roi, mais encore un très-honnête homme. On ne ſauroit parler plus à propos, ni plus juſte de toutes choſes qu'il fait; être plus humain & ſe familiariſer davantage en gardant ſon rang: être plus enjoué, ni plus ſpirituel dans la converſation. Mais, Monſieur, vous le connoiſſez mieux que moi, auſſi bien que le Duc d'Yorc. Je vis hier dans l'Amiral d'Angleterre, Saint Evremond. Nous parlâmes fort de vous, & de la maniere que vous pouvez penſer.

CCLXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, *ce* 30. *Mai* 1673.

IL eſt vrai que la Tante de notre ami eſt bien ridicule. Je lui pardonnerois ſi elle prévoyoit un mauvais uſage de l'argent qu'elle donneroit à ſon Neveu. Mais ne pouvant pas douter qu'il ne fût bien employé, elle n'a pas aſſurément le cœur auſſi bon que ſa Maiſon. Cependant n'en faiſons point de bruit; car peut-être voudroit-elle qu'on ſe plaignît d'elle, pour autoriſer la ſuite de ſes duretez. Il la faut toûjours mettre dans ſon tort; que ſait-on ſi elle ne pourroit pas ſe repentir?

Comme vous dites, Madame, on ne ſera que dormir ſur la mer cette année, & je ne penſe pas que hors l'amour, rien puiſſe troubler le repos du petit Comte.

Sa

Sa Majesté ne me sauroit gueres faire rendre de réponse si rude, que ma patience ne me fasse prendre en gré. Il n'y a que l'incertitude de mon sort qui me fasse de la peine.

Il ne me souvient plus de Madelon ; c'est tout ce que je puis faire de me souvenir de sa Maîtresse. J'ai cela de commode pour ceux qui m'ont oublié, que je les ai si fort oubliez aussi, qu'ils ne doivent pas craindre mes reproches.

Adieu Madame. Je vous assure que je vous aime autant que vous le meritez. Cela va si loin, qu'il approche d'une déclaration d'amour.

CCLXXXVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Juin 1673.

LA mélancolie commence à m'accabler, & cela m'oblige de me retirer assez du monde, par dégoût de lui, & par mauvaise santé.

Paris est tout seul ; toute la Cour est à l'armée. La Reine n'y est pas ; mille gens sont à la campagne ; je ne l'ai de ma vie vû plus desert que cette année ; je pourrois ajoûter si gueux : on mourroit plûtôt que d'y trouver mille pistoles avec toutes les suretez imaginables. Les Courtisans n'ont trouvé de l'argent cette année que sur gages pour leur campagne. La Cour s'ennuye horriblement à Tournai. Toutes les femmes ne sachant que faire, font les malades, & prennent médecine pour se divertir.

Perſonne ne doute plus du mariage de la Comteſſe du Pleſſis. C'eſt ſon amie qui a fait cet opera; le tout pour de l'argent. On devroit étouffer une créature comme celle-là. Voyez quel tour elle fait au Mar. C**? Cependant la pauvre Madame du Pleſſis en a tout au travers du cœur; l'amour eſt de la partie: & c'eſt ce qui a ſecondé à merveilles les bonnes intentions de la Dame. Je vous avouë que je ſuis toute étonnée de voir l'amour faire de ſi étranges choſes à des femmes d'eſprit, & qui ne ſont plus jeunes. A ce que je voi, quelque bonne que ſoit la tête, elle ne peut preſque rien contre le cœur. Le mien eſt fort bon aſſurément, & je vous aſſure qu'il ne ſe trouve point du tout offenſé de la preſque-déclaration d'amour que vous me faites. Quand vous me l'auriez faite ſans ce preſque-là, de Buſſy à Paris, je ne m'en effaroucherois pas; & je ſuis perſuadée que l'amour dans l'abſence eſt tout fait comme une grande amitié. Ainſi je vous exhorte à m'aimer d'amour juſqu'à votre retour, ſi vous pouvez. Quand j'aurois un amant, je vous aſſure que je n'aurois pas plus d'envie de le voir & de le ſervir.

CCLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Bord de la Reine, ce 8. Juin 1673.

ENFIN, Monſieur, nous avons combatu les Hollandois hier ſeptiéme. Nous les allâmes attaquer ſur les dix heures du matin, & le

le combat commença à midi, & ne finit qu'à la nuit entiérement fermée. Nous eumes affaire à Ruiter, à Tromp, & à l'Amiral de Flessingue. Enfin de quatre Amiraux qu'il y avoit dans l'armée ennemie, nous essuyâmes le feu de trois. L'Amiral Ruiter, & celui de Flessingue nous passerent l'un après l'autre à la portée du pistolet; pourtant sous le vent de nous, malgré leur habileté; & cela par la bonne manœuvre de M. le Comte d'Etrées; car sans le flater, les connoisseurs disent, qu'il fit en cette rencontre tout ce que les plus anciens Officiers de la Marine eussent pu faire. Tous les Capitaines de l'Escadre de France firent aussi des merveilles. Il y en eut un nommé Gabaret qui aborda un de leurs vaisseaux monté de cent pieces de canon, en tua le Capitaine & le Lieutenant, & s'en rendit si bien le maître, qu'il en fit passer plusieurs des gens dans son navire; mais comme il vit Tromp qui venoit avec le reste de son Escadre sur lui, il fut obligé de l'abandonner. Il y en eut un autre nommé Tivas, qui après avoir tenu tête à Tromp, & l'avoir si fort pressé qu'il l'obligea de sortir de son navire & de se mettre sur un autre, fut emporté d'une volée de canon. C'est très-grand dommage; il étoit l'un de plus braves & des plus honnêtes hommes de notre armée. C'est le seul homme connu que nous ayons perdu, les autres qui ont été tuez, & qui sont en petit nombre, n'étant que deux ou trois Enseignes, & quelques matelots & soldats. Nous en avons eu quelques uns dans ce navire blessez de la mousqueterie de Ruiter qui fit grand feu sur nous, comme la nôtre fit sur lui. Tout le monde & les Anglois mêmes avouent que notre Escadre a fait des

miracles, & qu'outre la grandeur de l'entreprise d'aller attaquer ces gens-là dans leurs bancs, qui est un fort où ils avoient été en sûreté jusqu'à hier, l'action qu'a fait notre Escadre de soûtenir l'effort de trois aussi grands & aussi braves hommes de mer qu'il y en ait au monde, & de les avoir fait plier sous nous, est une des plus belles choses qui se soit faite. Je ne doute pas que cette action ne fasse le Comte d'Etrées Maréchal de France. On dit qu'on a prédit à Ruiter que sa fortune finiroit cette année. Il faut que ce soit par nous que les propheties soient accomplies; & alors j'irai avec joye en porter la nouvelle à la Cour. Je ne me suis pas soucié de le faire cette fois; car il n'eût pas été trop bien de voir les autres aller se battre à terre, & peut être attaquer Flessingue, pendant que je courrois la poste. J'aime mieux, comme je vous ai dit, perdre une occasion d'être agréablement présenté au Roi, que d'en manquer une de faire voir si je vaux quelque chose.

Les Anglois ont perdu cinq Capitaines de leur Armée, & Hamilton frere de la Comtesse de Grammont commandant le Regiment des Gardes du Roi d'Angleterre, & fort bien avec lui, a eu la jambe emportée sur le navire du Prince Robert où il étoit avec sa Compagnie. Nous sommes aux environs du champ de bataille, & les ennemis à trois lieuës de nous. Il fait un très-gros temps.

J'oubliois de vous dire qu'il y a trois navires Hollandois qui sont échoüez & deux perdus. Le navire sur lequel pour la seconde fois étoit monté Tromp, fut sur la fin du combat dematé de son grand mât par un de nos Capitaines nommé le Chevalier de Valbelle, comme il

alloit

alloit aborder un vaiſſeau Anglois : mais la nuit qui vint là-deſſus finit le combat. Je ne croi pas que deſormais Tromp demande en grace d'attaquer l'Eſcadre de France. J'ai demandé un brûlot, & Monſieur le Comte d'Etrées s'eſt joint à moi pour cela ; c'eſt un emploi dangereux, car de neuf Capitaines de brûlots, il ne s'en eſt ſauvé que deux : mais il n'y a que les actions hazardeuſes qui puiſſent me tirer de l'état où je ſuis.

CCLXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Limoges.

A Buſſy, ce 9. Juin 1673.

* JE ſuis bien-aiſe que vous ayez joint M. le Comte d'Etrées : j'apprehendois plus pour votre paſſage que je ne fais un combat general.

Quand vous me dites du bien du Roi d'Angleterre, il me ſemble que vous m'en faites. Il n'y a que deux Rois au monde dont le mérite me touche, celui du nôtre, & celui-là. Il eſt vrai que j'admire bien plus le Roi, de ce que la droite Raiſon a fait ſur lui ce que l'adverſité a fait ſur le Roi d'Angleterre. Je ne penſe pas qu'il y ait jamais eu que notre Maître, que la bonne fortune de tant d'années ait laiſſé honnête homme.

Si vous combattez les Hollandois, ce ſera bien malgré eux, ils éviteront à mon avis autant qu'ils pourront de combattre.

* *Voyez Lett. CCLXXXIV.*

J'aime & j'estime extrêmement Monsieur de Saint Evremond, & j'aurois ces sentimens-là, quand il ne feroit pas cousin germain de ma femme.

CCLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, *ce* 11. *Juin* 1673.

* JE suis fâché de vous savoir mal-saine & malheureuse : ces deux choses se trouvent souvent ensemble ; le chagrin fait d'ordinaire la mauvaise santé. Cependant il faut que la Raison vous empêche de prendre si fort les affaires à cœur. Il faut vous consoler par le meilleur endroit de votre fortune ; car il n'y en a point de si déplorée, qui n'ait quelque côté agréable. Il vous faut aider & bien esperer : le chagrin fait mourir à la fin ; & du moins tant que l'on vit on est en état de changer en mieux. Je vous conseille, Madame, comme à moi-même ; & ma mauvaise fortune aussi ne m'empêche pas d'être sain & gaillard : le temperament m'aide un peu ; mais j'aurois succombé sans la Philosophie.

Puisque vous trouvez Paris si gueux que vous dites, vous pouvez juger des Provinces, c'est-à-dire, pour l'argent ; car pour la vie elle y est à rien. Je croi que les denrées seront desormais la seule monnoye qui aura cours ; on achetera du vin avec du bled, & du bled avec du vin.

Je

* *Voyez Lett. CCLXXXVI.*

Je comprens aisément l'ennui des Dames de la Cour. Il vous faut des hommes pour vous divertir vous autres Dames, plus nécessairement qu'à nous des femmes.

Ce que vous dites sur le mariage de Madame la Comtesse du Plessis avec Clerembaut est le plus juste & le plus agréablement dit du monde. Mais j'y ajoûte une réfléxion, qui est que l'amour en cette rencontre n'en a pas usé comme il fait d'ordinaire ailleurs : on voit toûjours le jeune galant gueux toucher le cœur de la vieille riche; ici c'est le contraire.

Je demeure d'accord avec vous, que les empressemens de l'amour sont tous faits en l'absence, comme ceux d'une grande amitié ; & puisque les miens & mes douceurs ne vous offensent pas de cinquante lieuës, j'en aurai, & je vous en dirai de tems en tems. Quand nous nous verrons, nous verrons.

CCLC. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 11. *Juin* 1673.

JE vous envoye une Lettre de Madame de Noailles. On dit ici qu'il y a des troupes dans la Franche-Comté, & que c'est Monsieur de Lorraine qui les commande. Cela est-il vrai? En ce cas-là, la guerre vous iroit trouver, & malgré le Roi il faudroit que vous la fissiez.

Il court ici un bruit que l'armée navale est aux mains. Au moins, Monsieur, je vous supplie

plie de n'en rien dire à la Belle ; ſi j'en ſai des nouvelles, je vous en manderai. J'ai penſé dire : je vous défens de lui en parler ; car depuis votre preſque déclaration d'amour, je m'imagine que j'ai quelque droit de vous commander. Je vous aſſure que j'ai peur de n'être pas ſi honnête femme que je penſois ; car cet endroit-là de votre Lettre me plut fort, le mot d'amour ne me choqua point. Si Mademoiſelle de Vandy ſavoit cela, je ſerois bien grondée : mais enfin je ne veux pas montrer plus de délicateſſe que je n'en ai. Je n'aimerois pas, je croi, qu'on me parlât d'amour ; mais je ne hais pas qu'on m'en écrive de cinquante lieuës. Adieu, Monſieur. Je ſuis bien folle aujourdhui pour une malheureuſe ; mais encore faut il rire quelquefois.

CCXCI. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Bord de la Reine, ce 15. Juin 1673.

J'ESPERE, Monſieur, que toutes mes Lettres ne ſeront plus que des relations de combat. En voici encore une.

Hier 14. Juin ſur les 11. heures du matin, les Hollandois ayant le vent ſur nous, leverent l'ancre du fonds de leurs bancs près de Fleſſingue, & nous obligerent de faire la même choſe de l'entrée de ces mêmes bancs, où nous étions demeurez mouillez depuis le dernier combat. Ils étoient à quatre ou cinq lieuës de nous, & ils vinrent environ ſoixante & cinq

voi-

voiles, tant vaisseaux de guerre que brûlots, si doucement que nous ne commençames le combat que sur les cinq heures du soir. Il dura jusqu'à dix, sans que les Hollandois qui étoient maîtres du vent, osassent nous approcher plus près que la portée du canon. La tête des Anglois qui étoit à l'avant-garde fit des merveilles, entr'autres Sprac second Commandant Anglois, Tourville frere de Madame de Gouville qui a un naivre, & qui est un des plus braves homme de France & un des mieux faits, se trouva au milieu des Anglois, & se fit admirer de Monsieur le Prince Robert Amiral en ne le quittant jamais, & se mettant autant qu'il pouvoit entre lui & les ennemis. Sur les dix heures & demie du soir ils se retirerent sur leurs côtes, & nous de notre côté pour nous réparer, ayant quelques navires percez, & voulant reprendre de nouvelles munitions. Nous allons aussi aux Côtes d'Angleterre pour revenir ensuite chercher les ennemis sur les leurs, & les rebattre si nous pouvons. Nous n'avons perdu ni navires ni Officiers. Les Anglois n'ont perdu qu'un seul Capitaine jeune homme de la Cour, & qui même avoit été à celle de France, nommé Sarlinton.

Ce combat ne fut pas si rude que le premier, quoi que l'on y tirât plus de coups de canon, Hamilton beaufrere du Comte de Grammont est mort de sa blessure.

CCXCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte d'Etrées.

A Buſſy, ce 17. *Juin* 1673.

IL me paroît que l'action que vous venez de faire, Monſieur, eſt une des plus hardies & des plus grandes qui ſe puiſſent faire à la mer. On ne dira pas de vous que par vos ménagemens & par vos lenteurs vous voules faire durer la guerre. On ne peut pas moins ménager les Hollandois que vous avez fait. Je vous aſſure, Monſieur, que j'en ai la plus grande joye du monde, & que rien ne la peut augmenter que la récompenſe que j'attens pour vous; je la tiens infaillible, car le Roi eſt juſte. Je voulus d'abord attendre à vous faire compliment du gain de la bataille, en vous le faiſant de la promotion; mais je ne me ſuis pu retenir en cette rencontre.

CCXCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere de Rapin.

A Buſſy, ce 21 *Juin* 1673.

JE vous envoye les Remarques que vous avez voulu, mon R. Pere, que je fiſſe ſur vos Réfléxions; mais je n'en ferai plus ſi vous ne

ne m'envoyez les Remarques que vous ferez ſur celles que je vous envoye. Car de la maniere que vous les traitez, il ſemble que ce ſoit des Arrêts en dernier reſſort : cependant je ne ſuis point du tout perſuadé de mon infaillibilité; & ſi je n'ai pas l'eſprit auſſi beau que Virgile, j'ai bien autant de modeſtie que lui. Raiſonnez un peu avec moi à l'avenir ſur mes raiſonnemens, quand ce ne ſeroit que pour me ſauver de l'aveuglement de l'amour propre.

CCXCIV. LETTRE.

*Reponſe du Comte de Buſſy au Comte de Limoges.

A Buſſy, ce 23. Juin 1673.

JE viens de recevoir votre Lettre du 15. La derniere action des Hollandois faite le 14. de ce mois me paroît hardie : je croi qu'ils n'ont pas tant ſongé à vous battre (la choſe étant trop difficile) qu'à ſoûtenir leur réputation. Et en effet cela la ſoûtient un peu. Ils m'ont fait plaiſir auſſi en cette rencontre ; car ils ont fourni aux armes du Roi une nouvelle matiere de gloire, & à notre ami Monſieur le Comte d'Etrées une nouvelle occaſion de mériter. J'eſpere que ce ne ſera pas la derniere, & qu'aprês avoir vû ſes loüanges dans les Relations, nous y verrons ſes récompenſes. Pour vous, Monſieur, vous n'aurez point votre brûlot, mais vous aurez une partie de l'eſtime qu'il vous au-

roit

* A la Lett. CCXCI.

roit aquiſe : nous aimons mieux pour vous moins de gloire & moins de danger.

CCLX. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 24. *Juin* 1673.

ON me mande que Maſtricht, Breda, & Boiſleduc ſont pris. L'année paſſée je ne pouvois croire toutes les conquêtes du Roi, d'abord qu'on me les diſoit. Ce n'étoit pas par défiance que j'euſſe de ſon pouvoir : mais je ne croyois pas qu'il fit preſque des miracles. Aujourd'hui je croi tout de lui.

On m'écrit que nos armées de mer ont battu celle des Hollandois. Je n'en doute pas ; je croi même que le Comte de Limoges y a fait merveilles, & qu'il a porté cette nouvelle au Roi.

Au reſte, je ſuis ravi, Madame, que mes douceurs vous plaiſent, quand ce ne feroit que pour vous remettre en goût du monde, pour lequel vous commenciez à avoir du mépris. Il n'en faut rien dire à Mademoiſelle de Vandy; car cela fait du plaiſir de faire des myſteres. Nous ne lui cachons pas encore grand choſe ; mais enfin il ſe paſſe quelque choſe entre nous qu'elle ne ſait pas.

Vous dites, parce que vous badinez aujourdhui, que vous êtes bien folle pour une malheureuſe ; & moi je vous maintiens que c'eſt à nous autres malheureux à badiner. Il ne faut pas

* A la Lett. CCXC.

pas que nos joyes ſoient publiques, mais ſeulement avec nos bons amis ; & cela étant, je ſuis l'un des hommes du monde avec lequel vous devez le plûtôt rire.

CCXCVI. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 26. Juin 1673.

JE m'ennuie fort, Madame, de n'avoir aucune nouvelle de vous depuis que vous arrivâtes en Provence. Quand vous ſeriez en l'autre monde, je n'en aurois pas moins. Eſt-ce qu'on ne ſonge plus qu'à ce qu'on voit quand on eſt en Provence? Mandez-le moi, je vous prie, parce qu'en ce cas-là je vous irois trouver ; & j'aimerois mieux me mettre au haſard de me brouiller à la Cour, que de n'entendre jamais parler de vous. Raillerie à part, Madame, mandez-moi de vos nouvelles. Je ſuis en peine auſſi de n'en avoir aucune de notre ami Quelqu'un m'a dit qu'il étoit dans une devotion extrême. Si c'étoit cela qui l'empêchât d'avoir commerce avec moi, j'aimerois autant qu'il fût déja en Paradis. Mandez-moi ce que vous en ſavez.

CCXCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Buſſy, ce 26. Juin 1673.

VOICI une grande interruption de commerce, Madame, je m'en étonne, car nous ne manquons vous & moi, ni d'eſprit, ni d'amitié pour le continuer. Pour moi je me ſers de la premiere occaſion que j'ai trouvée pour vous témoigner celle que j'ai pour vous. J'ai appris que Monſieur votre frere avoit fait des merveilles dans le dernier combat naval, & je vous aſſure auſſi-tôt que vous n'avez pas un ami qui en ait plus de joye que moi. Remettons-nous donc à nos bonnes coûtumes, Madame. Mandez moi en gros ce que vous avez fait depuis que vous ne m'avez écrit, car pour en détail, c'eſt tout ce que pourroit vous demander votre amant ſi vous en aviez. Mandez-moi ce que fait la petite Comteſſe, car je n'eſpere pas de l'apprendre de ſa pareſſe. Pour moi je ne me ſuis pas mal diverti. Il y a une ſi grande diférence des plaiſirs de Paris & de la Cour, à ceux des Provinces, que l'on ne s'y accoûtume pas d'abord, mais à la fin on oublie les autres; & comme il faut vivre, on vit fort bien de pain bis quand on a perdu le goût du pain blanc.

CCXCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Grammont.

A Buſſy, 29. Juin 1673.

JE ſuis aſſuré que vous ne vous attendez pas à cette Lettre: cependant quand vous verrez mon nom, vous verrez que perſonne n'eſt plus votre ami que moi, & ne doit prendre plus de part à tout ce qui vous touche. J'ai appris la mort de Monſieur votre beaufrere avec beaucoup de joye parce que vous en heritez, & que je ne croi pas qu'il y eût grande amitié entre vous deux. Au reſte n'allez pas montrer ma Lettre à Madame la Comteſſe de Grammont, car je penſe qu'elle n'y entendroit point de raillerie. On me la devroit pourtant bien pardonner pour cette fois, il ne m'arrive pas ſouvent de rire, & particuliérement quand le Roi aſſiege en perſonne la meilleure place du monde, qu'il s'y expoſe, & qu'il fait tout lui ſeul, pendant que je ſuis dans ma maiſon, comme tous les coquins du Royaume.

CCXCIX. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. Juillet 1673.

MASTRICHT eſt pris, & le Gouvernement donné à l'Eſtrade. On s'y eſt fort bien défen-

fendu, & le Roi a tout l'honneur de cette conquête. Je ne doute pas que le Comte de Limoges ne vous ait bien inſtruit de tout ce qui s'eſt paſſé ſur la mer. Je ſuis fâché que ce ne ſoit pas lui qui en ait apporté les nouvelles au Roi. Vous ſavez que l'on va faire une deſcente en Zelande. Le Roi a choiſi pour Géneral ſous M. le Duc d'Yorc, M. de Schomberg.

Il y a deux mois que je combats un rhumatiſme, ſans pouvoir le vaincre, je ne croi point d'ennemi ſi indomptable.

On ne ſait point encore qui remplira la charge de Colonel des Suiſſes vacante par la mort, de M. le Comte de Soiſſons.

CCC. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Juillet 1673.

JE n'ai jamais eu une plus ſenſible joye, Monſieur, qu'en apprenant la permiſſion que vous avez de venir à Paris. J'aurai l'honneur de vous y embraſſer, & le plaiſir de voir vos Mémoires. En vérité, Monſieur, vous ſeriez bien content de mon cœur, ſi vous en connoiſſiez toute la tendreſſe pour vous. Ce n'étoit que foiblement que je penſois au voyage de Sainte Reine, & plus pour vous voir que pour me guérir, mais puiſque vous venez à Paris, je ne ſuis plus malade.

Je me tiens à tout ce que vous me manquez ſur mes Réflexions, je n'ai pas le mot à dire dès que vous avez parlé; je vous demande grace

feu-

ſeulement pour cet endroit. *Ce n'étoit qu'en tremblant que Virgile.* Au lieu que vous mettez *la modeſtie de Virgile.* J'ai beſoin du mot de *modeſtie* dans la même réflexion, de ſorte que je ſuis obligé de le ménager. Tout le reſte eſt d'une maniere qui m'engage, Monſieur, à vous faire de grands remerciemens.

CCCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * *.

A Buſſy, ce 7. Juillet 1673.

* JE croyois bien que le Roi prendroit Maſtricht, car il prend tout, mais je ne croyois pas que les ennemis le défendiſſent aſſez bien pour lui donner autant de gloire qu'il y en a aquiſe.

Le Comte de Limoges ne voulut pas porter la nouvelle du combat naval au Roi, craignant (ce qui eſt arrivé) qu'il n'y en eût un ſecond, & le Comte de Etrées a fait la Cour du petit Comte au Roi, en lui mandant cette raiſon de ne lui avoir pas envoyé. J'ai eu l'honneur de ſervir avec M. le Duc de Yorc, & j'ai ſouvent été témoin de ſa valeur. Je croi toûjours que le Roi ſupprimera la charge de Colonel des Suiſſes, comme il a ſupprimé celle de Colonel d'Infanterie Françoiſe. Il y gagnera cent mille livres de rente, & les Suiſſes n'ont aucun intérêt à s'y oppoſer, au contraire il leur ſera bien plus honorable que le Roi ſoit leur Colonel.

Je

* *Voyez Lett. CCXCIX.*

Je connois comme vous le rhumatiſme, Madame. Vous avez raiſon, c'eſt le plus dangereux ennemi du Genre humain; il eſt impitoyable, ni force, ni douceur ne ſauroient le réduire, & cependant je ſuis de l'avis de la Fontaine;

Plûtôt ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.

CCCII. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Londres, ce 7. Juillet 1673.

ME voici à Londres depuis Vendredi à midi. C'eſt une très-belle Ville, & à qui ſa deſtruction a été fort avantageuſe; car au lieu de vilaines maiſons que le feu lui a conſumées, on en a rebâti de belles, toutes d'une même ſtructure, d'une même hauteur, & qui n'avancent pas plus les unes que les autres. Il n'y a pas une de ces maiſons qui n'ait un balcon de fer ouvragé, peint ou doré. Toutes les ruës de Londres ſont droites & aſſez larges: elle eſt plus longue de beaucoup que Paris, & je croi plus grande. Tout s'y ſent de la richeſſe des habitans du païs. Tout y paroît aiſe, mais peu de choſes y paroiſſent très-magnifiques. Ce qu'on peut dire de Paris & de Londres, c'eſt que celle-ci eſt une Ville de commerce, & l'autre une Ville de qualité. Paris a ſur Londres les avantages du bon air que les gens de la Cour ont ſur les Marchands; mais auſſi Londres a ſur Paris

Paris ceux de la richesse, que les habitans de la ruë S. Denys ont sur ceux de la Place Maubert. Il n'y a point à Londres de grands Palais ni d'Hôtel magnifiques; & à la reserve de trois ou quatre maisons, pas une n'a de porte cochere, & tous les plus grands Seigneurs demeurent dans des logis à petites portes; mais aussi quasi tous ont de beaux jardins. Whitehall où demeure le Roi, est une très-grande maison; vous en conviendrez quand vous saurez qu'il y loge présentement plus de quatre mille personnes, dont la plûpart sont gens de la Cour, qui ont plusieurs chambres de suite dans leurs appartemens, & que la seule Mademoiselle de Queroualle en occupe quarante, sans compter les galeries. Le Parc qui sert de jardin est d'une très vaste étenduë. Il y a dedans un Mail de trois cens trente pas de long, qui ne fait guéres plus de la moitié de la longueur. Le Roi a encore un autre jardin qu'on nomme le Boulingrin, où il y a des simples.

S. James où demeure le Duc de Yorc, est encore une grande masse de pierre, & une confusion fort grande d'appartemens. La grande Bourse, autrement la nouvelle, est une très-belle chose. Figurez-vous une grande place entourée de portiques soûtenus par des colomnes de marbre, sur lesquelles sont élevez des bâtimens dont les croisées qui sont en grand nombre, font un agrément considérable. Vous montez à ces grands bâtimens par un grand degré orné d'une belle balustrade de fer doré, qui vous mene dans des galeries à peu près faites comme celles du Palais de Paris, excepté que celles de la Bourse sont pleines de Boutiques ajustées avec de la menuiserie très-simple. Là on

on trouve de toutes choſes pour dépenſer ſon argent. Il y a mille autres belles choſes à voir à Londres; mais je ne me ſuis encore attaché depuis que j'y ſuis qu'à faire ma cour au Roi, ou à voir les grands Seigneurs du païs, chez qui nous ſommes tous les jours en fêtes.

Le Parlement d'Angleterre qui a été tenu le dernier, ayant ordonné que tous ceux qui avoient des Charges, ou des Commandemens de Troupes, ſeroient obligez d'aller faire leur Cene publiquement avant le 28. Juin, Monſieur le Duc de Yorc remit le 28. ſa Charge de grand Amiral au Roi, diſant qu'il ne vouloit point être contraint; que ce n'étoit pas qu'il ne fût de la Religion du Roi ſon pere. Le grand Tréſorier nommé Mylord Cliford de Chudeloi a auſſi remis ſa Charge pour la même raiſon. Le Roi fait regir l'Amirauté par onze Commiſſaires, & a donné la Charge de Tréſorier à Mylord Thomas Osborne. L'on ne ſait ſi Monſieur le Duc de Yorc commandera notre deſcente. On attend Monſieur de Schomberg pour la commander ſous lui, s'il y eſt, ſinon en chef.

CCCIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7. Juillet 1673.

LA joye que j'ai de vous envoyer un ordre pour votre retour, Monſieur, eſt un peu bornée à cauſe du tems. Cependant elle eſt grande

grande par l'amitié que j'ai pour vous, & par l'envie que j'ai de vous voir. D'ailleurs je considere que lors qu'on vous permet de demeurer ici trois semaines au vû & au sû de tout le monde, cela veut dire encore autant *incognito*. De plus vous presserez vos amis d'agir ; car un homme de votre qualité, de votre merite & de votre esprit, se sert mieux qu'on ne le peût servir. Vous prendrez des mesures ici pour Monsieur le Prince, qui assurément est la pierre d'achoppement, & avec Madame de Noailles qui achevera ce qu'elle a commencé ; car c'est elle qui pousse son mari ; & je vous assure que c'est une très-bonne femme. Je me leverai demain, quoi que malade, pour l'aller remercier, & la louer de vous avoir remis dans le chemin de l'esperance. Enfin, Monsieur, je ne vous veux plus écrire, je vous veux dire moi-même tout ce que l'on est obligé de dire aux amis après une si longue absence ; car quelque esprit qu'ils ayent, ils ont besoin d'être instruits.

Si vous saviez le plaisir que j'ai que l'on vous ait fait ce petit rayon de grace sur un placet que j'ai fait de ma tête, & que j'ai signé de votre nom, croyant bien que vous ne me desavoüeriez pas, vous verriez bien que je vous aime fort.

Au reste, vous allez trouver ici mille amis que l'absence seule vous a fait perdre, & dont il ne faut pas que vous fassiez semblant d'avoir vû la foiblesse & l'oubli ; car dès qu'ils verront que vous pourrez revenir pour eux, vous les verrez bien changer de maniere. Quand on veut emplir sa bourse, il y faut mettre des pistoles legeres, on en trouve trop peu de poids.

CCIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, ce 10. Juillet 1673.

VOILA le charme rompu, Madame, & c'est à vous à qui je dois cette grace. Je vous laisse à penser ce que cela fait dans un bon cœur, & bien reconnoissant comme le mien. Je trouve mille sujets de me réjouïr dans cette permission, dont le plaisir de vous voir est un des plus grands. Nous raisonnons depuis hier sur cette affaire, & nous disons à propos de vous, que l'amitié accompagnée d'esprit est capable de venir à bout de tout ce qu'elle entreprend. Il faut dire aussi la vérité, Madame, Monsieur & Madame de Noailles sont d'honnêtes gens pour tout le monde; mais pour moi qui les ai trouvez réchauffez à mon égard depuis ma disgrace, que ne sont-ils pas? Je les aime bien aussi.

Cependant je vous promets que le Roi de France ne songera point à venger les querelles du Duc d'Orleans, & je sauverai autant que je pourrai à mes foibles amis la honte qu'ils auront de m'avoir oublié.

Adieu, ma chere Madame. J'aime autant finir ici ma Lettre que d'en dire davantage: aussi-bien quand je vous écrirois un volume, je ne vous dirois pas tout. J'écris au Roi une Lettre de remerciement, & je prie Monsieur de Noailles de la présenter à Sa Majesté.

CCCV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Noailles.

A Buſſy, ce 10. *Juillet* 1673.

JE viens de recevoir votre Lettre du premier de Juillet, Monſieur, par laquelle je voi la grace que le Roi m'a faite à votre ſollicitation. Cette grace & la maniere dont vous vous êtes toûjours employé pour moi, me touchent ſi ſenſiblement, que j'ai de la peine à vous dire au point où cela eſt; mais, Monſieur, aidez-moi, je vous ſupplie, à vous bien remercier: Dites-moi bien que je ſens pour vous toute la reconnoiſſance & toute l'amitié qu'un bon cœur peut reſſentir quand on l'a comblé de bienfaits & d'honnêtetez, & ce n'eſt pas ſeulement de la permiſſion d'aller à Paris dont je vous rends mille graces, c'eſt encore de celle de ſuivre le Roi en ſes conquêtes, car il n'a pas tenu à vous que je ne l'aye obtenuë. Je partirai d'ici au premier jour pour Paris. Que je ſerois heureux ſi je vous pouvois dire moi-même que perſonne ne ſera jamais à vous plus que moi!

CCCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Ducheſſe de Noailles.

A Buſſy, ce 10. *Juillet* 1673.

JE voudrois bien vous pouvoir dire, Madame, à quel point je ſens ce que Monſieur

votre Mari vient de faire pour moi ; je ſuis aſſuré que vous ſeriez bien contente, & vous n'auriez pas de regret à la peine que vous avez priſe de faire quelquefois ſouvenir Monſieur le Duc de Noailles de mes interêts. Un des plus grands plaiſirs que j'attens de la permiſſion que le Roi m'a donnée, c'eſt celui de vous aller rendre mille graces moi-même de toutes vos bontez, & de vous aſſurer que perſonne n'en peut être plus touché que moi, ni plus votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

CCCVII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. *Juillet* 1673.

JE veux toûjours vous écrire en vous attendant, Monſieur, juſqu'au jour que vous me manderez votre départ. Vous ne ſauriez trop vous preſſer, quand ce ne ſeroit que pour faire voir au Roi que vous ne mépriſez pas ſes petites graces ; cela invite à en accorder de plus grandes. Je vis hier Madame de Mekelbourg à l'Hôtel de Longueville. Le Maréchal de Grammont la vint voir. Il y avoit nombreuſe compagnie d'hommes & de femmes. Et pour elle, elle étoit ſur un lit de gaſe bleuë & blanche, en vérité, plus charmante que tout ce qu'il y a de plus jeune à la Cour, & le Maréchal de Grammont plus galant mille fois que tous nos jeunes gens. Cela me fait voir que ce qui s'en va, vaut mieux que ce qui vient.

Ma-

Madame de Mekelbourg me flata si fort que j'eus peur, moi qui ne hais pas de l'être, de m'y laisser enjoler. Je n'entends plus parler du Comte de Limoges, je croi qu'il est toûjours sur le tillac du Vaisseau, songeant à la belle. Il devoit venir apporter la nouvelle du combat naval ; il n'y entend rien ; on fait aussi bien sa fortune à la Cour par l'intrigue que par la valeur. Il y a mille ans que vous ne m'avez envoyé de vers, Monsieur. Mais je vous demande quartier pour l'Infidelle, je ne puis me résoudre à recevoir d'elle des Lettres tendres pour vous, & des Rondeaux de vous cruels pour elle. Votre haine doit être sur ses fins, n'en parlons plus. Parlons plûtôt de nos commencemens, cela ne va pas mal, je n'en dis rien à Mademoiselle de Vandy, quoi qu'elle m'ait dit qu'elle ne sera jamais confidente que de moi. Je vous comprens fort dangereux, quoi qu'un homme long-tems occupé à la haine, ait bien de la peine à remettre son cœur en train de tendresse; mais enfin nous nous écrirons si galamment & même si tendrement, que vous voudrez. Nous nous servirons le mieux que nous pourrons en toutes occasions. Enfin, si vous m'en croyez, nous déroberons tout cela à l'amour pour le donner à l'amitié, & vous verrez qu'en ne faisant pas tant de peines, elle donne autant de plaisirs à couvert des remords & des horreurs de la débauche.

CCCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 11. *Juillet* 1673.

*UN des plus grands plaiſirs que je me propoſe étant à Paris, mon R. P. eſt celui de vous voir & de vous entretenir. Vous avez bien des attraits pour moi, de l'honneur, de la vertu, de l'eſprit, de la franchiſe & de l'amitié. Je ſerois fort faché que vous vinſſiez à Sainte Reine quand je ne ſerai plus à Buſſy, & je voudrois bien que le plaiſir de me voir, aidât à rétablir votre ſanté. Ce peut fort bien n'être pas une exagération; rien ne fait ſi bien porter que la joye. J'ai peur que vous n'ayez plus de complaiſance pour mes Remarques, que je n'en ai pour vos Réflexions. Quoi qu'il en ſoit, on n'a jamais reçu des avis avec tant de modeſtie que vous faites, mon R. P. & perſonne ne pourroit avec plus de juſtice n'en point avoir.

Je vais mettre ordre aux affaires que je laiſſe en ce païs-ci pour partir le plûtôt que je pourrai, car je ſai bien quand je parts, mais quoique le Roi ait mis de courtes bornes à mon ſéjour de Paris, j'eſpére qu'il les étendra, & je ne ſai pas enfin quand je reviendrai.

* *A la Lett. CCC.*

CCCIX. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11. Juillet 1673.

VOus ne ſauriez croire, Monſieur, la joye que m'a donné votre Lettre * par les marques de votre amitié. Je conſens que nous recommencions à nous écrire, je m'en trouverai fort bien. Mais eſt-il vrai que vous allez revenir ? je n'oſe m'abandonner à la joye de cette nouvelle, que vous ne me l'ayez mandée vous-même. Je vous dirai mille choſes qu'on a peine d'écrire, & en attendant vous ſaurez que je gliſſe inſenſiblement pour me trouver où la Raiſon & les années doivent amener. Je cherche moins les plaiſirs, je ſuis ſouvent ſeule, quelquefois avec trois ou quatre de mes amies dont votre Couſine eſt la plus fidelle, & celle auſſi que j'aime le mieux. Elle va bien-tôt changer de condition, & quoique celle de veuve ne ſoit pas mauvaiſe, elle en va trouver aſſurément une meilleure, puiſque le futur eſt un très-honnête homme, qui n'eſt pas dans cette premiere jeuneſſe qui rend d'ordinaire les femmes malheureuſes. Votre Couſine pouvoit épouſer un Duc, il eſt vrai, mais elle préfere la douceur de la vie & la commodité d'avoir un mari raiſonnable, à la vanité d'avoir cinq ou ſix fois l'année le Tabouret avec quelque jeune étourdi, peut-être extravagant. Cette fortune paroit extraor-

* *Lett. CCXCVII.*

dinaire pour un Cadet; cependant il a en argent ou en terres trente mille livres de rente, & ils jouïront enſemble de cent mille. Si la Comteſſe écrivoit, elle vous auroit fait ſes complimens en cette rencontre, mais comme elle n'a pas cette faculté, il faut que vous l'excuſiez, & que vous ſoyez perſuadé de ſon amitié comme de la mienne.

CCXC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 12. Juillet 1673.

* AVEC toute la fermeté de votre eſprit, Madame, les flatteries que vous fit Madame de Mekelbourg vous la firent trouver bien aimable. Avouez la vérité, il faut être bien ridicule, quand on eſt flateur, pour ne pas plaire aux intereſſez.

* Vous avez raiſon, ne parlons plus de Madame de Monglas & ne ſoyons occupez que de nos propres affaires. S'il eſt vrai que vous les cachiez à Mademoiſelle de Vandy je tiens que vous y entendez fineſſe, & je compte cela pour la premiere faveur. La derniere me paroît encore bien loin de celle-là: mais enfin j'aime aſſez le ragoût des difficultez & des longueurs, & je trouve que c'eſt le fondement de l'eſtime & des grandes paſſions.

* *Voyez Lett. CCLVII.*

CCCXI.

CCCXI LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 16. Juillet. 1673.

* VOus n'avez que faire de me preſſer de partir, Madame; l'envie que j'ai d'avoir l'honneur de vous voir, me preſſe aſſez, & les ſages réflexions que vous faites pour hâter mon départ m'y font travailler avec encore plus d'empreſſement. Mais comme je ne m'attendois pas à cette petite grace que le Roi m'a faite, je n'avois mis aucun ordre à mon abſence; cependant c'eſt le ſolide que le bon ordre de ſes affaires.

Nous examinerons enſemble quel eſt le plus doux d'aimer d'amour ou d'amitié. J'ai trop d'occupation pour vous dire aujourdhui tout ce que je penſe là-deſſus. Mais en gros je vous dirai qu'il y a des tems pour l'un & pour l'autre & que nous ſommes tous deux à peu près à celui de l'amitié. Je vous envoye un Dialogue que j'ai traduit d'Horace. Si vous n'êtes pas contente de la tendreſſe du ſtile, j'avouërai que vous êtes plus tendre que moi. Adieu, Madame, ne m'écrivez plus, je ſerai à Paris à la fin de ce mois.

* *Voyez Lett. CCCVII.*

IMITATION D'HORACE.

Dialogue

L'AMANT.

PEndant que j'étois dans votre ame,
Que vous n'aimiez d'autre que moi,
Vous l'avez bien pû voir, Madame,
Je me croyois plus heureux que le Roi.

LA MAITRESSE.

Pendant que j'allumois vos feux,
Votre flamme me rendoit vaine;
J'étois au comble de mes vœux,
Et n'aurois pas changé de ſort avec la Reine,

L'AMANT.

Je ſoupire aujourdhui pour un objet charmant,
Qui fait bien en vers, bien en proſe;
Pour qui je mourrois librement,
Si ma mort lui pouvoit ſervir de quelque choſe.

LA MAITRESSE.

Et moi j'aime de mon côté,
Le Garçon de la Cour le plus digne d'envie,
Pour qui je ferois vanité,
De donner mille fois ma vie.

L'A-

L'AMANT.

Si ma nouvelle Iris cessoit de me charmer,
Si j'avois du dégoût pour elle;
Si revenant à vous aimer,
Je vous promettois bien de vous être fidelle?

LA MAITRESSE.

Quoiqu'il soit beau, bien fait, dans la fleur de jeunesse?
Que vous soyez plus promt que la mer en courroux;
J'aimerois mieux, je le confesse,
Vivre & mourir avecque vous.

CCCXII. LETTRE.

De Mademoiselle du Pré au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. *Juillet* 1673.

TROIS semaines de campagne m'ont differé la joye que j'ai aujourdhui de votre retour. Monsieur, croyez bien que personne ne la sent mieux que moi. Monsieur Conrart à qui j'ai dit cette bonne nouvelle me vouloit disputer quelque chose sur les sentimens; mais après quelques réflexions que je lui ai fait faire, il est demeuré d'accord qu'il me devoit céder, à condition que je vous manderois de sa part, qu'après moi personne ne s'intéresse plus que lui à tout ce qui vous touche. Tous vos amis vous attendent avec autant d'impatience que j'en ai.

CCCXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Bussy, ce 25. Juillet 1673.

JE me doutois bien que vous étiez à la campagne, Mademoiselle, quoique personne ne me l'eût dit, par la seule raison que vous ne m'écrivez point, sur la petite grace que le Roi m'a faite. Je sai bon gré à Monsieur Conrart de vous avoir voulu disputer quelque chose sur cela, & à vous de l'avoir emportée. C'est beaucoup pour lui qu'il approche de votre amitié pour moi. Je vous prie, Mademoiselle, de l'en bien remercier. Je ne serai à Paris qu'environ le 15. du mois prochain. Vous m'avez fait grand plaisir de m'envoyer encore un Bout-rimé. Vous êtes bien loin de foiblir sur votre sujet, j'ai peur que vous ne l'emportiez sur moi à la fin, cependant il y va de mon honneur, voilà encore un Sonnet qui est assez vif.

SONNET

DU COMTE DE BUSSY

Contre une Infidele.

LE tour qu'Iris m'a fait, c'est un tour singulier.
Je l'ai souffert sans bruit, quoique l'ame assez fiere ;
Mais peut-être qu'un jour lui romprai-je en visiere
Et lui ferai-je aussi le tour d'un é colier.

Je

Je sai bien qu'il n'est pas d'un brave Chevalier
De traiter les Cloris d'une indigne maniere.
Il faut de leurs faveurs ne rien mettre en lumiere
Et ne leur dire mot, ou toûjours supplier.

Je recevrai pourtant une sensible joye
Et croirai que mes jours seront rempli de joye
Si sans honte pour moi je puis être indiscret.

Mais sa lâche action sauve assez ma rancune
Et dans le vilain trait que m'a fait cette brune
J'aimerois presqu'autant mourir, qu'être muet.

CCCXIV. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Grignan, ce 25. Juillet 1673.

VOUS voyez bien, mon cher Cousin, que me voilà à Grignan. Il y a justement un an que j'y vins, je vous écrivis avec notre ami Corbinelli qui passa deux mois avec nous. Depuis cela j'ai été dans la Provence me promener. J'ai passé l'hyver à Aix avec ma fille. Elle a pensé mourir en accouchant, & moi de la voir accoucher si malheureusement. Nous sommes revenus ici depuis quinze jours, & j'y serai jusqu'au mois de Septembre que j'irai à Bourbilly, où je prétens bien vous voir. Prenez dès-à-present des mesures, afin que vous ne soyez pas à Dijon. J'y veux voir aussi notre grand Cousin

* A la Lett. CCXCVI.

de Toulonjon, mandez-lui. Je vous menerai peut-être notre cher Corbinelli. Il m'eſt venu trouver ici, & nous avions réſolu de vous écrire quand j'ai reçu votre Lettre. Vous le trouverez pour les mœurs auſſi peu reglé que vous l'avez vû; mais il fait mieux ſa Religion qu'il ne ſavoit; & il en ſera bien plus damné s'il ne profite de ſes lumiéres. Je l'aime toûjours, & ſon eſprit eſt fait pour me plaire. Que dites-vous de la conquête de Maſtricht? Le Roi ſeul en a toute la gloire. Vos malheurs me font une triſteſſe au cœur qui me fait ſentir que je vous aime. Je laiſſe la plume à notre ami. Nous ſerions trop heureux ſi nous le pouvions avoir dans notre delicieux Château de Bourbilly. Ma fille vous fait une amitié, quoique vous ne ſongiez pas à elle.

De Monſieur de Corbinelli.

J'aurois un fort grand beſoin, Monſieur, que le bruit de ma dévotion continuât. Il y a ſi long-tems que le contraire dure, que ce changement en ſeroit peut-être un à ma fortune. Ce n'eſt pas que je ne ſois pleinement convaincu que le bonheur & le malheur de ce monde, ne ſoit le pur & unique effet de la Providence, où la fortune n'a aucune part. Je parle ſi ſouvent ſur ce ton-là, qu'on l'a pris pour le ſentiment d'un bon Chrétien, quoi qu'il ne ſoit que celui d'un bon Philoſophe. Mais quand le bruit qui a couru eût été veritable, ma dévotion n'eut pas été incompatible avec ma perſéverance à vous honorer, & à vous confirmer ſouvent les mêmes ſentimens que j'ai eus pour vous toute ma vie. Vous ſavez quel honneur je me ſuis toûjours fait de votre amitié, & ſi la grace effi-

efficace auroit pû détruire une pensée si raisonnable. Nous vous écrivîmes une grande Lettre à notre autre voyage ici, & nous avons vingt fois raisonné sur votre indolence. Mais va-t-elle à ne point regretter de n'être point à Mastricht à tuer des Hollandois & des Espagnols à la vûë du Roi? Qu'en dites-vous? Les Poëtes vont dire des merveilles; le sujet est ample & beau. Ils diront que leur grand Monarque a vaincu la Hollande d'Espagne en douze jours en prenant Mastricht, & qu'il ne manque à sa gloire que la vrai semblance. Ils diront, qu'il en est lui-même le destructeur à force de la rendre incroyable, & mille pensées dont, je ne m'avise pas tant parce que j'ai l'esprit peu fleuri, que parce que je l'ai sec depuis un an, à cause que je me suis adonné à la Philosophie de Descartes. Elle me paroît d'autant plus belle qu'elle est facile, & qu'elle n'admet dans le monde que des corps & du mouvement, ne pouvant souffrir tout ce dont on ne peut avoir une idée claire & nette. Sa Metaphysique me plaît aussi. Ses principes sont aisez, & ses inductions naturelles. Que ne l'étudiez vous? Elle vous divertiroit avec Mesdemoiselles de Bussy. Madame de Grignan la sait à miracle, & en parle divinement. Elle me soûtenoit l'autre jour, que plus il y a d'indifference dans l'ame, & moins il y a de liberté. C'est une proposition que soûtient agréablement Mr. de la Forge, dans un Traité de *l'Esprit de l'Homme*, qu'il a fait en François, & qui m'a paru admirable. Voilà de quoi combattre les ennuis de la Province. Nous lisons à Montpelier tout l'hiver Tacite, & nous le traduisons, je vous assure, très bien J'ai fait un gros Traité de Rhétorique, comme aussi

auſſi un gros commentaire ſur l'Art Poëtique d'Horace. Plût à Dieu que vous fuſſiez avec nous; car l'eſprit des Provençaux n'eſt pas aſſez beau pour nous contenter dans nos réflexions. Donnez-nous de vos nouvelles quelquefois, s'il vous plaît, & ſoyez perſuadé que quand je ſerois en Paradis, je n'en ſerois pas moins votre ſerviteur.

CCCXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 28. Juillet 1673.

JE reçus la Lettre que vous m'écrivites de Grignan l'année paſſée, Madame, dans laquelle notre Ami m'écrivoit auſſi, comme il a fait aujourdhui. J'y fis réponſe, & vous n'en devez pas douter: car je ſuis homme à repreſailles en toutes choſes. Je ne ſai donc qu'eſt devenuë ma Lettre.

Mon Dieu! que c'eût été grand dommage ſi Madame de Grignan fût morte en couche! Quel que ſoit un jour le merite de ſon enfant, il ne vaudra jamais mieux que ſa mere; & pour vous, Madame, aimez-la fort pendant ſa vie; mais laiſſez-là mourir ſi elle ne s'en pouvoit pas empêcher une autre fois, & vivez; car il n'eſt rien tel que de vivre. Vous ne me verrez point à Bourbilly; vous en verrez la raiſon dans la Gazette de Hollande: voyez l'article de Paris. Cela n'eſt pas tout-à-fait comme elle le dit; mais elle a ſu que le Roi m'avoit fait quelque

grace, & elle a cru que ce ne pouvoit être moins que ce qu'elle dit. Cependant elle ſe trompe; le Roi ne m'a permis que d'aller à Paris pour mettre ordre à mes affaires. Je pars donc dans huit ou dix jours pour la bonne ville avec ma famille. Je ne ſai ſi j'y paſſerai l'hiver. Ce ſera ſuivant les nouvelles que j'aurai de la Cour : mais toûjours me trouverez-vous à Paris, ſi les delices de Bourbilly ne vous y arrêtent point. Je voudrois bien que vous amenaſſiez notre ami, & que nous puſſions un peu moraliſer tous trois ſur les ſottiſes du monde, dont nous devons être deſabuſez. Pour moi, je le ſuis à un point que ſans l'intérêt de mes enfans je me contenterois d'admirer le Roi dans mon cœur, ſans me mettre en peine de le lui faire connoître. Ainſi, Madame, voyez les conquêtes du Roi ſans me plaindre, puis qu'auſſi bien cela ne ſert de rien, & m'aimez toûjours, puiſque je vous aime de tout mon cœur.

Je ſonge à Madame de Grignan plus que vous ne penſez : mais je ſuis diſcret, & je ne dis pas toûjours ſur le chapitre d'une auſſi belle Dame qu'elle, tout ce que je penſe.

A Monſieur de Corbinelli.

Je croi, Monſieur, que votre dévotion ne feroit point de changement à votre mauvaiſe fortune, & qu'elle ne vous ſerviroit qu'à vous la faire prendre en gré. Mais la Philoſophie peut faire la même choſe; ainſi la dévotion ne vous peut ſervir que pour l'autre monde, & j'en ſuis perſuadé, non pas encore aſſez pour la prendre fort à cœur, mais aſſez pour ne faire à autrui que ce que je voudrois qu'il me fût fait.

Pour

Pour vous répondre maintenant à ce que vous me demandez, si je ne suis pas fâché de n'être point à Mastricht, je vous dirai qu'il y a si longtems que j'ai été bien fâché de n'être pas où je devois être, que je ne reprens pas de nouveaux chagrins toutes les fois qu'il se présente de nouvelles occasions de m'en donner. A quoi me serviroit ma Raison ?

Pour le Roi, je l'admirerois, quand je serois Bourgmestre d'Amsterdam ; & pour dire la verité, il m'a un peu traité à la Hollandoise : cependant je ne laisse pas de le trouver un Prince merveilleux. Jugez ce que j'en penserois s'il m'avoit fait du bien : car vous savez que quelque juste qu'on soit, on pense toûjours plus favorablement de son bienfacteur que du contraire.

Si nous avions quelqu'un pour nous mettre en train sur la Philosophie de Descartes, nous l'apprendrions : mais nous ne savons comment enfourner. Puisque Madame de Grignan vous soutient que plus il y a d'indifference dans une ame, moins il y a de liberté, je croi qu'elle vous peut soutenir qu'on est extrêmement libre quand on est passionnément amoureux.

CCCXVI. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Bussy.

A bord de la Reine, à la voile vers les Bancs de Hollande, ce 1. Août 1673.

LE vent nous servant hier, nous vînmes mouiller le soir à la vûë des Ennemis. Nous avons

avons appareillé ce matin, & eux auſſi, & nous nous ſommes diſputé le vent juſques ſur le midi, qu'étant changé, les Ennemis ſe ſont trouvez l'avoir. Cela fait qu'ils viennent à nous à toutes voiles à l'heure que je vous écris au nombre de cent quatre Vaiſſeaux en tout, c'eſt à dire, ſoixante & quinze Vaiſſeaux de guerre, ou environ, & trente Brulots ou Vaiſſeaux de charge. Leur ordre eſt admirable, & c'eſt en verité une belle choſe à voir que la diſpoſition des deux Armées Navales. Celle de notre Navire pour le combat eſt auſſi très-agreable, & tout y eſt préparé pour le commencer dans une demie heure, les Ennemis n'étant pas préſentement à plus de trois ou quatre portées de canon. Je vais voir ce que l'on fait là haut ſur le pont, & remettre la Lettre après le combat pour pouvoir vous en dire toutes les particularitez: car il eſt près de quatre heures & demie, & les Ennemis ont le vent, ainſi ils ne nous approchent que comme il leur plaît; ce qui d'ordinaire leur plaît, eſt de ne nous pas trop approcher. L'on me fait dans le moment que je vous écris un ſi grand bruit en ôtant la cloiſon de notre chambre, & en la rangeant pour le combat, que je ne ſai quaſi ce que je vous mande.

Je viens de deſſus le Pont, tout eſt changé, les Ennemis viennent de changer de bord, & jugeant par ce que nous faiſions, que nous voulions les attirer au large, & ne trouvant pas à propos d'y venir, ils s'en retournent dans leurs bancs ſans combattre. Je croi que c'en eſt fait pour cette campagne à la mer. Nous nous en allons à l'entrée du Texel, qui (comme vous ſavez) eſt le port d'Amſterdam. Je croi que ce

ce sera pour favoriser la descente. C'étoit une chose fort agréable à voir que tous les caracols que nous avons faits ce matin pour avoir le vent. Tantôt ils couroient après nous, puis nous allions après eux, & puis eux après nous: enfin rien n'étoit si joli que les tours que nous faisions les uns après les autres.

Je ne doute pas que vous n'ayez le plaisir de voir cet hiver Monsieur le Comte d'Etrées à Paris, & j'attens avec la plus grande impatience les embrassades que vous me promettez.

CCCXVII. LETTRE.

Billet de Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14. *Août* 1673.

J'AI la plus grande joye du monde, de vous savoir à Paris. Je vous l'irois dire chez vous si je n'étois un peu malade; mais vous êtes arrivé dès mardi dernier, Monsieur, êtes-vous comme les Lettres de Change, à trois jours de vûë?

CCCXVIII. LETTRE.

*Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Grignan, ce 27. *Août* 1672.

EN verité, mon Cousin, je suis fortaise que vous soyez à Paris. Il me semble que c'est-là

* *A la Lett. CCCXV.*

là le chemin d'aller plus loin, & je n'ai jamais tant souhaité de voir aller quelqu'un à de grands honneurs, que je l'ai souhaité pour vous quand vous étiez dans le chemin de la Fortune. Elle est si extravagante, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de son caprice : ainsi j'ai toûjours un peu d'esperance. Vous avez tant de Philosophie que l'un de ces jours je vous prierai de m'en faire part pour m'aider à soûtenir vos malheurs & mes chagrins. Je me console de ne vous point voir à Bourbilly, puisque je vous verrai à Paris. Je voudrois bien que ma fille vous y pût faire son compliment elle même: mais dans l'incertitude, elle vous le fait ici, elle & Monsieur de Grignan.

De Monsieur de Corbinelli.

Vous croyez bien, Monsieur, que je ne suis pas le dernier de vos serviteurs à prendre une bonne part à la petite douceur que le Roi vous a faite. Monsieur de Vardes ne l'a jamais pû obtenir à la mort de son oncle. Pendant votre séjour de Paris, je vous conseille de vous faire instruire de la Philosophie de Descartes : Mesdemoiselles de Bussy l'apprendront plus vîte qu'aucun jeu. Pour moi, je la trouve délicieuse, non seulement parce qu'elle détrompe d'un million d'erreurs où est tout le monde, mais encore parce qu'elle apprend à raisonner juste. Sans elle nous serions morts d'ennui dans cette Province. Je vous montrerai mes Traitez de Rhetorique, de Poëtique, & de l'Art Historique. Je les ai faits sur les principes des meilleurs Maîtres, mais je croi plus intelligiblement & plus succinctement qu'eux. Je ne douterai point

point de leur bonté, s'ils parviennent à vous plaire. J'estime fort votre résignation : on est bien heureux quand on a autant de merite que vous en avez, de se passer des récompenses des Rois courageusement & sans chagrin. Je m'imagine que vous dites assez souvent comme Horace :

Et meâ me virtute involvo.

Je m'envelope dans ma vertu.

CCCXIX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 6. Septembre 1673.

JE viens de demander au Roi plus de tems qu'il ne m'en avoit accordé pour faire ici mes affaires, je ne sai s'il me l'accordera. De la maniere dont j'ai reduit mon esprit, ce ne seront que les graces qui me surprendront. Comme je vous ai déja mandé, ma Raison m'a rendu fort tranquille. Faites comme moi, Madame il vous est bien plus aisé, car le sujet de vos peines est fort au dessous du mien. Si le Roi ne me continuë pas ses graces, ou que vous ne veniez pas bien-tôt ici, vous ne m'y trouverez plus : j'en serois bien fâché. Adieu.

CCCXX. LETTRE.

De Monſieur de Pompone au Comte de Buſſy.

A Nancy ce 15. Septembre 1673.

MONSIEUR, j'ai ſatisfait à ce que vous avez déſiré de moi, & j'ai rendu compte au Roi des raiſons preſſantes de vos affaires qui vous obligeoient de recourir de nouveau à Sa Majeſté pour en obtenir la permiſſion de pouvoir faire un plus long ſéjour à Paris. Sa Majeſté a bien voulu ajoûter encore un mois au terme qu'elle vous avoit permis d'y demeurer, & m'a commandé de vous l'écrire. Je ſuis bien aiſe, Monſieur, que vous m'ayez fait naître une occaſion de vous rendre ce petit ſervice ; & je trouverois beaucoup de plaiſir à pouvoir vous témoigner par de plus conſiderables, combien je ſuis, Monſieur, &c.

CCCXXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 22. *Septembre* 1673.

MONSIEUR, je reçus hier la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je

Je voudrois bien vous faire voir par mon remerciement, jusqu'où va ma reconnoissance; mais je vous assure que quoi que je puisse dire, ce ne seroit pas tout ce que je penserois. Vous m'avez fait plaisir dans une affaire de conséquence, promptement & le plus honnêtement du monde; je ne saurois augmenter d'estime pour vous, Monsieur, car elle a toûjours été très-grande; mais j'augmenterai d'amitié, & je serai de tout mon cœur, toute ma vie. &c.

AU ROI.

SIRE,

Je demande très humblement pardon à Votre Majesté, si je ne puis plus retenir ma reconnoissance sur la permission qu'elle m'a donnée de venir à Paris pour quelque tems, & sur celle d'y faire un plus long séjour qu'elle ne m'avoit accordé d'abord. Quoi que ces graces me soient considérables par l'ordre qu'elles me donnent moyen de mettre à mes affaires, j'en fais bien plus de cas par la marque qu'elles me donnent du radoucissement de V. M. pour moi. Il est vrai, SIRE, *que je les sens par cet endroit à un point que si V. M. pouvoit voir mon cœur en cette rencontre, elle connoîtroit que je ne serois pas ingrat pour un plus grand bienfait, si elle m'en jugeoit digne. Il n'a pas tenu à moi,* SIRE, *que je n'en aye obtenu de plus considérables de V. M. Elle sait que je l'ai plusieurs fois très-humblement suppliée de m'accorder l'honneur de la suivre à ses campagnes, c'est à dire, d'aller employer ma vie pour le service d'un Maître adorable, dont j'eusse été trop heureux de baiser la main qui me frappoit;* car

car perſonne ne s'eſt tant fait de juſtice que moi. J'ai toûjours crû, SIRE, & j'en ſuis encore perſuadé comme de la plus claire vérité du monde, que V. M. à qui rien n'eſt caché avoit toûjours ſu que je l'avois aimée de tout mon cœur, & toûjours admirée : & que cela lui avoit même donné quelque bonté pour moi ; mais que blâmant ma conduite avec raiſon, elle avoit mieux aimé ſatisfaire à ſa juſtice qu'à ſes propres inclinations. Suivez-les un moment en ce qui me regarde, SIRE, vous finirez mes malheurs avec l'applaudiſſement de tous les gens raiſonnables qui n'étoient pas contens de moi. Mais quoi que faſſe V. M. en cette rencontre, je la ſupplie très-humblement de croire que je l'aimerai toûjours, & que je ſerai toûjours avec la plus grande ſoûmiſſion & le plus grand reſpect du monde, &c.

CCCXXII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Baſville. ce premier Octobre 1673.

MADAME la premiere Préſidente me dit hier quand vous fûtes ſorti, Monſieur, qu'elle n'avoit jamais vû Monſieur le premier Préſident s'attacher tant à perſonne & avec tant de plaiſir qu'à vous, & qu'en vérité vous étiez charmant ; & M. le premier Préſident m'ordonna de vous prier de le venir voir avant ou après la Touſſaint. Y a-t-il lieu de l'eſperer, Monſieur ? Ce ſeroit un grand plaiſir pour moi ; cependant n'oubliez

pas d'aller voir Mademoiſelle de Cliſſon. C'eſt pour l'amour de vous, comme pour lui faire plaiſir, que je vous invite à la voir. Vous ne verrez rien à Paris qui égale ſon mérite, pour le cœur, & pour l'eſprit auquel ſa grande dévotion n'ôte aucun agrément, & vous lui trouverez un certain air naturel qui eſt ſon caractere, & qui vous plaira d'autant plus, que c'eſt le vôtre.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Paris, ce 2. Octobre 1673.

A PEINE ai-je le tems de reſpirer, tant j'ai d'affaires à conduire & de devoirs à remplir. Cependant mon R. P. je verrai demain Mademoiſelle de Cliſſon, il faut bien ſe donner quelques plaiſirs pour ſe ſoulager de tant de peine. Je ne puis plus me paſſer de Baſville, c'eſt une maiſon de Dieu, où les hommes ſe trouvent fort bien. Ce n'eſt pas à vous à qui je promets d'y retourner, c'eſt à moi, mon R. P. car j'y aurai plus de plaiſir que perſonne. Monſieur le premier Préſident m'en fait un très-grand de m'aimer, & vous de me le dire, c'eſt l'homme du monde le plus ſelon mon cœur.

CCCXXIV. LETTRE.

De Monsieur de Pompone au Comte de Bussy.

A Laon, *ce* 4. *Octobre* 1673.

MONSIEUR, le foible service que j'ai tâché de vous rendre, ne meritoit pas la maniere dont vous me témoignez que vous l'avez reçu ; & vous deviez me laisser la satisfaction d'avoir fait une action que vous desiriez, sans y mêler un compliment que je n'avois point attendu. Je m'aquite aujourdhui seulement du compte que je vous dois de la Lettre que vous m'avez envoyée, & que j'ai eu l'honneur de remettre entre les mains du Roi. Soyez assuré, Monsieur, du plaisir que je trouverai toûjours à vous témoigner par mes services, la vérité avec laquelle je suis, &c.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Basville, *ce* 4. *Octobre* 1673.

JE serois un ingrat, Monsieur, si je ne vous témoignois un peu de reconnoissance pour tous les plaisirs que vous me donnez. Malgré les vilains jours que nous avons ici depuis que vous nous avez quittez, & une furieuse

cohuë que je crains encore plus que les vilains jours, vous me faites passer le temps le plus agréablement du monde. Je suis fâché seulement de me voir sur les fins de ce que vous m'avez donné à lire. Pour m'en consoler je relis plusieurs fois ce que j'ai déja lû, & je vous avouë que plus je vous recommence, plus je trouve mon compte avec vous. En vérité, Monsieur, vous êtes un homme admirable; & si j'étois Roi, je sai bien ce que je ferois: mais par malheur je ne le suis pas, & il n'y a pas trop d'apparence que je le devienne; je suis du moins votre admirateur, & de plus vôtre, &c.

CCCXXVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere Bouhours.

A Paris, ce 4. *Octobre* 1673.

JE suis fort aise, mon Reverend Pere, de vous avoir donné du plaisir, & c'est tout ce que je pourrai faire que de n'en point tirer de vanité. Il est vrai qu'il a fait un vilain temps ces jours passez, & j'aurois eu grand besoin de votre conversation ou de vos Ouvrages, aussi-bien que vous de mes Memoires, pour m'entretenir au logis.

Puisque vous aimez ce qui vient de moi, je vous ferai voir les réflexions que j'ai faites pendant sept ans d'exil sur toutes les nouvelles que l'on m'a mandées. La varieté des matieres,

res, & les tours dont je les traite, vous divertiront peut-être.

Je ne doute pas que si vous étiez Roi, je ne fusse mieux que je ne suis en mes affaires ; & je fais bien l'honneur à notre Maître de croire que s'il s'étoit donné la peine de me vouloir connoître autant que vous me connoissez, il souhaiteroit autant de me voir qu'il témoigne le craindre : mais cela ne diminue pas sa bonne fortune, & fait grand tort à la mienne. Je serai toute ma vie malheureux, & ce ne sera que la posterité, si elle entend parler de moi, qui me fera plus de justice que mon siécle. Cependant je ne dois pas m'en plaindre, puisque Monsieur le Premier Président, le Pere Rapin, & vous, avez de l'estime pour moi.

CCCXXVII. LETTRE.

De l'Abbé de Brosses au Comte de Bussy.

A Autun, ce 9. Octobre 1673.

SI je ne vous connoissois le cœur autrement fait qu'à la plûpart du monde, Monsieur, je craindrois quelques froideurs de vous pour moi, ou tout au moins un parfait oubli dans l'embarras où vous êtes d'affaires & de plaisirs à Paris, après en avoir été sept ans absent. Mais je suis assuré que vous m'aimez toûjours puisque vous m'avez aimé, & que je n'ai rien fait qui vous pût déplaire que d'avoir été deux fois à l'extrémité ; mais j'en suis re-

venu pour éviter le malheur de vous fâcher. Ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt qu'on m'a voulu tuer; & qui pis eſt, on s'eſt efforcé de noircir ma réputation. Mais ces horribles deſſeins ont ſi mal réuſſi qu'à l'heure que je vous parle, Monſieur, j'ai plus de vie & plus d'honneur que je n'en eus jamais. Si les perſécutions qu'on ſouffre pour prêcher la Vérité font les Saints, je pourrai parvenir à la canoniſation. En attendant cet honneur incertain, je veux vivre, quand ce ne ſeroit que pour vous aller faire ma cour à Paris où je ſerai à la fin de ce mois.

CCCXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Broſſes.

A Paris, ce 15. Octobre 1673.

VOus avez raiſon d'avoir bonne opinion de mon cœur, Monſieur, il eſt honnête & tendre pour mes amis. Il eſt vrai que j'ai été accablé d'affaires & de viſites de vieilles & de nouvelles connoiſſances; mais je n'ai pas laiſſé de ſonger à ma Province, & de vous y trouver entre mes bons amis, ſans avoir pû prendre le moment de vous le dire. Je n'ai rien ſû de vos avantures. Vous vous en êtes tiré heureuſement, j'en ſuis ravi, & je vous rends graces de n'être pas mort. Vous n'auriez pû rien faire qui m'eût déplû davantage; & puiſque vous voulez vivre, venez vivre où je ſuis, je ne vous empêcherai pas de mériter

ter la canonifation, & peut-être m'y conduirez-vous.

CCCXXIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buffy.

A Vincennes, ce 17. *Octobre* 1673.

JE fuis plus alerte fur vos affaires que fur les miennes, Monfieur ; car je fuis réfoluë à voir aller mal les miennes, & je n'ai pas encore pris ce parti là fur les vôtres. Je vous fupplie de m'en apprendre des nouvelles.

Je me doutois bien que Madame de M * * vous plairoit. Elle m'a écrit, pour le moins auffi entêtée de vous, que vous me le paroiffez d'elle. Quand l'amitié commence par des fervices, elle va bien vîte. J'envie tous ceux qui vous en peuvent rendre ; je voudrois tout faire moi feule, mais je fuis fort inutile à mes amis, & il faut qu'ils ayent le cœur auffi bon que vous l'avez, pour compter mes intentions pour quelque chofe. Mandez-moi des nouvelles du monde.

CCCXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 24. *Octobre* 1673.

MONSIEUR, la generoſité & la franchiſe avec leſquelles vous me fites l'honneur de m'offrir derniérement de préſenter mes très-humbles prieres au Roi, m'obligent encore aujourdhui de m'adreſſer à vous. Je balancerois un peu davantage pour ne pas abuſer de vos honnêtetez, ſi ce que je demande ne me paroiſſoit le plus juſte du monde, & ſi je n'avois une entiére confiance en la bonté du Roi. Faites-moi donc la grace, Monſieur, d'appuyer mes raiſons auprès de S. M. & de croire que vous ne ferez jamais plaiſir à perſonne qui ſoit avec plus de reconnoiſſance que moi, vôtre, &c.

AU ROI.

SIRE,

Les deux graces que j'ai reçuës depuis peu de Votre Majeſté me font craindre que je ne lui ſois importun, ſi je lui en demande la continuation. Cependant, SIRE, *je ne puis ſans abandonner le ſoin du peu de bien que j'ai, m'empécher de la ſupplier très-humblement de commettre quelqu'un pour s'informer quelles ſont les affaires que j'ai à Pa-*

Paris, & pour éxaminer si j'y suis nécessaire. Je sai bien, SIRE, que quand Votre Majesté a châtié ma mauvaise conduite, elle n'a pas voulu que ma maison en patît, & cela me donne plus de confiance en la très humble supplication que je lui fais aujourd'hui. Je n'ai que faire de lui représenter, SIRE, que le dernier tems qu'elle m'a fait la grace de m'accorder, se passe présentement dans les vacations du Parlement, puis qu'aussi-bien quand ce temps-là n'auroit pas été inutile, il n'auroit pas toûjours suffi aux longueurs naturelles des procès. Mais, SIRE, la meilleure raison que j'aye, c'est la bonté de Vôtre Majesté en qui je me suis toûjours confié, & dont j'espere que Dieu me fera sentir un jour les effets, puis qu'il voit bien que personne au monde n'aime de meilleur cœur Votre Majesté que je fais, & n'est avec de plus profonds respects, & de plus grandes soumissions que moi, &c.

CCCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Maréchale de Villeroi.

Ce Samedi 19. Novembre 1673.

JE vous envoye l'histoire du Grand Mogol, Madame, vous y verrez des choses curieuses. Je serai bien aise qu'elles vous divertissent; & je n'en doute pas, car les voyages donnent du plaisir; & c'est pour cela que je voudrois bien vous faire voir du pays, mais j'en voudrois voir en même temps que vous.

Faites-moi donc la grace, Madame, de m'envoyer l'hiſtoire de Perſe, comme vous me l'avez promis.

CCCXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. MADEMOISELLE.

A Paris, ce 25. Novenbre 1673.

LE tems que le Roi m'avoit accordé pour finir ici mes affaires étant expiré, & Sa Majeſté n'ayant pas jugé à propos de le prolonger davantage, je parts avec la plus grande ſoûmiſſion du monde à ſes ordres, & je puis aſſurer votre Alteſſe Royale, Mademoiſelle, que je ne ſuis ſenſible qu'aux dernieres graces que le Roi m'a faites, & point du tout au refus de me les continuer. J'eſpere enfin que la longueur de ſes châtimens, & la maniere dont je les ai reçus, m'attireront ſa clemence, & que Dieu qui a ſoin de ſa gloire, lui inſpirera un jour quelque bonté pour un Sujet qui l'a bien ſervi toute ſa vie, qui eſt encore en état de le faire mieux qu'il ne l'a jamais fait; mais, ce qui eſt bien plus conſidérable, qui a toûjours eu pour la perſonne de Sa Majeſté un zele & une admiration extraordinaires. Vous ſavez, Mademoiſelle, que ſi les damnez pouvoient aimer & loüer Dieu dans l'enfer, & ne point murmurer contre lui de leurs peines, il leur feroit miſericorde. Il y a plus de huit ans que je ſuis dans la diſgrace du Roi, c'eſt à dire, dans l'enfer de ce monde. J'ai ſouffert une étroite

troite prison, j'ai perdu toutes mes esperances en me défaisant de ma Charge, & il y a sept ans que je suis éxilé. Cependant, Mademoiselle, il ne m'est jamais échapé un mot que je fusse fâché que le Roi eût ouï; & après avoir mangé une partie de mon bien à son service, je voudrois qu'il m'en eût coûté le reste, & qu'il sût ce que j'ai dans le cœur pour lui; comment j'ai toûjours parlé de Sa Majesté, & même ce que j'en ai écrit. Je ne l'ai pas fait pour me faire sortir de mes malheurs, car je n'ai pas dessein qu'on le voye tant que j'y serai. Si je meurs en disgrace, on verra que je meritois que le Roi, après avoir satisfait les gens qui se plaignoient de moi, récompensât mes services, & les sentimens de tendresse & de vénération que j'avois eus pour lui.

Je ne me suis pas retenu, Mademoiselle, en vous traitant ce chapitre; je sai combien l'on vous fait sa cour quand on vous témoigne un profond respect & une grande amitié pour le Roi, & que je ne vous plairai pas davantage quand je protesterai à V. A. R. qu'elle n'a pas un serviteur qui lui soit plus aquis que moi.

CCCXXXIII. LETTRE.

De Madame de Lamoresan au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 28. *Novembre* 1673.

J'AI été bien surprise, Monsieur, d'apprendre que vous vous plaigniez de moi sur la

maniere dont j'avois reçû votre derniere visite. Peut-être ne croirez-vous pas ce que je m'en vais vous dire, mais assurément je n'eus point l'honneur de vous connoître. Le laquais qui vous vint annoncer, vous nomma le Comte du Plessis; cela avec ce qu'il me parut que vous ne me connoissiez pas aussi en entrant dans ma chambre & que je vous voyois à contre-jour, m'empêcha absolument de vous reconnoître. J'avouë que vous deviez en être surpris, mais n'ai-je pas raison de me plaindre de vous, de n'avoir pas dit un mot qui eût pû me tirer de l'erreur, car j'aurois reconnu votre esprit bien mieux que votre visage. Monsieur de Bouillon vous méconnut comme moi, & quand vous fûtes sorti, nous cherchâmes une heure qui pouvoit être ce Comte du Plessis sans le pouvoir deviner. Mais ce qui est plaisant, c'est que dans le même tems que je vous recevois si mal, j'avois envoyé un laquais chez vous, vous faire des reproches de ma part d'être si longtems sans me voir. J'ai conté cette avanture à Monsieur & à Madame de Louvois qui en ont fort ri. Revenez vîte, Monsieur, car je veux réparer ma sotise: je ne puis être plus longtems mal avec vous & souffrir que vous puissiez me soupçonner d'avoir été aussi ridicule que je l'aurois été si j'avois reçu Monsieur de Bussy comme un Monsieur du Plessis dont je n'ai jamais oui parler.

CCCXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Vivonne.

A Paris, ce 29. Novembre 1673.

J'ALLAI hier chez vous, Monſieur, pour vous dire adieu. Vous veniez de partir pour Saint Germain. Je voulois vous ſupplier encore de faire revivre notre ancienne amitié qui me paroit comme morte de votre part, car ma fortune a été ſi déplorable que c'étoit à vous à prendre un peu de ſoin de moi. Ce n'a pas été un de mes moindres chagrins que vous ne l'ayez pas fait; car comme je vous aime toûjours ſincerement, je ne trouvois beau ni pour vous ni pour moi que vous m'euſſiez abandonne. Ne m'oubliez donc plus à l'avenir, je vous en ſupplie, je le mérite moins à votre égard qu'à celui de qui que ce ſoit au monde.

CCCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Paris, ce 30. *Novembre* 1673.

JE n'ai ſu obtenir du Roi un plus long ſéjour à Paris, Monſieur, je pars demain avec ma réſignation ordinaire aux volontez de Sa Majeſté. Vous m'avouërez que j'en ai beſoin pour

ſupporter une diſgrace auſſi dure & auſſi opiniâtre qu'eſt la mienne. Ces réflexions ne m'ont jamais obligé à murmurer contre mon Maître, & c'eſt une grace que j'ai à rendre à Dieu; car s'il ne m'avoit aſſiſté, & qu'il m'eût laiſſé la ſenſibilité naturelle que j'ai pour tous les maux qu'on me fait, ceux que j'ai ſouffert depuis huit ans m'auroient enfin porté au deſeſpoir. J'eſpére qu'il me continuera le même ſecours dont il m'a ſoutenu, ou qu'il changera le cœur du Roi. Quoi qu'il faſſe de moi, Monſieur, je vous aimerai toute ma vie & je vous eſtimerai plus qu'homme du monde.

CCCXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Guiche.

A Paris, *ce* 11. *Decembre* 1673.

JE ne vous ſaurois bien dire, Madame, la part que je prens à la douleur que vous avez de la mort de Monſieur votre Mari. Ma Philoſophie m'a rendu aſſez inſenſible à mes propres malheurs; mais je ne me ſuis pas encore étudié à ſupporter ceux des perſonnes que j'aime autant que vous. Je vous aſſure, Madame, que votre affliction me touche à un point que j'aurois beſoin qu'on m'en conſolât, & que tout ce que je vous puis dire, c'eſt que ſi Dieu ne vous ſoûtient en cette malheureuſe rencontre, l'eſprit humain ne le fera pas; mais j'ai grande eſpérance en votre vertu.

CCCXXXVII. LETTRE.

De la Marquiſe de Villeroy au Comte de de Buſſy.

A Paris, ce 8. *Decembre* 1673.

VOus me faites un grand plaiſir, Monſieur, de m'apprendre que vous êtes parti pour tout le monde, hors pour trois ou quatre de vos amies, & que je ſuis du petit nombre. Je veux en profiter tant que je ſerai à Paris auprès de Monſieur le Maréchal de Villeroy qui a la goutte. Venez me voir demain, vous y trouverez deux de vos bonnes amies. J'arrivai hier au ſoir fort tard de Saint-Germain ; & je vous écris aujourdhui avant huit heures. Vous auriez tort de m'accuſer de pareſſe, auſſi ſuis-je de tous vos Cœurs celui qui eſt le plus éveillé quand il eſt queſtion de paroître la plus empreſſée de vos amies.

CCCXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Villeroy.

A Paris, ce 8. *Decembre* 1673.

JE n'ai jamais été plus content de mon Cœur que je ſuis aujourd'hui, Madame. J'aurai grand ſoin de le tenir toûjours éveillé, car je n'aime point les Cœurs endormis. Je n'ai garde

de de manquer à me trouver demain de bonne heure chez vous, avant que les visites vous viennent, car étant parti pour le public, je prends grand soin de me cacher.

CCCXXXIX. LETTRE.

De Marquise de la Villeroy au Comte de Bussy.

A Paris, ce 15. *Decembre* 1673.

JE suis au desespoir, Monsieur, d'être obligée de partir pour Saint Germain sans vous dire adieu. Je veux espérer de vous retrouver encore à Paris quand j'y retournerai. Souvenez-vous de moi & ne dites pas comme la plûpart de vous autres Messieurs, malheur pour les absens. Vous auriez grand tort, car je suis très-sincerement votre amie; votre Cœur vous en fera souvenir, & s'il se passe quelque chose de nouveau en ce païs-ici, il aura grand soin de vous l'apprendre.

CCCXL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de Villeroy.

A Paris, ce 15. *Decembre* 1673.

SI vous m'eussiez mandé, Madame, que vous alliez partir, j'y aurois couru, & je n'aurois pas lieu de me plaindre de vous de m'avoir ôté le

le plaisir de vous voir peut-être pour long-tems, car je croi que je serai plûtôt en Bourgogne que vous ne serez à Paris. Du reste c'est à moi à craindre le malheur des absens, on les oublie plus facilement où vous êtes que dans la solitude; mais j'ai si bonne opinion de mon Cœur que je me fie bien à lui de me faire souvenir de vous.

CCCXLI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Puisieux.

A Paris, ce 18. *Decembre* 1673.

IL me revient de tant d'endroits que vous m'aimez, Madame, & que vous m'en voulez donner des marques aux occasions, que si je suivois l'impetuosité de ma reconnoissance, j'irois me montrer par tout pour dire combien je vous aime, combien je vous honore, & l'obligation que je vous ai. Mais comme le grand air m'est contraire ici, & qu'il faut m'y tenir clos & couvert, c'est à dire, que ma permission pour être ici est finie; trouvez bon que je vous assure par cette Lettre, que vous n'avez jamais eu un serviteur plus passionné que moi, & que ceux qui vous ont le plus d'obligation, ne vous peuvent aimer plus que je fais.

CCCXLII. LETTRE.

De Madame de Puisieux au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19. Decembre 1673.

JE suis bâtie d'une certaine façon que je compte pour fort peu de chose la bonne volonté quand elle n'est pas accompagnée d'effets. Voilà comme je suis pour vous, Monsieur ; mais je n'épargnerai ni peines ni soins pour tâcher de vous témoigner combien je fais cas de votre amitié. Je croyois vous aller voir ce soir sur la brune, mais ma fille est malade, & je ne puis la quitter. Ne pourriez-vous point venir ici demain en bonne fortune, la nuit sans flambeau ; c'est à dire entre huit & neuf heures du soir pour ne trouver personne, j'ai des choses de consequence à vous dire, &c.

CCCXLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armentiers.

A Paris, ce 28. Deeembre 1673.

QUAND je serois en Bourgogne, Mademoiselle, nous n'aurions, ce me semble, guere moins de commerce que nous n'en avons. C'est la facilité qui nous fait relâcher, & je croi, si cela continuë, que je serai obligé de m'en

m'en retourner à Bussy pour recevoir plus souvent des marques de votre souvenir. Depuis le retour du Marquis de Villeroy, sa femme en est si occupée que je n'entends plus parler d'elle. Je n'avois pourtant point encore ouï dire que quand on avoit un mari, on n'avoit plus affaire de son Cœur.

CCCXLIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Pompone.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Bussy, ce 31. *Decembre* 1673.

JE n'ai pu apprendre, Monsieur, le dessein qu'a le Roi de faire marcher des troupes en Flandres, sans offrir mes très-humbles services à Sa Majesté. Si j'avois quelque chose de plus précieux que ma vie; je vous assure que je ne balancerois pas à la lui présenter. Cependant, Monsieur, il y a huit ans passez que je souffre, & que je ne suis pas un moment sans songer à ce que je pourrois faire pour radoucir le Roi. Il n'y a point de si grand crime devant Dieu, sur lequel je n'eusse desarmé sa colere avec une aussi longue pénitence que la mienne, & faite avec un cœur aussi humilié. J'ai pourtant aimé & admiré le Roi toute ma vie; je l'ai bien servi, & même dans les plus fâcheux tems; & après huit ans de prison, de démission de Charge, & d'éxil, je ne suis pas au bout de mes disgraces, pour avoir offensé quelques particuliers,

liers, ſans avoir eu intention de le faire : car outre que ce qui court le monde ſous mon nom, n'eſt pas conforme au manuſcrit que j'ai donné au Roi, c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ne ſache que ce que j'ai donné à Sa Majeſté, n'étoit point fait pour être public.

Tout ce que je viens de vous dire, Monſieur, n'eſt pas pour me juſtifier ; mais c'eſt qu'il me ſemble que la juſtice du Roi pourroit être maintenant ſatisfaite, & que l'exemple que Sa Majeſté a fait de moi, fera trembler tout le monde.

Je vous conte tous mes maux, Monſieur, parce que vous êtes mon bon ami, & par deſſus cela généreux & honnête. Je m'adreſſe à vous, pour vous ſupplier très-humblement de préſenter ma Lettre au Roi, parce que s'agiſſant de ſon ſervice, j'eſpere que vous me ferez cette grace. Je vous en ſupplie, & de me croire, &c.

AU ROI.

SIRE,

La crainte que j'ai de manquer tant ſoit peu à l'extraordinaire reſpect que j'ai pour Votre Majeſté m'a fait recevoir le refus de prolonger mon ſéjour à Paris pour mes affaires, non ſeulement avec la plus grande ſoûmiſſion du monde, mais encore avec une réſolution de ne lui en parler de ma vie. Veritablement, SIRE, *je n'aurai pas tant de retenuë quand il s'agira du ſervice de V. M. Je trouve trop d'honneur à lui en rendre, pour ne pas faire tous mes efforts pour en venir à bout ; & c'eſt ce qui m'oblige aujourdui,*

SIRE

SIRE, *de ſupplier très-humblement V. M. de me permettre d'aller en Flandres. L'occaſion qui s'y preſente eſt ſi belle, que je ne comprens pas qu'un Gentilhomme François la puiſſe ſavoir, & ne ſouhaiter pas de s'y trouver. Accordez-moi donc, s'il vous plaît, cette grace,* SIRE, *qu'il y a tant de honte de ne pas obtenir ; & je promets à V. M. de mourir en la ſervant, ou de lui rendre quelque ſervice conſidérable ; car perſonne n'eſt avec plus de reſpect, ni de meiller cœur que moi, vôtre, &c.*

Fin du ſecond Tome.



